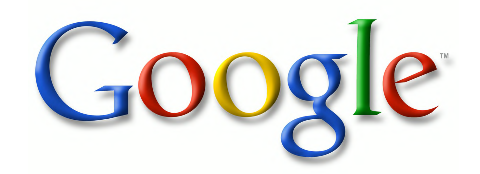
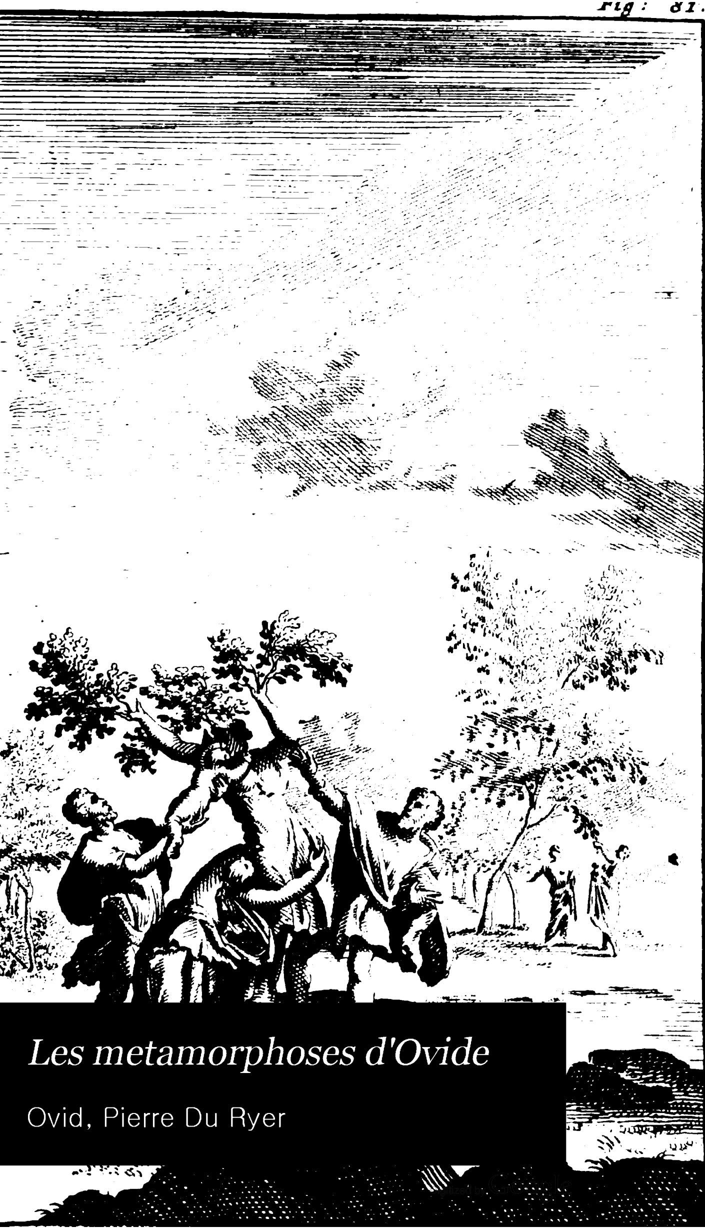

Google


Fig: 81.


INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY



# LES METAMORPHOSES D'OVIDE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

PAR

MR. DU-RYER,

De l'Academie Françoise.

*AVEC DE NOUVELLES Explications à la fin de chaque Fable.*

Enrichies de Figures en taille douce.

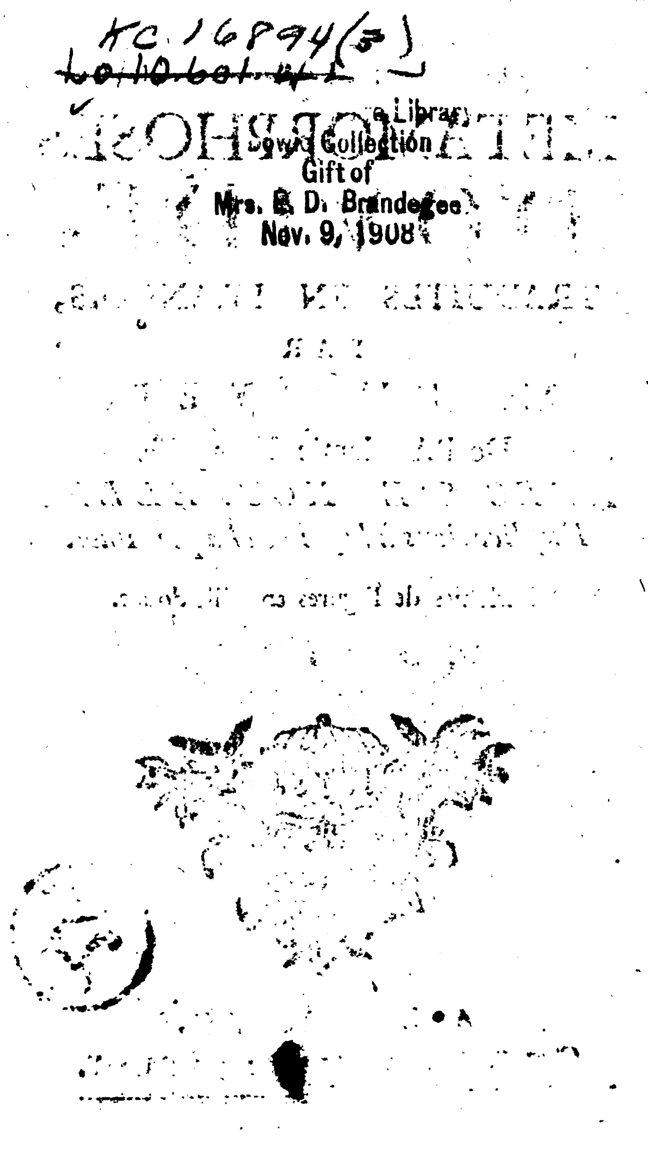
*TOME III.*



A LA HAYE.

Chez P. GOSSE & J. NEAULME.

MDCCXXVIII.





# DISSERTATION PRELIMINAIRE

## Sur

## L'Histoire Fabuleuse.

POur donner une idée de l'histoire fabuleuse, il suffit de faire connoître les principaux Roiaumes de la Grece. C'est là qu'ont vécu les Jupiters, les Mercures, les Apollons, les Danaus, les Jasons, les Meleagres, les Oedipes, les Agamemnons, les Achilles. Ainsi on ne peut bien les connoître sans connoître ces Roiaumes, ni connoître ces Roiaumes, sans avoir une suite suffisante de l'histoire de la fable.

Voici donc pour commencer l'histoire de Sicyone.

Le premier Royaume fondé en Grece est celui de Sicyone. Il dura près de mille ans, sous vingt six Rois, dont on ne sait presque autre chose que les noms. Les voici. Egialée. Europs. Telchin. Apis. Thelxion. Egidre. Thurimaque. Leucippe. Mesape. Eratus. Plemneus. Orthopolis. Marathon. Marathus. Echireus. Corax. Epopeus. Laomedon. Sicyon. Polybe. Laniscus. Phestus. Adraste. Polyphides. Pelasgus, & Zeuxippe.

Il finit quelques années avant la prise de Troye, & les Sicyoniens subjuguez par Agamemnon, passèrent sous la domination de Mycenes, & ensuite sous celle des Lacedemoniens.

Les commencemens du Royaume d'Argos sont moins embrouillez. Inaque sorti de Phenicie alla le fonder dans la Grece, environ cent ans après Abraham, dans le païs qui fut depuis appellé le Peloponese. Les Savans sont peu con-

contents des recherches des Grecs, qui ne fachant d'où etoit venu cet ancien Prince, publièrent qu'il étoit fils de l'Ocean & de Thetis, généalogie ordinaire de ceux qui venoient par mer. Aussi plusieurs Modernes se sont donné la torture pour déterrer l'origine de cet ancien Roi. Il y en a qui le font venir d'Egypte. D'autres pensent qu'il est le même que le fameux Anak, ou quelqu'un de ses décendans. Bochart croit qu'Inachus est non pas un nom propre, mais un nom appellatif. Les anciens Phéniciens s'appelloient Bene Enak; ainsi on appella fils d'Enak, ceux qui sortoient de ce païs pour aller s'établir ailleurs, & de ces deux mots on forma celui d'Inak, ou Inachus, qui fut donné au Chef ou conducteur de la Colonie. C'est pour la même raison que les Grecs donnèrent le nom d'Anaces à leurs anciennes Divinitez, dont le culte & la connoissance leur étoient venus de la Phenicie.

nicie. On feignit au reste dans la suite que cet Inachus étoit le Dieu d'un fleuve, parce qu'il donna son nom au fleuve Amphiloque, auquel il fit creuser un lit. C'étoit de donner ainsi des la coutume de ces tems là, Divinitez tutelaires aux fleuves, aux lacs, & aux montagnes.

Le Royaume d'Argos, dont il fut le premier Roi, dura cinq cent quarante six ans sous quatorze Rois. Les neufs premiers, savoir Inachus, Phoronée, Apis, Argus, Criasus, Phorbas, Triopas, Crotopus, & Sthenelus s'appellerent Inachides.

Après la mort de Sthenelus, Gelanor son fils alloit monter sur le trône, lorsque Danaus fils de Belus, obligé de sortir d'Egypte, se retira en Grece, se fit déclarer Roi d'Argos (*a*), déposséda les anciens

(*a*) Les marbres d'Arondel fixent l'Epoque de son arrivée à l'an mille cinq cent trente six ans avant Jesus Christ, la troisième année du regne d'Erichthonius. Eusebe dans sa Chronique la place vingt sept ans plus tard, ce qui est peu de chose par rapport à un evenement si ancien. Tout

anciens Rois venus d'Inachus, & devint le Chef de ceux qui furent ap-

Tout le monde sait que Danaus étoit frere d'Egyptus; que le premier avoit cinquante filles, & l'autre autant de fils. On étoit près de les marier tous ensemble, lorsque l'Oracle consulté apprit que Danaus seroit détroné par un de ses gendres. Il n'en fallut pas davantage pour obliger ce Prince à quitter l'Egypte. Il s'embarqua sur un vaisseau avec ses filles, & arrivé en Grece, il disputa la couronne à Gelanor. Il fit valoir plusieurs raisons, mais la superstition servit plus que tout autre chose à l'elever sur le trône. On vit un loup qui se jetta sur un Taureau, & les Argiens ayant consulté les Augures, ils dirent que le loup répresentoit Danaus qui étoit étranger, & le Taureau Gelanor, & que la victoire du premier marquoit celle que Danaus devoit remporter sur son competiteur. Danaus étant monté sur le trône fit elever un temple à Apollon, comme à celui qui avoit envoyé cet heureux présage. Danaus au reste & Egyptus, que Manethon, & après lui Josephe confondent avec Armaïs & Sethosis étoient fils de Belus frere d'Agenor, Roi de Phenicie, & petit fils de Neptune, c'est à dire, de quelque Prince fameux ou par le commerce, ou par la navigation. Danaus porta dans la Grece plusieurs cérémonies Egyptiennes, & le culte de plusieurs Divinitez. On dit même qu'en passant par l'Isle de Rhodes, il bâtit dans la ville de Linde un Temple en l'honneur de Minerve Déesse Egyptienne adorée à Saïs. La peste lui enleva dans cette Isle trois de ses filles. Les autres arrivérent avec lui à Argos où leurs Cousins les étant venus trouver, elles les firent mourir.

appellez les Belides. Il eut quatre successeurs, Lyncée son gendre, que sa fille Hypermnestre n'avoit pas voulu immoler à la prédiction de l'Oracle, Abas, Proetus, & Acrise.

Persée petit fils de ce dernier laissa la couronne d'Argos à Megapenthe son cousin, qui eut pour successeurs Anaxagore, Alector, Iphis, Eteocle, Bias fils de Talaus par droit de conquête, Adraste fils de Bias, & Tydée gendre d'Adraste & père de Diomede.

Le Roiaume de Mycenes fondé par Persée est aussi fameux dans la fable. Ses trois premiers Rois furent après le fondateur, Mestor, Sthenelus & Euristhée.

Ce dernier, ennemi d'Hercule, l'avoit persecuté jusques dans la personne de ses décendans, & les avoit fait chasser de Trachin, où ils s'étoient retirez. Ils implorerent le secours des Atheniens, declarerent la guerre à Euristhée, &

 la

le tuerent avec ses enfans. Atrée son gendre qu'il avoit laissé gouverneur de Mycenes, s'en fit declarer Roi, termina la guerre par le combat singulier d'Echeme, Roi des Tegeates, son allié, avec Phyllus fils d'Hercule, & chassa les Heraclides du Peloponese. Thyeste succeda à Atrée, & à Thyeste Agamemnon, car on ne met point dans le catalogue de ces Rois Plisthene pere d'Agamemnon, dont peut-être le Regne fut obscur ou flétri par quelque evenement que nous ne connoissons pas.

Agamemnon ayant été tué par sa femme Clytemnestre, Egisthe son amant fils de Thyeste s'empara du Roiaume. Quelques Chronologistes lui donnent quinze ans de regne. Mais il y a plus d'apparence qu'il ne jouit de son crime que peu d'années. En effet dès que le jeune Oreste fut en etat de venger la mort de son pere, il tua Egisthe, & monta sur

 le

le trône, & son fils Penthile lui succeda. Mais les Heraclides rentrerent alors dans le Peloponése, s'emparerent du trône sept cens cinquante six ans après Inachus, & fonderent la branche des Heraclides sur la ruïne de celle des Pelopides vers l'an onze cens avant notre Ere, cent ans après la prise de Troie.

L'ordre demande que j'expose à présent ce que c'étoit que ces Heraclides, & ces Pelopides, qui remplirent la Grece de leur gloire, & de leur puissance.

Quant aux premiers, il faut savoir que Persée fils d'Acrise, & Roi d'Argos & de Mycenes, épousa Andromede fille de Cepheé dont il eut sept enfans,[1] Perses, Alcée, Sthenelus, Pelas, Mestor, Electryon, & une fille nommée Gorgone. D'Alcée naquirent Amphitryon & sa sœur Anaxo, qui fut mariée à Electryon, d'où naquit Alcmene. De Mestor & de Lisidée vint Hippothoe mere de Taphius,

phus qui étant allé demeurer à Taphos Ville de Cephalenie nomma Teleboiens les habitans de cette Isle. Après sa mort Electryon envahit sa part du Royaume de Mycenes. Ses enfans allerent la redemander, & tuerent dans la contestation qu'ils eurent sur ce sujet, les fils d'Electrion. Ce Prince pour en tirer vengeance, donna sa fille unique Alcmene à Amphitryon pere d'Hercule. Amphitryon ayant dans la suite tué Electryon, fut chassé de Mycenes par Sthenelus, & se retira à Thebes. C'est là que nâquit Hercule, qui se trouva ainsi sujet d'Eurysthée dernier Roi de Mycenes, dont le Royaume devoit lui appartenir.

Je ne m'etendrai pas tant sur les Pelopides. Il suffit de dire que Pelops fils de Tantale Roi de Phrygie, obligé de sortir de son païs à cause de la guerre, que Tros lui faisoit pour venger l'enlevement de Ganymede, se retira dans la Gréce, où il epousa Hip-

podamie fille d'Oënomaus Roi de Pise. Il monta sur le trône après la mort de son beau pere, & donna son nom à cette Peninsule qui fut depuis appellée le Peloponese.

Il reste que je parle des Roiaumes d'Athenes, de Lacedemone, & de Thebes. Voici ce qui regarde le premier.

Sous le régne de Triopas septiéme Roi d'Argos, Cecrops venu d'Egypte s'établit dans l'Attique. Ce Prince epousa la fille d'Acteus qui donna son nom à ce païs, & fonda avec sa colonie douze villes, ou Bourgs, dont il composa le Royaume d'Athenes, & où il établit avec les Loix de son Païs, les Dieux qu'on y adoroit. Il y porta entre autres le culte de Minerve honorée à Saïs sa patrie. Eusebe prétend que c'est ce même Cecrops qui invoqua le premier Jupiter, qui lui fit dresser des statuës, elever des autels, & immoler des victimes. Cependant Pausanias remarque

que qu'il n'offroit dans ses sacrifices que des choses inanimées, & que ce ne fut qu'après lui que la coûtume d'immoler des animaux fut introduite dans la Gréce. Porphyre ecrit au contraire que Cecrops relâcha dans l'Isle de Chypre avant que d'arriver en Grece, & qu'on établit dans la ville de Coronis, que Cecrops fit retablir, & qui fut depuis appellée Salamine, la coûtume d'immoler tous les ans une victime humaine en l'honneur d'Aglaure fille de Cecrops. Cet usage dura long-tems, & après la mort de Diomede, on offrit à ce *Heros* le sacrifice qu'on offroit auparavant à cette Princesse. On conduisoit l'infortunée victime dans le Temple, & après lui avoir fait faire trois fois le tour de l'autel, le Prêtre lui passoit une lance au travers du corps, & la faisoit porter à l'instant sur un bucher, où on la bruloit. Diphilus Roi de Chipre abolit cette détestable cérémonie

du temps de Seleucus, & changea ce sacrifice en celui d'un Bœuf.

Le Royaume d'Athenes dura quatre cens quatre vingt cinq ans sous dix-sept Rois, savoir Cecrops, Cranaüs, Amphiction, Erichthonius, Pandion, Erecthée, Cecrops, Pandion, Egée, Thesée, Mnesthée, Demophoon, Oxinthes, Aphides, Timoetes, Melanthes, & Codrus, qui mourut l'an deux mille neuf cent treize. Après lui furent elus des Magistrats perpetuels qu'on appella Archontes.

Ce fut la huitiéme année du regne de Cecrops, & pendant que Deucalion gouvernoit la Thessalie, qu'arriva le deluge qui porte son nom, & qui n'inonda que la vallée de Tempé & les païs voisins.

Le Royaume de Laconie fut fondé pendant le Regne du même Cecrops par Lelex, qui lui donna le nom de Lelegie. Comme ces Rois n'entrent pas souvent

dans

dans les fables, il suffit de dire ici que la premiere dynastie renferme douze Rois, savoir Eurotas, qui donna son nom au fleuve, Lacedemon son frere, qui fit appeller comme lui la capitale & le Royaume, Amyclas, qui bâtit une ville de son nom, Argalus, Cynortas, Oebalus, Hippocoon, Tyndare fils d'Oebalus, & frere d'Hippocoon, Castor & Pollux fils de Tyndare, & freres d'Helene, Menelas fils d'Atrée, à qui Helene porta la Couronne, Oreste fils d'Agamemnon par son mariage avec Hermione fille de Menelas & d'Helene, Tisamene fils d'Oreste. Ce fut sous le Regne de celui-ci que les Heraclides entrerent dans le Peloponese, & se rendirent maitres non seulement du Royaume d'Argos, & de Mycenes, mais aussi de celui de Lacedemone. Eurysthene fils d'Aristodeme monta alors sur le trône, & commença la seconde Dynastie des Rois de Sparte, dite des A-

gides, à cause d'Agis son fils, vers l'an du monde deux mille huit cens quatre vingt dix, près d'un siecle après la prise de Troie.

Peu de tems après que Cecrops eut fondé le Royaume d'Athenes, on vit sortir de Phenicie le fameux Cadmus, fils d'Agenor, avec une puissante colonie, dont il fonda la ville de Thebes dans la Bœotie, environ l'an mille cinq cens avant notre Ere, au commencement de la vie de Moyse. Ce fut de lui que sortirent Autonoé, Ino, Semelé, & Agavé, Princesses aussi fameuses dans les Poetes, que malheureuses par les desastres qui leur arriverent. Cadmus porta dans la Grece le culte de Bacchus & plusieurs ceremonies Pheniciennes. Chassé du trône, il se retira en Illyrie, & Penthée fut mis en sa place.

Celui-ci fut déchiré par les Bacchantes, & Polydore regna à Thebes après la mort de Cadmus, d'où il fut chassé pour avoir voulu

lui reformer le culte de Bacchus, où il s'étoit mêlé plusieurs infamies. Labdacus son fils lui succeda, & épousa Nyctéis fille de Nycteus. Celui-ci en mourant laissa son fils Laius au berceau. Lycus frere de Nycteus oncle de ce jeune Prince s'empara du Roiaume de Thebes. Pendant ce tems là, Antiope autre fille de Nycteus, obligée de fuir la colere de son pere, qui vouloit la punir de s'être laissée seduire, se retira chez Epopée Roy de Sicyone, qu'elle épousa. Nycteus en mourant recommanda à son frere Lycus la punition d'Epopée. Il le servit fidellement, tua Epopée, & emmena sa niece qui accoucha en chemin de deux enfans, Zethus & Amphion, & sa femme Dircé fit souffrir mille maux à la malheureuse Antiope, jusqu'à ce qu'ayant trouvé le moyen de s'échapper, elle fut reconnuë de ses enfans déja grands. Ceux-ci tuërent Lycus qui avoit regné vingt ans, attacherent Dir-

Dircé à la queuë d'un Taureau indompté, se rendirent maitres de Thebes, & en chasserent Laius, qui ne recouvra le Royaume qu'après leur mort. Laius épousa Jocaste fille de Menecée, dont il eut Oedipe pere d'Eteocle & de Polinice.

Ce Prince ayant appris de l'Oracle, qu'il seroit mis à mort par l'enfant qui naitroit de ce mariage, fit exposer son fils par un de ses domestiques. Celui-ci au lieu de l'abandonner à la merci des bêtes feroces, l'attacha par les pieds à un arbre, ce qui lui fit donner le nom d'Oedipe. Phorbas berger de Polybe Roi de Corinthe le porta à son maître, qui le fit elever avec beaucoup de soin & l'adopta. Ce jeune Prince devenu grand & informé de cette avanture, resolut d'aller consulter l'Oracle d'Apollon pour decouvrir ses Parens. Il eut pour reponse qu'il se gardât bien de retourner dans son païs, parce qu'il

de-

devoit y tuer son pere & épouser sa mère. Ce triste Oracle l'obligea de se bannir de Corinthe qu'il croyoit être le lieu dont l'Oracle avoit voulu parler. Mais comme il passoit par la Phocide, il rencontra Laius qu'il ne connoissoit pas, & qui lui ordonna avec hauteur de le laisser passer. Oedipe le tua, & accomplit ainsi une partie de la prédiction de l'Oracle.

En ce tems là, la Sphinx fatiguoit les Thebains plus par les ravages qu'elle faisoit dans la campagne que par les énigmes embarassantes qu'elle proposoit. La fable dit que c'étoit un monstre né d'Echidne & de Typhon; que Junon irritée contre les Thebains leur avoit envoyé. Il avoit la tête & les mains d'une fille, le corps d'un Chien, la queuë d'un Dragon, les griffes d'un Lion, & des ailes comme les oiseaux. La Sphinx inventoit des enigmes difficiles & dechiroit ceux qui ne les pouvoient expliquer. Elle proposoit d'ordi-

naître celle d'un animal qui a quatre pieds le matin, deux sur le midi, & trois le soir. Sa destinée portoit qu'elle perdroit la vie d'abord qu'on auroit deviné son enigme. Plusieurs personnes avoient déja été les victimes de ce monstre impitoyable, & Thebes se trouvoit dans de grandes allarmes. Creon qui après la mort de Laius étoit monté sur le trône, pour delivrer son Royaume des ravages de ce monstre, fit publier que celui qui expliqueroit l'enigme épouseroit Jocaste, & monteroit après sa mort sur le trône de Thebes. Oedipe se presenta, & fut assez heureux pour l'expliquer, en disant que cet animal étoit l'homme, qui dans son enfance, qu'on devoit regarder comme le point du jour de sa vie, se trainoit des pieds & des mains, qu'à midi, c'est à dire, dans la force de son âge, il n'avoit besoin que de ses deux jambes, & qu'il se servoit le soir, c'est à dire dans sa vieil-

vieillesse, d'un bâton pour se soutenir, comme d'une troisieme jambes. Sphynx outrée de depit s'ecrasa la tête contre un rocher. Jocaste étoit le prix de celui qui executeroit cette entreprise. Oedipe l'epousa, & en eut deux fils, Eteocle & Polinice, & deux filles, Antigone & Ismene. Mais aiant découvert dans la suite le mystère de sa naissance, & par consequent son parricide & son inceste, il se creva les yeux, se demit de la Roiauté, & se retira à Athenes. Jocaste se fit mourir de désespoir.

Après la retraite d'Oedipe, ses deux enfans disputoient ensemble la couronne. Enfin étant convenus de regner tour à tour, Eteocle comme l'ainé monta le premier sur le trône. Mais son année finie, il trouva tant d'appas dans la Roiauté, qu'il ne voulut point ceder la place à Polinice. Ce fut là le signal d'une sanglante guerre. Polinice qui avoit depuis

quelque temps épousé Argie fille d'Adraste, Roi d'Argos, étant allé implorer le secours de son beau-pere, celui-ci envoia son autre gendre Tydée beau-frere de Polinice à Thebes accompagné de cinquante hommes pour sommer Eteocle de tenir sa parole. Il en fut mal reçu, les Thebains lui dresserent des embuches à son retour, tous ses compagnons y perirent, & il eut bien de la peine pour se sauver à Argos. Tous les Thebains y perdirent aussi la vie, excepté Meton, à qui Tydée pardonna, afin qu'il put apprendre à Eteocle le succés du combat. Là dessus on se prépara de part & d'autre à la guerre. Les Argiens leverent des troupes de tous côtez, & allerent mettre le siege devant Thebes, sous la conduite de sept Generaux, qu'on appelle les sept chefs, c'étoit Adraste Roi d'Argos, Polinice & Tydée ses deux Gendres, le fameux Capanée, Hippomedon, le

le devin Amphiaraus, & Parthenopée. Cette première expedition fut malheureuse, & ces chefs y perdirent la vie excepté Adraste que son cheval Arion sauva. Tiresias avoit predit aux Thebains, que si Menecée fils de Creon vouloit sacrifier sa vie pour le salut de sa Patrie, les generaux des ennemis seroient tuez tous. Menecée se donna la mort, ce qui augmenta le courage & l'esperance des Thebains, & ils se deffendirent avec tant de valeur, qu'ils rendirent inutiles les efforts de leurs ennemis, & les firent presque tous perir.

Cependant comme la guerre tiroit en longueur, les deux freres ennemis pour epargner le sang de leurs sujets se battirent en duel, & s'entretuerent d'un coup fouré. Leur division avoit été telle qu'on dit qu'elle dura jusqu'après leur mort, & on remarqua que les flâmes du bucher sur lequel on faisoit brûler leur corps se separérent.

rent. La même chose arrivoit dans les sacrifices qu'on offroit en leur honneur. Quoi qu'il en soit, la guerre ne finit point par la mort de ces deux Princes. On donna un nouveau combat, où les fils d'Astacus se distinguerent. Ismare tua Hippomedon & Leade, Amphidique ôta la vie à Parthenopée, Menalippe blessa Tydée & fut tué par Amphiaraus, qui s'enfuiant ensuite vers le fleuve Ismene, fut englouti dans la terre. Adraste ayant ramassé le reste des Argiens se retira dans son Païs. Creon étant devenu Roi des Thebains par la mort des freres ennemis, laissa les corps morts des Argiens sans sepulture, & defendit par un edit, que qui ce fut les enterrât. Ce qui fit qu'Adraste affoibli par tant de pertes, implora le secours des Atheniens, qui sous la conduite de Thesée allerent à Thebes & obligerent les habitans de cette ville de permettre qu'on rendit les derniers devoirs

voirs à ceux qui étoient morts pendant la guerre. Ainsi finit cette premiere expedition arrivée l'an douze-cens six ans avant Jesus Christ, environ vingt ans avant la guerre de Troie.

Les Argiens ne furent pas contens de la satisfaction que Thesée avoit obtenuë des Thebains. Les enfans de ceux qui avoient perdu la vie dans la premiere guerre, en recommencerent dix ans après une seconde, qu'on appella la guerre des Epigones, comme qui diroit des décendans ou des fils des premiers. Alcmeon fils d'Amphiaraus en fut declaré Général, le succès en fut heureux, & on prit la ville de Thebes qui fut saccagée environ trois cens vingt ans après Cadmus, qui en est le fondateur.

Elle avoit eu onze Rois, savoir Cadmus, Penthée, Polydore, Labdacus, Lycus, Amphion & Zethus, Laius, Creon, Oedipe, & Creon pour la seconde fois. Ceux qui

se sauverent furent obligez, suivant les conseils de Tiresias, de se retirer à Tilphouse, dans la Bœotie, où ils firent la guerre aux Doriens, s'emparerent de leur Païs, & s'y établirent. Cependant un grand nombre s'en retournerent à Thebes sous la conduite de Creon, qui fit retablir cette ancienne ville. On remarqua que comme à la premiere guerre les chefs des Argiens étoient tous morts excepté Adraste, dans la seconde il ne perit personne de remarquable de leur côté qu'Egialée son fils. Il est à propos d'expliquer un peu en détail les principales avantures de ceux qui y assisterent. Commençons par Amphiaraus.

Soit que ce fameux Devin eut prévu par les principes de son art qu'il periroit à la guerre de Thebes sa patrie, où plutôt qu'il apprehendat de s'engager dans une expedition perilleuse, il fit ce qu'il put pour s'empêcher d'y aller. & sortit de la cour d'A-

drafte,

draste, chez qui il s'étoit retiré depuis qu'il avoit épousé Eriphile sœur de ce Prince. Les Argiens qui ne croioient pas pouvoir prendre la ville sans lui, l'auroient cherché en vain, si sa femme n'eut appris à Adraste son frere le lieu de sa retraite. Mais cette Princesse prefera le salut de sa Patrie à la vie de son mari, où plûtôt elle fut gagnée par un collier de grand prix qu'Adraste lui donna pour l'obliger à lui reveler ce secret. Ainsi Amphiaraus se vit obligé d'aller à la guerre avec les autres, & y perdit la vie, etant tombé dans un precipice, tandis qu'il s'amusoit à considerer le vol des oiseaux pour en tirer des augures.

Alcmeon son fils tua sa mere Eriphile pour venger son pere, qui le lui avoit ordonné, dès qu'il auroit appris sa mort. Obligé d'aller à la cour de Phlegée pour être expié de son crime suivant l'usage de ces tems là, & se delivrer

en même tems des furies qui le persecutoient, ce Prince le reçut favorablement & lui fit epouser sa fille Alphesibée, à qui Alcmeon donna le collier d'Eriphile. Mais l'ayant ensuite repudiée pour épouser Callirhoe fille d'Achelous, il voulut aller demander ce collier à ses beaux freres à qui Alphesibée l'avoit donné: Ils l'assassinerent pour venger l'affront qu'il avoit fait à leur sœur. Les enfans, qu'il avoit eus de Callirhoé vengeent sa mort dès leur tendre jeunesse. Ce collier fatal dont nous venons de parler, & l'or que les Dames Argiennes avoient donné à Eriphile pour l'obliger de decouvrir son mari fut, la source de tant de malheurs.

Amphiaraus après sa mort fut mis au nombre des Demi-Dieux, & les Oropiens peuple d'Attique lui bâtirent un Temple qui devint fameux dans la suite par les Oracles qu'il y rendoit.

Adraste Roi d'Argos fils de Ta-
laus

laus & de Lysianasse fille de Polybe Roi de Sicyone, étoit un Prince vaillant, & il s'acquit une grande reputation dans la premiere guerre de Thebes, qu'il entreprit pour appuyer les droits de Polinice son gendre. Il fut le seul des chefs qui en revint. Il gouverna le Royaume d'Argos, & celui de Sicyone, que *Polybe* lui avoit laissé, avec beaucoup de jugement & d'equité. Ses mœurs douces, & son naturel humain lui attirerent l'estime & l'amour de ses sujets. Il n'eût à souffrir que d'*Amphiaraus* son beaufrere qui l'obligea de sortir d'Argos, & dont il s'en vengea dans la suite, comme nous l'avons dit. Ce Prince eut plusieurs enfans, Cyanippe, Egialée, qu'il donna en mariage à Diomede, Argie & Deiphile, qui epouserent Polinice & Tydée par une avanture singuliere.

Etant allé consulter l'Oracle d'Apollon, il apprit que ses deux fil-

filles seroient mariées, l'une à un Sanglier, & l'autre à un Lion. Quelque tems après, les deux Princes que je viens de nommer, arrivèrent à sa cour, l'un couvert de la peau d'un Lion, comme étant Thebain, & se faisant honneur de porter l'habillement d'Hercule l'autre comme fils d'Oenée Roi de Calydon, portant la peau d'un sanglier en memoire de celui que Meleagre son frere avoit tué. Adraste ne douta point que ce ne fut là le veritable sens de l'Oracle, & leur donna ses deux filles. Ce Prince mourut de regret de la perte de son fils Egialée, & fut honoré après sa mort, à Sicyone, où il eut un Temple & des Autels. On y établit même à son honneur une fête solemnelle, qui dura jusqu'au tems de Clisthene Tyran de Sicyone, qui l'abolit en haine des Argiens. Voici le fait. Ce Clisthene ennemi juré des Argiens, resolut de ruiner le tombeau de ce Prince, & la Pretresse, qu'il alla

la consulter, tâcha de l'en détourner. Ce Prince sans s'opposer ouvertement à l'Oracle, se servit de cet expedient pour venir à bout de son dessein. Il envoya à Thebes demander le corps de Menalippe ennemi juré d'Adraste, le fit enterrer dans le tombeau des Rois de Sicyone, & lui bâtit un temple, où il transfera le culte & les ceremonies qu'on celebroit à l'honneur d'Adraste.

On a tant debité de fables sur le fameux cheval d'Adraste, nommé Arion, qu'il est bon d'en dire ici un mot. Servius & Probus prétendent qu'il étoit le même que celui que Neptune fit sortir d'un coup de Trident auprès d'Athenes. Pausanias croit qu'il étoit fils de ce Dieu & de Ceres, ou du vent Zephyre & d'une Harpie. On ajoute que les Nereides le nourrirent, & qu'il servit quelques fois à trainer le char de Neptune, qui le donna ensuite à Copreus Roi d'Aliarte. Celui ci en fit présent à Hercule qui s'en servit

contre Cycnus, fils de Neptune, & le donna à Adraste. On dit que ce cheval avoit les pieds du côté droit comme ceux d'un homme, & qu'il avoit l'usage de la parole.

Creon frere de Jocaste n'est pas moins fameux. S'étant emparé de la couronne de Thebes après la mort des deux freres ennemis, il avoit defendu d'enterrer le corps ni les cendres de Polinice, qu'il avoit fait jetter à la voirie. Antigone sa sœur sortit la nuit de la ville, & alla lui rendre les derniers devoirs. On apprit le lendemain au Roi que quelqu'un avoit desobéï à ses ordres. Là dessus, il fait deterrer le corps de Polinice, & ordonne à ses gardes de veiller auprès. On surprit la nuit suivante la Princesse qui venoit pleurer le malheur de son frere, & on la mena au Roi qui commanda qu'on l'ensevelit toute vive, mais elle prévint cette cruelle mort en s'étranglant. Le Prince

ce Hemon ſon amant ſe tua de deſeſpoir, & Eurydice ſa mere ne put ſurvivre à tant de cataſtrophes.

Ce n'eſt pas là au reſte la ſeule action heroique que nous fournit la guerre de Thebes. Lorſque Theſée fit faire de magnifiques funerailles à ceux qui étoient morts, au ſiége de Thebes, on ne voulut pas brûler le corps de Capanée avec les autres, parce qu'il avoit été frappé de la foudre, & qu'il étoit regardé comme un impie, qui par ſes blaſphemes s'étoit attiré le courroux du Ciel. On lui fit donc un bucher ſeparé. Sa femme Evadné parée comme pour une fête, monta ſur un rocher au pied duquel on bruloit le corps de ſon mari, & ſe jetta au milieu du bucher, pour mêler ſes cendres avec celles d'un epoux qui lui avoit toûjours été cher.

Ce Capanée étoit un des ſept chefs de l'armée des Argiens, il étoit brave, d'une valeur feroce & emportée & le premier il eſca-

lada les murailles de Thebes, mais son entreprise réüssit mal. Jupiter le foudroia.

Si je n'avois parlé ailleurs de Tiresias, ce seroit ici le lieu de rapporter ce que la fable & l'histoire ont raconté de cet homme merveilleux, & par ses metamorphoses & par ses prédictions. Mais je me bornerai à une remarque qui est de l'auteur de l'explication historique des fables, savoir que comme dans le tems de Tiresias qui repond au temps des Juges, il y avoit beaucoup de Prophetes & de Voyans parmi les Hebreux, de même on trouve plusieurs devins parmi les nations, comme Orphée, Amphiaraus, Alcmeon, Tiresias, Manto, Amphiloque, Calchas, Mopse, Helenus, Cassandre & je ne sais combien d'autres. La seconde que ces Prophetes du Paganisme encherirent beaucoup sur ceux des Juifs. Ces derniers ne prophetisoient que pendant leur vie, & eux morts, leur don

don de prophetie ne ſubſiſtoit plus: Seulement il y a un paſſage de l'Ecriture qui ſemble faire entendre qu'Elie après ſa mort ecrivit une lettre prophetique à Joram Roi de Juda. Mais les Prophetes Païens faiſoient bien autre choſe. Les Amphiaraus, les Alcmeons, les Amphiloques, les Trophonius, les Geryons, *les Antinous prédiſoient l'avenir* du fond de leurs tombeaux, & pour comble de merveilles, il ne falloit que dormir auprès de leurs cendres prophetiques pour apprendre en ſonge ce qu'on vouloit ſavoir. Quelques fois même il ſuffiſoit d'y envoyer un autre rêver pour ſoi. L'Oracle peu cérémonieux lui reveloit les choſes neceſſaires à celui qui l'envoioit. C'eſt ce qu'éprouva pour ſon malheur un deputé de Mardonius envoié à l'Oracle d'Amphiaraus. Ce pauvre Barbare s'étant endormi dans le ſanctuaire, ſe ſentit repouſſer avec violence, & comme il ne vouloit

pas ſortir, il fut frappé à la tête d'un coup de pierre, prophetie typique qui s'accorda avec la fin tragique de Mardonius qui fut tué d'un coup de pierre. Au reſte ce n'étoit pas le tout que de dormir dans un temple ſemblable, il falloit que ce fut ſur des peaux, & c'eſt ce que Virgile a decrit de la maniere ſuivante.

*. . . . . huc dona Sacerdos*
*Contulit, & cæſarum ovium ſub nocte ſilenti*
*Pellibus incubuit ſtratis, ſomnoſque petivit.*
*Multa modis ſimulacra videt volitantia miris.*
*Et varias audit voces, fruitur Deorum*
*Colloquio . . . . .*

Que dis-je? Le don de prophetie chez les Païens s'etendoit juſques ſur les animaux, & même ſur les choſes inſenſibles, temoin les chênes & les pigeons de Dodone &

& bien d'autres que je pourrois citer. Mais il eſt temps de finir cette digreſſion, & de revenir au ſiege de Thebes.

Ce ſiege fameux par les exploits & par la mort de tant de Heros, le fut encore par une autre avanture, que peut-être on ſera bien aiſé que j'aie rapportée. Les Argonautes allant à la conquête de la toiſon d'or, avoient été obligez de relâcher à Lemnos, & Jaſon y avoit laiſſé Hypſipyle enceinte d'un fils. A peine cette Princeſſe en fut délivrée, que les Lemniennes apprirent que Thoas ſon père & leur Roi regnoit dans l'Iſle de Chios, où ſa fille l'avoit fait ſauver. Leur haine pour les hommes rejaillit ſur leur Reine, elles ne purent lui pardonner d'en avoir derobé un à leur rage, en un mot la pauvre Hypſipyle fut reduite à s'enfuir ſur le bord de la mer, d'où des Pirates l'enleverent en Thrace & la donnèrent au Roi Lycurgue, qui la fit nourrice de

ſon fils Archemore. L'état de ce Prince étoit ſur le chemin qui conduiſoit l'armée d'Adraſte à Thebes. Les Grecs trouvèrent dans un bois Hypſipyle avec le Prince qu'elle allaitoit. Comme ils étoient preſſez de la ſoif, & que l'ardeur de la ſaiſon avoit tari les fontaines, ils la prièrent de leur en montrer une, s'il y en avoit où ils puſſent boire. Elle leur rendit ce ſervice avec tant de zele, qu'elle oublia le jeune Archemore ſur l'herbe. Mais quelle fut ſa douleur à ſon retour! Un effroiable ſerpent venoit d'étouffer le jeune Prince, & elle entendit les derniers ſoupirs de ce cher nourriçon. C'étoit une perte irréparable. Ainſi les Grecs ne ſongèrent qu'à l'adoucir. Ils tuèrent le ſerpent, on fit des funerailles ſuperbes & des jeux magnifiques, au jeune Prince, & il fut reſolu qu'on s'aſſembleroit tous les trois ou tous les cinq ans pour le même ſujet. Ces jeux furent appellez Neméens du nom du Roiaume de Lycurgue,

ou

ou de la fontaine auprès de laquelle ce malheur étoit arrivé. On sait que le prix de ces jeux étoit une couronne d'ache verte.

Je devrois parler maintenant de la guerre de Troie. Mais je remets cet article à la dissertation suivante. J'ajouterai seulement ici une table, qui fera voir d'un coup d'oeil la suite chronologique de l'histoire fabuleuse. Elle est dressée selon la methode de ce temps là, où on comptoit par generations, & non par années.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur le tems que contient une generation. Quelques uns pretendent que c'étoit vingt cinq ans, d'autres trente trois, d'autres cinquante. Comme la chose est assez arbitraire, je prends ce dernier parti avec un savant Allemand nommé Loerquer, & puisque les temps fabuleux ont duré mille deux cens cinquante ans, je puis adopter la table de vingt cinq generations qu'il a dressée. La voici.

*Egia-*

*Egialée*, premier Roi de Sicyone, l'an du monde mille huit cens vingt, deux mille cent quatre vingts ans avant l'Ere Chretienne.

*Telchin*, troisième Roi de Sicyone.

*Inachus*, premier Roi d'Argos.

*Ogyges*,
*Apis*,
*Minos*, premier du nom.
*Criasus*,
*Cecrops*,
*Deucalion*,
*Amphiction*,
*Cadmus*,
*Pandion*, premier du nom.
*Pelops*, sorti de Phrygie.
*Persée*,
*Jason*, & les Argonautes.
*Thesée*,
*La guerre de Troie.*

*Ore-*

*Oreste*,

*Le retour des Heraclides* dans la Grece,

*Codrus*, dernier Roi d'Athenes.

*Acaste Archonte*,

*Thirsippe*,

*Iphite*,

*Caranus*,

*Corebe*, Ou le retablissement des Olympiades.



TA-

# TABLE DES FABLES DES METAMORPHOSES D'OVIDE.

## TOME III.

### LIVRE NEUVIEME.



### LIVRE X.



Les

## LIVRE XI.



## LIVRE XII.



Fin de la Table du Troisième Tome.

TA-

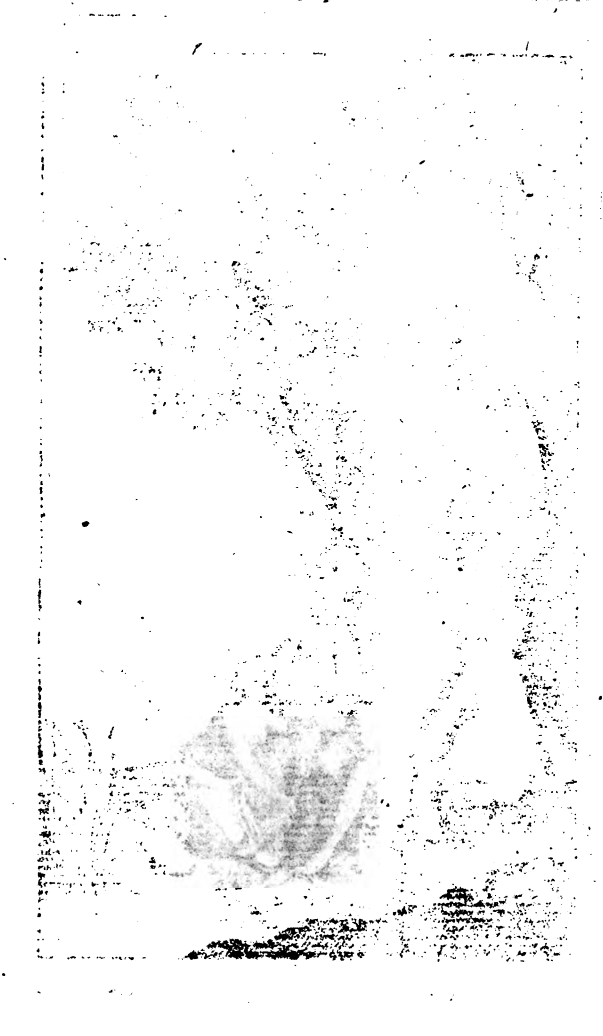
# TABLE DES FIGURES,

## TOME III.



LES


Fig: 77.



Jupiter & Egine.

|

Eaque.

Telamon { Ajax - Eurysace - Phyléus,
Teucer.

Pelée { Achille - Neoptoleme ou Pyrrhus { Pergame. Molosse. Pielus.
Polydora, *femme de Borus.*

Phocus { Panopée - Epéus, *qui fit le cheval de Troie.*
Crisus - Strophius - Pylade.



# LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

## LIVRE NEUVIEME.

---

### FABLE PREMIERE.

*ARGUMENT.*

*Déjanire fille d'Oenée la plus belle Princesse de son temps, est recherchée en mariage par un grand nombre de Heros ; mais son pere ne la veut donner qu'à celui qui surmontera les autres. Hercule & Achelois étoient du nombre des prétendans, & combattirent l'un contre l'autre, à qui demeureroit un si beau prix. Achelois se servit en cette occasion de toutes ses forces, & de toutes ses ruses ; & enfin s'étant converti en Taureau, Hercule ne laissa pas de le vaincre, & lui arracha une de ses cornes. Les Naïades filles de ce Fleuve la releverent de terre, où Hercule l'avoit laissée, & l'ayant remplie de tous les fruits que l'Automne peut donner, elles la nommèrent Corne d'abondance.*

EN même-temps Thesée demanda à Acheloïs, d'où provenoient ses soupirs, & par quelle avanture il avoit perdu l'une de ses cornes. Alors le Fleuve Acheloïs, dont la tête negligée étoit couronnée de roseaux, lui répondit en ces termes : „ Vous me demandez „ une chose que je ne puis vous dire, „ qu'avec repugnance : car y a-t-il des „ vaincus, qui veulent parler des com„ bats où ils ont été défaits ? Néanmoins „ je vous dirai mon avanture. Il ne m'a „ point été si honteux d'avoir été sur„ monté, qu'il m'est glorieux d'avoir „ combattu ; & après tout, la reputation „ du vainqueur me console de ma deffai„ te. Je ne doute point que vous n'ayez „ ouï parler des beautez de Déjanire. Com„ me elle étoit la plus belle fille de son „ temps, elle étoit aussi l'esperance d'une in„ finité de rivaux. Je fus du nombre de „ tant de glorieux esclaves. J'allai la de„ mander à son pere, Hercule la deman„ da comme moi, & tous les autres nous „ la cederent. Il disoit à Déjanire qu'il „ lui donneroit l'honneur d'avoir Jupiter „ pour beau-pere. Il lui representoit la „ gloire & la réputation de ses travaux, „ & se vantoit que jamais Junon ne lui

„ avoit

„ avoit fait faire de commandemens, & ne
„ lui avoit jamais suscité de monstres qu'il
„ n'eût glorieusement surmontez. Pour
„ moi je remontrois à Oenée qu'il lui se-
„ roit honteux de préferer un homme à
„ un Dieu, car Hercule n'étoit pas enco-
„ re au nombre des Dieux. Vous me
„ connoissez, lui dis-je, vous savez que
„ je suis le maître des eaux, qui coulent
„ dans votre Royaume. Je ne viens point
„ comme inconnu d'un païs étranger, vous
„ demander votre alliance; mon séjour est
„ dans votre Empire, & j'en fais moi-
„ même une partie. Il ne faut pas qu'il
„ me soit desavantageux de n'avoir pas été
„ haï par Junon; & si j'ai souffert quel-
„ ques travaux, ils ne m'ont point été or-
„ donnez comme un supplice, & comme
„ une peine. Vous ne devez point, Her-
„ cule, vous vanter d'être fils d'Alcme-
„ ne : car enfin ou Jupiter n'est pas vo-
„ tre pere, ou il ne l'est que par un cri-
„ me. Vous ne pouvez avoir un pere si
„ illustre & si glorieux, si votre mere n'est
„ une adultere. Choisissez donc lequel
„ vous aimez le mieux, ou d'être fils sup-
„ posé de Jupiter, ou d'être né avec hon-
„ te de l'infamie de votre mere. Il me
„ regardoit d'un oeil en colere, lorsque
„ je lui parlois de la sorte; & ne pou-
„ vant plus retenir la fureur qui lui trans-

„ portoit, il me répondit en ces termes :
„ J'ai la main meilleure que la langue ; &
„ je veux bien que vous me ſurmontiez
„ par le diſcours, pourvû que je vous ſur-
„ monte dans le combat. Il m'attaque en
„ même-temps ; & parce que j'avois paru
„ ſi brave & ſi courageux en parole, j'euſ-
„ ſe eu honte de lui ceder, sans faire au
„ moins quelques efforts, pour lui diſ-
„ puter la victoire. Je quittai donc l'ha-
„ bit que j'avois, je roidis contre lui les
„ bras, & me mis en poſture de lutter.
„ D'abord il me couvrit de pouſſiere ;
„ mais en même-téms je lui rendis la pa-
„ reille. Quelques fois il me prenoit par le
„ col, quelques fois par les cuiſſes ; & quel-
„ ques fois il feignoit de me vouloir pren-
„ dre d'un côté, afin de me ſurprendre
„ d'un autre. Enfin il mettoit tout en
„ uſage pour tâcher de m'ébranler ; mais
„ il faiſoit de vains efforts : ma ſeule pe-
„ ſanteur me défendoit, & je reſſemblois
„ à un rocher que la violence des flots at-
„ taque & bat de toutes parts, & que ſon
„ poids rend inébranlable. Nous nous
„ quitâmes afin de reprendre haleine ; mais
„ bien-tôt après, nous retournâmes au
„ combat, reſolus de part & d'autre de ne
„ pas ceder la victoire. Alors nous nous
„ joignîmes de ſi près, que mes doigts é-
„ toient entrelaſſez parmi ſes doigts, que
mon

„ mon pied touchoit ſon pied, que ma tête
„ touchoit ſa tête. Deux Taureaux que
„ l'amour tranſporte, ne combattent pas
„ avec plus d'ardeur, & ne font point
„ douter d'une autre ſorte de l'évenement
„ du combat. Hercule s'efforça trois fois
„ en vain de ſe dégager de mes bras, &
„ la quatrieme fois il fit un ſi grand ef-
„ fort qu'il s'en dégagea. Je ne vous dé-
„ guiſerai rien de la verité. Il me pouſſa
„ enſuite de la main avec tant de force,
„ qu'il me fit tourner viſage, & en mê-
„ me-temps, il ſe jetta ſur mon dos. A-
„ lors pour vous dire ce que je ſentis, car
„ je ne cherche point de gloire dans la
„ feinte, & dans le menſonge, il me ſem-
„ bla qu'une montagne étoit tombée ſur
„ mon corps. Il me fut preſque impoſſi-
„ ble de me ſervir de mes bras, pour me
„ developer des ſiens. En effet, il me
„ preſſa plus vivement, & m'empêcha de
„ reprendre haleine. Ainſi il me ſaiſit à
„ la gorge, me fit tomber ſur les genoux,
„ & me contraignit de mordre la terre.
„ Comme je vis que je n'étois pas le plus
„ fort, j'eus recours à mes artifices ordinai-
„ res, je me transformai en ſerpent, &
„ en cette forme dont il ne fut point é-
„ pouvanté, je m'échappai de ſes mains.
„ Je fis cent tours, & cent détours; Je
„ m'allongeai, je me repliai, pour faire

„ en ſorte de lui donner de l'épouvante :
„ Je fis des ſifflemens horribles, je le me-
„ naçai avec une langue fourchuë, que je
„ faiſois ſortir de ma bouche. Mais Her-
„ cule n'en fit que rire ; & en ſe moquant
„ de mes artifices ; Non, non, dit-il,
„ tout cela ne m'étonne point ; c'eſt un
„ jeu de mon enfance, que d'étouffer des
„ ſerpens. Quand tu ſurpaſſerois en gran-
„ deur les autres dragons, quelle partie ſe-
„ rois-tu de cette Hydre épouvantable,
„ dont je délivrai le Lac de Lerne ? Les
„ bleſſures la rendoient feconde. De cent
„ têtes qu'elle avoit, je n'en coupai pas
„ une impunément, il en ſortoit toûjours
„ de nouvelles, & ce monſtre prodigieux
„ devenoit plus grand & plus fort par ces
„ furieuſes têtes qui ſuccedoient les unes
„ aux autres : toutefois je vainquis cette
„ Hydre, avec ces ſerpens nouveaux qui
„ renaiſſoient de ſon ſang, & la fis voir
„ entre mes triomphes. Quelle eſperance
„ peux-tu donc avoir, toi qui n'es pas
„ un vrai ſerpent ? Toi qui n'en as que
„ l'apparence ? Toi qui te cachant à cet-
„ te heure ſous cette forme empruntée,
„ ne ſaurois plus te deffendre qu'en em-
„ pruntant les armes d'autrui. Il n'eut pas
„ ſi-tôt parlé, qu'il me prend par le col
„ avec les mains, & je me ſentis auſſi
„ preſſé, que s'il m'eût ſerré avec des te-
„ nail-

„ nailles. Je m'efforçai vainement avec „ les griffes, & avec les ongles de me dé„ gager, il me vainquit encore en cette „ forme. Il ne me restoit plus qu'à me „ transformer en Taureau, & sous cette „ nouvelle forme, je recommençai aussi„ tôt la guerre. Mais Hercule se revê„ tant comme d'une nouvelle force, n'eut „ pas plus de peine à me vaincre sous cet„ te forme que sous l'autre : car en me „ prenant par les cornes, il me renversa „ sur le sable ; comme si ce n'eût pas été „ assez, il en rompit une, & me l'arra„ cha du front d'une main robuste & „ puissante. Mais les Naïades qui la re„ leverent de terre, la remplirent de fleurs „ & de fruits, & c'est cette riche corne „ qu'on appelle Corne d'abondance ". Quand il eut cessé de parler, une Nymphe vêtuë comme Diane, ayant les cheveux épars & la robe retroussée, apporta sur la table pour achever le souper, toutes les richesses de l'Automne dans cette corne precieuse. Le lendemain dès que le jour commença, Thesée partit avec sa troupe, & n'attendit pas que les eaux fussent calmes, & entierement retirées. Cependant Acheloïs, après avoir pris congé de ses hôtes, se replongea sous ses eaux, & y cacha sa tête écornée. Ce n'étoit pas là néanmoins sa plus grande affliction : car il

il pouvoit cacher ce deffaut, & cette marque de sa défaite avec des roseaux, & des branchages de saule ; mais ce qui l'affligeoit davantage, c'étoit la perte de Déjanire, dont l'amour lui étoit resté.

## *EXPLICATION*

### *D'Hercule.*

IL est peu de Dieux ou de Héros dont il y ait autant de choses à dire que d'Hercule, & dont l'histoire soit mêlée d'autant de fables, ou embarrassée d'autant de difficultez. Cependant j'en recueillerai en abregé les principales circonstances, après avoir averti que les Anciens comptoient plusieurs Hercules (*a*), afin que chacun puisse rapporter les diverses actions que je raconterai à ceux qu'on jugera les avoir faites. Si je ne me trompe, c'est-là tout ce qu'on peut exiger de moi.

Persée, fils de Jupiter & de Danaé, eut six enfans d'Andromede, Persés, Alcée, Sthenelus, Mestor, Electryon.

(*a*) Diodore de Sicile en trouvoit trois, un Egyptien qui voiagea en Afrique, & qui planta près de Cadis ces fameuses colomnes qui avertissoient les voiageurs de ne point passer outre. Un Cretois, qui institua les jeux Olympiques, & le Thebain, qui se rendit célébre par mille travaux. Ciceron en nommoit six, le premier fils de Jupiter & de Lysie : le second, fils du Nil ; le troisième un des Dactyles du Mont Ida : le quatrième, fils de Jupiter & d'Asterie, honoré à Tyr : le cinquième, Indien, surnommé Belus : le sixième enfin, fils d'Alcmène. Mais ce n'est encore rien au prix de quelques auteurs Grecs, qui comptoient quarante trois Hercules ; soit que plusieurs personnes eussent voulu porter ce nom ; soit que ce fût un nom appellatif, derivé du Syriaque *Harokel*, qui signifie *Marchand*, comme l'a prouvé le savant Mr. Le Clerc, qui prétend qu'on appelloit ainsi chez les Anciens ces négocians distinguez qui alloient découvrir de nouveaux païs, les nettoier des bêtes feroces qui les infestoient, & y établir des Colonies.

lectryon, & une fille nommée Gorgophone. Alcée eut d'une fille de Menecée Amphitryon & Anaxo. Cette dernière épousa Electryon son oncle, & devint mère d'Alcmene, celle qui fut mariée dans la suite avec Amphitryon, aussi son oncle. De Mestor naquit Hippothoé, qui fut enlevée par Neptune, & qui accoucha dans les Isles Echinades d'un fils nommé Taphus, lequel mena une Colonie à Taphos, nommée ensuite Teleboes. Ce dernier étant mort, Pterelas son fils vint demander à main-armée sa part de l'heritage de ses ancêtres, aux Electryonides qui regnoient dans Mycenes. Mais bien loin de l'écouter, les fils d'Electryon assemblèrent des troupes, & livrèrent bataille. Le succès en fut également funeste aux uns & aux autres, car les deux *Maisons Roiales* y furent presque éteintes. Cependant le Roi de *Mycènes* n'abandonna point le dessein de se vanger, & laissant le soin de son Roiaume à Amphytrion, il partit pour la guerre. Comme il revenoit victorieux & qu'il ramenoit ses troupeaux, Amphitryon voulut arrêter une vache qui s'étoit échapée, & lui jetta sa massue qui tomba par hazard sur Electryon & le tua. Ce meurtre, quoique involontaire, fit perdre à ce jeune Prince la Couronne de Mycenes. Sthenelus, frere du Défunt, profitant de la haine publique que cet accident avoit attirée sur Amphitryon, le chassa du païs des Argiens, & se rendit maitre de Mycenes, où son fils Euristhée regna après lui. Amphitryon obligé de se retirer à Thebes, y fut expié par Creon. C'est dans cette retraite qu'il fit Alliance avec Creon, Cephale & d'autres Princes voisins, & qu'il alla ravager les Isles des Taphiens, pour faire plaisir à Alcmène, qui se donna alors à lui à cette condition. Je ne parlerai point des victoires qu'il remporta sur ses ennemis. Suffit que notre Hercule fut conçu pendant cette guerre. On sait que les Poëtes feignirent que Jupiter étoit le père de ce jeune Prince. Ils firent apparemment courir cette fable, pour cacher

cher quelque intrigue d'Alcmene, ou peut-être ce bruit ne fut fondé que sur la valeur d'Hercule. Il y a bien de l'apparence qu'on regardoit la chose de ce dernier sens, puisque Seneque fait parler ainsi ce Heros (*b*). *Soit que cette nuit si longue* (*c*) *soit certaine, ou que mon père fut un simple mortel, la honte de ma mère est effacée de reste par ma gloire. J'ai mérité de naître de Jupiter.* Peut-être néanmoins n'a t'on inventé cette fiction, qu'à cause des tonnerres, qui se firent entendre le jour de sa naissance.

Cette naissance au reste ne fut pas moins merveilleuse que la conception l'avoit été. L'épouse de Sthenelus & celle d'Amphytrion étoient enceintes chacune d'un fils, & les Destins promettoient la souveraineté à celui des deux qui naitroit le prémier. Junon avança l'accouchement de la Princesse de Mycenes, & retarda celui d'Alcmene, comme on a vu dans Ovide. Cependant cette dernière, delivrée enfin par l'adresse de Galantis, qu'on feignit avoir été metamorphosée en belette, par allusion à son nom (*d*), mit au monde deux jumeaux, Iphiclus qui passoit pour fils d'Amphitryon, & Hercule qui reconnoissoit Jupiter pour pere, & qui conçu trois mois après son frere, naquit cependant le même jour. Junon ne renonça pourtant pas à sa vengeance. Mais Alcide déja digne de son pere triompha de la Reine des Dieux, & deux serpens qu'elle avoit envoiez pour l'étouffer dans le Berceau, il les ecrasa.

Il fut élevé dans la suite chez Creon, Roi de Thebes, ou selon d'autres, chez le Centaure Chirese. Les marques qu'il donna dès ses premières années de sa valeur, en delivrant sa patrie du tribut qu'elle paioit au tyran Erginus, engagèrent Créon à lui donner en mariage sa fille Megare. Ce Hé-

(*b*) In Hercule Oetæo.

(*c*) Cette nuit dont parle Seneque, Lycophron la fait durer le temps de trois nuits, & Clement Alexandrin celui de neuf.

(*d*) Γαλῆ signifie en grec une Belette.

Héros fut quelque temps heureux avec elle, & en eut des enfans. Mais Junon le haïssoit d'autant plus, que Jupiter l'avoit trompée, pour l'engager à donner son lait à Hercule, ce qu'elle avoit fait (*e*). C'est pourquoi elle lui envoie tout à coup un esprit de fureur. Ce malheureux tue Iolas, son cousin, massacre ses propres enfans, Megare & Creon eux-mêmes n'auroient pû lui échaper, si Pallas ne lui eût lancé une pierre dans l'estomac. Ce coup le plongea dans un sommeil profond, pendant lequel on le lia, de peur qu'à son reveil, il ne commit des meurtres nouveaux. Il est vraisemblable que ce triste évenemeut étoit causé par le mal caduc, que les anciens appelloient maladie d'Hercule, Ἡράκλειος νόσος. Quoiqu'il en soit, Alcide revenu à lui, eut horreur de ce qu'il venoit de faire, & soit qu'il craignit de retomber dans ces funestes accès, ou qu'il apprehendat de ne pouvoir se réconcilier avec son épouse, il la céda à Jolas, un des compagnons de ses conquêtes. Après quoi, il alla trouver Euristhée, son cousin, auquel l'ordre des destins le soumettoit. Celui-ci, pour obéir à Junon, comme disent les Poëtes, ou peut-être pour se défaire d'un Rival qui avoit droit à la couronne, tâcha de lui donner de l'occupation, en l'emploiant à des entreprises également délicates & dangereuses. La chose n'étoit pas difficile dans un temps où la Grece étoit infestée par des Brigands, des Sangliers & des Lions. Ainsi la vie d'Hercule fut entierement occupée à délivrer sa patrie de ces Monstres qui la désoloient, & pour cet effet Eurysthée lui donna le commandement de ses armées, comme le dit formellement Denys d'Halicarnasse. C'est là ce qu'on appelle ses travaux. Le premier fut la défaite du Lion de Nemée dont il porta la peau dans la suite.

Des

(*e*) On raconte à ce sujet que le jeune Hercule mordant la mammelle de Junon, elle la retira précipitamment, de sorte qu'il tomba de son lait dans le lieu où elle étoit, & qui depuis en prit le nom de Voie Lactée.

Des voleurs postez aux environs du lac Stymphale en Arcadie, ou comme on dit, les oiseaux Stymphalides, oiseaux voraces & guerriers qu'il chassa au son du tambour, furent sa seconde expédition. Les Marais de Lerne étoient remplis de serpens. Alcide mit le feu aux roseaux qui bordoient ces lieux aquatiques, & rendit ainsi ce lieu habitable; c'est apparemment-là ce qu'on aura voulu faire entendre par la fable de l'Hydre: car ce mot en Grec (ὕδρος) ne signifie qu'un serpent d'eau. Cependant beaucoup d'auteurs expliquent ce reçit en diverses manieres. Servius dit que des Marais de Lerne sortoient plusieurs torrens qui inondoient les campagnes: que Hercule les desfécha; que voila ce qui a donné lieu à la fable. Tzetzes veut qu'elle désigne sept frères qui vivoient de leurs brigandages, & que ce Héros defit les uns après les autres, en les attirant deux à deux au combat. Platon au contraire change cet Hydre en un miserable Sophiste, & les cinq, sept, cinquante ou nonante têtes renaissantes de ce monstre (car il y a là-dessus diverses opinions parmi les anciens) il en fait de mauvaises raisons, desquelles cet homme impertinent se servoit, selon la coutume de ses semblables. Chacun peut choisir entre ces explications, qui d'ailleurs peuvent faire comprendre ce que signifie la fable du Sanglier d'Erymanthe, celle de la Biche aux pieds d'airain qu'Hercule défit, & enfin celle du Taureau de Pasiphaé lequel il alla chercher dans l'Isle de Crete. Il n'en est pas de même de l'Histoire d'Augias, Roi d'Elide. Les Poëtes racontent que les étables de ce Prince étant d'une saleté extrême, Hercule les nettoia, moiennant certaine récompense, dont ils étoient convenus, & que le Roi refusa de paier, à ce que rapporte Diodore. Le Héros Thebain s'en vangea par la mort d'Euryte, fils de ce mauvais paieur, qui alloit célébrer les jeux Isthmiques à Corinthe, & par celle du coupable même, auquel il substitua Philée, son fils, qui aiant été pris pour arbitre entre son pere & Alcide, avoit été d'avis

qu'on

qu'on récompensât ce dernier. Je ne sais comment expliquer cette fiction, ni celle des chevaux de Diomede, qui étoient nourris de chair humaine, & qu'Hercule enleva. Pour celle de Geryon qui avoit trois corps, & dont il emmena les troupeaux, après l'avoir vaincu, il paroît que c'étoient trois Princes alliez, ou un Prince qui regnoit sur les trois Isles Baléares, ou enfin si on en croit Bochart, un Roi de l'Epire, dont trois armées furent defaites par Hercule. Cacus, homme monstrueux, de la manière dont les Poëtes l'ont dépeint, avoit enlevé, si on s'en rapporte à eux, les troupeaux de Geryon que notre Alcide faisoit passer par l'Italie, pour rentrer en Grece. Le guerrier découvrit le vol, quoique l'auteur eut fait marcher sa proie à reculons, de peur que les traces ne le trahissent, & il tua Cacus, ce qui fut cause que l'Italie lui consacra un temple. Denys d'Halicarnasse rapporte ainsi cette avanture. Hercule abordé en Italie avec ses troupes, & attendant sa flotte pour retourner dans sa patrie, fit plusieurs conquêtes sur les peuples parmi lesquels il se trouvoit. Mais un jour qu'il étoit occupé avec peu de précaution dans un païs, où il croioit tout tranquille & soumis, Cacus, petit Tyran qui habitoit dans des rochers inaccessibles, surprit son armée, & emporta un butin considerable. Hercule prit sa revanche, par le moien d'Evandre & de Faune, & Cacus perit. Delà le guerrier Thebain passa en Afrique, où son dessein étoit, dit-on, d'établir une Colonie, pour faciliter le commerce. On ajoute qu'il y trouva un ennemi puissant qui lui en fermoit l'entrée, mais qu'il attira habilement sur mer, où il le vainquit, en lui coupant les passages de la terre où il alloit se rafraichir & reprendre des troupes. Delà, continue-t'on, est venue la fable d'Anthée géant fameux, fils de la terre, qu'il falloit étoufer en l'air; parce qu'il reprenoit de nouvelles forces, dès qu'il touchoit la Terre. Mais ce ne fut pas-là l'unique expédition d'Alcide en Afrique. On dit que le Tyran Busiris avoit envoié des Pyrates, pour ravir les

nieces d'Atlas, Prince de Mauritanie, qu'on appelloit les Hesperides; parce qu'elles étoient filles d'Hesperus. Hercule les delivra, chassa ces Corsaires, & tua Busiris qu'il alla chercher en Egypte. Non content de ce service rendu à Atlas, il le soulagea par les bons conseils qu'il lui donna, ce qui fit dire qu'il avoit aidé ce Prince à porter le ciel. Atlas, reconnoissant de tant de services, lui fit présent des fameuses pommes d'or du jardin des Hesperides, qu'un Dragon gardoit; c'est à dire, ou d'une grande quantité de brebis, car le mot Grec (Τὸ μῆλον) signifie également brebis & pomme: ou simplement, de beaucoup de richesses, selon la conjecture de Bochart, fondée sur ce que le mot Phenicien Melon veut dire & richesses & pommes. Hercule au reste avoit penétré dans cette expédition jusqu'à Cadis, endroit où l'antiquité croioit que le Soleil alloit terminer sa course journaliere, & il y avoit élevé deux colomnes pour servir de monumens de ses courses, & pour avertir les Voiageurs de s'arrêter-là. C'étoit une avanture fameuse parmi les Anciens. Cependant de savans Critiques jugent avec Bochart que ces deux colomnes sont les deux montagnes de Calpé & d'Abyla, l'une en Afrique, l'autre en Europe sur le detroit de Gibraltar, & ce qui confirme cette conjecture, c'est que le mot Abyla signifie une colomne. Ce fut-là le dernier exploit d'Hercule, si on s'en rapporte aux Mythologistes, & Eurysthée satisfait ne lui ordonna rien davantage, Neanmoins ce Héros pénétra jusques dans le fond de la Scithie, où il délivra Promethée que Jupiter y avoit attaché sur le Mont Caucase, & exposé à un Aigle qui lui dévoroit sans cesse le cœur. Je ne dirai rien de sa victoire sur Achelous, & de la manière dont il délivra Thesée des enfers, parce qu'il en est parlé ailleurs. Je passe à ce qui regarde Alceste. Palephate écrit que Pelias aiant été tué par ses filles, Acaste son fils les poursuivit jusques dans la Cour du Roi Admete son cousin, où Alceste une d'entr'elles s'étoit retirée. Le Prince

qui

qui l'aimoit n'eut garde de la livrer. Ainsi ses terres furent exposées à la fureur de son ennemi, qui les ravagea, & il tomba enfin lui-même entre ses mains, d'où il ne sortit que par la générosité d'Alluste, qui le racheta en se livrant au vainqueur. Ce fut dans ces circonstances qu'Hercule parut à la Cour de Thessalie, où il trouva le Prince désolé de la perte de son Amante, qu'il croioit près d'être immolée aux manes de Pelias. Il ne fut pas nécessaire de prier instamment un Héros, avide de gloire, pour l'engager à secourir la Princesse. Il y vola, défit Acaste, & rendit Alceste à Admete qui l'épousa. Voila la verité & l'histoire, si nous en croions l'auteur des choses incroiables. Mais les Poëtes changèrent cet évenement en une fable. Ils dirent qu'Admete condamné par les Destins à mourir, à moins que quelqu'un ne voulût bien s'offrir à la mort pour lui, Alceste son épouse ou son amante eut le courage de le faire. Ils ajoutèrent qu'Hercule rencontra la Mort qui avoit emmené cette Reine, qu'il avoit combattu contre elle, & que l'aiant vaincue, il l'avoit liée avec des chaines de Diamant, jusqu'à ce qu'enfin elle lui eût promis de rendre la lumière du jour à la jeune Alceste. Il faut avouer que cette allegorie n'étoit pas des moins raisonnables, si le reçit de Paléphate est vrai. Délivrer une personne sur le point de perdre la vie, c'est l'arracher des bras de la mort, on parle tous les jours de cette manière sans fiction. Mais quel fonds faire sur l'auteur que j'ai cité ? Néanmoins on peut s'y tenir, au moins faute d'autres explications. Reste la fable des Amazones, femmes guerrières qui habitoient les bords du Thermodon en Scithie, & qui ne soufroient point d'hommes parmi elles, se contentant de les aller voir une fois chaque année. Le Héros Thébain les attaqua par l'ordre d'Eurysthée, en tua une partie, mit les autres en fuite, prit Antiope ou Hippolite dont il fit présent à Thesée, & força Menalippe leur Reine à se racheter, en donnant sa ceinture pour rançon. Je ne parle pas ici d'une

d'une infinité d'autres exploits, soit parce-qu'ils allongeroient trop ma narration, ou parce que l'occasion se présentera d'en faire mention ailleurs. Des Villes prises, des Tyrans punis, des Monstres domptez, des Rois rétablis, des Villes bâties, des Colonies établies, le Cours des Rivières détourné ou remis dans son lit, des Chemins pratiquez dans des lieux inaccessibles, telles furent les occupations de ce Prince. Il ne s'agit plus que de faire quelques remarques sur son caractère, & sur ses actions, car pour ce qui regarde ses mariages, ses amours, & sa mort, ce doit être le sujet des explications suivantes.

Pour ce qui est du premier article, le portrait que les Anciens font d'Hercule est un composé bizarre & monstrueux de qualitez opposées. On vient de le voir représenté sous les traits d'un homme courageux, d'un homme uniquement occupé de l'amour de la guerre, en un mot d'un vrai Héros. Ils ajoutoient qu'il aimoit les sciences en homme qui les connoissoit parfaitement, ce qui l'avoit fait surnommer *Musagetes*, c'est à dire le compagnon & le conducteur des Muses, lesquelles avoient été mises sous sa protection dans un temple que Fulvius Nobilior leur fit bâtir à Rome. Ils disoient qu'il avoit appris la Musique de Chiron, & l'Astronomie d'Atlas. Isocrate assure qu'il avoit surpassé en prudence, en savoir & en justice tous les hommes de son temps. Qui croiroit que c'est le même qu'ils ont voulu peindre, quand ils ont parlé de sa voracité, de son amour pour les femmes & pour le vin, & de la vigueur qu'il temoignoit soit à la table, soit dans un lit? Cependant ils écrivent de lui force choses sur ces matières, qui lui font peu d'honneur. Tels sont les contes suivans. Certain Lepreus lui aiant disputé le prix de la gloutonnie, ils immolèrent chacun un boeuf (*f*), & le mangèrent dans un seul repas. Autre conte. Hercule, voiageant avec le

(*f*) Pausanias qui rapporte ce fait, ajoute que Lepreüs fut tué par Hercule, qu'il avoit ensuite defié à un combat.

le petit Hyllus, son fils, & voiant qu'il mouroit de faim, s'adressa à un laboureur pour lui demander quelques vivres, que celui-ci refusa. Le Héros n'en fit pas à deux fois. Il détacha l'un des bœufs de la charue, l'immola aux Dieux, & le dévora. Cette faim canine ne l'abandonna pas même dans le Ciel. Delà vient que Callimaque dans l'Hymne de Diane exhorte cette Déesse à prendre, non des Lievres, mais des Taureaux ou des Sangliers, parce qu'Alcide n'a pas perdu entre les Dieux ce ventre insatiable qu'il avoit parmi les hommes (*g*). Du reste il ne mangeoit pas tant, sans boire à proportion. Stesichore raconte que ce guerrier but une santé portée par Pholus dans un vase qui tenoit vingt quatre setiers. C'est apparemment par cette raison qu'une grande coupe (*h*), qu'on vuidoit à la ronde à la fin des repas, portoit le nom de *Scyphus Herculaneus*, verre d'Hercule; & qu'on feignoit que ce Héros avoit passé la Mer sur une coupe: du moins Athenée explique ainsi cette dernière fable. Mais ce n'est encore rien au prix de la vigueur d'Hercule dans un lit. Quelques uns disent qu'en sept jours il dépucela les cinquante filles de Thespius, son ami; d'autres veulent qu'il n'y ait mis qu'une nuit; on ajoute même qu'il les engrossa toutes d'un garçon, & qu'il y en eut deux, l'ainée & la derniere, qui lui donnèrent chacune deux fils. Selon quelques uns, il y en eut une qui ne voulant point consentir à la perte de sa virginité, fut condamnée à la garder toute sa vie, & à servir de Prêtresse à Hercule. Voila pourquoi le temple de ce Dieu à Thespie étoit desservi par une prêtresse, qui devoit-être toujours vierge (*i*). Après un exploit pareil, il seroit inutile d'en citer d'autres, puisqu'on n'en pourroit citer de semblables. Aussi Vi-

(*g*) Athenée semble en marquer la capacité Livre X. Chap. IX. où il dit que celle qu'Alexandre but à Babylone tenoit deux congies.

(*h*) Voiez sur ces faits Athenée & Pausanias.

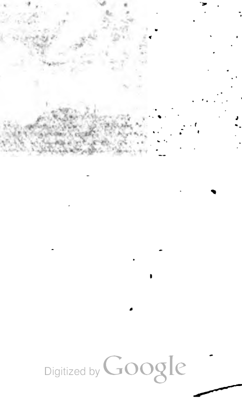
(*i*) On dit qu'Hercule remuoit les oreilles en mangeant.

Vigenere a dit que *ce fut le plus fort combat & affaire, où Hercule se trouva oncques en jour de sa vie.* D'ailleurs il étoit homme de bonne humeur. Erasme rapporte dans l'explication des proverbes sur celui-ci *μὴ τῷ μελαμπύγῳ περιλύχοις, gardez vous de l'homme aux fesses noires*, qu'une mère aiant donné cet avis à ses fils, ils voulurent attaquer Hercule dormant sous un arbre. Mais il se réveilla ; les attacha à sa massue, & les chargea sur ses épaules, la tête en bas. Cette posture qui leur faisoit découvrir qu'un poil noir & épais couvroit le dos d'Hercule, leur rappella l'avertissement de leur mère, & les fit eclater de rire. Hercule en aiant sçu la cause, leur donna la liberté. Un autre fait prouve encore l'inclination de ce Héros pour la plaisanterie. J'ai rapporté qu'il mangea un bœuf qu'il avoit tiré de la charue d'un Laboureur. Lactance raconte que ce malheureux s'en vangea par des injures, ce qui divertit tellement Hercule, que, devenu Dieu, il voulut que ce Villageois fut son Prêtre, & renouvellât les mêmes malédictions autant de fois qu'il lui offriroit des sacrifices. C'est là-dessus qu'étoit fondée la coutume des Lindiens de sacrifier à cette Divinité, en l'injuriant. Il ne devoit pas perdre cette gaieté dans le Ciel. Aussi l'y conserva t'il, témoin la discrétion qu'il gagna au jeu à un de ses sacrificateurs, & que celui-ci paia en lui livrant une jeune fille. Il ne faut pas oublier que parmi les Anciens, il s'est trouvé des personnes qui, non contentes de donner ainsi un air ridicule à ce Dieu, ont été jusqu'à lui ôter la gloire qu'il s'est acquise par ses travaux. Megaclide dans Athenée censure les Poëtes postérieurs à Hesiode & à Homère, de ce qu'ils ont dit qu'Hercule avoit commandé des armées & pris des villes, lui qui constamment avoit toujours mené une vie voluptueuse ; aiant plusieurs femmes légitimes : faisant des enfans à la dérobée à un grand nombre de filles ; enfin adonné à la bonne chère.

FA-

Fig: 78.





# FABLE DEUXIEME.

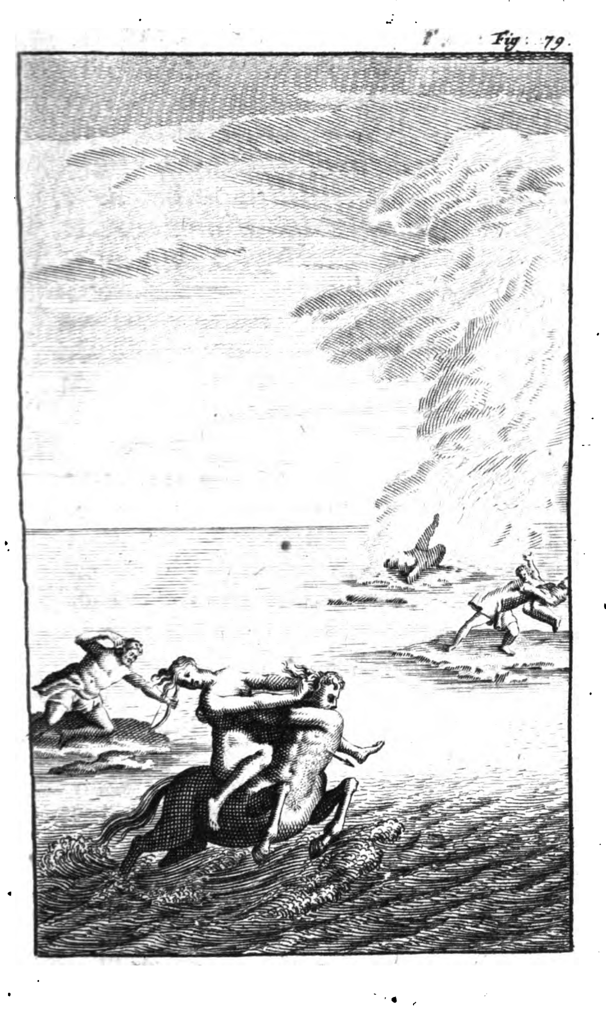
## ARGUMENT.

*Comme Hercule s'en retournoit victorieux avec Déjanire, il la mit sur le dos du Centaure Nessus pour lui faire passer le fleuve Evene. Mais ce Centaure qui en devint amoureux, la voulut enlever, quand il fut de l'autre côté du fleuve. De sorte qu'Hercule s'étant apperçu de son dessein, lui tira une fléche qui le perça de part en part. Ce malheureux Centaure se voyant proche de la mort, donna à Déjanire sa chemise teinte de son sang, & lui dit que cette chemise avoit la vertu d'empêcher que son mari n'aimât jamais d'autre femme qu'elle, mais c'étoit un poison qu'il lui donnoit, pour venger sa mort sur Hercule.*

LEs beautez de Déjanire produisoient par tout les mêmes effets, & faisoient par tout reconnoître que l'amour est une source aussi feconde en malheurs, qu'elle est feconde en plaisirs. Ainsi Nessus le Centaure, qui devint amoureux de cette Princesse, & à qui l'amour coûta la vie, pourroit en rendre témoignage. Comme Hercule s'en retournoit avec sa femme, & qu'il fut sur le rivage d'Evene, dont les eaux étoient rapides, & extraordinairement enflées, à cause des pluyes de l'hyver, il fut en peine comment il feroit passer Déjanire, pour qui seule il apprehendoit. En même-temps Nessus, qui étoit fort & robus-

buste, & qui connoissoit tous les endroits de ce fleuve, s'étant trouvé-là par hazard, s'offrit de la porter de l'autre côté. Hercule qui le crut, la mit sur le dos de ce monstre, toute pâle & toute tremblante de l'horreur qu'elle en conçut, & de la crainte qu'elle avoit de la rapidité du fleuve. Aussi-tôt Hercule jetta de l'autre côté de la riviere, & son arc, & sa massuë; & chargé comme il étoit de son carquois, & de la peau de lion qui lui servoit d'habillement: „ Puisque nous avons commencé „ dit-il, à surmonter des fleuves, ache- „ vons d'en remporter des victoires ". Et en prononçant cette parole, il se jetta dans la riviere, sans chercher les endroits par où l'on pouvoit passer plus facilement, & ne voulut point devoir son passage à la faveur, pour ainsi dire, & à la facilité de l'eau. Comme il fut sur l'autre bord, & qu'il relevoit son arc, il entendit Déjanire qui l'appelloit à son secours, & aussitôt s'étant retourné, & voyant que le Centaure vouloit ravir le dépôt qu'il lui avoit confié: „ Quoi méchant, s'écria-t-il, „ est-ce donc la confiance que tu as en la „ legereté de tes pieds, qui te rend si te- „ meraire? Prends garde à ce que tu fais, „ & n'attaque pas Hercule en ce qu'il a „ de plus cher au monde. Si je ne suis „ pas si considérable, que mon respect

„ doi-



„ doive te toucher, au moins le supplice
„ de ton * pere te devroit donner de l'hor- *Ixion.
„ reur de ces amours défendus. Bien que
„ tu mettes ton assurance en ta force de
„ cheval, tu ne saurois pourtant m'échap-
„ per, je t'atteindrai avec mes fléches, &
„ non pas avec les pieds". Il décocha son arc en parlant; & sa parole ne toucha pas plûtôt l'oreille du Centaure, que sa fléche lui perça le corps. Lorsqu'il se sentit blessé de cette fléche, qui le perçoit de part en part, il la tira lui-même de sa playe, dont on vit aussi-tôt sortir des ruisseaux de sang, & une écume venimeuse qu'il fut soigneux de ramasser. Et pour ne pas mourir sans vengeance, il y trempa sa chemise, & la donna à Déjanire, comme un moyen assuré pour lui conserver l'amour d'Hercule.

FA-

# FABLE TROISIEME.

## ARGUMENT.

*Déjanire ayant appris que son mari étoit devenu amoureux d'Iole, lui envoya la chemise du Centaure, par un de ses serviteurs appellé Lychas; Mais Hercule n'en fut pas si-tôt revêtu, qu'il se sentit brûler, comme d'un feu qui seroit attaché à ses entrailles, & devint si furieux qu'il jetta Lychas dans la mer. Mais Thetis qui savoit bien que ce valet étoit innocent, le convertit en un rocher, qui est tout couvert de coquilles, & de ces precieuses écailles dont on tiroit autrefois la pourpre.*

IL se passa depuis beaucoup de temps qu'Hercule employa glorieusement pour lui. Car il remplit toute la terre de sa renommée, & assouvit par ses travaux l'injuste haine de Junon. Mais comme il revenoit victorieux d'Echalie, & que par un fameux sacrifice il alloit payer les vœux qu'il avoit faits à Jupiter, pour la victoire qu'il venoit de remporter; la Renommée qui se plaît toûjours de mêler le mensonge avec la verité, & qui prenant naissance d'un petit bruit, s'augmente ensuite & se fortifie par les faussetez qu'elle invente, vint apprendre à Dejanire, que son mari étoit devenu amoureux d'Iole, & que toute sa vertu n'avoit pû empêcher l'amour

mour de le rendre esclave de son esclave. Cette femme qui aimoit, crut aisément ce rapport; & le premier remede qu'elle emploïa contre sa douleur, ce furent des soupirs & des larmes. „ Mais bien-tôt après:
„ Pourquoi, dit-elle en elle-même, nous
„ amusons-nous à pleurer, puisque ma
„ rivale se doit moquer de mes larmes, &
„ augmenter par ses risées mes ressentimens,
„ & mes douleurs? Peut-être qu'elle se-
„ ra bien-tôt ici, il faut se hâter de cher-
„ cher de l'aide, & de tenter quelque cho-
„ se, tandis que nous le pouvons, &
„ qu'une autre n'a pas encore usurpé ma
„ place. Ferai-je des plaintes, ou demeu-
„ rerai-je dans le silence? Attendrai-je ici
„ ma rivale, ou retournerai-je à Calydon?
„ Sortirai-je de ce Palais pour favoriser les
„ amours d'Hercule, & ne m'opposerai-
„ je point à sa perfidie? Si je me remets
„ en memoire que je suis sœur de Melea-
„ gre, n'entreprendrai-je pas quelque ac-
„ tion signalée? Et ne témoignerai-je
„ pas en coupant la gorge à l'infame
„ qui m'ôte Hercule, ce que peut la dou-
„ leur d'une femme que l'on outrage?
Mille pensées differentes lui passerent dans l'esprit, mais enfin elle resolut, pour r'allumer l'amour de son mari, de lui envoyer la chemise du Centaure, & la donna à Lychas, sans savoir ce qu'elle donnoit, ni qu'elle

qu'elle envoyoit la mort à Hercule, & qu'elle se preparoit de nouveaux maux. Ainsi la malheureuse Déjanire recommanda à ce fidele serviteur, de porter ce present à son maître. Il le porta, Hercule le reçut, se revêtit de cette chemise empoisonnée, avant que d'aller au sacrifice. Mais à peine eut-il jetté l'encens dans le feu, à peine eut-il commencé ses prieres, & versé du vin sur l'autel, que le poison qu'il venoit de prendre, commença à s'échauffer, & se répandit par tout son corps. Hercule cacha sa douleur, & la surmonta par sa vertu, autant qu'il lui fut possible. Mais enfin sa patience fut vaincuë par sa douleur, il abondonne l'autel, il change de visage & de contenance, & remplit de ses cris & de ses gemissemens, tous les bois du mont Eta. Il veut arracher de son corps cette funeste chemise, mais il ne la peut arracher qu'il ne s'arrache aussi la peau. Et ce qui est horrible à dire, ou elle s'attachoit à ses membres, ou en la tirant de force, il emportoit aussi la chair, & se découvroit jusqu'aux os. Son sang que ce poison enflammoit & qu'il convertissoit en feu, faisoit le bruit que fait un fer chaud, lorsqu'on le trempe dans l'eau : Cette furieuse flâme lui devoroit les entrailles, & faisoit sortir de son corps une sueur qui ressembloit à de l'eau bouillante. On enten-

tendoit petiller ses nerfs, & par la force d'une si violente ardeur la mouelle de ses os se fondit. Alors levant les mains aux Cieux : „ O Junon, commença-t-il à „ s'écrier ; repais-toi maintenant de mes „ douleurs, & regarde avec plaisir, ô „ Déesse trop cruelle, cette peste qui me „ devore ! Assouvis ton cœur inhumain „ de l'infortune qui me tuë, ou si je suis „ si malheureux, que de faire pitié à mes „ ennemis (car il est vrai que tu es mon „ ennemie) ôte-moi cette triste vie que „ mes maux me rendent odieuse, que je „ n'ai reçuë que pour souffrir, & que „ pourtant tu as enviée. La mort que „ je te demande sera pour moi une faveur, „ & ce present sera digne de venir d'une „ Marâtre. Est-ce moi qui ai triomphé „ de Busiris, sanglant du sang de ses „ hôtes ? Est-ce moi qui privai An„ tée de ce secours infaillible qu'il rece„ voit de la terre, toutes les fois qu'il la „ touchoit ? Est-ce donc toi, malheureux „ Hercule que les trois corps de Geryon, „ & les trois têtes de Cerbere ne purent „ pas épouvanter ? O bras jusqu'ici vic„ torieux, avez-vous rompu les cornes du „ plus fameux des Taureaux ? Elide a „ vû ce que vous pouviez, & le lac de „ Stymphale, la forêt de Parthenie, & „ les fruits que n'a pû garder un serpent

„ qui veille toûjours, sont les témoins de „ votre force, & de mon courage. Les „ Centaures n'ont pas été assez forts pour „ me faire quelque resistance. Ce san„ glier qui désoloit toute l'Arcadie, a été „ foible contre moi, & il n'a rien servi à „ l'Hydre de renaître de sa perte, & d'en „ reprendre de plus grandes forces. N'ai„ je pas vû dans la Thrace, sans fremisse„ ment, & sans crainte ces funestes écu„ ries, où on engraissoit des chevaux de „ sang humain, & où on ne voyoit de „ toutes parts que des hommes miserable„ ment égorgez ! N'est-ce pas moi qui „ ai tué ces chevaux, & qui ai tué leurs „ maîtres avec eux ? Ce fut par la force „ de ce bras que j'étouffai le lion de Ne„ mée, & que je vainquis Cacus sur les „ bords du Tybre. J'ai porté le Ciel sur „ ma tête, Junon s'est lassée de me com„ mander, & jamais je ne me suis lassé d'e„ xecuter ses commandemens. Mais voi„ ci un nouveau monstre à quoi l'on ne „ peut resister, ni par la vertu, ni par les „ armes. Je sens un feu violent qui brû„ le les poulmons, & qui se nourrit de „ mon corps; & cependant le lâche Eu„ rysthée jouït des plaisirs de la vie, il „ est heureux, il est florissant. Après cela, „ qui pourra croire qu'il y a des Dieux „ dans le Ciel ? Il n'eut pas si-tôt parlé,

„ qu'il

qu'il prit sa course sur le mont Eta, comme feroit un Taureau qui emporte avec lui la fleche dont il est atteint, & qui croit fuir son mal en fuïant celui qui l'a frappé. Tantôt vous lui eussiez vû jetter des gemissemens, tantôt vous l'eussiez vû fremir & trembler. Quelques fois il se mettoit en furie, & arrachoit des arbres entiers, & quelques fois revenant à soi, il levoit les bras au Ciel, & imploroit le secours de Jupiter. Cependant il apperçut Lychas qui trembloit de crainte, & qui tâchoit de se cacher sous une roche. Mais comme la douleur d'Hercule qui croissoit à chaque moment, avoit alors ramassé toutes ses fureurs, & toutes ses rages : „ C'est donc toi, dit-il à Lychas, qui m'as apporté un si funeste present, & qui es l'auteur de ma mort ". Lychas plus épouvanté qu'auparavant, veut chercher des paroles pour s'excuser, & comme il se jettoit à ses pieds, pour lui demander pardon d'une faute qu'il n'avoit pas faite, Hercule le prit par le bras, & après lui avoir fait faire trois ou quatre tours en l'air, il le jetta dans la mer d'Eubée, avec plus de violence qu'une fronde ne jette une pierre. Mais tandis que le malheureux Lychas étoit encore en l'air, son corps s'endurcit, & comme on dit que l'eau de la pluye s'épaissit & se prend au vent du Septentrion, que de là se forme

la neige, & que la neige devient grêle à force de voler en l'air, ainsi on a crû dans les prèmiers siecles, que Lychas ayant été jetté en l'air avec une impetuosité sans pareille, lorsque la crainte avoit déja glacé son sang, & toute l'humidité qui pouvoit être dans son corps, fut converti en un rocher qu'on voit encore aujourd'hui dans la mer Eubée. En effet, ce rocher a la forme & l'apparence d'un homme, & comme s'il étoit encore sensible, les Matelots craignent même de le toucher, & l'appellent du nom de Lycas.

Ensuite Hercule se voyant près de la mort, & ne voulant pas que ce venin eût la gloire de dompter Hercule, coupa lui-même des arbres sur le mont Eta, & en fit lui-même un grand bûcher; Et lorsqu'il y fut monté, il donna à Philoctete son arc & ses fléches, qui devoient après sa mort paroître encore victorieuses au malheur & à la ruine de Troye. En même-temps il lui commanda de mettre le feu à ce bûcher, & après avoir étendu pardessus la peau du lion de Nemée, il s'y coucha comme sur un lit, mit sa massuë sous sa tête, comme s'il eût voulu reposer, & parut sur ce grand brasier avec le même visage, que s'il eût été sur des fleurs, ou qu'il eût été à table, parmi les plaisirs & les delices.

FA-

# FABLE QUATRIEME.

## ARGUMENT.

*Hercule se brûle sur le mont Eta. De mortel qu'il étoit, il est rendu immortel, & est reçu comme Dieu dans les Cieux, où il épouse Hebé la Déesse de la jeunesse. Cependant Dejanire ayant su sa mort, se tua de regret, pour se punir elle-même de la faute qu'elle avoit faite.*

LORSQUE le feu se fut pris de tous côtez dans le bucher, & qu'il eut commencé à attaquer Hercule qui le méprisoit, les Dieux craignirent pour ce grand exterminateur, & des monstres & des Tyrans qui persecutoient le monde. Mais Jupiter ayant reconnu qu'ils apprehendoient pour Hercule, leur parla de la sorte, avec un visage riant: „ Votre crainte, „ leur dit-il, me donne un plaisir extrê- „ me, & je me réjouïs de voir que ceux „ qui sont sous ma conduite, & dont on „ me nomme le pere, ayent une ame re- „ connoissante, & qu'enfin vôtre faveur „ se soit déclarée pour mon fils. Car bien „ que votre douleur soit juste, & que vous „ deviez ce ressentiment aux grandes ac- „ tions qu'il a faites, je vous en suis pour- „ tant obligé. Mais perdez cette vaine crain-

„ te, & moquez-vous de ces flâmes qui „ semblent menacer Hercule. Celui qui „ a vaincu toutes choses vaincra aussi ce „ grand feu que vous voyez allumé, & „ ne le sentira que par la partie qu'il tient „ de sa mere. Car ce qu'il a tiré de moi, „ est immortel, & les flâmes & la mort „ n'étendent pas jusques-là leur pouvoir „ & leur empire. Ainsi en même-temps „ qu'il se sera dépouillé de ce qu'il a de „ terrestre, je le recevrai dans le Ciel, je „ le revétirai de l'immortalité dont vous „ jouïssez, & je m'assure que tous les „ Dieux se réjouïront de mon dessein. „ Que si quelque Dieu ne peut souffrir „ qu' Hercule soit mis aux rangs des „ Dieux, & qu'il ne veuille pas lui don„ ner ce prix, bien qu'il confesse qu'il le „ merite, il faudra qu'il y consente, mal„ gré ses passions & ses volontez ". Tous les Dieux approuverent la résolution de Jupiter, & Junon même témoigna qu'elle n'avoit rien ouï qui lui déplût, excepté les dernieres paroles de Jupiter qui sembloient s'addresser à elle, Cependant le feu avoit dévoré tout ce qu'il y avoit de perissable en Hercule, & alors bien qu'il fut toûjours le même, il ne parut pas pourtant le même. Il ne lui demeura rien de ce qu'il avoit de sa mere, & il ne resta rien en lui que ce qu'il tenoit de Jupiter.

Com-

Comme un ſerpent qui s'eſt dépouillé de ſa vieilleſſe, en ſe dépouillant de ſa peau, & qui s'eſt révêtu d'une écaille plus reluiſante, paroît plus éclatant, & plus beau quand il ſe roule ſur l'herbe, à la lumiere du Soleil. Ainſi Hercule ayant quitté ce qu'il avoit de mortel, & triomphant par la meilleure partie de lui-même, commença à paroître plus grand, plus auguſte & plus venerable, & alors Jupiter l'enleva ſur un chariot, & le tranſporta dans les Cieux.

## *EXPLICATION*

### *De la mort d'Hercule.*

POur ne point interrompre mon recit par une foule de particularitez qui n'avoient point de ſuite, j'ai obmis une infinité d'actions célébres d'Hercule, dans l'abrégé que j'ai fait de ſa vie. J'y reviens maintenant. J'eſpère qu'après la raiſon, que je viens de dire, on me permettra volontiers d'en agir de cette ſorte. Je decrirai donc en premier lieu la perſonne de ce Héros, puis celles de ſes avantures guerrières que j'avois paſſées ſous ſilence, enſuite ſes diverſes amours, & enfin ſa mort, ſon apotheoſe, & la manière dont on l'honoroit.

Pour ce qui eſt de ſa perſonne, on diroit qu'Apollodore l'avoit connu particulièrement, tant il dépeint avec exactitude tout ce qui la regarde. Une force prodigieuſe; un regard qui avoit je ne ſais quoi de terrible: des yeux pleins d'un feu brillant; quatre coudées de hauteur, voila le portrait qu'il en fait. Il n'eſt pas moins exact, lorſqu'il parle de

l'éducation de ce jeune Prince. Amphitryon, dit-il, lui apprit à mener un char, Autolycus lui enseigna l'art de lutter, Eurytus celui de lancer des fleches, Castor, les exercices militaires, & Linus, frère d'Orphée, à jouer de la lyre. Avec le même soin encore, il fait le détail des pieces qui composoient l'armure de ce Héros. Il raconte qu'il reçut une épée de Mercure, des fleches d'Apollon, une cuirasse d'or de Vulcain, & un *Peplum* de Minerve. Car pour le casque, il s'en fit un de la peau du Lion de Citheron, & sa massue, il la prit dans la forêt de Némée.

Ajoutez à cela un courage intrepide, vertu que chacun donne à Hercule, voila un homme propre, s'il y en eut jamais, à faire de grands exploits. Aussi lui en attribue-t'on une infinité, outre les travaux fameux dont j'ai parlé. Je ne dirai rien de la mort de Linus qu'il tua dans la colere, parce-qu'il en avoit été frappé, en recevant des leçons. Accusé de ce meurtre, il s'en justifia hautement, par une loi de Rhadamante, qui justifioit quicomque se vangeoit d'un traitement injuste, sur celui de qui il l'avoit essuié. Je passe à la dixhuitième année d'Hercule, celle par où il commença à signaler sa vie. Ce fut alors qu'il tua un Lion qui venoit du Citheron & qui devoroit les troupeaux de Thestius, Roi des Thespiens. Cet exploit fut suivi de la défaite d'Erginus, Roi des Minyens, ce qui arriva de la manière suivante. Clymenus, pere d'Erginus, aiant été blessé mortellement par un Thebain, avoit chargé son fils de vanger sa mort, & celui-ci avoit tué un grand nombre de Thebains, & leur avoit fait acheter la paix par un tribut annuel de cent boeufs, pendant l'espace de vingt ans. Hercule revenant de l'expédition que je viens de marquer, rencontra les Envoiez de ce Prince, qui venoient exiger la marque ordinaire de la servitude des Thebains. Plein de fureur à cette vûe, il leur coupe les oreilles, & leur liant les mains au col, allez, dit-il, allez, reportez ce tribut à vos maitres.

tres. On peut juger aisément de la colere d'Erginus. Il déclara la guerre à Thebes, mais Hercule le tua, mit son armée en fuite, & réduisit les Minyens à paier aux Thebains le double du tribut que ces derniers leur donnoient auparavant (a). Le reste de sa vie repondit à ces beaux commencemens. Sans parler des travaux qu'Eurysthée lui imposa, il défit les Centaures qui vouloient le tuer, parcequ'il buvoit leur vin chez Pholus, un d'entr'eux, qui l'avoit reçu chez lui, lorsqu'il poursuivoit le Sanglier d'Erymanthe (b). Il traita de même les Bistoniens qui vouloient lui enlever les cavales de Diomede. Hesione, fille de Laomedon, Roi de Troie, avoit été exposée à un Monstre Marin envoié par Neptune; pour punir la perfidie de Laomedon qui refusoit de le paier de la peine qu'il avoit pris d'environner Troie de murailles. Hercule délivra la Princesse, à condition qu'on lui feroit présent des cavalles que Jupiter avoit données à Laomedon, pour le consoler de la perte de Ganymede. Mais ce Prince perfide manqua de parole au Liberateur de sa fille. Cependant Hercule, se contentant de menacer de ruiner Troie, passa outre, & tua en retournant à Mycenes, Sarpedon fils de Neptune & un frère de Poltys; prit Thasos sur les Thraciens, & la donna aux enfans d'Androgée, fils de Minos; & tua Toron, Polygone & Telegone petits fils de Neptune, qui l'avoient défié

(a) C'est alors qu'arriva son mariage avec Megare, la fureur que Junon lui inspira, le meurtre de ses enfans dont il fut expié par Thestius, & son voiage à Delphes dont l'oracle lui ordonna d'aller à Tirynthe, & d'obéir à Eurysthée pendant douze ans.

(b) Dans cette guerre perirent les Centaures Chiron & Pholus, amis d'Hercule. Le prémier blessé par ce Héros d'une fleche lancée contre Elatus, pria les Dieux de lui ôter son immortalité, pour ne plus sentir de douleur. Il fut exaucé, & son immortalité donnée à Promethée. Pour Pholus, aiant tiré une flèche du corps d'un Centaure mort, il s'étonnoit qu'un instrument de cette petitesse put ôter la vie, lorsqu'elle tomba sur son pied & le tua.

défié à la lutte. Il n'eut pas moins de courage & de bonheur dans ses combats avec Eryx, fils de Neptune, qui regnoit sur une partie de la Sicile. Hercule ramenant les troupeaux de Geryon, un Taureau s'échapa, & le Roi s'obstina à le garder, à moins qu'Hercule ne le vainquit à la lutte. Le Thebain accepta le parti, & remporta trois fois la victoire, après quoi il tua le vaincu. Cycnus, fils de Mars & de Pyrené, qui eut la même temerité, en reçut le même châtiment. Passant ensuite en Lybie, & delà en Egypte, où regnoit Busiris, fils de Neptune qui l'avoit eu de Lysianasse fille d'Epaphe; il lui arriva une avanture également célébre & glorieuse. Le Roiaume avoit souffert neuf années de sterilité, & certain Thrasien, venu de Chypre, avoit prédit que le mal ne cesseroit pas, à moins qu'on n'immolât tous les ans un Etranger à Jupiter, tellement que le Devin avoit été sacrifié le prémier. Hercule fut saisi pour être traité de même, & déja on le trainoit à l'Autel, lorsque, rompant ses liens, il se jetta sur Busiris, & le tua avec Iphidamas, son fils, & le héraut Chalbé. Cependant il falloit qu'il allât chercher les pommes des Hesperides, qui étoient gardées par un Dragon furieux, & toûjours les yeux ouverts. Pour cet effet, il pénétre dans l'Arabie, où chemin faisant, il tue Emathion fils de Tithon. Delà il passe dans le continent opposé, tue une aigle fille de Typhon & d'Echidne, qui rongeoit le cœur de Promethée attaché sur le Mont Caucase, & delivre ce malheureux. Cependant il étoit encore bien loin des Hesperides, Promethée lui conseilla d'y envoier Atlas pour lui, & en attendant, de porter le ciel à la place de ce Roi. Hercule suivit cet avis, & arrivé chez les Hyperboréens auprès d'Atlas, il lui proposa cette condition, que l'autre accepta & exécuta fidelement. Alors Hercule, las de ce fardeau, feignit de vouloir mettre un coussin sur sa tête, pour en supporter mieux le poids. Atlas qui le crut bonnement, met sur le champ ces

trois

trois pommes des Hesperides à terre, & charge le ciel sur ses épaules, jusqu'à ce qu'Hercule eût accommodé l'espece de bourlet, qu'il disoit avoir dessein de faire. Mais ce n'étoit nullement l'intention du Héros. Delivré une fois du fardeau du Ciel, & de la crainte d'être poursuivi par Atlas, il prit les pommes & s'en alla. Cet exploit fut suivi de la décente d'Hercule aux Enfers, d'où il emmena Cerbere, & delivra Thesée, ce qui fut la fin de la servitude, à laquelle les destins l'avoient comdamné. Mais ses maux ne finirent cependant point. Il pouvoit alors avoir environ trente & un an, ce qui étoit certes un âge à souhaiter une épouse, sur tout pour un homme du tempérament d'Hercule. C'est pourquoi il demanda Iole, fille d'Eurytus, Roi d'Oechalie, qui la lui refusa, dans la crainte, qu'il ne devint furieux de nouveau, & qu'il ne tuât les enfans qu'il auroit d'elle. Sur ces entrefaites, les Taureaux du Prince aiant été enlevez par Autolycus, il se persuada que le Héros Thebain avoit quelque part à cette violence, quoiqu'Iphite tâchat de l'en dissuader (c). Ce dernier, pour faire plaisir à Hercule, alla à sa rencontre, lorsqu'il revenoit de Phérès, où il avoit ramené Alceste tirée des Enfers, & il l'exhorta à l'aider dans la recherche des Taureaux perdus, C'étoit un moien d'appaiser Euryte, & de le disposer à favoriser les voeux d'Hercule. Aussi il promit tout à Iphite, & le reçut dans sa maison en qualité d'hôte. Mais tout à coup devenu furieux, il le précipita de dessus les murailles de Tirynthe, de sorte qu'il fut obligé d'aller chercher quelqu'un qui l'expiât. Nelée Roi de Pylos lui aiant refusé cette grace, de peur de désobliger Euryte, son ami, il l'obtint à Amycle de Deiphobe fils d'Hippolite. Il n'eut pas tant de bonheur, lorsqu'il fut demander à l'oracle de Delphes, quand finiroit une maladie que lui avoit causée le re-

(c) Iphite étoit fils d'Eurytus, & lui avoit conseillé d'accorder Iole à Hercule.

regret de la mort d'Iphite La Pythie ne répondit rien, & le Héros irrité s'en vangea d'abord sur le temple. Apollon vint attaquer Hercule, & il y eut entre eux un combat opiniâtre, jusqu'à ce que Jupiter les sépara par un coup de foudre, & annonça en même temps à Hercule, qu'il ne seroit guéri, qu'après avoir eté esclave trois ans entiers, & avoir paié à Euryte le prix du sang de son fils. Ce Héros asservi ainsi pour la seconde fois, fut vendu par Mercure à Omphale Reine de Lydie, fille de Jardanus, & veuve de Tmolus. C'est pendant cette servitude qu'il vainquit les Cercopes, qu'il tua Xenodice & Syleus son pere, lequel obligeoit ceux qui passoient dans l'Aulide, de fouir la terre, &, selon quelques uns qu'il marcha à la conquête de la Toison d'or, & à la chasse du Sanglier de Calydonie.

Le temps de son esclavage expira enfin, & sa maladie finit en même temps. Il songea d'abord à se vanger de la perfidie de Laomedon. Je ne dirai point de quelle manière il prit Troie, tua le Roi, fit ses enfans esclaves, & donna Hesione à Telamon. Je me bornerai à rapporter un trait qui marque le caractère de ce Héros. Telamon qui l'avoit accompagné à cette expédition, eut le bonheur & la gloire d'entrer le premier dans la Ville. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalousie d'Hercule, & Telamon s'en apperçut heureusement. A l'instant le prudent guerrier ramasse des pierres, & Alcide surpris, lui demande à quoi il les destine? *A élever un Autel à Hercule Callinique, ou vainqueur*, répondit Telamon. Ce mot garantit son auteur de la colère d'Alcide, & lui attira des louanges de la part de ce Héros. Au reste cette victoire d'Hercule fut suivie d'une infinité d'autres avantages. Repoussé du port de Cos par les habitans qui le prenoient pour un Pirate, il prit l'Isle, & tua Euryle, fils de Neptune & d'Astypalée, qui en étoit Roi. Delà, il marcha, à la prière de Minerve, dans les champs de Phlegrus, où il combat-

battit avec les Dieux contre les Géans. Peu après, il alla, suivi d'une foule d'Arcadiens & de volontaires, attaquer Augias, Roi d'Elide, qui donna le commandement de ses troupes à Euryte & à Cteatus, fils d'Actor & de Molione, quoiqu'on leur donnat Neptune pour Pere. Une maladie qui survint alors à Hercule, fut cause qu'il fit la paix. Mais les Molionides aiant abusé de la securité, où ce traité le plongeoit, il se crut permis de les traiter de la même manière. C'est pourquoi il les attaqua, lorsqu'ils y pensoient le moins, & se rendit maitre de l'Elide, par l'extinction de la famille Roiale, à la reserve de Phyleus (*d*). Il institua alors les jeux Olympiques, consacra un Autel à Pelops, & releva ceux des douze Dieux. Animé du méme désir de vangeance qui l'avoit conduit en Elide, il porta la guerre chez Nelée qu'il tua avec tous ses fils, excepté Nestor, & chez Hippocoon Roi de Lacedemone qu'il traita de même, & dont il donna la Couronne à Tyndarée. Ce fut peu de temps après qu'il épousa Dejanire, fille d'Oenée. Je ne dirai rien des avantures qui suivirent ce mariage, parce qu'elles ont leur place ailleurs. Je passe à l'article de ses amours, où j'obmettrai la tendresse qu'il eut pour plusieurs garçons, entr'autres pour Hylas, pour Stichius Etolien dont Parthenius parle, & pour d'autres.

*On a remarqué*, dit Bayle, *qu'à cause qu'Hercule faisoit la guerre tantôt en un païs, tantôt en un autre, & qu'il aimoit fort le sexe, il avoit dispersé des femmes en plusieurs Provinces du Monde, afin d'en trouver par tout qui fussent à sa disposition.* On voit bien après cela que je ne finirois jamais, si j'entreprenois de faire un détail circonstancié des galanteries de ce Héros. Ainsi je me bornerai à nommer

(*d*) Quoique j'eusse déja rapporté cette histoire ailleurs, j'ai cru devoir la remettre ici, à cause des Molionides dont j'avois oublié de parler, & de l'institution des jeux Olympiques.

mer les perſonnes auxquelles il eut affaire, ſoit comme femmes, ou comme maitreſſes, & les enfans qu'il eut d'elles. Outre les cinquante deux que lui donnèrent les cinquante filles de Theſpius, voici un catalogue de je ne ſais combien d'autres, tiré d'Apollodore. De Dejanire, fille d'Oenée, naquirent Hyllus, Cteſippe & Glyciſonetès. De Megara, fille de Creon, Therimaque, Deicoon, Creontiade, Deion. D'Omphale Reine de Lybie, auprès de qui il fila, Agelaus dont Crœſus décendoit. De Chalciope fille d'Eurypyle, Thyſalus, & d'Epicaſte, fille d'Agée, Theſtalus, Il eut de plus Everès de Parthepé fille de Stymphale. Telephe, d'Augé fille d'Aleus. Tlepoleme, d'Aſtyoché fille de Phylas. Un autre Cteſippe, d'Aſtydamie fille d'Amyntor. Palémon d'Autonoé fille de Parée.

Hercule étant mort, il fut mis au nombre des Dieux, & réconcilié enfin avec la vindicative Junon, qui ceſſa alors de l'être. La bonne Déeſſe alla même juſqu'à adopter ce Héros, qu'elle avoit cent fois eſſaié de faire périr, entr'autres quand elle excita contre lui cette violente tempête, qui irrita tellement Jupiter, qu'il en ſuſpendit l'auteur du haut de l'Olympe, comme s'exprime Apollodore. Au reſte la cérémonie de cette adoption eut quelque choſe de particulier, ſi on s'en raporte à Diodore de Sicile. Elle ſe mit au lit, & pour contrefaire juſqu'au bout une femme qui accouche, elle plaça tellement Hercule, qu'il parut tomber de deſſous ſes jupes. Elle lui fit enſuite épouſer ſa fille Hebé, la Déeſſe de la Jeuneſſe, de qui il eut deux fils, Alexiares & Anicet. Ce n'eſt pas tout. Les immortels prodiguant les honneurs à leur nouvel hôte, on lui offrit de l'aggréger au nombre des douze grands Dieux. Mais il eut la modeſtie de refuſer ce haut rang, parce que le College étant plein, il n'auroit pu y entrer, qu'en déplaçant quelqu'un, ce qui lui ſembloit injuſte.

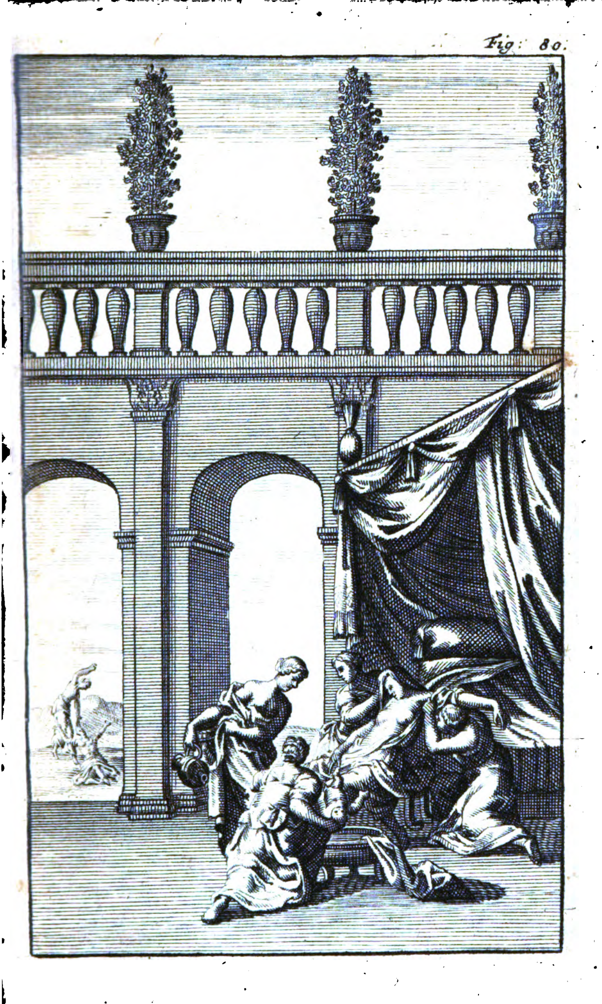


Fig: 80.

## FABLE CINQUIEME, & VI.

### *ARGUMENT.*

*Junon prie Lucine, Déesse qui préside aux enfantemens, d'empêcher Alcmene d'accoucher heureusement d'Hercule. De sorte que Lucine s'étant déguisée en vieille, s'alla asseoir près de la porte du logis d'Alcmene, & en tenant ses mains entrelassées entre ses genoux qu'elle avoit mis l'un sur l'autre, elle empêchoit Alcmene d'accoucher, & lui faisoit sentir des douleurs qui la réduisoient à l'extrêmité. Cependant Galantis l'une des servantes d'Alcmene, qui apperçut cette vieille en cette posture, s'imagina qu'elle nuisoit à sa maîtresse, & pour la faire retirer, elle commença à crier avec une feinte joie qu'Alcmene étoit accouchée. Ainsi Lucine qui la crut, sortit de la posture où elle étoit, & en même-tems Alcmene accoucha, & ne sentit plus de douleurs. Mais l'artifice de cette servante fut suivi d'un châtiment que sa fidelité ne méritoit pas. Car Lucine la metamorphosa en Belette, & voulut qu'elle enfantât par la bouche d'où étoit sorti le mensonge qui avoit été si favorable à sa maîtresse.*

QUAND Hercule eut été reçu dans les Cieux, Atlas qui les porte sur ses épaules, s'apperçut que son fardeau étoit plus pesant que de coutume. Mais cependant Eurysthée qui n'avoit jamais aimé Hercule, n'avoit pas encore perdu sa haine, & exerçoit contre le fils cette longue animosité qu'il exerçoit contre le pere. Alcmene,

mene, qui étoit déja vieille, en avoit des ressentimens extrêmes, & toute la consolation qu'elle recevoit en sa vieillesse étoit de s'entretenir avec Iole, ou de ses propres avantures, ou des travaux glorieux, qui faisoient adorer par tout la memoire du grand Hercule. Hyllus son fils qui aimoit Iole, l'avoit alors épousée, & déja elle étoit grosse, & près d'accoucher, quand Alcmene lui tint ce discours : „ Au „ moins, ma fille, lui dit-elle, je prie „ les Dieux de vous délivrer avec joïe de „ l'enfant que vous portez, & j'en prie „ particulierement Lucine, que la haine de „ Junon me rendit si contraire, lorsque „ j'accouchai d'Hercule. En effet, quand „ le tems fut venu qu'il devoit venir au „ monde, j'étois si grosse, & le fardeau „ que je portois étoit si pesant, qu'il étoit „ aisé de juger qu'il venoit de Jupiter. „ Ainsi je souffrois des maux que je ne „ puis vous exprimer, & maintenant que „ je vous en parle, il me semble que „ je les ressens, & ce m'est une douleur „ seulement de m'en souvenir. Je fus sept „ jours & sept nuits en travail, & tout ce „ que je pouvois faire dans des maux si „ violens, étoit de lever les mains au Ciel „ & d'appeller Lucine pour m'en délivrer. „ Veritablement elle vint, mais elle vint „ gagnée par Junon, à qui elle promit de

„ me

„ me perdre, au lieu de me ſecourir. Lorſ-
„ qu'elle eut donc entendu mes cris, elle
„ s'aſſit auprès de la porte de mon logis,
„ dans la place qui eſt au devant, & ayant
„ mis un genou ſur l'autre, & entrelaſſé
„ ſes doigts enſemble, elle dit bas quel-
„ ques paroles, & n'eut pas ſi-tôt com-
„ mencé à les prononcer, qu'elle empécha
„ mon accouchement. Cependant je fis
„ des efforts pour me délivrer de l'enfant
„ qui me donnoit tant de peine, & je ne
„ pus m'empêcher d'appeller Jupiter in-
„ grat, & de lui dire des injures. Je ſou-
„ haitois la mort comme mon unique ſe-
„ cours, & je faiſois des cris & des plain-
„ tes, qui euſſent pu toucher des rochers.
„ Les Dames de Thebes, qui étoient au-
„ tour de mon lit, faiſoient inutilement
„ des vœux pour moi, & tâchoient en vain
„ par leurs diſcours, de m'inſpirer de la
„ patience. Je ne reçus du ſecours que de
„ Galantis, l'une de mes ſervantes, groſſe
„ fille rouſſe qui étoit propre à toutes
„ choſes, & que tout le monde aimoit,
„ par cette bonté naturelle qui la rendoit
„ ſi prompte à ſervir. Elle s'imagina la
„ premiere que les douleurs d'un ſi long
„ travail, étoient un effet de la haine de
„ Junon. Comme elle ſortoit ſouvent du
„ logis, & qu'elle y rentroit ſouvent, el-
„ le prit garde qu'une vieille (c'étoit Lu-

„ cine déguisée) étoit assise auprès de la
„ porte, & qu'elle tenoit ses mains entre-
„ lassées contre ses genoux. De sorte que
„ s'imaginant qu'il y avoit du mystere en
„ cette posture, dans laquelle elle l'avoit
„ toujours rencontrée : Qui que vous
„ soyez, lui dit-elle, réjouïssez-vous,
„ Alcmene est heureusement accouchée du
„ plus bel enfant qu'on vit jamais. La
„ Déesse surprise de cette nouvelle, se le-
„ ve d'abord de sa place, & n'eut pas si-
„ tôt défait ses mains & ses doigts qu'elle
„ tenoit, comme liez ensemble, que je
„ fus délivrée de peine. On dit que Ga-
„ lantis se moqua de la Déesse qu'elle
„ avoit trompée, & que la Déesse en co-
„ lere la prit aux cheveux, & que
„ l'ayant jettée par terre, elle la changea
„ en Belette, comme elle pensoit se rele-
„ ver. Elle ne perdit pas pourtant son an-
„ cienne activité, elle est demeurée promp-
„ te & legere, comme elle étoit aupara-
„ vant, & son poil conserve encore la
„ couleur de ses cheveux. Mais parce
„ que par le mensonge qui étoit sorti de
„ sa bouche, elle avoit aidé mon accou-
„ chement, elle fait ses petits par la bou-
„ che, & au reste, on la voit dans nos
„ maisons aussi privée qu'auparavant.

FA-

Fig: 81.





# FABLES SEPTIEME, VIII, & IX.

## ARGUMENT.

*Dryope sœur d'Iole est metamorphosée en arbre pour avoir rompu une branche d'un arbre appellé Lotos, en quoi une Nymphe fuyant Priape qui la poursuivoit, avoit été convertie. Et tandis qu'Iole contoit cette avanture à Alcmene, Iolas frere d'Iole, revint en sa premiere jeunesse.*

ALCMENE n'eut pas si-tôt achevé, qu'elle jetta quelques soupirs, de regret qu'elle avoit encore d'avoir perdu cette bonne fille. Et lorsque Iole la vit soupirer : „ Hé quoi, ma mere, lui dit-elle, „ vous pleurez le changement d'une per„ sonne étrangere, qui ne vous étoit point „ alliée ? Que feriez-vous, donc si je vous „ contois la déplorable avanture de ma „ sœur ? Bien que les larmes & la dou„ leur m'ôtent la voix & la parole, je tâ„ cherai toutefois de vous faire confesser „ que son destin est bien étrange. Dryo„ pe, ma sœur, étoit fille unique de sa „ mere : car vous savez que je suis née „ d'une autre femme. Au reste, elle é„ toit si belle, que l'Echalie la consideroit „ comme une merveille, & qu'Apollon la „ ju-

„ jugea digne de ſon amour & de ſes ca-
„ reſſes. Depuis elle épouſa Andremon,
„ que tout le monde eſtima heureux d'a-
„ voir une femme ſi accomplie. Mais elle
„ ignoroit ſes deſtins, & ce qui devoit lui
„ lui arriver. Elle vint un jour ſur les bords
„ d'un étang couronnée de myrthe, car
„ il en eſt environné de tous côtez, & ce
„ qui touchera davantage, c'eſt qu'elle
„ venoit offrir aux Nymphes des couron-
„ nes de fleurs. Elle avoit ſon fils entre
„ ſes bras, qui n'avoit pas encore un an,
„ & le nourriſſoit elle-même : car com-
„ me elle l'aimoit uniquement, elle le por-
„ toit par tout avec elle ; & ſi ce lui étoit
„ un fardeau, il ne lui ſembloit peſant que
„ quand un autre le portoit. Il y avoit
„ auprès de l'étang un arbre appellé Lotos,
„ tout couvert de fleurs rouges, qui don-
„ noient l'eſperance de quelques fruits.
„ Dryope en rompit une branche pour en
„ faire jouer ſon fils, & j'allois faire la mê-
„ me choſe : car j'étois alors avec elle ;
„ mais je vis tomber des goutes de ſang de
„ la branche qu'elle avoit rompuë, & l'ar-
„ bre entier en trembla, comme s'il eût
„ été ſenſible. En effet, les plus vieux du
„ païs aſſurent que ce fut autrefois une
„ Nymphe, dont Priape devint amoureux,
„ & qui en fuyant ſes careſſes, fut con-
„ vertie en cet arbre qui porte encore ſon
„ nom.

„ nom. Ma sœur ne savoit pas cette avanture,
„ & comme elle pensoit se retirer, éton-
„ née de voir ce sang, elle sentit que ses
„ pieds étoient attachez à la terre, & ce
„ fut en vain qu'elle s'efforça de les en ti-
„ rer. Elle ne se pouvoit plus mouvoir
„ que par le haut du corps, tout le bas
„ étoit déja converti en un tronc, dont
„ l'écorce montant peu à peu couvrit bien-
„ tôt après ses cuisses, & ne lui laissa rien
„ de libre que les bras. Dès qu'elle eut
„ reconnu son infortune, elle commença
„ à faire des plaintes ; elle porta ses mains
„ à sa tête pour s'arracher les cheveux : mais
„ au lieu de cheveux elle n'emporta que
„ des feuilles, en quoi ses cheveux avoient
„ déja été convertis. Cependant le petit
„ Amphise son fils, à qui Euryte son grand
„ pere avoit donné ce nom, voulut prendre
„ ses mammelles, mais il n'en sortit point
„ de lait, & ce n'étoit plus que du bois qui
„ blessoit ce petit enfant. Je fus témoin,
„ malgré moi, de cette avanture funeste,
„ & il me fut impossible de donner du se-
„ cours à ma sœur. Mais autant que je le
„ pus, j'empêchai cet arbre de croître, en
„ le serrant entre mes bras, & je souhaitai,
„ je vous l'avoue, que la même écorce me
„ couvrit, & qu'elle devint mon tombeau,
„ comme celui de ma sœur. En même-
„ tems mon pere & son mari arriverent, &

„ m'ayant

„ m'ayant demandé où étoit Dryope, je „ leur montrai le Lotos, & auprès de cet „ arbre ma sœur qui n'avoit plus rien de res- „ te que le visage. Ils embrassent & baisent „ ce tronc qui avoit encore un peu de cha- „ leur, ils se jettent aux pieds de cet arbre, „ ils font des cris & des plaintes que Dryo- „ pe entendit encore, & qui l'obligerent à „ verser des larmes dont elle arrosa les feuil- „ les. Ainsi tandis qu'elle put pleurer, elle „ répandit des pleurs, & tandis qu'elle put „ parler, elle parla de la sorte: S'il faut a- „ jouter quelque foi aux miserables, je prens „ les Dieux à témoin, que je ne merite pas „ mon malheur, & que je suis punie sans „ crime. Ma vie a toujours été pure, elle „ a toujours été innocente, & si je dis une „ fausseté, je veux que mes feuilles se sé- „ chent, & puisqu'il a plu aux Dieux que „ je ne fusse plus que de bois, je veux „ bien qu'on me jette au feu. Mais je vous „ prie d'ôter cet enfant d'entre ces branches „ qui le soutiennent, & qui étoient tantôt „ les bras de sa mere. Qu'on lui cherche „ une autre nourrice, qu'on l'amene souvent „ teter auprès de moi, qu'il vienne se jouer „ sous mon ombre, & quand il pourra par- „ ler, faites qu'il vienne saluer sa mere, & „ qu'il dise avec douleur, cette écorce ca- „ che ma mere, & je la baise sous cette „ écorce. Mais prenez garde qu'il n'ap-

„ pro-

„ proche point trop près des étangs, qu'il „ ne rompe jamais de branches d'arbres, & „ qu'il s'imagine que tous les arbres sont au„ tant de corps de Déesses. Adieu ma vie, „ dit-elle à son mari, adieu mon pere, adieu „ ma sœur. Mais s'il vous reste quelque „ amour pour moi, empêchez que l'on ne „ coupe mes branches, & en empêchant les „ bêtes de ronger mes feuilles, empêchez„ les de me devorer. Cependant puisque je „ ne puis plus me baisser, levez-vous un „ peu, je vous prie, pour me donner les „ derniers baisers, que vous me donnerez „ jamais : Et tandis qu'on me peut tou„ cher, faites-moi toucher mon fils, & „ l'approchez de ma bouche. Je ne puis „ parler davantage, je sens l'écorce qui se „ saisit de mon col, & qui cache déja ma „ tête. Ne vous mettez point en peine de „ me fermer les yeux; cette écorce même, „ sans que vous vous en donniez le soin, „ me rendra ce dernier devoir. Ainsi elle „ cessa tout ensemble de parler & d'être; „ & néanmoins ses rameaux conserverent „ encore long-tems de la chaleur." Tandis qu'Iole faisoit ce discours, & qu'Alcmene pleuroit elle-même en pensant la consoler, une étrange nouveauté sécha bientôt toutes leurs larmes. Car Iolas frere d'Iole, dont on n'attendoit que la mort dans la vieillesse où il étoit, entra dans la chambre

bre avec un visage de jeune homme, & un corps renouvellé, qui avoit toutes les marques d'une jeunesse florissante.

---

# FABLE DIXIEME.

## ARGUMENT.

Il est nécessaire pour l'intelligence de cette Fable, qui n'est qu'une prédiction de quelques choses qui doivent arriver, de faire un argument plus long que cette Fable même.

*Le Devin Amphiaraus sachant qu'il devoit mourir à la guerre de Thebes, se cacha pour n'y pas aller. Mais Eriphyle sa femme ayant été gagnée par quelques présens, découvrit le lieu où il étoit, & fut cause par ce moyen de la perte de son mari. Mais avant que de partir, il commanda à Alcmeon son fils, de tuer sa mere, aussi-tôt qu'il auroit appris sa mort. En effet, il la tua, & lui ôta le collier qui avoit servi à la gagner, & le donna à Alphesibée fille de Phegée, qu'il épousa quelque tems après. Depuis étant devenu amoureux de Callirhoé, il la prit aussi pour femme, & lui promit le collier qu'il avoit donné à Alphesibée, mais Alphesibée qui ne put souffrir cet outrage, le fit tuer par ses freres. C'est pourquoi Callirhoé qui en avoit deux enfans encore petits, demanda à Jupiter qu'il voulut avancer leur âge pour venger la mort de son pere.*

HEBE' qu'Hercule avoit épousée fit cette grace à Iolas, à la priere de son mari,

ri, & comme elle étoit prête de jurer qu'elle ne feroit jamais à personne la même faveur, Themis l'empêcha d'en faire le serment. „ Déja, dit-elle, la Discorde pré„ pare à Thebes une cruelle & funeste „ guerre. Il est certain que Capanée y doit „ mourir d'un coup de foudre, & que „ deux * freres doivent se tuer dans un „ duel détestable. La terre y engloutira „ tout vif le Devin Amphiaras, & son „ fils qui le vengera par le meurtre de sa „ mere, sera par la même action estimé bon „ fils, & tenu ensemble fils dénaturé. „ Comme il sera persécuté, par l'image de „ son crime, par la présence des Furies, & „ par l'ombre sanglante de sa mere, il sor„ tira en même-tems de son sens, & de sa „ maison. Mais enfin ayant épousé deux „ femmes, & voulant donner à la derniere un collier d'or, qu'il avoit donné à „ la premiere, il sera tué par ses beaux fre„ res. Alors Callirhoé, sa seconde fem„ me, priera Jupiter d'avancer l'âge de ses „ enfans, & d'ajouter des années à leurs „ années, afin que la mort d'un pere, qui „ fut vengeur de son pere, ne demeure „ pas impunie; & Jupiter touché de ses „ plaintes, changera ses enfans en hommes „ parfaits.

* Eteocle & Polynice.

## FABLE ONZIEME.

### ARGUMENT.

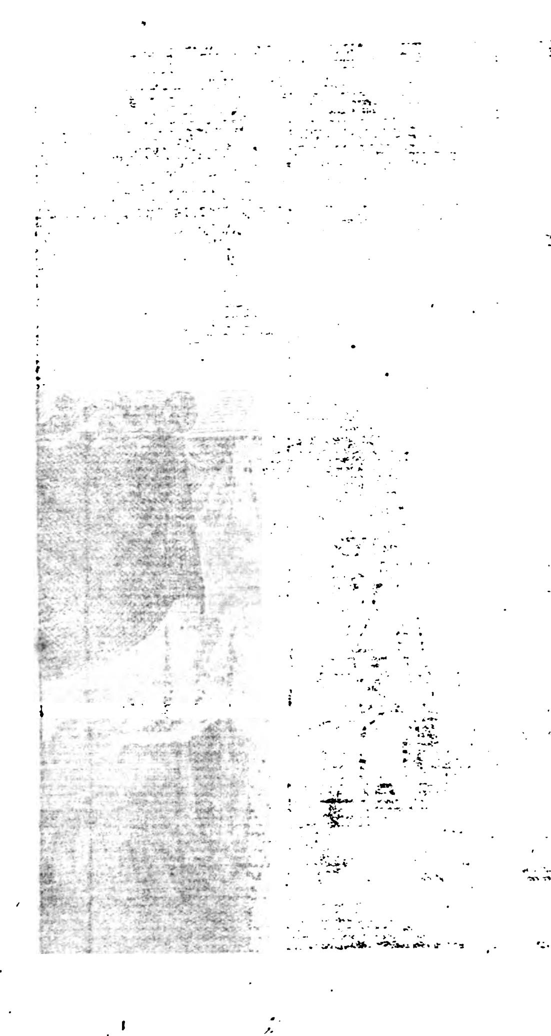
*Byblis devenüe amoureuse de Caune son frere, & le presse de telle sorte, qu'elle l'oblige de fuir, & de quitter son païs. Néanmoins elle le suivit jusqu'en Carie, où elle fut changée en fontaine.*

LORSQUE Themis, qui savoit les choses futures, eut fait ce discours prophetique, on entendit de part & d'autre murmurer les Dieux; & chacun se demandoit en soi-même, pourquoi la même faveur ne seroit pas accordée à d'autres, qui n'en étoient pas indignes. L'Aurore parla pour Titon, & se plaignit de sa vieillesse. Cerès ne peut endurer que Jasion devienne vieux; Vulcain demande l'immortalité pour Erichthon son fils, & Venus voudroit voir revenir Anchise en sa premiere jeunesse. Enfin il n'y a point de Dieu qui n'ait quelqu'un qu'il favorise, & qui ne se passionne pour quelqu'un. Peut-être aussi que de ce murmure, on eût passé jusqu'à la sédition, si Jupiter comme en colere n'eût témoigné par ce discours, que ces passions des Dieux ne lui étoient pas agréables. „ Si, dit-il, vous avez „ pour moi du respect, est-ce ainsi que

„ vous

Fig: 82.





„ vous le montrez ? Faut-il que la passion „ vous emporte si avant, qu'on doute si „ vous êtes Dieux ? Y a-t-il quelqu'un „ entre-vous, qui pense avoir assez de „ force, pour surmonter aussi les Destins? „ C'est par un arrêt des Destins, qu'Io- „ las est revenu dans ses premieres années, „ & par un arrêt des mêmes Destins, que „ les enfans de Callirhoé passeront en un „ instant dans un âge fort & robuste; & „ ce ne sera point par des brigues, ni par „ la force des armes, qu'ils obtiendront „ cette faveur. Mais afin que vous endu- „ riez plus constamment cette inévitable „ nécéssité, je suis moi-même sujet au „ Destins; & si je pouvois les changer, „ Eaque ne seroit pas abbatu sous le far- „ deau des années, Radamanthe seroit tou- „ jours en la force & en la vigueur de l'â- „ ge, & mon fils Minos ne seroit pas mé- „ prisé, parce que la vieillesse l'empêche „ d'agir & de regner souverainement, „ comme il faisoit autrefois. Ces paroles de Jupiter firent impréssion sur les Dieux; & pas un n'osa plus se plaindre, voyant la vieillesse d'Eaque, de Radamanthe, & de Minos, dont le nom seulement épouvantoit les plus grands peuples, pendant qu'il étoit encore jeune. Mais alors il étoit sans force, & ayant mis comme en oubli son courage, il redoutoit le jeune

Milet orgueilleux d'avoir Apollon pour son pere; & bien qu'il crût assurément qu'il fût entré dans ses terres, il n'eut pas la hardiesse de faire un effort pour l'en chasser. En effet, si Milet s'en retira, il s'en retira de lui-même, & s'étant mis sur la mer Egée, il s'en alla en Asie où il bâtit une Ville à laquelle il donna son nom; & y épousa Cyane fille du fleuve Meandre, qui par ses tours & par ses détours semble toujours se fuir, & courir après soi-même. Il eut d'elle deux enfans jumeaux, un garçon appellé Caune, & une fille nommée Biblis, qui peuvent servir d'exemple à toutes les filles, de n'aimer que ce qu'il est permis d'aimer. Cette malheureuse aima son frere, mais elle ne l'aima pas comme frere, elle oublia qu'elle étoit sa sœur, pour devenir son amante. Veritablement elle ne crut pas d'abord que sa passion s'appellât amour, elle ne croyoit pas faillir d'embrasser & de baiser son frere à toute heure, & son amour se cacha long-tems sous l'apparence trompeuse de l'amitié fraternelle: mais enfin cette passion se déclara peu à peu. Toutes les fois qu'elle devoit voir son frere, elle étoit plus curieuse de se parer. Elle avoit plus d'envie qu'auparavant de paroitre belle à ses yeux; & lorsque quelque fille qu'elle croyoit plus belle qu'elle, paroissoit auprès de lui, elle

en

en étoit aussi-tôt jalouse. Néanmoins elle ne connoissoit pas encore, ni sa passion, ni elle-même, avec ce feu inconnu qui la devoroit; elle ne formoit ni vœux, ni desirs. Mais cette sorte de modestie ne demeura pas long-tems où il y avoit tant d'amour. Biblis commença à nommer son frere, & son maître, & son seigneur, elle ne pouvoit plus souffrir ces noms de sœur & de frere, & aimoit mieux que son frere l'appellât Biblis, que s'il l'appelloit sa sœur. Néanmoins elle n'osoit pendant le jour abandonner son esprit à de lascives esperances; mais lorsqu'elle étoit endormie, elle voyoit souvent ce qu'elle aimoit, elle croyoit baiser son frere autrement qu'on ne baise un frere; & même elle en rougissoit en dormant. Elle n'étoit pas si-tôt éveillée, qu'elle se remettoit devant les yeux l'image d'un songe si agréable. Elle demeuroit quelque-tems comme transportée de cet objet, & puis honteuse & irrésolue, elle faisoit ce discours en elle-même. „ Que me présage, disoit-elle, malheureuse que je suis, „ le songe que je viens de faire? D'où „ me viennent ces pensées, dont je détesterois l'effet? Veritablement il plairoit „ à l'œil le plus difficile à contenter, & „ ses ennemis mêmes trouveroient en lui „ des charmes. Il est parfait, il est beau,

 „ je

„ je pourrois sans doute l'aimer, si ce n'é-
„ toit qu'il est mon frere, & il seroit di-
„ gne de moi, si le nom de sœur ne s'y
„ opposoit point. Néanmoins, pourvu
„ qu'en veillant je ne tente rien de sem-
„ blable, je puis bien vouloir que le mê-
„ me songe me rapporte souvent la même
„ image, & me trompe souvent de la mê-
„ me sorte. Les songes n'ont point de
„ témoins, & les faux plaisirs qu'ils nous
„ donnent, ne laissent pas d'être un plai-
„ sir. O Venus, ô Amour, que je viens
„ de recevoir des satisfactions extrêmes!
„ Et bien qu'elles ayent duré peu de tems,
„ & que la nuit qui a passé si prompte-
„ ment, comme envieuse de mes délices,
„ en ait si-tôt privé mon esprit, que la
„ memoire m'en est agréable! Ha, si je
„ pouvois en changeant de nom changer
„ aussi de qualité, & devenir femme de
„ Caune, que je m'estimerois heureuse
„ d'être la bru de son pere, & qu'il fut
„ le gendre du mien! Que les Dieux n'ont-
„ ils permis, qu'excepté nos peres, toutes
„ choses nous fussent communes! ô le
„ plus beau de tous les hommes, je ne
„ sai qui sera l'heureuse fille qui devien-
„ dra mere par ton amour; mais il ne me
„ pouvoit arriver un plus grand mal que
„ d'avoir le même pere & la même mere
„ que toi. Tu ne peux être que mon
„ frere,

» frere, je ne puis être que ta sœur, & » nous ne serons jamais que ce qui s'oppo- » se à nos plaisirs. Que me signifient donc » mes songes? Dois-je y prendre de la con- » fiance? Mais quelle confiance peut-on » avoir en des songes? Mais pourquoi » n'aurois-je pas de plus favorables pen- » sées? Les Dieux plus sages que les hom- » mes, n'ont-ils pas épousé leurs sœurs! » Ainsi Saturne épousa Opis, l'Ocean » Thetis, & Jupiter épousa Junon. Mais » jusqu'où m'emportent mes réveries? Les » Dieux ont leurs droits à part, & c'est » en vain que je veux regler les coutumes » de la terre sur ce qui se fait dans le Ciel. » Il faut ou que je chasse de mon cœur un » amour si prodigieux, ou si cela m'est » impossible, que je me resolve à mourir. » Peut-être que quand je serai morte, & » qu'on me mettra au tombeau, je serai » assez heureuse pour avoir un baiser de » mon frere. Car enfin, il ne faut pas » songer à l'aimer, ni à chercher une cho- » se qui ne dépend pas de moi seule, mais » du consentement de deux cœurs. Sup- » posons ici qu'il me plaise, peut être qu'il » estimera que c'est un crime que de me » plaire. Néanmoins les enfans d'Eole n'ap- » prehenderent pas d'épouser leurs sœurs. » Mais que dis-je, miserable! & pour- » quoi pour justifier un amour honteux,

Eole avoit six fils & six filles qu'il maria ensemble. Homere parle de ce mariage dans le 10. de l'Odissée.

„ me représente-je des exemples ? Où s'em-
„ porte mon aveugle esprit ? Retirez-vous
„ de mon cœur, flammes impures & cri-
„ minelles, & n'aimons désormais un fre-
„ re que comme une sœur doit l'aimer !
„ Toutes fois, s'il avoit été le premier à
„ me montrer de l'amour, peut être que
„ je pardonnerois à sa passion, & que je
„ lui serois indulgente. Pourquoi donc
„ ne lui pourrois-je témoigner ce que je ne
„ condamnerois pas en lui ? Pourquoi donc
„ ne lui demanderai-je pas ce que je ne lui
„ aurois pas refusé ? Mais helas, pourrois-
„ je parler ? pourrois-je lui dire que j'ai-
„ me ? Oui, je le pourrai facilement, &
„ l'amour qui m'y contraindra, m'en don-
„ nera la hardiesse. Ou si la honte me ferme
„ la bouche, une lettre découvrira la pas-
„ sion que je cache.

Elle se résolut donc d'écrire, & s'appuyant sur sa table : „ Quoiqu'il en puisse
„ arriver, dit-elle, découvrons ce fol a-
„ mour. Mais en quel gouffre me vai-je
„ plonger ? Et combien le feu que je nour-
„ ris est-il horrible & épouvantable" ? Néanmoins elle ne laissa pas de commencer à écrire, mais d'une main timide & tremblante, & fut en doute si elle devoit achever. Elle tient d'une main la plume, & de l'autre le papier. Elle lit & relit ce qu'elle a écrit, elle efface, elle change, & remet

met en même-tems ce qu'elle vient d'effacer. Ce qu'elle a écrit lui plait, mais elle ne laisse pas de le condamner, & d'en avoir honte. Elle veut déchirer sa Lettre, & aussi-tôt elle ne le veut plus. Elle ne fait ce qu'elle veut, & tout ce qu'elle veut lui déplaît. On eût vû sur son visage un mélange de l'audace & de la peur. Elle avoit mis dans sa lettre le nom de sœur, mais elle l'effaça en la relisant, & fit enfin une lettre qui étoit conçuë en ces termes:
„ Celle qui vous écrit, est une fille qui
„ vous aime, & qui ne peut être heureu-
„ se, si vous ne voulez qu'elle soit heu-
„ reuse. J'ai honte de vous dire son nom,
„ & si vous demandez ce que je desire,
„ je voudrois parler pour elle sans qu'il fût
„ besoin de la nommer, & que vous n'euf-
„ siez point oüi parler de Biblis, avant
„ qu'elle fût certaine de l'effet de ses espe-
„ rances. Vous avez bien pû vous apper-
„ cevoir par mes langueurs, & par mes lar-
„ mes de cette amour que j'ai cachée.
„ Vous avez bien pû la connoître par ces
„ soupirs, dont vous ignoriez la cause,
„ bien que vous la fussiez vous même.
„ Vous avez pu la remarquer par ces ca-
„ resses, & par ces baisers, qui vous ont
„ bien fait sentir, si vous y avez voulu
„ prendre garde, qu'ils etoient plus que
„ d'une sœur. Néanmoins bien que ma

„ blessure fut profonde, & que je fusse „ tout en feu, je prens les Dieux à té- „ moins, que j'ai tout mis en usage pour „ éteindre cette flamme, & qu'il n'y a „ point de remedes que je n'aye tentez con- „ tre une si dangereuse maladie. J'ai long- „ tems combatu l'amour, j'ai tâché de „ m'en défendre par toutes sortes de moyens, „ & vous devez croire que j'ai beaucoup „ plus souffert, & beaucoup plus résisté „ qu'il n'est possible à une fille de resister „ & de souffrir. Mais enfin, je suis con- „ trainte de confesser ma défaite, & d'im- „ plorer votre secours. Il est en votre „ pouvoir, ou de sauver, ou de perdre une „ fille qui vous aime. Ordonnez de l'un „ ou de l'autre, de ma perte ou de mon „ salut. Ce n'est pas une ennemie qui vous „ fait cette priere, c'est une fille qui est „ déja votre parente, & qui veut l'être „ de plus près. Laissons aux vieilles gens, „ qui ne connoissent plus l'amour, à exa- „ miner les choses qui sont licites ou illi- „ cites, & à observer les loix. Il n'y a „ rien de plus convenable à notre âge que „ l'amour & les plaisirs. Comme nous ne „ savons pas encore ce qui nous est défen- „ du, nous pouvons nous persuader que „ toutes choses nous sont permises, & a- „ près tout, nous suivons l'exemple des „ Dieux. Nous ne devons point appré-
hender

„ hender que la crainte d'un pere s'oppose
„ à nos contentemens. Nous n'avons pas
„ sujet de craindre que l'on parle mal de
„ nous, & que nos entretiens soient suf-
„ pects, notre amour se cachera sous les
„ noms de frere & de sœur. N'ai-je pas
„ déja la liberté de vous entretenir en se-
„ cret? Je vous baise, vous me baisez,
„ je vous embrasse, & vous m'embrassez
„ devant tout le monde, sans que person-
„ ne en murmure. Ce qui reste est-il dif-
„ ficile? Ne condamnez pas, je vous en
„ prie, une malheureuse fille qui confesse
„ son amour, & qui n'auroit garde de le
„ confesser, si son amour qui est extrême,
„ ne l'y contraignoit. Enfin ayez pitié
„ d'une miserable, dont vous avez fait tout
„ le mal, & ne souffrez pas que l'on gra-
„ ve sur mon tombeau, que vous êtes cau-
„ se de ma mort". Si elle eût eu plus de papier, elle eût écrit davantage. Ainsi en cachetant sa Lettre, elle marqua son crime de son cachet, & appella un de ses valets, à qui elle dit en le flattant, & avec quelque sorte de honte, mon fidele, je te prie de porter ce mot à mon...., elle fut quelque temps sans parler, & enfin elle dit, à mon frere. La lettre lui tomba des mains en la donnant, & cela lui fut de mauvais augure. Néanmoins elle ne laissa pas de l'envoyer, & ce valet prit si bien l'occasion

qu'il la donna à Caune, sans que personne s'en apperçut. Caune n'eut pas si-tôt commencé à la lire qu'il la déchira, & témoigna tant de colere, que peu s'en fallut qu'il ne la fit sentir au porteur. „ Infame, lui dit-il, retire-toi de devant moi „ tandis que tu le peux encore ; si ta „ mort ne faisoit pas voir notre honte, je „ t'aurois déja châtié". Ce valet épouvanté de l'accueil qu'on lui avoit fait, se retira en même temps, & alla porter à sa maîtresse la triste réponse qu'il avoit reçuë. Elle ne l'eut pas plûtôt ouïe, qu'elle commença à pâlir, & en demeura pâmée. Mais lorsque le sentiment lui fut revenu, ses fureurs revinrent, & à peine dans le transport où elle étoit, put-elle prononcer ces paroles. „ Il a eu raison, dit-elle, de me „ faire ce traitement : car pourquoi me suis- „ je tant precipitée de lui découvrir ma „ passion ? Pourquoi ai-je confié à une let- „ tre ce que je devois encore cacher ? Il „ falloit auparavant sonder son esprit, & „ non pas m'abandonner en aveugle & en „ furieuse à la merci des vents & des flots. „ Ainsi je vas par ma faute donner con- „ tre des écueils. Je fais un furieux nau- „ frage, où je pensois trouver le port, & „ je ne puis plus revenir parce que je suis „ trop tôt partie. Mais n'avois-je pas des „ presages du mal qui me menaçoit, si je

„ croyois

„ croyois trop tôt mon amour? Et cette
„ lettre qui me tomba des mains à l'inſtant
„ que je l'envoyai, ne me montroit-elle
„ pas la vanité de mes eſperances? Ou il
„ falloit prendre un autre jour, ou il fal-
„ loit changer de deſſein? Mais pourquoi
„ de deſſein? Il ſuffiſoit de changer de jour:
„ Le Dieu même qui me conduiſoit m'en
„ donnoit l'avertiſſement, & ſi je n'euſſe
„ point été aveugle, j'en euſſe reconnu les
„ ſignes. Je devois parler moi-même ſans
„ me confier à du papier. Je devois pa-
„ roître moi-même, & n'employer que moi
„ ſeule pour découvrir ma paſſion. Il eût
„ vû couler mes larmes, il eût vû ſur mon
„ viſage toutes les langueurs de l'amour,
„ & mes langueurs & mes larmes en pou-
„ voient beaucoup plus dire que mille let-
„ tres n'en pouvoient comprendre. J'au-
„ rois pû l'embraſſer, malgré lui, & s'il
„ eût eu le courage de me repouſſer, je
„ ſerois tombée comme morte, j'aurois en
„ tombant embraſſé ſes genoux, & lui au-
„ rois demandé la vie. Enfin j'aurois mis
„ en uſage tout ce qui peut faire pitié, &
„ ſi chaque choſe en particulier n'eût pas
„ été capable de le fléchir, pour le moins
„ toutes enſemble elles auroient eu la force
„ de le toucher. Mais peut-être que le
„ mauvais accueil que Caune a fait à ma
„ lettre, vient de la faute du Meſſager?

» Peut-être qu'il ne prit pas bien son temps, » & qu'il ne sut pas prendre Caune dans » l'humeur où il devoit être. Tout cela » sans doute m'a été nuisible, car il n'est » pas né d'une Tygresse, il n'a pas le cœur » de rocher ou de diamant, & n'a pas su- » cé le lait d'une lionne. Il ne faut donc » point douter de le vaincre, si je l'atta- » que encore une fois, & je dois plûtôt » me lasser de vivre que de lui faire cette » douce guerre. Mon entreprise est de cel- » les qu'il ne faut pas commencer, si l'on » ne veut les achever, & quelques fois il » est utile de se montrer opiniâtre, à pour- » suivre les mêmes desseins. Mais quand » je voudrois les abandonner, il n'oublie- » ra pas pour cela que j'ai eu la hardiesse » de lui témoigner de l'amour; & si je me » lasse si-tôt, il aura sujet de croire que » ma passion est foible, & que je n'ai » point d'autre but que d'éprouver son es- » prit Il pourroit même s'imaginer que » ce n'est pas un Dieu qui me brûle, mais » une affection brutale. Enfin je suis ré- » duite au point que je ne puis plus em- » pêcher que je ne sois criminelle. J'ai » souhaité, j'ai écrit, j'ai demandé, c'est » assez pour être coupable, si l'on consi- » dere la volonté. Ce qui reste d'un si » grand crime me pourroit rendre plus heu- » reuse, & non pas plus criminelle ». Voi-

la le discours qu'elle fit alors en soi-même, & cependant son esprit demeura dans un trouble étrange. Bien qu'elle se repente d'avoir voulu tenter son frere, elle veut pourtant le tenter encore. Elle renonce à la modestie, elle lui parle-même, & lorsqu'elle a été cent fois refusée, elle se met encore au hazard de souffrir de nouveaux refus. Enfin Caune, qui voyoit que l'aveuglement de sa sœur ne guerissoit point, & que sa fureur n'avoit point de fin, abandonna sa patrie, & alla bâtir une ville dans un païs étranger, s'imaginant que son absence étoit l'unique remede de la passion de sa sœur. Mais cette miserable fille en devint plus furieuse, elle déchira ses habits, elle s'arracha les cheveux, & la fureur la transporta de telle sorte, qu'elle n'eut point de honte d'avouer que le mal qu'elle enduroit, procedoit de son amour, & des mépris de son frere. Ainsi elle abandonna elle-même son païs & sa maison, afin de suivre son frere. Elle courut par les champs, comme on voit courir les Baschantes pendant la fête de Bacchus, & ayant quitté la Carie, elle traversa les Leleges, & tout le païs des Lyciens. Elle passa par le Mont Cragus, & sur les rivages de Lymire, & de Xanthe, & monta sur cette montagne où l'épouvantable Chimere vomissant le feu de la gueule, se faisoit voir autrefois avec une

une tête de lionne, un ventre de bouc, & une queuë de serpent. Il n'y eut point de forêt où elle n'allât chercher son frere, mais comme il avoit pris une autre route, enfin la lassitude la contraignit de s'arrêter, & de se coucher sur les feuilles qui commençoient déja à tomber. Bien souvent les Nymphes de cette contrée la voulurent secourir, bien souvent elles s'efforcerent par de fortes persuasions de la guerir de son amour, mais comme elle étoit sourde à leurs paroles, elle ne leur faisoit point de réponse. Elle demeuroit couchée sur l'herbe qu'elle arrosoit de ses larmes, & quand les Naïades reconnurent qu'elle vouloit toûjours pleurer, elles firent de ses veines des sources d'eaux inépuisables. Pouvoient-elles plus donner à une malheureuse fille qui faisoit de ses seules larmes, toutes les delices de sa vie? En même temps comme les pins jettent de la gomme lorsqu'on les coupe, ou comme les glaces se fondent peu à peu aux premiers beaux jours du Printemps, Biblis s'étant consumée en larmes, fut changée en une fontaine, qui semble sortir de dessous un chêne, & qui garde encore son nom par les vallées qu'elle traverse.

FA-

# *EXPLICATION*

## *De Byblis convertie en Fontaine.*

IL eſt peut-être peu de fables dans Ovide, qu'on puiſſe lire avec autant d'utilité que celle ci, car ſans doute les fauſſes raiſons par leſquelles Byblis tâche de juſtifier ſa conduite, ne ſéduiront perſonne. On y voit une peinture admirable de la manière dont les paſſions ſe gliſſent dans notre cœur. *Nemo repente fuit turpiſſimus.* Byblis ne diſcerne point d'abord ce qu'elle ſent. Faire de tendres careſſes à ſon frere, ne lui paroiſſoit qu'un effet d'une amitié légitime. Elle demeura même dans cette funeſte ignorance, quoiqu'elle apperçut le ſoin qu'elle avoit de ſe parer, & l'envie qu'elle ſentoit de paroitre belle, lorſqu'elle alloit voir Caunus. Que dis-je? La jalouſie dont elle ne pouvoit ſe défendre, à la vue des Nymphes des Campagnes voiſines, ne lui découvroit point encore qu'elle aimoit, ou plûtôt elle tâchoit de ſe diſſimuler à elle-même ce honteux ſecret. C'eſt ainſi que ſouvent nous nous entendons avec les paſſions, qui doivent un jour cauſer notre infamie & notre perte, & que nous fermons les yeux pour ne les point voir, de peur d'être forcez par notre raiſon à les combattre. Byblis alla juſqu'à haïr le nom de frere que portoit Caunus, & lui en donner un qu'elle auroit mieux aimé qu'il eut, celui de *Dominus.* Alors enfin elle dut voir qu'elle étoit amoureuſe, & elle le vit ſans doute, mais elle n'oſa y faire d'attention, crainte d'être obligée de rougir d'elle-même. Ainſi elle éloigna cette penſée de ſon eſprit, avec un ſoin extrême, ou du moins, elle ne ſe permit point d'eſpérer ni de ſouhaiter une ſatisfaction criminelle. Ce ne fut qu'en dormant qu'elle commença à s'apprivoiſer avec de ſales imaginations, encore en eut elle honte,

te, quoique ce ne fut qu'un songe. Mais quand on est occupé comme elle d'une passion violente, on n'en demeure pas à des choses pareilles. Elle en vient à souhaiter, non de veiller de cette manière, mais au moins d'être souvent trompée durant son sommeil par des illusions de cette espèce. Ensuite elle se cite à elle-même les exemples des Dieux qui ont épousé leurs sœurs. Pourquoi ce qui leur a été permis lui sera-t'il défendu ? La justice a t'elle deux sortes de mesures? Ce raisonnement devoit-être convainquant pour cette amante, & la déterminer au crime, si on agissoit toûjours selon ses principes, ou que la conscience, l'honneur, & autres motifs semblables, ne nous remuassent pas, en bien des conjonctures, avec plus de force que ne sauroient faire les idées claires de la raison. Aussi Byblis ne se rendit-elle pas à celles qu'elle avoit, bien que ce fut une démonstration pour une Paienne comme elle. Elle proteste qu'elle veut se délivrer de sa passion ou mourir. Elle se dit que Caunus n'auroit peut-être que de l'horreur pour elle, s'il pénétroit ses sentimens. D'ailleurs elle se reproche comme une impieté d'avoir voulu abuser de l'exemple des immortels. Ne sembleroit-il pas qu'elle est à moitié guérie? Cependant elle ne persiste pas long temps dans cette vertueuse résolution, & elle forme celle d'écrire à son frere. Mais quels combats n'a t'elle pas encore à essuier! Certes Ovide connoissoit bien le cœur de l'homme, l'agitation que les passions y causent, les cris d'une conscience qu'on n'a pu endormir, & la vicissitude des pensées & des sentimens qui s'élévent tour à tour chez une personne qui n'a pas bien pris son parti entre le vice ou la vertu. Il faut en convenir. Ce doit être un état affreux, s'il en est un au monde, parce qu'on y éprouve les remords cuisans que produit le crime, sans gouter ni ses plaisirs, ni ceux de l'innocence. Enfin Byblis écrit. Je ne parlerai point des sophismes qu'elle emploie, pour diminuer l'indignation que Caunus pouvoit concevoir contre el-

le:

le : de la description touchante qu'elle fait de sa situation : des tours adroits qu'elle prend pour lui persuader qu'il peut l'aimer sans crime ; de la manière dont elle leve les difficultez que la crainte d'être surpris auroit peut être fournies à son frere. Il suffit de remarquer que c'est un exemple de la facilité malheureuse que nous avons de nous tromper nous mêmes, & de nous déguiser aux yeux des autres. Caune reçut la lettre, & n'y repondit que par des menaces qui témoignoient la fureur qu'elle lui causoit. Ce coup abatit Byblis, elle pâlit, elle s'évanouit, elle devint furieuse. Qu'elle auroit été heureuse, si elle avoit perdu alors la vie ou son amour ! Mais elle conserva l'un & l'autre. Tant il est vrai que les grandes passions nous inspirent une sorte de constance, que rarement la vertu seule pourroit produire ! Ainsi elle se flatta que la dureté de son frere venoit de la faute du confident qu'elle avoit pris, & qu'elle réussiroit mieux, en parlant pour elle-même. Elle s'avisa de je ne sais combien de raisons, pour se confirmer dans cette erreur agréable. Elle imagina de nouveaux sophismes pour excuser sa tendresse. En un mot, elle se trouva bien-tôt le courage nécessaire pour faire une déclaration à son frere ; pour la reïterer ; pour supporter le mepris dont il la paioit ; pour le suivre jusques dans les lieux où il se cachoit ; enfin pour ne plus être déchirée par d'importuns scrupules. Peut-on ne pas sentir ici ce que sans doute Ovide a voulu y exprimer ? Avant que Byblis eut fait connoître son amour, elle étoit timide, superstitieuse, incertaine entre le devoir & le désordre. A t'elle fait ce funeste pas. Rien ne la retient plus, parce que, son honneur une fois perdu, elle n'a plus rien à ménager, après cette démarche. Au contraire les obstacles irritent son feu. Plus elle a fait pour la soulager, plus elle est résolue de profiter de ce qu'il lui en a couté. La mort seule peut éteindre sa flamme.

Que de reflexions nouvelles ce recit qui en est

déja

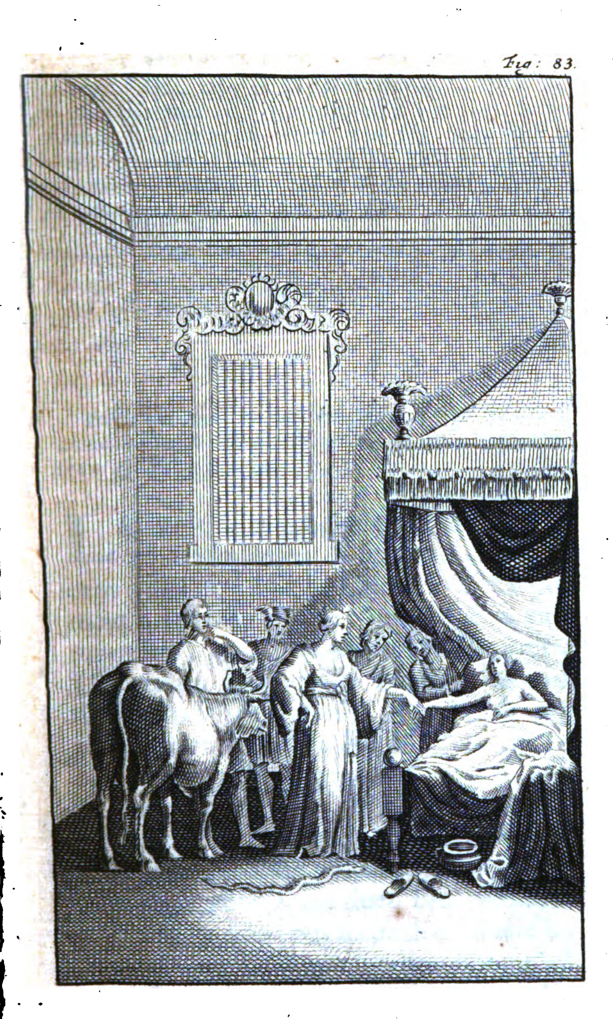
déja plein, pourroit faire naître ! Dans les commencemens, les passions timides & mal assurées n'osent se montrer sous leurs traits naturels, parce que la raison les reconnoitroit, & les chasseroit. Que font elles donc ? Elles paroissent sous des formes agréables, elles empruntent cent déguisemens, elles emploient jusqu'à l'image de la vertu, & c'est ainsi qu'elles se glissent dans le cœur. Là elles se familiarisent insensiblement avec nous, & se découvrent par degrez, afin d'accoutumer nos yeux à les voir. C'est alors que nous sommes perdus, si nous ne les attaquons pas de bonne foi, & que nous craignions de nous blesser en les blessant. Ces hôtes paisibles deviennent des maitres imperieux & cruels. Il nous reste un moien unique de nous guérir, c'est le saut de Leucade. Mais nous nous sommes trop arrêtez peut-être sur ce que cette fable a de moral. C'est pourquoi je passe à ce que divers Ecrivains en ont rapporté d'historique.

Antonius Liberalis assure que Byblis, recherchée par de grands partis, les meprisa tous, & que ne pouvant resister à sa passion pour son frère, elle voulut se précipiter du sommet d'une montagne. Elle étoit près d'exécuter ce dessein, lorsque les Nymphes touchées de pitié la plongèrent dans un sommeil profond, & l'associèrent à leur Divinité.

Conon au contraire raconte que Caunus, aiant emploié inutilement plusieurs moiens pour obtenir la jouissance de sa sœur, s'exila enfin lui-même. Cette action affligea tellement Byblis, qu'elle se mit à mener une vie vagabonde, après quoi elle se pendit. Caunus apprit bien-tôt cette nouvelle de Pronöé, & oubliant son ancienne passion, il épousa cette Nymphe.

Enfin Nicoenetus cité par Parthenius fait un troisième recit, savoir que Caunus, aimant malgré lui sa sœur, s'engagea dans de longs v[illegible]s, pour dissiper sa passion, & que Byblis com[illegible]t tendrement au malheur de ce frère, qui avoit eu la fermeté de s'arracher d'auprès d'elle, pour conserver son innocence.

Fig: 83.





çence. Dans cette dernière narration, Caunus & Byblis ne font rien d'incompatible avec une vertu févère. Le premier brule d'un feu impudique; mais cherche à l'éteindre. Il n'y a rien en cela que de noble, comme il n'y a rien que de naturel dans la compassion de sa sœur pour lui.

---

## FABLE DOUZIEME.

### *ARGUMENT.*

*Iphis qui avoit toujours été fille, & qui pourtant avoit toujours été élevée comme garçon, change de sexe & épouse Ianthe.*

LE bruit de ce prodige eut bien-tôt rempli d'admiration & d'étonnement les cent villes de l'Isle de Crete, si le changement d'Iphis en garçon, qui arriva en même-temps, n'eût déja préoccupé les esprits. Un certain habitant de Pheste, homme d'assez basse condition, qui n'avoit pas plus de bien que de noblesse, mais qui étoit un exemple de probité, voyant que sa femme étoit grosse, & qu'elle étoit prête d'accoucher, lui parla en cette maniere; „ Je demande deux choses aux Dieux, l'une que vous accouchiez sans douleur, „ & l'autre que vous accouchiez d'un fils, „ parce que si vous avez une fille, c'est „ un fardeau que vous nous donnez. En „ effet l'éducation & la garde d'une fille „ est

„ eſt ordinairement difficile, & après tout,
„ nous n'avons pas aſſez de bien pour la
„ pourvoir honnêtement. Enfin je crains
„ ſur toutes choſes de me voir pere d'un
„ enfant qui me feroit toûjours de la pei-
„ ne. Si vous accouchez donc d'une fil-
„ le, faites la mourir en naiſſant. C'eſt
„ malgré moi que je vous fais un com-
„ mandement ſi inhumain, & j'en deman-
„ de pardon à la Nature que j'offenſe par
„ ce diſcours". Il n'eut pas ſi-tôt par-
lé, que par une tendreſſe naturelle ils répan-
dirent tous deux des larmes, auſſi-bien ce-
lui qui donnoit cet ordre que celle qui le
recevoit. Toutefois Telethuſe, qui ne
pouvoit ſe réſoudre à executer un com-
mandement ſi rigoureux, prioit ſans ceſſe
ſon mari d'avoir de meilleures eſperances,
& tâchoit de lui remontrer que les Dieux,
qui n'abandonnoient perſonne, ne les aban-
donneroient pas. Mais Ligde demeura o-
piniâtre dans la reſolution qu'il avoit priſe,
& cependant Telethuſe approchoit du temps
qu'elle devoit accoucher. Une nuit qu'el-
le dormoit, Iſis accompagnée de la pompe
qui l'environne ordinairement, ſe preſenta
devant ſon lit, ou au moins il ſembloit à
Telethuſe que cette Déeſſe ſe preſentoit
devant elle. Quoi qu'il en ſoit, elle avoit
ſur la tête un croiſſant, & une couronne
d'épics dorez, & tenoit un ſceptre à la main.
Anu-

Anubis qui semble toûjours abboyer, étoit auprès d'elle avec la Prêtresse Bubastis. On y voyoit Apis marqué de diverses couleurs, & ce Dieu qui tient toûjours le doigt sur la bouche, voulant montrer par cette action à observer le silence, & à garder le secret. Osiris qu'on cherche toûjours, & qu'on ne se lasse point de chercher, étoit aussi avec elle. Il y avoit quelques-uns de ses Ministres qui portoient des cymbales, & outre cela un * serpent enflé de venin. Alors la Déesse parla en ces termes à Telethuse qui s'imaginoit être reveillée, & voir en effet tant de merveilles. „ Telethuse, lui dit-elle, „ qui m'as toûjours été chere, que le commandement de ton mari ne te mette point „ en peine, songe seulement à le tromper, „ & éleve sans crainte & en assurance l'enfant qui naîtra de toi. C'est une Déesse qui te promet du secours. J'ai écouté tes prieres, & tu ne te plaindras jamais d'avoir rendu des honneurs à une „ ingrate Divinité „. Elle se retira dès qu'elle lui eut tenu ce discours ; & Telethuse ravie de cette heureuse vision, sortit en même-temps du lit, leva les yeux & les mains au Ciel, & pria les Dieux de rendre son songe veritable. Enfin elle accoucha d'une fille qu'elle fit élever comme si c'eût été un garçon. Son mari ajoûta foi

* Crocodile.

foi à ce qu'elle lui en dit, & il étoit aisé de le tromper, & de tenir la chose cachée, puisqu'il n'y avoit que la nourrice qui eût connoissance de ce secret. Le pere en rendit graces aux Dieux, leur paya les vœux qu'il avoit faits, & nomma cet enfant Iphis du nom que portoit son ayeul. La mere se réjouït de ce qu'on lui avoit donné ce nom, parce que, comme il convenoit également à un garçon & à une fille, au moins elle ne trompoit personne par le nom qu'avoit son enfant. Ainsi par une tromperie legitime ce mensonge demeura caché, & le pere qui nomma l'enfant, aida lui-même à se tromper. Au reste, Telethuse habilla toûjours Iphis en garçon, & la nature qui vouloit sauver cet enfant, lui avoit donné un visage qui ne ressembloit pas moins à un garçon qu'à une fille. De quelque sorte que vous l'eussiez consideré, comme garçon, ou comme fille, vous y eussiez remarqué toutes les graces, & toutes les beautez de l'un & de l'autre sexe. Après tout, Iphis étoit beau garçon, & c'étoit aussi une belle fille. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de treize ans, son pere l'accorda avec Ianthe, fille de Teleste, l'une des plus belles filles de la ville. Elles étoient toutes deux de même âge, leur beauté étoit égale; elles avoient été en même école; & cette conformité que l'on remarquoit

quoit en elles, y fit bien-tôt naître l'amour, & non pas la même esperance. Ainsi elles attendoient le temps de leur mariage avec des pensées bien differentes. Ianthe esperoit pour mari une malheureuse fille qui avoit honte d'être prise pour un homme. Et cependant Iphis ne laissoit pas d'aimer une fille dont elle ne pouvoit être le mari, & cette impossibilité qui faisoit son desespoir, augmentoit encore son amour. Enfin l'amour se jouant dans le cœur de cette fille, la faisoit brûler pour une fille. „ Quel sera, disoit-elle en pleu-
„ rant, le succès d'une passion si nouvelle
„ & si violente ? J'aime Ianthe, & je la
„ recherche : A-t-on jamais ouï parler
„ d'un amour plus prodigieux ? Si les
„ Dieux me vouloient sauver, ils devoient
„ me perdre en naissant, & s'ils ne vou-
„ loient pas me perdre, ils devoient au
„ moins me donner une passion ordinaire,
„ & dont la nature n'eût point d'horreur.
„ Les vaches n'aiment pas les vaches, &
„ les jumens n'ont point d'amour pour les
„ jumens. Le belier aime les brebis ; le cerf
„ court après la biche ; les oiseaux obser-
„ vent cet ordre ; & parmi tous les ani-
„ maux, il ne s'en trouvera jamais dont
„ la femelle aime la femelle. Pourquoi
„ faut-il que je commence ? Est-ce afin

„ que la Crete ne manque point de prodi-
„ ges, & qu'elle fournisse des exemples de
„ ce qu'il y a de plus monstrueux ? Pasi-
„ phaé aima un taureau ; mais au moins
„ c'étoit une femme qui aimoit un sexe
„ different du sien, & si je veux dire la
„ verité, mon amour est plus déréglé. El-
„ le trouva le moyen de contenter sa passion
„ sous la forme d'une vache, & avoit en-
„ fin un amant que l'artifice pouvoit trom-
„ per. Mais quand Dedale même qui la
„ servit dans cet amour, reviendroit au-
„ jourd'hui en Crete, plus ingenieux que
„ jamais, que feroit-il en ma faveur ? Pour-
„ roit-il par son industrie me faire devenir
„ garçon, ou changer le sexe d'Ianthe ?
„ Tâche donc, malheureuse Iphis, de for-
„ tifier ton esprit, & d'y éteindre ces feux
„ qui ne s'allument qu'à ta perte. Fais
„ reflexion sur ce que tu es, si tu ne prens
„ plaisir à te tromper aussi toi-même.
„ Cherche seulemet ce que tu peux obte-
„ nir, & n'aime que ce qu'une fille doit
„ aimer. Ne te laisse point tromper par
„ une chose impossible qui te plaît & qui
„ te charme. Il faut avoir de l'esperance
„ pour aimer avec plaisir, & ce n'est que
„ l'esperance qui fait bien nourrir l'amour.
„ Cependant elle t'est ôtée, & personne
„ ne te la sauroit donner. Ce n'est point
„ la jalousie d'un mari, ce n'est point la
„ seve-

„ severité d'un pere, ni la rigueur de ta
„ maîtresse qui s'opposent à tes plaisirs, &
„ qui te défendent d'esperer. Ianthe mê-
„ me ne refuse rien à tes vœux, & néan-
„ moins tu n'en saurois rien obtenir, &
„ quoi que fassent les Dieux & les hom-
„ mes, il est impossible que tu sois heu-
„ reuse. Véritablement de quelque côté
„ que je me tourne, je ne trouve que de
„ la faveur, les Dieux m'ont favorisée de
„ tout ce qui étoit en leur puissance, mon
„ pere veut ce que je veux, le pere & la
„ mere d'Ianthe le veulent, mais la nature
„ ne le veut pas. Elle est plus forte tou-
„ te seule, & que les Dieux, & que
„ les hommes, & c'est elle seule qui me
„ nuit. Cependant le jour de notre ma-
„ riage est proche. Ianthe sera bien-tôt à
„ moi, mais je ne pourrai la posseder; &
„ nous mourrons de soif au milieu des eaux.
„ O Junon, ô Hymen, qui presidez aux
„ mariages, pourquoi vous trouveriez-
„ vous au nôtre? Ce sont deux filles qu'on
„ va marier ensemble; c'est enfin un ma-
„ riage où il n'y aura point de mari ".
Ainsi Iphis se desesperoit, & Ianthe d'un autre côté n'avoit pas moins d'impatience qu'Iphis avoit d'amour & de peine : elle eût voulu qu'on eût avancé le jour de leur mariage. Mais Telethuse apprehendant tout ce que souhaitoit Ianthe, usoit toûjours de

quelque remise. Quelques fois elle s'excusoit sur quelque incommodité, quelques fois sur quelque présage; mais enfin le temps épuisa tous ses artifices, & après beaucoup de remises on se trouva à la veille des nôces. Alors Telethuse avec sa fille ayant toutes deux les cheveux épars, s'allerent jetter au pied des Autels d'Isis; & la mere fit cette priere. „ Déesse qu'a-
„ dore l'Egypte, que la Libye, que l'Isle de Phare, que le Nil & ses sept bou-
„ ches reconnoissent pour souveraine, fa-
„ vorisez-moi de vôtre aide, & remediez
„ à notre crainte. Ce fut vous, ô gran-
„ de Déesse, qui me promîtes autrefois
„ l'assistance que je vous demande. Je
„ vous vis avec la pompe qui vous accom-
„ pagne en ce lieu, & conservant dans
„ mon esprit la véneration que je vous dois,
„ j'obéïs avec respect au commandement
„ que vous me fîtes. Si cette fille voit le
„ jour, & si je ne suis pas coupable de sa
„ mort, c'est un effet de vos bontez, &
„ de vos avertissemens. Ayez pitié enco-
„ re une fois de la mere & de la fille, &
„ les aidez de votre secours ". Ces paroles furent suivies de leurs larmes, & aussitôt il leur sembla que l'Autel avoit tremblé; & en effet il trembla avec les portes du Temple. Le Croissant qu'Isis avoit sur la tête, jetta un éclat semblable à celui que

jette la Lune, & ses cymbales, & ses sonnettes rendirent d'elles-mêmes un son, qui donna quelque esperance à la mere & à la fille. Ainsi bien que Telethuse n'osât encore s'assurer, elle sortit néanmoins du Temple avec un heureux présage. Iphis qui la suivoit commença en même-temps à marcher à plus grands pas qu'elle n'avoit accoûtumé. Le teint qu'elle avoit si blanc & si délicat, lui devint un peu plus brun, ses forces s'augmenterent & ses cheveux s'accourcirent. On vit sur tout son visage quelque chose de plus vif & de plus mâle. Et tout son corps eut une vigueur, qu'on ne trouve point en une fille. En effet, Iphis qui étoit n'agueres fille, étoit garçon à cet instant. Sa mere se réjouït d'avoir si heureusement perdu sa fille, & la mere & le fils en remercierent les Dieux. Enfin pour conserver la memoire d'une avanture si merveilleuse, ils porterent au Temple des offrandes avec cette inscription,

*Iphis paya garçon, ce qu'Iphis promit fille.*

Le lendemain ce mariage fut celebré avec toutes sortes de réjouïssances. Venus, Junon, & Hymen ne manquerent pas de s'y trouver. Ainsi Iphis posseda Ianthe, & Ianthe posseda Iphis.

# EXPLICATION

## D'Iphis convertie en Garçon.

SI je ne me trompe, la fable d'Iphis ne contient rien de surnaturel, ou pour m'exprimer mieux, ce n'est qu'une histoire déguisée tant soit peu. En effet ceux qui ont quelque connoissance de l'anatomie, savent qu'il n'est pas impossible qu'une fille devienne garçon. Une telle fille est un garçon caché, elle a tout ce qu'il faut pour l'être, mais la nature diffère encore d'en montrer le véritable sexe, & semble consulter si elle en fera une fille ou un garçon. Qui empêche donc qu'on ne dise la même chose d'Isis? Pour moi je ne vois point d'autres sens à donner à son histoire, & d'ailleurs il n'est presque point de siecles qui n'ait vû de ces changemens, si cependant ce sont là des changemens.

Ce n'est pas là au reste le seul exemple que la fable fournit d'une semblable métamorphose. On trouve dans Liberalis que Galatée épouse de Lamprus, fils de Pandion, obtint de Latone la metamorphose de sa fille en garçon. Cœnis & Tiresias changèrent aussi de sexe, l'une étant devenue mâle, & l'autre au contraire de mâle aiant été converti en femelle, & de femelle en mâle. Le même auteur ajoute qu'Hypermestra, vendue pour fille, fut metamorphosée ensuite en homme, de sorte qu'elle se trouva en liberté, & qu'elle eut le moien de porter des vivres à Ethon son pere (a). Il finit par un certain Siproetas Crétois, que Minerve, qu'il avoit vue au bain, convertit en fille.

(a) Apparemment Liberalis veut parler ici d'Eresichton & de Metra, dont on a vu l'histoire dans Ovide, & dont les Copistes auront défiguré les noms. La chose a d'autant plus de probabilité, que, dans cet endroit, le texte est manifestement corrompu.

FA-

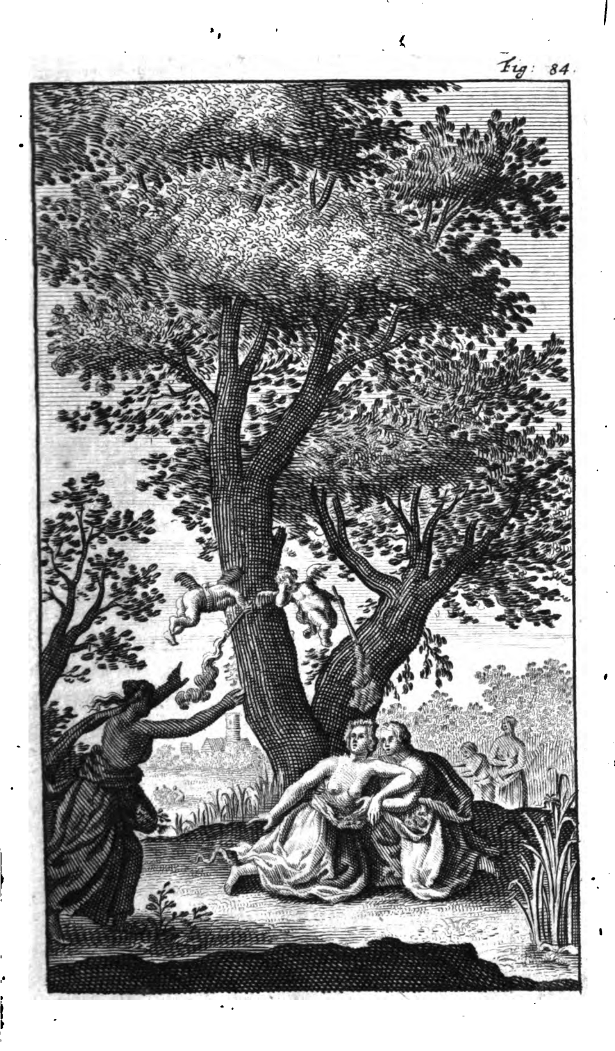
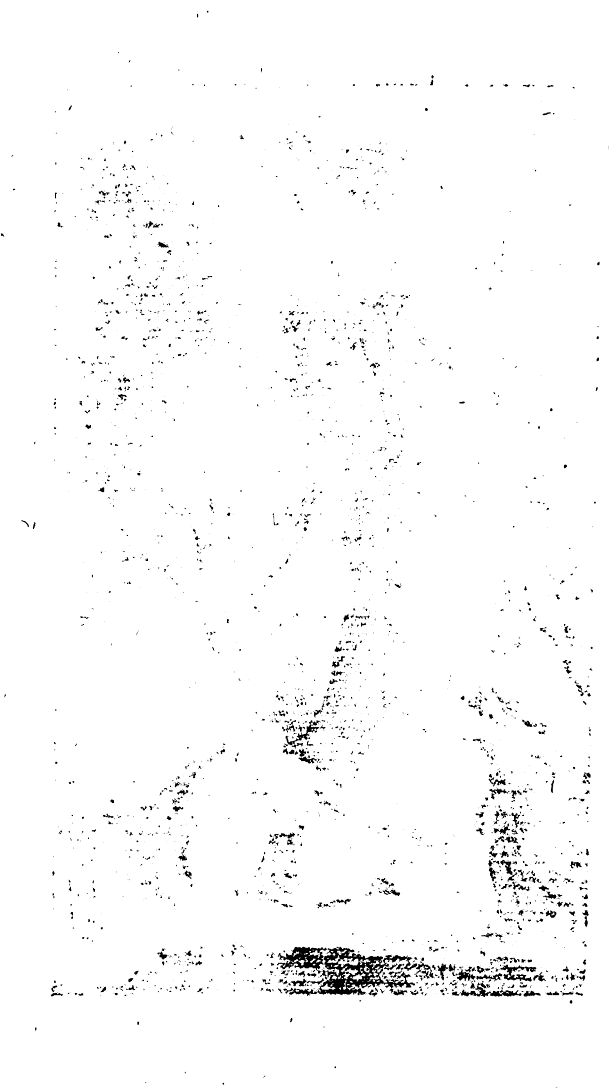


Fig: 84.



Lacédémon fils de Jupiter.

Amyclas.

- Cynortès-Oebalus.
  - Icarius
    - Penelope.
    - Perilaüs.
  - Tyndarée *mari de Leda.*
    - Castor.
    - Pollux.
    - Philonoé.
    - Clytemnestre,
    - Helene.
    - Timandra *épouse d'Echemus.*
  - Hippocoön.
- Hyacinthe.



# LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

## LIVRE DIXIEME.

### FABLE PREMIERE.

*ARGUMENT.*

*Orphée descend aux Enfers pour en retirer sa femme, & l'obtient de Pluton à de certaines conditions. Mais n'ayant pû les tenir, il est contraint de revenir seul au Monde; & de laisser sa femme aux Enfers. Ovide prend ici l'occasion de conter la Fable d'un Berger qui fut changé en rocher à l'aspect de Cerbere, & celle d'Olene, & de Lethée qui furent aussi convertis en pierres.*

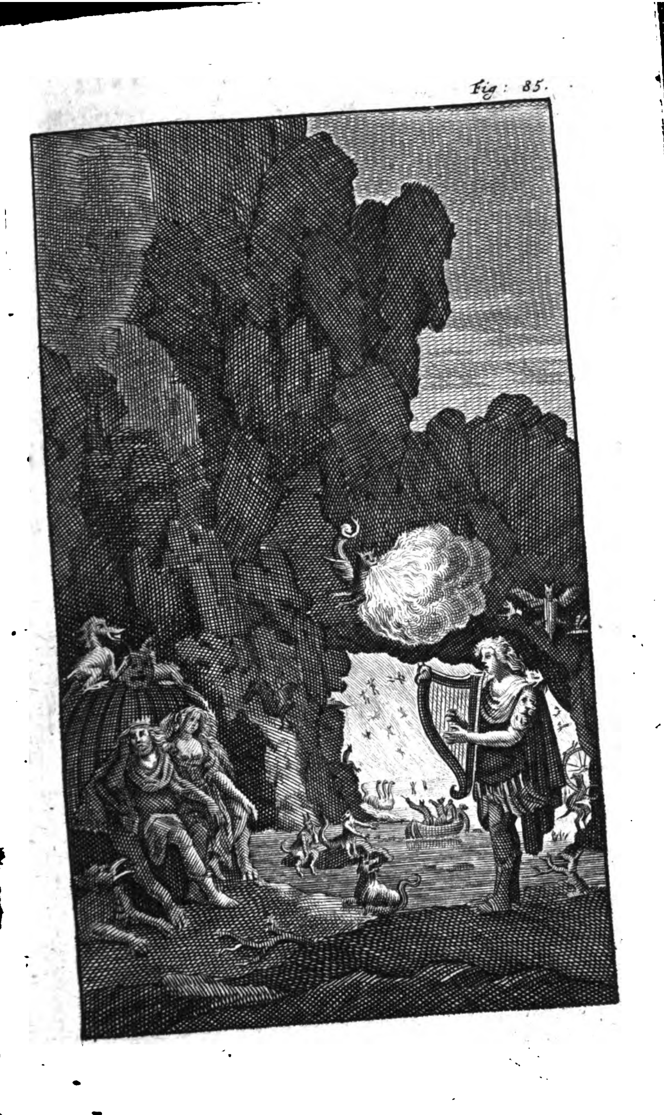


DELA Hymen le Dieu des noces, vêtu d'une robe de jaune doré, s'éleva en l'air pour aller en Thrace, où l'appelloit la voix d'Orphée pour assister à son mariage. Véritablement il s'y trou-

trouva; mais il n'y dit point les paroles qu'il a coûtume de prononcer dans les mariages heureux, il n'y montra pas un visage riant, & n'y porta point de bons presâges. La torche même qu'il tenoit étoit faite d'une cire qui se fondoit comme en larmes, & ne faisoit que petiller, & au lieu d'une belle flâme, elle ne jettoit que de la fumée. En vain il la secoua plusieurs fois, elle ne put jamais s'allumer. Toutes choses menaçoient Orphée, & en effet le succès fut aussi triste que le presage. Car comme la nouvelle mariée couroit sur l'herbe avec une troupe de Nymphes, elle tomba morte de la morsure d'un serpent, qui l'avoit morduë au talon. Après qu'Orphée se fût long-temps affligé de cette perte, & que par ses pleurs & par ses plaintes, il eut tâché d'émouvoir les Divinitez celestes, enfin voyant que le Ciel ne l'écoutoit point, il implora à son secours les Divinitez infernales, & eut assez de hardiesse pour descendre aux Enfers. Ainsi ayant traversé tout cet empire, qui n'est peuplé que de fantômes, il se rendit devant le throne de Pluton & de Proserpine, à qui sa voix & sa Lyre firent entendre ces plaintes. „ O puissantes Divinitez de „ ce grand & vaste Monde, qui s'étend „ par dessous la terre, & où descendent „ tous ceux qui naissent pour être éter-
„ nel-

„ nellement assujettis à votre Empire, si
„ vous me permettez de parler & de vous
„ dire des choses vrayes, je ne suis point
„ venu en ces lieux par une vaine curiosi-
„ té, ou par une ambition temeraire. Je
„ ne suis point venu ici pour aller conter
„ au Monde, que j'ai eu la satisfaction
„ d'avoir visité l'Enfer, & de triompher
„ de Cerbere. Eurydice qui fût ma fem-
„ me, & qu'un serpent a fait mourir par
„ une piqueure venimeuse, est le sujet de
„ mon voyage. J'ai resisté aussi long-
„ temps que mes forces l'ont pû permet-
„ tre à la violence de ma douleur ; j'ai
„ voulu la pouvoir souffrir, & je ne nie-
„ rai pas que j'ai tenté de la souffrir ; mais
„ l'amour a été le maître, & s'est rendu
„ victorieux de ma force & de ma cons-
„ tance. Ce Dieu est assez connu sur la
„ terre, je croi même qu'on le connoît
„ dans les Enfers, & si l'antiquité ne nous
„ trompe point, l'amour vous a unis en-
„ semble. Je viens donc ici vous prier au
„ nom de l'amour que vous ressentez, &
„ par ces lieux menaçans, & par ce cahos
„ effroyable, & par le silence de ce vaste
„ Empire, de rendre la vie à Eurydice
„ qui l'a perduë avant le temps. Il n'y
„ a rien qui ne vous soit dû de toutes les
„ choses qui naissent. Nous descendons
„ tous ici comme en une demeure com-

„ mune, les uns plûtôt, les autres plus
„ tard; nous faisons en naissant le premier
„ pas qui nous y mene: c'est nôtre der-
„ niere retraite, & vous possedez un Em-
„ pire qui embrasse tout le genre humain.
„ Quand Eurydice aura donc vécu le
„ temps qu'elle devoit vivre, elle sera en-
„ core à vous; vous ne la perdrez pas pour
„ me la rendre: je ne veux pas vous ôter
„ ce bien, je n'en demande que l'usage.
„ Que si les Destins ne veulent point fai-
„ re de grace à Eurydice, je suis resolu
„ de ne point retourner au Monde, & si
„ vous la voulez retenir, vous nous retien-
„ drez tous deux ensemble ". Ces paroles prononcées avec toute la douleur que l'on se peut imaginer, sa voix qu'il marioit avec sa lyre, enfin ses plaintes furent si sensibles, que les Ombres mêmes qui n'ont point de corps, ne laisserent pas de trouver des larmes pour pleurer son avanture. Tantale fut si ravi de l'entendre, qu'il ne songea plus à sa soif, ni à prendre l'eau qui le fuit à mesure qu'il en approche. La rouë d'Ixion s'arrêta. Ces oiseaux affamez qui se nourissent du cœur de Titye, comme charmez de cette harmonie, lui donnerent quelque relâche. Les Belides qui travaillent sans cesse à remplir des vaisseaux percez, trouverent alors quelque repos: & pour mieux ouïr chan-


Fig: 85.

ter Orphée, Sisiphe s'assit sur la pierre qu'il roule éternellement. On dit même que les Furies vaincuës par la voix d'Orphée, jetterent en cette occasion les premieres larmes qui sortirent jamais de leurs yeux. Enfin ni Proserpine ni Pluton ne purent resister à tant de charmes, ni refuser à Orphée ce que ses plaintes leur demandoient. En même-temps ils firent appeller Eurydice qui se promenoit avec les Ombres nouvellement descenduës aux Enfers, boitant du pied dont elle avoit été morduë, & la rendirent à Orphée, à condition qu'il ne se retourneroit point pour la voir, qu'il ne fût sorti des Enfers, & qu'autrement la faveur qu'on lui faisoit, seroit vaine & sans effet. Il reprit donc le chemin du Monde, & monta par un lieu obscur, & rempli d'épaisses fumées. Mais lorsqu'il approchoit déja de la terre, comme il craignoit qu'Eurydice ne s'égarât parmi ces tenebres, & qu'il brûloit d'envie de la voir, il voulut se retourner; mais Eurydice s'évanouït, & le malheureux Orphée n'embrassa que de l'air en pensant embrasser sa femme. Cependant Eurydice qui mourut alors pour la seconde fois par la faute de son mari, ne s'en plaignit point en mourant; & dequoi eût-elle pû se plaindre, si ce n'étoit d'être trop aimée? Elle lui dit seulement le dernier adieu d'une voix foi-

ble, & qu'il ne put presque entendre ; & retomba dans le gouffre d'où il venoit de la retirer. Orphée ne demeura pas moins étonné de cette seconde mort de sa femme, que ce malheureux Berger qui vit Cerbere chargé de chaînes, & que l'étonnement ne quitta point que la nature ne l'eût quitté, son corps s'étant changé en rocher. Enfin il s'en fallut peu qu'il n'eût la fortune d'Olene qui voulut avoir part au crime & à la punition de sa femme, lorsque l'orgueil la transporta jusqu'à s'égaler aux Déesses par la grace & par la beauté. Car ces deux personnes qui s'aimoient, sont aujourd'hui deux rochers, que soûtient le mont Ida. Le malheureux Orphée se desespere, il fait de nouveaux efforts pour passer dans les Enfers, mais Caron, peut-être honteux, d'avoir été gagné par la voix d'un homme, ne le voulut plus entendre, & lui refusa le passage. Néanmoins Orphée demeura sept jours entiers sur le rivage de l'Acheron, & ses douleurs, & ses larmes furent sa seule nourriture. Enfin après s'être plaint de la cruauté des Dieux infernaux, il se retira sur le mont Emus toûjours battu des Aquilons. Il y demeura trois ans, sans vouloir entendre parler de femmes ; soit que son premier mariage lui eût été trop malheureux, soit qu'il eût promis à Eurydice de n'avoir jamais d'amour que pour elle.

Il

Il fut néanmoins aimé d'une infinité de Nymphes, mais toutes ces Nymphes n'en reçûrent que des refus, & la mort d'Eurydice lui en fit haïr tout le sexe. On dit que depuis il apprit aux peuples de Thrace à quitter les femmes pour les garçons, & qu'il fut le premier auteur d'une amour si déteftable.

## *EXPLICATION*

### *D'Orphée.*

COmme on voit ailleurs ce que la fable rapporte d'Orphée, je me bornerai à rapporter ce que l'hiftoire en dit. Il étoit fils d'Oeagrus, ou felon d'autres, d'Apollon, & de Calliope, ou enfin felon Platon, de la Lune & des Mufes, qui l'avoient produit en même temps que Mufée. Il acquit une connoiffance parfaite de la Poëfie, ce qui donna lieu de feindre, qu'il avoit reçu de Mercure une lyre excellente, au fon de laquelle les animaux, les plantes, les eaux, les rochers mêmes accouroient pour l'entendre. Paufanias a ramaffé diverfes opinions touchant fa mort. Les uns difoient qu'il avoit été tué par les Thraciennes irritées de ce qu'il engageoit leurs maris à le fuivre dans fes voiages, & animées par le vin dont elles s'étoient enyvrées, pour fe fortifier dans la refolution barbare de le maffacrer. D'autres affuroient qu'il avoit été frappé de la foudre, en punition de ce qu'il avoit revelé les myftères fecrets des Dieux. Enfin il y en avoit qui racontoient cet évenement d'une manière qui approche beaucoup du reçit d'Ovide, & que je préfererois par cette raifon. Selon eux, ce Héros étoit allé, après la mort d'Eurydice en certain lieu de la Thefprotide

où on pratiquoit la Necyomantie, & se persuadant que cette ombre bien aimée le suivoit, il tournoit souvent la tête, pour s'en assurer mieux. Mais s'apperçevant enfin de son erreur, il se tua de regret. Son tombeau situé à environ une lieue de Dio, Ville de Macédoine, près de la montagne Pierie, ne tarda pas à devenir fameux. Au rapport des Thraciens, les Rossignols, éclos sur ce lieu miraculeux, chantoient avec plus de douceur, & pendant plus de temps que les autres. La tête même de ce chantre Divin faisoit des miracles, quoiqu'arrachée de son corps. Philostrate qui l'assûre dans le tableau de Philoctate, se sert de ces termes. *Comme Lesbos n'étoit guères éloignée de Troye, les Grecs y envoiérent consulter l'oracle d'Orphée* .... c'est-à-dire sa tête, *de laquelle non seulement les Lesbiens se servoient dans leurs prédictions, mais même les autres Eoliens, les Joniens, leurs proches voisins, & jusqu'à ceux de Babylone. Ce chef prédit une infinité de choses aux Rois de Perse, & entr'autres à l'ancien Cyrus, auquel il fit cette reponse*, ce qui est à moi, Cyrus, est à toi. *Il vouloit marquer par là que ce conquérant se rendroit maitre du païs des Odrysiens & de l'Europe, où Orphée avoit acquis beaucoup de pouvoir par sa sagesse .... & qu'il périroit enfin comme lui par les mains d'une femme.* Les deux choses arrivèrent, *& Cyrus s'étant hazardé à passer le Danube contre les Massagetes & les Issedons, peuples de Scithie, il fut mis à mort par leur Reine.*

Pour venir maintenant à l'explication de ce que la fable & l'histoire ont témoigné d'Orphée, je croi qu'il faut suivre le parti qu'Horace nous a indiqué dans les vers suivans.

*Sylvestreis hominis sacer, interpresque deorum,*
*Coedibus & victu foedo deterruit Orpheus,*
*Dictus ob hoc lenire tigreis rapidosque leones.*

En effet ce sentiment est appuié par plusieurs auteurs qui font d'Orphée un Philosophe sublime.

Plu-

Fig: 86.



Plutarque témoigne au Banques des sept Sages, qu'il s'abstint toute sa vie de manger de la chair. Platon insinue la même chose dans le sixième livre des loix, où il écrit qu'on traite de *vie Orphique* la vie de ceux qui, se contentans des seuls vegetaux, ne mangent rien qui eût eu vie. Jamblique écrit que Pythagore puisa sa Philosophie dans les œuvres d'Orphée, & que les sentences du premier ne furent appellées sacrées, que parce qu'elles étoient empruntées des traditions du second. N'en est-ce pas assez pour faire croire qu'Orphée fut un legislateur habile & vertueux, qui adoucit & qui polit les mœurs de ses contemporains, & qui les instruisit dans la Religion. Pour moi, il me semble que les allegories des Poëtes & les temoignages des historiens conduisent naturellement à cette conclusion.

---

## FABLE DEUXIEME.

### ARGUMENT.

*Orphée attire les bêtes, les rochers, & les arbres par la douceur de son chant; & le pin qui étoit un arbre nouveau en quoi Atys Prêtre de Cybelle avoit été converti, s'y trouva avec les autres arbres.*

IL y avoit à l'endroit où se retira Orphée une colline, & sur cette colline une plaine, qu'une herbe molle & délicate rendoit verte de tous côtez; mais c'étoit un lieu sans ombre, & exposé de toutes parts à la chaleur du Soleil. Néanmoins dès qu'Orphée s'y fut couché, & qu'il eut commencé à toucher sa lyre, les arbres

qu'il

qu'il y attira, y apporterent en même-tems & de l'ombre & de la fraîcheur. On y vit venir de grands chênes, & des forêts de peupliers, des cormiers, des tilleuls, des hêtres & des lauriers, des coudriers & des frênes, des sapins & des yeuses, des planes, des érables, des saules, l'arbre qu'on appelle lotos, le buy qui est toujours verd, des bruyeres, des myrthes & des figuiers. On y vit venir aussi le lierre, & des ormeaux entrelassez de ceps de vigne, l'arboisier chargé d'un fruit rouge, dont on fait le prix des vainqueurs, & le pin qui porte ses branches retroussées depuis le pied jusqu'à la tête, & qui est cheri de Cybelle. Car Atys qui étoit son Prêtre ayant été dépouillé de sa forme humaine, avoit été changé en cet arbre.

## *EXPLICATION*

### *D'Atis.*

Peu de personnes ignorent ce que la fable raconte d'Atis, savoir que sa beauté le fit aimer de Cybele, qu'il abandonna cette Déesse pour une jeune Nymphe, nommée Sangaride, & qu'il fut puni de son infidelité par une fureur qui le porta à se rendre Eunuque. Il reste donc seulement de rapporter les diverses explications qu'on a données de ces fictions. Voici en prémier lieu celle de Diodore de Sicile.

Méon Roi de Phrygie eut de Dindyme une fille,

le, qui fut exposée sur le Mont Cybele, où une Lionne la nourrit. Ses charmes la rendirent bientôt célébre, en même temps que ses connoissances dans la medecine, & la bonté qu'elle avoit de composer certains remedes pour les enfans, lui attiroient l'affection du peuple. Elle fut reconnue alors par son père, mais étant devenue amoureuse du jeune Athis, le Roi le fit mourir. La perte de cet amant l'accabla, & devenue furieuse, elle se mit à errer sur les montagnes de Phrygie, jusqu'à ce qu'elle fut réncontrée par Apollon, c'est-à-dire, selon Vossius, *ou par quelque prêtre de ce Dieu*, *ou par quelque musicien illustre*, qui aiant conçu de l'amour pour elle, l'emmena avec Marsyas dans les contrées du Nord, où elle mourut. Cependant la peste vint à désoler la Phrygie, & l'oracle ordonna, pour la faire cesser, de faire enterrer le corps d'Athis, & de rendre à Cybele les honneurs divins. C'est pourquoi Midas fit élever un Temple à cette dernière.

Arnobe a préferé l'histoire suivante. Cybele déja vieille se sentit éprise d'Athis, jeune homme qui gardoit les troupeaux, & elle eut le malheur de n'essuier que des mépris. Midas Roi de Pessinunte, frappé de la fierté d'un Berger qui osoit bien rejetter l'amour d'une Reine, le regarda comme un gendre digne de lui. Mais, comme il appréhendoit la jalousie de Cybele, il fit fermer les portes de la Ville, tandis qu'on célébroit le mariage. Cependant la Princesse avertie qu'une jeune Rivale lui enleve son amant, court à Pessinunte, en fait rompre les portes, ce que la fable exprime, en disant qu'elle les avoit renversées d'un coup de tête, & repand la terreur & la desolation dans la Ville, où elle étoit entrée avec de nombreuses troupes. Enfin, aiant trouvé Athis caché derriere un Pin, elle lui fit ôter les marques de la virilité. Pour Agdistis, c'étoit le nom de la fille de Midas, elle ne put survivre à la disgrace de son amant, elle se tua. Servius, Tatien, Lactance, S. Augustin racontent l'Histoire de

de Cybele avec quelques differences. D'ailleurs c'est toûjours une vieille qui aime un jeune homme dont elle est méprisée, conformité suffisante pour faire juger que c'est un fait historique, que la longueur des temps n'a pu absolument defigurer, quoiqu'elle l'ait alteré en certains endroits.

Au reste Cybele portoit le nom de Mère des Dieux, & de plus on adoroit la terre sous son nom (*a*), deux preuves d'une grande antiquité, & qui ne conviennent par consequent pas à la Cybele de notre histoire. C'est pourquoi il en faudroit peut-etre distinguer trois, Titée mère des Titans, Rhea sœur & femme de Saturne, & une Princesse de Phrygie, comtemporaine de Marsyas, qu'on a chargée des avantures des deux autres.

(*a*) De là vient qu'on lui consacroit des temples ronds; qu'on la couronnoit de tours, pour faire allusion aux Villes: qu'on plaçoit près de son char des Lions couchez & tranquilles, pour marquer, dit-on, que les terres quelles qu'elles soient peuvent toutes devenir fertiles: qu'on lui donnoit des couronnes de chêne, qu'on la representoit des clefs à la main &c. Isis, Ceres, Rhea, Vesta, la Déesse de Syrie, étoient comme Cybele, ou autant de noms differens que portoit la terre, ou autant de Princesses en la personne desquelles on l'honoroit.

---

## FABLE TROISIEME.

### *ARGUMENT.*

*Cyparisse ayant tué sans y penser un cerf privé qu'il aimoit, s'en veut tuer lui-même de regret; mais Apollon ne voulant pas qu'il fut coupable de sa mort, le convertit en l'arbre qui porte son nom. C'est le Cyprès.*

LE Cyprès cette pyramide verdoyante fut de cette grande troupe d'arbres,

que

Fig: 87.





que la douceur de la voix d'Orphée rendit sensibles à ses plaintes. Il étoit arbre en ce tems-là ; mais ce fut autrefois un jeune garçon appellé Cyparisse, qu'Apollon aimoit, & qu'il revêtit de cette forme pour le sauver de ses propres mains. Il y avoit dans les terres de Carthée un grand Cerf qui étoit consacré aux Nymphes, & dont le bois étoit si large qu'on pouvoit y être à l'ombre. Il avoit les cornes dorées, & au col une chaîne d'or ; il avoit des houpes d'argent qui lui pendoient sur la tête, & portoit des pendans d'oreilles qui lui battoient sur les temples. Au reste, comme ce Cerf étoit privé, il étoit aussi dépouillé de cette crainte naturelle qui se trouve dans tous les Cerfs. Il alloit dans les maisons, il se laissoit toucher aux plus inconnus, & ne s'enfuyoit de personne, mais il aimoit sur tout Cyparisse, & Cyparisse l'aimoit aussi. Cet agréable enfant chéri des Dieux & des hommes, le menoit souvent à quelques nouveaux pâturages, ou à quelque belle fontaine. Tantôt il le couronnoit de fleurs, tantôt il montoit sur son dos, & le conduisoit de tous côtez avec un petit cordon qu'il faisoit servir de bride. Un jour environ sur le midi, qu'il faisoit un chaud extrême, ce Cerf qui étoit las & abbatu par la chaleur, se coucha sur l'herbe à l'ombre d'un arbre

arbre pour se mettre à la fraîcheur. Cependant Cyparisse qui n'étoit pas loin de là, s'imaginant que c'étoit une autre bête, lui décocha une fléche, & dès qu'il le vit mort, & que c'étoit par sa main, il se voulut tuer lui-même de regret & de douleur. En vain Apollon s'efforça de le consoler, en vain il lui remontra qu'il devoit se plaindre comme pour un Cerf; & mesurer sa douleur par l'objet qui en étoit cause. Cyparisse ne laissa pas de se plaindre, & demanda aux Dieux comme une grande faveur, qu'il pût pleurer éternellement. Ainsi tout son sang s'étant converti enfin en larmes, ses membres commencerent à se revêtir de verd, ses beaux cheveux qui lui pendoient sur le front se hérisserent peu à peu, & s'éleverent vers le Ciel en forme d'une pyramide. Apollon en fut long-tems affligé: „ Et enfin, „ dit-il, cher enfant que j'aimois autant „ que moi-même, nous pleurerons tou„ jours ta perte, & tu aideras toujours à „ pleurer celle des autres. On ne se plain„ dra nulle part, que ce ne soit en ta pré„ sence, & l'on ne prendra jamais le deuil „ que tu n'en sois le témoin.

# *EXPLICATION.*

## *De la Metamorphose de Cyparisse en Ciprès.*

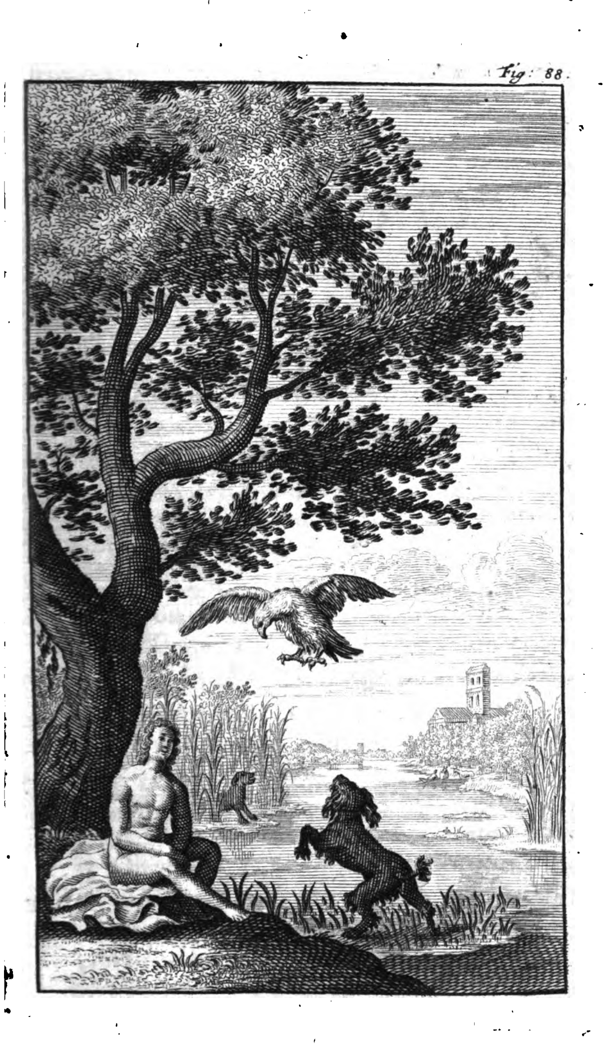
L'Histoire de Cyparisse est racontée en diverses manières par les anciens. Selon Servius, dans son commentaire sur le premier livre des Georgiques, il fut aimé de Silvain, & ce Dieu tua par mégarde la biche que ce bel enfant nourrissoit. Selon le même dans un autre endroit, savoir dans ses notes sur le troisième livre de l'Eneïde, il étoit fils de Telephe, c'est d'Apollon qu'il eut les bonnes graces, & ce fut lui-même qui tua sa biche bien aimée, sans y penser. Faut il s'étonner maintenant que les auteurs ne s'accordent pas ensemble sur cet article, puisque cet Ecrivain se contredit en cette occasion dans le même ouvrage! On ne s'accorde donc qu'en une chose, c'est que ce jeune enfant ne put supporter la perte de cet animal chéri, & que les Dieux touchez des maux qu'il soufroit, le changèrent en Cyprès. D'ailleurs les Mythologistes expliquent cette fable, les uns d'une façon, les autres d'une autre. Selon quelques uns le nom de Cyparisse, qui signifie en Grec un Cyprès, est l'unique fondement de la fiction d'Ovide. Selon d'autres Cyparisse étoit un Prince savant, ce qui a donné lieu de feindre qu'il étoit aimé d'Apollon, & par sa métamorphose en un Cyprès, dont les branches sont toutes élevées vers le Ciel, on a voulu désigner les Philosophes qui dédaignent les soins bas & vils des choses de la terre, pour ne s'occuper que de meditations sublimes & nobles. D'autres y cherchant encore plus de mystères, supposent que Cyparisse étoit un grand Philosophe, & que les Poëtes en firent un favori d'Apollon, pour marquer que les savans sont d'ordinaire aimez du Ciel. Car quiconque est éclairé des lumières pures de la raison,

connoissant que la science vient de Dieu, l'aime par conséquent, & par conséquent en est aimé. Ne vaudroit il pas mieux dire, sans tant de façons, que cette histoire est un jeu de l'imagination des Poëtes, fondé ou sur la nature du Cyprès, dont les branches sans feuilles ou sans ornement ne présentent rien que de lugubre, ou sur l'usage qu'on en faisoit parmi les anciens qui en environnoient les maisons & les cadavres des morts, qui les plantoient auprès des tombeaux, en un mot qui ne les employoient que dans des cérémonies tristes?

Je n'ajouterai plus qu'un mot à ce qu'on vient de lire, c'est au sujet de l'amour infame des Dieux pour les Garçons, amour dont il est fait mention dans la fable du jeune Cyparisse.

Clement Alexandrin le reproche aux Paiens en termes vifs, dont voici la traduction latine. *Ne à pueris quidem Dii vestri abstinuere, unus quidem Hylam, alius verò Hyacinthum, alius Pelopem, alius Chrysippum, alius autem Ganymedem amantes. Hos Deos vestræ uxores adorent, tales autem suos esse maritos precentur, adeo temperantes, ut sint Diis similes & similia consectentur.* Arnobe nomme les mêmes personnes, & y ajoute Fabius dont il dit que, *ut Jovis dicatur pullus, in partibus aduritur mollibus, & obsignatur posticis.* Firmicus joint à un recit semblable cette reflexion-ci, que les Paiens pouvoient voir dans leurs Dieux des exemples d'un crime que les loix Romaines punissoient rigoureusement. Quelle Religion étoit-ce là, qu'une Religion qui représentoit ainsi les objets de son culte, & qui consacroit en leurs personnes des crimes qui font horreur à la Nature.

Fig: 88.



# FABLE QUATRIEME.

## *ARGUMENT.*

*Jupiter charmé de la beauté de Ganymede, se change en aigle, & le ravit.*

AINSI Orphée attira à l'entour de lui les arbres, les rochers & les animaux, & après avoir accordé sa Lyre, il recommença à chanter : „ O Muse dont je tiens „ la vie, fais commencer toutes mes chansons par les louanges de Jupiter. Il est „ le maître des Dieux & des hommes, & „ toutes choses sont glorieuses de relever „ de son Empire. J'ai souvent chanté sa „ puissance, j'ai fait souvent résonner ma „ Lyre du célébre triomphe, que ses foudres victorieux remporterent sur les „ Geans. Il est tems qu'elle se modere, „ & qu'elle se montre capable d'une plus „ douce harmonie. Chantons la gloire des „ jeunes hommes, qui ont été aimez des „ Dieux, & le châtiment de quelques filles de qui les feux illicites ont justement „ merité leur haine. Ainsi le Roi des „ Dieux brûla autrefois pour le petit Ganymede, & il se trouva quelque chose „ que Jupiter eût mieux aimé être que ce

„ qu'il

„ qu'il etoit dans le Ciel. Néanmoins il
„ ne daigna pas se changer en aucune au-
„ tre sorte d'oiseau qu'en celui qui porte
„ ses foudres. En même-tems il descen-
„ dit du Ciel en Terre sous le faux plu-
„ mage d'un Aigle, & enleva Ganymede,
„ qui le sert maintenant au Ciel, & lui
„ présente malgré Junon le nectar & l'am-
„ brosie.

## *EXPLICATION.*

### *De Ganymede.*

GAnymede, fils de Tros Roi de Troie, & frère d'Ilus & d'Assaracus, étoit un Prince d'une beauté extraordinaire. Je ne répeterai point ce que la fable rapporte qu'il fut enlevé par Jupiter changé en aigle, qui le destinoit, ou à lui servir de mignon, ou à lui verser le nectar, car il y a deux sentimens sur cette matière. Suffit qu'en qualité d'Echanson, il remplit la place d'Hebé, qui avoit perdu cette dignité par l'accident qu'on va voir. Hebé étoit fille de Junon & de Jupiter, selon Homere, & selon d'autres, Junon l'avoit conçue, sans participation aucune de son époux, après avoir fait un repas de laitues sauvages. Les charmes de sa personne & l'amour de Jupiter pour elle furent cause, qu'elle devint Déesse de la jeunesse, & qu'elle fut choisie pour verser le Nectar à la table des immortels. Mais un jour qu'elle s'acquittoit de cette fonction, elle se laissa malheureusement tomber dans une posture indécente, de sorte que la cour céleste vit certaines choses qui auroient dû lui être cachées. Ce spectacle blessa les yeux de Jupiter, je ne sais par quelle raison, & le porta à substituer

Gany-

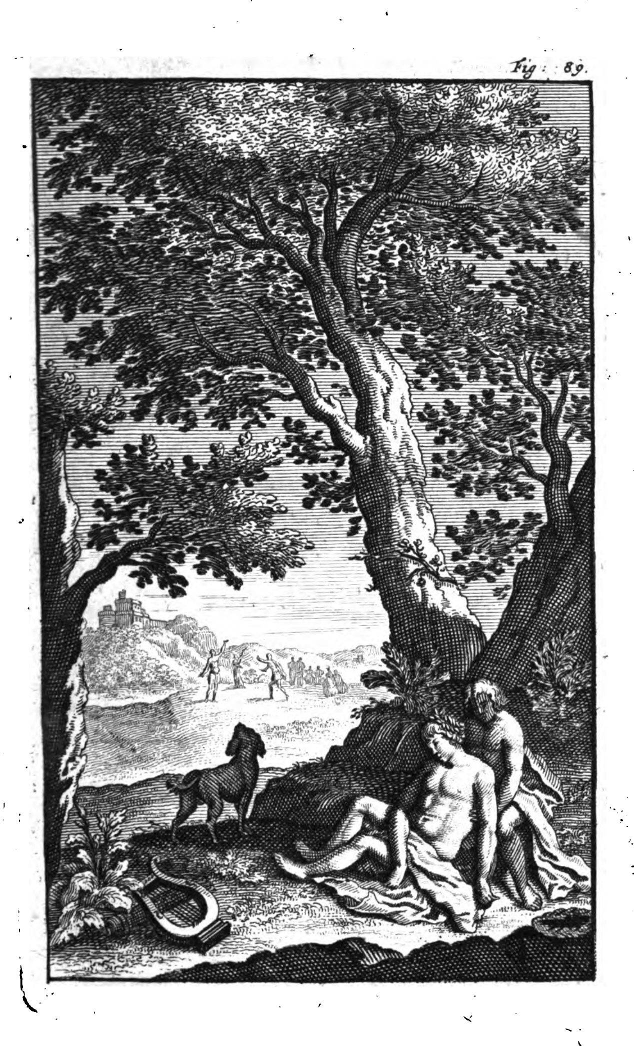


Fig: 89.

Ganymede à la pauvre Hebé, laquelle épousa Hercule, quelque temps après. (*a*).

Il s'agit maintenant de voir quel est le sens historique de cette fiction. L'opinion commune est que Minos I devint amoureux de Ganymede, & qu'il l'enleva du Palais de son Père, pour en faire l'instrument de ses sales plaisirs. Si cela est, comme il y a beaucoup d'apparence, je ne vois point pourquoi chercher d'autres explications. Cependant des auteurs illustres l'ont fait, entre autres Xenophon dans son Banquet, & Ciceron. Ce dernier prétend que le but de cette fable est de montrer que les hommes sages & vertueux sont aimez de Dieu, que Dieu se plaît à les considerer, qu'ils sont un spectacle agréable à ses yeux, & qu'ils approchent de la natnre divine, dont ils sont l'image. Ainsi Ganymede n'est qu'un symbole d'une belle ame, c'est-à-dire d'une ame pure, innocente, que le commerce contagieux du corps n'a point souillée, & lorsqu'on dit que ce jeune Troien fut ravi par Jupiter, on n'a eu intention que de marquer la sublimité des pensées d'un homme de bien, & la felicité qui l'attend dans le Ciel. Voila comme parle Ciceron.

(*a*) C'est à cause de ce mariage qu'il y avoit à Athenes, selon Pausanias, des autels communs à Hercule & à Hebé. Le même rapporte que les anciens appelloient cette Déesse du nom de Ganymeda.

---

## FABLE CINQUIEME.

### *ARGUMENT.*

*Hyacinthe est aimé par Apollon qui le tue sans y penser en jouant au palet avec lui, & son sang est metamorphosé en une fleur qui porte son nom.*

„ IL ne faut point aussi douter, aima-
„ ble Hyacinthe, qu'Apollon ne t'eût

„ placé dans le Ciel, si tes tristes destinées lui en eussent donné le tems. Néanmoins tu es immortel autant qu'il lui a été possible; car tu ne manques pas de renaître dès que le Printems a chassé l'Hyver; & tu renais autant de fois sur une tige verdoyante, & sous l'apparence d'une fleur, qu'on voit renaître le Printems. Mon * pere t'aima sur tous les autres. Ce fut pour toi qu'il abandonna l'agréable séjour de Delphes, qu'il parcourut les rives d'Eurote, & qu'on le vit souvent à Sparte qui n'a point de plus grandes forces que la vertu de ses habitans. Tu fus cause que ses fléches demeurerent long-tems inutiles, & qu'il méprisa la gloire qu'elles lui avoient acquise, & qu'elles pouvoient lui aquerir. Ainsi s'oubliant lui-même pour penser seulement à toi, il ne refusa pas de porter tes rets à la chasse, de mener lui-même tes chiens, de te suivre sur les montagnes & au travers des rochers; & il nourrissoit son amour par cette longue habitude qu'il avoit avec toi. Un jour, environ sur le midi, il leur prit envie de jouer ensemble au palet, & pour jouer plus aisément, ils se dépouillerent de leurs habits. Apollon commença le premier, & jetta son palet si haut qu'il en fit écarter les nuës,

* Apollon.

„ &

„ & ce palet ayant long-tems demeuré en
„ l'air, & retombant de plat sur la terre,
„ montra l'adresse & la force de celui qui
„ l'avoit jetté. En même-tems Hyacin-
„ the transporté par la passion du jeu cou-
„ rut pour le relever ; mais ce palet ayant
„ donné contre terre rebondit contre son
„ visage, & le fit tomber à la renverse.
„ Apollon pâlit de ce coup aussi-bien que
„ le malheureux Hyacinthe. Il courut
„ pour le relever, il l'embrasse, il essuye
„ sa playe, & par toutes sortes d'herbes,
„ & par toutes sortes de remedes, il tâche
„ d'arrêter son ame qui fuïoit déja du
„ corps. Mais sa science étoit inutile,
„ puisque le mal étoit incurable. Com-
„ me les lis & les pavots, qu'on a rom-
„ pus par le pied, ne trouvant plus d'appui
„ sur leur tige, laissent pancher leur fleur
„ en bas & ne regardent plus que la terre,
„ ainsi Hyacinthe mourant ne peut plus
„ soutenir sa tête, elle lui tombe sur les
„ épaules, & devient pour lui un fardeau.
„ Hé quoi, mon cher Hyacinthe, lui dit
„ alors Apollon, faut-il donc je te perde
„ quand tu ne fais que naître, & que pour
„ comble d'affliction je reconnoisse mon
„ crime en ta blessure, & en ma douleur?
„ C'est à ma main qu'on doit imputer ta
„ perte, & je confesse que je suis l'auteur
„ de ta mort. En quoi toutefois ai-je

„ failli ? Si ce n'eſt peut-être un crime
„ d'avoir joué avec toi, & un crime de
„ t'avoir aimé. Que ne puis-je donner ma
„ vie pour la tienne, ou mourir avec toi !
„ Mais puiſque nous ſommes ſujets à la loi
„ des Deſtinées, au moins tu ſeras toujours
„ avec moi. Ta memoire ſera toujours dans
„ ma bouche. Ma lyre ne reſonnera que
„ pour toi, & mes vers ne celebreront que
„ tes louanges, & tu ſeras changé en une
„ fleur où l'on verra * mes plaintes écri-
„ tes. Il arrivera auſſi un tems qu'un il-
„ luſtre & fameux Heros † ſera converti
„ en la même fleur, & qu'on lira ſon nom
„ ſur les mêmes feuilles. Tandis qu'A-
„ pollon prononçoit ces paroles, le ſang
„ d'Hyacinthe qui avoit fait rougir les
„ herbes ceſſa viſiblement d'être ſang, &
„ il en naquit une fleur, dont la couleur
„ étoit plus vive & plus éclatante que l'é-
„ carlate. Elle avoit la forme d'un lis,
„ & en effet, vous l'euſſiez priſe pour un
„ lis, ſi ce n'eſt que le lis eſt blanc &
„ qu'elle eſt de couleur de pourpre. Ce
„ ne fut pas aſſez à Apollon qui voulut
„ rendre honneur à Hyacinte, il écrivit
„ ſes regrets ſur les feuilles de cette fleur,
„ & l'on y voyoit écrit Ai, Ai, qui eſt
„ la voix la plus ordinaire de l'affliction &
„ de la douleur. Au reſte, pour imiter A-
„ pollon, la ville de Sparte témoigne par
„ la

* Ai, qui eſt un cri de douleur & d'affliction, eſt comme écrit ſur l'Hyacinthe.

† Ajax.

„ la memoire qu'elle garde de cet enfant,
„ qu'elle s'estime glorieuse d'être le lieu
„ de sa naissance, & pour lui rendre de
„ l'honneur, & l'approcher du rang des
„ Dieux, elle a institué des fêtes qu'on
„ celebre tous les ans en faveur du jeune
„ Hyacinthe.

## *EXPLICATION.*

### *D'Hyacinthe metamorphosé en fleur.*

UN Professeur d'Italie parle de cette fleur dans une Explication des Georgiques de Virgile, & rapporte quantité d'opinions de Medecins, entre lesquels ils y en a qui disent qu'il ne se trouve point de fleur, sur les feuilles de laquelle il y ait des lettres marquées. Que néanmoins il en avoit vû une à Venise, qu'on y avoit apportée d'Alexandrie, qui étoit semblable à ce Hyacinthe des Poëtes. Au reste, on feint qu'Apollon aime les fleurs, parce que c'est lui qui les fait naître & on ajoute qu'il tua Hyacinthe qu'il aimoit, parce que s'il fait naître les fleurs par sa chaleur moderée, il les fait aussi mourir par sa chaleur excessive. Cela est fondé sur cette maxime qui dit.

*Struere ac destruere ejusdem potestatis est,*

*Que le même pouvoir fait bâtir & détruire.*

# FABLE SIXIEME.

## ARGUMENT.

*Les habitans d'Amathonte ville de Chypre, qui avoient accoutumé d'immoler tous les étrangers qui passoient de ce côté-là, sont metamorphosez en Taureaux par la colere de Venus; car elle ne put souffrir plus long-tems qu'on profanât par des sacrifices si detestables une Isle qui lui étoit consacrée.*

„ MAis, si vous me demandez si la „ ville d'Amathonte, se voudroit „ glorifier d'avoir mis au monde les Propetides, elle en a le même sujet que d'avoir engendré ces hommes cruels qui portoient des cornes sur la tête, & qui en „ furent appellez * Cerastes. Il y avoit „ chez eux un Temple consacré à Jupiter „ l'Hospitalier, dont l'Autel étoit toujours rempli de sang. Les étrangers qui „ passoient par-là, s'imaginoient que ce „ sang étoit des taureaux & des bêtes qu'on „ y immoloit, & prenoient pour une marque de la pieté des habitans, ce qui étoit un témoignage de leurs crimes. Car „ le sang qu'on y voyoit, étoit le sang „ des étrangers qui passoient par cette contrée, & qu'on immoloit dans ce „ Temple. Enfin Venus offensée de ces

„ dé-

* Cornus, κέρας, Corne.

Fig: 90.



„ déteftables facrifices, étoit près d'abandon-
„ ner les villes de Chypre, & de fortir de
„ cette Ifle : Mais, dit-elle en elle-même,
„ en quoi cette Ifle que j'aime, & ces
„ villes qui me font fi chères ont-elles fail-
„ li contre moi, & quels crimes ont-el-
„ les commis ? Il faut plutôt châtier ce
„ peuple impie par l'exil, ou par la mort;
„ & s'il y a quelque chofe entre la mort,
„ & l'exil, il faut en faire fon châtiment.
„ Mais quel milieu puis-je trouver, fi ce
„ n'eft de les punir par le changement de
„ leur être ? Tandis qu'elle étoit en peine de la forme qu'elle leur feroit prendre, elle jetta l'œil fur leurs cornes, & réfolut d'achever ce que la nature avoit commencé. En effet, elle leur laiffa leurs cornes, & les changea en de grands Taureaux.

## EXPLICATION.

### *Des Habitans d'Amathonte changez en Taureaux.*

C'Eft dommage que la coutume d'attribuer des Cornes aux maris trompez foit de nouvelle date, & qu'on n'en voie les premiers veftiges, que vers le temps de l'Empereur Hadrien, favoir dans les Ecrits d'Artemidore. Sans cela, outre qu'on n'eût pu trouver un meilleur moien d'expliquer l'avanture des Maris de Cypre, que par celle de leurs femmes qui fuit, ç'auroit été d'ailleurs attribuer à Venus une vangeance digne d'elle, qui aimoit à allumer des feux impurs, & qui fe plaifoit à punir les

 hom-

hommes en les pouſſant eux ou leur famille au crime. Mais encore une fois, ces cornes metaphoriques & ridicules, dont on fait aujourd'hui tant de peur aux gens mariez, ces cornes n'étoient pas alors le Symbole des époux trahis par leurs épouſes. Ainſi nous ſommes réduits à parler de cette fable comme les autres, c'eſt à dire à l'entendre ou des promontoires qui environnent l'Iſle de Cypre & qui lui ont fait donner le nom de *Cerafte* cornue; ou de la multitude des bœufs, qui y paiſſoient dans la campagne; ou de certaines tumeurs que les gens avoient à la tête, & qui donnoient peut-être lieu à des plaiſanteries: ou enfin de la ferocité & de la force des Amathuſiens, Car dire, comme quelques uns, que Venus étoit Reine de Cypre, & qu'irritée de la rebellion de ſes ſujets, elle les condamna à porter le joug comme des bœufs, d'autres peuvent le hazarder, s'ils veulent. Mais nous en condamnons la méthode. En effet quand on rencontre dans les monumens authentiques de l'hiſtoire un fait qui reſſemble aſſez à la métamorphoſe, qu'on y reconnoit les mêmes noms, que la ſcene eſt à peu près dans les mêmes temps & dans les mêmes lieux, il eſt naturel d'expliquer la fable par l'hiſtoire, en ſuppoſant que la premiere étoit fondée ſur la ſeconde. Mais fonder au contraire l'hiſtoire ſur la fable, c'eſt à dire conclure d'un recit fabuleux qu'il a dû arriver tel fait, c'eſt renverſer l'ordre, & au lieu d'expliquer une fable, en inventer une nouvelle.

FA-

## FABLE SEPTIEME,

### *ARGUMENT.*

*Venus change les Propetides en rochers, parce qu'elles la méprisoient.*

CETTE effroyable punition n'épouvanta point les Propetides. Elles furent même assez hardies pour soutenir que Venus n'étoit pas Déesse : Mais comme les injures qu'on fait aux Dieux ne demeurent jamais impunies, Venus se vengea de ces audacieuses filles par le feu d'impudicité qu'elle alluma dans leurs cœurs. On dit qu'elles ont été les premieres femmes qui se soient jamais prostituées, & qu'ayant perdu toute honte parmi les débauches & l'impudence, elles furent insensiblement changées en rochers.

### *EXPLICATION.*

*Des Propétides changées en Rochers.*

IL faut avouer que les Paiens ou n'avoient guères d'idées de la morale, ou manquoient bien de respect pour les Dieux. En effet voiez les actions qu'ils attribuent à ces Natures qu'ils adoroient, & les sentimens qu'ils leur donnent, vous n'y trouverez que du ridicule, du bas, du criminel. Cependant ce n'est encore rien, au prix de ce que la Re-

ligion & la Fable racontoient des vengeances que les Divinitez avoient tirées des hommes. Toutes avoient des défauts considérables. Tantôt elles n'étoient destinées qu'à punir des innocens; tantôt elles étoient outrées; d'autres fois elles étoient ridicules; souvent elles consistoient à pousser au crime ceux qu'elles regardoient: ainsi qu'il paroît par l'exemple des Propetides, auquel j'en ajouterai d'autres.

Cyanippe avoit offert des victimes à chaque Dieu, excepté à Bacchus, qu'il oublia par hazard. Le Dieu du vin n'entendit point raison. Il fait tomber Cyanippe dans l'yvresse, & celui-ci rencontrant sa fille dans un lieu obscur la viole sans la connoître. Voila déja deux crimes qui devoient ce semble suffire à la vindicative Divinité. Mais loin de là, il envoie une peste violente qui désole le païs, l'oracle ordonne que l'incestueux soit immolé, & la fille de ce malheureux est reduite à faire cette barbare fonction, après quoi elle se tue (*a*). Certes les auteurs de ces Romans puerils, qu'on appelle contes des Fées, ont mieux gardé la vraisemblance, lorsqu'ils décrivent la fureur jalouse de certaine vieille qu'on avoit manqué d'inviter à un repas (*b*).

Mais Bacchus n'est pas le seul, entre les mains de qui le crime soit devenu un instrument de vengeance. Venus irritée contre Diomede alluma dans le cœur de son épouse les flammes impures de l'amour. Elle se vangea de la même manière, des Dames qui avoient osé se parer d'un certain colier, pris dans son temple. Les Lemniennes avoient moins fait, puisqu'elles n'étoient coupables que d'habiter un lieu où elle avoit été surprise en flagrant délit avec Mars. Cependant elle leur communique une mauvaise odeur qui dégoute leurs maris de leurs caresses, & qui porte enfin ces malheureuses à se défaire de ces hommes délicats & diffi-

(*a*) Plutarque *in Parallel.*

(*b*) Voiez Babiole, Conte des Fées, où cette vieille est nommée Fanfreluche.

difficiles. Ce qu'elle fait contre les Scythes qui avoient pillé de ses Temples, & contre Philoctete, qui avoit tué Paris, est encore de la même espece. L'impudique Divinité leur donne un penchant monstrueux pour ceux de leur sexe, & une foule de forfaits continuels devient ainsi la punition d'un seul.

Que dirons nous maintenant de Minerve, de la sage Minerve, de Minerve protectrice de la Pudicité? Alcinöé, fille de Polybe & femme d'Amphilochus, refusoit de paier une ouvriere. Celle-ci se plaignit de cette injustice à la Déesse, qui inspira sur le champ à Alcinöé une passion ardente & criminelle pour Xantus. N'étoit-ce pas là un exploit noble, grand, digne de la sagesse & de l'équité d'une Divinité! Sur tout Minerve ne devoit elle pas s'applaudir beaucoup de sa conduite, lorsqu'elle vit l'infortunée Corinthienne se précipiter dans la mer, pour y éteindre un feu qui la dévoroit malgré elle? (c) En verité les Paiens auroient dû rougir, ou de dépeindre ainsi leurs Dieux, ou de les adorer.

Ainsi c'est une reflexion deraisonnable que celle des Mythologistes, qui nous veulent faire regarder la Fable des Propétides, comme un exemple de l'abandon où Dieu nous laisse, quand nous l'avons abandonné les premiers. Il ne s'agit ici de rien de semblable. Les Cypriennes avoient eu la sagesse ou l'impiété, si vous voulez, de detester le culte honteux de Venus. Comment cette infame Déesse satisfait-elle sa fureur? On ne peut pas dire qu'elle les abandonne à leur incontinence, car des femmes qui refusoient de participer aux mystères de Venus, il est apparent qu'elles étoient exemptes de ce vice. Que fait-elle donc? Elle les force à commettre des désordres qu'elles abhorrent, en changeant leur tempérament, peut-être en éteignant leur

(c) Voïez les articles Alcinoé, Helene, Egialée & Hypsipile du Dictionnaire de Bayle.

leur raison & en étouffant les cris de leur conscience, en un mot en leur ôtant la liberté de resister à son pouvoir. Qu'eussent fait de simples mortelles contre une Déesse toute puissante? Elles cederent, & j'ose le dire, elles ne perdirent néanmoins pas leur innocence. En effet si un Dieu irrité vouloit nous châtier en nous precipitant dans le péché, il faudroit qu'il produisit en nous, non seulement ce qu'il y a de physique dans le peché, savoir l'action, mais encore ce qu'il y a de moral, savoir la malice. Autrement il pourroit bien manquer sa vangeance, parce que, 1. libres comme nous sommes, il ne tiendroit qu'à nous de ne point faire ce qui est la matière du peché, & 2. que probablement nous manquerions aussi plus d'une fois de la malice qui en est la forme Mais pour qu'il operat en nous & cette matière & cette forme, il faudroit qu'en certaines occasions au moins il necessitât nos membres & notre volonté; & s'il les necessitoit, il n'auroit pas droit de nous imputer les fautes où nous nous plongerions alors. Donc il ne pourroit nous en punir avec justice, cè qui est pourtant la derniere fin qu'il rechercheroit, & nous demeurerions innocens, malgré les crimes que nous aurions faits. Combien pitoyables par conséquent étoient les Divinitez Païennes d'aspirer à une vangeance qui étoit incertaine, si elles laissoient la liberté aux hommes, indigne de leur sainteté, si elles l'ôtoient, & injuste, si néanmoins ils les punissoient? Ne comparons donc point la conduite de Dieu abandonnant les hommes à leurs sens reprouvez avec celle de Venus contraignant les Propétides à se prostituer. Encore une fois, il n'y a rien de semblable, quoi qu'en disent les Mythologistes.

D'ailleurs ils ont mieux rencontré, lors qu'ils supposent que la metamorphose de ces femmes en rochers est une image de l'impudence de celles qui imitent leur débauche. Car elles ont d'ordinaire un front dur & insensible, & elles ne rougissent d'aucune bassesse, Et on ne doit pas s'en étonner.

Quand


Fig: 91.

Quand on a pu paſſer par deſſus les ſentimens naturels au ſexe, juſqu'au point de ſe ſacrifier à la luxure publique, doit-il reſter encore quelque pudeur, & peut-on trouver quelque choſe de honteux ? C'eſt pourquoi je croirois volontiers que l'effronterie des Cypriennes a fait imaginer cette fable, & que le couroux de Venus contre elles ne fut qu'une allegorie, pour exprimer l'excès de leur proſtitution; d'autant plus que l'Iſle de Chypre fut toujours le ſéjour favori de cette Déeſſe, & qu'elle y avoit une infinité de temples, & de Devots, qui lui ſacrifioient en plus d'une manière.

---

## FABLE HUITIEME.

### ARGUMENT.

*Pygmalion voyant l'impudicité des Propetides, en conçoit une ſi grande haine pour toutes les femmes, qu'il fait reſolution de ne ſe marier jamais. Cependant il devint amoureux d'une ſtatuë d'yvoire qu'il avoit faite lui-même; & par les prieres qu'il fit à Venus, cette ſtatuë ayant été animée, il l'épouſa & en eut un fils appellé Paphus, qui fit bâtir dans Cypre une ville qui porte ſon nom.*

LORSQUE Pygmalion eut vû leur débauche, & leur impudicité monſtrueuſe, il eut une telle horreur de tant de vices que la nature a donnez aux femmes, qu'il réſolut de vivre ſeul, & vécut long-tems ſans ſe vouloir marier. Cependant comme il étoit excellent Sculpteur, il fit une ſtatuë d'yvoire ſi admirable, & ſi belle, qu'il ne

peut naître de plus belle femme, & devint amoureux de son ouvrage. Cette statuë representoit une fille, vous eussiez dit qu'elle étoit animée, & qu'il n'y avoit rien qui l'empêchât de se mouvoir, & de regarder ceux qui la voyoient, que la honte & la pudeur, tant l'art étoit bien caché, & imitoit parfaitement ce que peut faire la nature. Pygmalion charmé des beautez qu'il lui avoit lui-même données, conçut de l'amour pour cette statuë qui n'en pouvoit ressentir. Comme il en en fut lui-même trompé aussi-bien que tous les autres, il la touchoit souvent pour être assuré, si c'étoit un corps de chair ou seulement un corps d'yvoire, & quand il l'avoit touchée, il ne pouvoit encore avouer que ce ne fût que de l'yvoire. Il lui donnoit des baisers & croyoit en recevoir, il lui parloit, il l'embrassoit & croioit lui faire mal de la serrer en l'embrassant. Il ajoutoit à ces caresses des paroles amoureuses; il lui faisoit tous les présens qui ont accoutumé de plaire aux filles; il lui présentoit tantôt des coquilles, tantôt des oiseaux, tantôt des grains d'ambre, comme c'étoit peut-être la mode de ce tems-là. Il la revêtit de beaux habits, il lui mit des bagues aux doigts, & un collier au col, il lui donna des pendans d'oreilles, & lui fit porter des chaînes d'or. Il prenoit plaisir à la voir parée de la sorte; mais elle ne

lui

lui plaisoit pas moins quand elle étoit toute nuë. Il lui fit faire un beau lit où il couchoit avec elle ; il l'appelloit sa femme, ses délices, son amour ; & comme si elle eût eu du sentiment des caresses, & des bons traitemens qu'il lui faisoit, vous eussiez dit qu'il avoit peur de la blesser, quand même il la couchoit sur de la plume. Cependant on celebroit dans l'Isle de Chypre la grande fête de Venus, on lui immoloit des vaches blanches à cornes dorées, ses Autels fumoient de l'encens que tout le monde y répandoit. Pygmalion, comme les autres, ne manqua pas de s'y présenter avec des offrandes, mais en crainte & en tremblant. „ O Dieux, dit-il, s'il „ est vrai que vous puissiez toutes choses, „ permettez que j'aye pour femme une fem„ me qui ressemble à cette statuë d'yvoire „ qui est si digne d'être aimée : car il n'eut pas la hardiesse de demander sa statuë pour femme, & de prier les Dieux qu'ils lui inspirassent la vie. Néanmoins Venus, qui étoit présente à cette fête qu'on celebroit à son honneur, entendit bien ce qu'il demandoit, & pour lui donner une marque que sa priere avoit été favorablement écoutée, elle fit paroître trois fois une flamme, qui monta en l'air en forme de pointe. Lorsque Pygmalion fut retourné en son logis, il alla revoir cette maîtresse insensible,

ble, qu'il avoit laissée au lit. Il s'assit auprès d'elle, il la caresse, il la baise, mais il lui sembla en la baisant qu'elle avoit de la chaleur. Il recommence à la baiser, il lui touche le sein, il sentit que l'yvoire s'amollissoit, que sa dureté cedoit à ses doigts comme feroit de la cire que le Soleil amollit, & que la main qui la manie, trouve capable de toutes formes. Tandis qu'il s'étonnoit d'un changement si merveilleux, qu'il ne se réjouïssoit qu'avec incertitude s'il devoit se réjouïr, & que de peur de se laisser tromper par sa passion, il touchoit & retouchoit ce qu'il souhaitoit si fortement, ce corps d'yvoire devint de chair, & enfin le mouvement du cœur, & le battement des veines assurerent Pygmalion, que sa joïe étoit veritable. En même-tems il rendit graces à Venus, & commença à baiser, non pas l'image d'une belle bouche, mais en effet une belle bouche. Cette fille sentit ses baisers, & rougit de les recevoir, & alors ouvrant les yeux, elle ne vit pas plutôt la lumiere que son amant & son mari. La Déesse qui avoit fait ce mariage, y voulut aussi assister, & après neuf mois accomplis cette femme autrefois d'yvoire, accoucha d'un fils qui fut appellé Paphus, & dont toute l'Isle a pris son nom.

# EXPLICATION

## *De Pygmalion amoureux d'une ſtatue.*

PYgmalion dont Ovide fait un ſimple ſtatuaire, eſt traité de Roi de Cypre par Arnobe, & ſelon Porphyre, il monta ſur le throne après Belus, ſon père, qui étoit Phenicien de nation. Il y a apparence qu'il vivoit avant la guerre de Troie, ſi nous en croions Apollodore, qui lui donne pour fille Metharme épouſe de Cinyras, car ce dernier regnoit dans l'Iſle de Cypre, lorſque les Grecs faiſoient la guerre aux Troiens. D'ailleurs on ne ſait quel ſorte d'homme c'étoit. Seulement Clement Alexandrin & Arnobe rapportent qu'il pouſſa l'impiété & l'incontinence, juſqu'à faire mettre dans ſon lit une ſtatue de Venus, venerable par ſon antiquité & par la devotion des Peuples, pour gouter avec elle de ſales plaiſirs.

Voila apparemment ce qui a fait imaginer le recit qu'on vient de voir dans Ovide. On aura trouvé plus de nouveauté à dire qu'un homme etoit devenu amoureux d'une ſtatue qu'il avoit faite, car le cas de Pygmalion n'étoit pas ſans exemple, ainſi qu'il paroît par l'hiſtoire de la Venus & du Cupidon que Lucien a décrite. D'un autre côté, il y a quelque choſe de moins choquant dans ce ſecond tour. En falloit il d'avantage à des Poëtes, pour les engager à le prendre?

Au reſte on en peut faire une application juſte & naturelle à l'amour tendre que les hommes ont d'ordinaire pour leurs ouvrages. Comme ils ſe reproduiſent, pour ainſi dire, en eux, & que ce ſont les images & les enfans de leur eſprit, ils leur tranſportent une partie des ſentimens qu'ils ont pour eux-mêmes. Ils ſe complaiſent intérieurement dans la vue des perfections qu'ils y ont miſes ou cru mettre. Leur imagination ſe repréſente l'admiration qu'ils ſe perſuadent qu'on aura pour eux, pen-

pendant une longue ſuite de ſiecles, & c'eſt une eſpece de ſeconde vie, qu'ils regardent comme ajoutée à celle dont ils jouiſſent. Il n'eſt donc pas étonnant que chacun ſoit épris de ſes productions, puiſque les aimer, ce n'eſt que s'aimer ſoi-même, ce qui eſt très-naturel. Il ne faut pas même trouver à redire à ces premiers tranſports, qu'un Auteur reſſent quelques fois en faveur d'un ouvrage défectueux à la verité, mais qui vient de naitre. Son imagination eſt encore dans ſon premier feu, & il n'a eu, ni le loiſir de conſulter ſa raiſon, ni aſſez de ſens froid pour l'entendre. Ainſi il ne peut en avoir apperçu les défauts, ou du moins il n'a pas eu le temps de rappeller ſon courage, & il manque de la reſolution néceſſaire pour corriger. Il faut donc attendre qu'il ſoit revenu à lui-même, & que ſon ame ſoit remiſe dans une aſſiete tranquille. Alors il conſidérera avec des yeux indifférens ce qu'il a fait. Il ne ſe pardonnera plus des penſées fauſſes, ſous prétexte qu'elles ſont brillantes, des expreſſions dures, ſous prétexte qu'elles ſont hardies, des manières de penſer exagérées & chimeriques, ſous prétexte qu'elles ſont nouvelles & profondes. Encore moins ſe dira-t'il à lui-même que certaines fautes qu'il découvre, il eſt inutile de les retrancher, parce qu'elles échaperont aux yeux des autres, à la faveur de l'éclat qui les environne. Au contraire, il craindra que ſon amour propre ne lui ait caché bien des choſes défectueuſes, & plus il aura d'habileté, plus il ſe défiera de lui-même, parce qu'à proportion de ſes progrès, il aura acquis une haute idée de la perfection, & qu'il n'oſera ſe flatter de l'avoir remplie. Mais il faut l'avouer, on trouve peu de ces hommes modeſtes, parce qu'il en eſt peu de raiſonnables, & qui ſoient parvenus à connoitre la perfection. Bien loin de là, nouveaux Pygmalions, ils cheriſſent toute leur vie ce qu'ils ont fait, & tandis qu'ils y voient mille beautez qui échapent à la penetration des autres, ils n'y reconnoiſſent aucun défaut.

FA-

# FABLE NEUVIEME

## ARGUMENT.

*Myrrhe est amoureuse de Cynire son pere, & couche avec lui sans qu'il le sache, & s'étant retirée dans une Isle, elle est changée en cet arbre, d'où l'on voit couler la Myrrhe.*

CYNIRE nâquit aussi de cette femme, & s'il n'eût jamais eu d'enfans, on eût pû l'estimer heureux. Je vous ferai ici le recit d'une chose épouvantable, mais gardez-vous de l'écouter, ô filles qui aimez l'honneur ! ô peres qui craignez la honte ! Ou si mes paroles sont assez douces pour attirer votre attention, ne croyez pas ce que je dis, croyez que je vous conte une Fable. Que si pourtant vous croyez que ce crime ait été commis, croyez aussi que le châtiment a de bien près suivi ce crime. Mais si la nature permet qu'on y trouve la vrai-semblance, je me réjouïs pour la Thrace, & sur tout pour notre païs, d'être éloigné de ces regions d'où l'on a vû sortir tant d'horreur & des prodiges si inouïs. Que l'Arabie ne se vante point d'être feconde en tant d'arbres precieux, puisqu'elle porte aussi la Myrrhe, dont la naissance est plus honteuse que sa nouveauté n'est estimable.

mable. Ne dis point, deteſtable Myrrhe, que c'eſt l'amour qui t'a fait faillir! Il nie d'avoir été l'auteur d'une paſſion ſi étrange, il ſoûtient que ſes traits en ſont innocens, & juſtifie ſes feux & ſes fléches d'un crime ſi abominable. Ce fut l'une des trois Furies qui t'inſpira ces honteux tranſports. Ce fut une flame infernale qui te vint embraſer le cœur. Veritablement c'eſt un crime que de haïr ſon pere, mais l'aimer, comme tu fais, eſt un plus grand crime que de le haïr. On voit venir de tous côtez de grands Princes qui te recherchent. La jeuneſſe de l'Orient la plus noble, & la plus parfaite diſpute à qui gagnera ton amour. Choiſis un mari parmi tant d'amans, & ne regarde pas celui dont tu ne peux faire le choix. A la verité elle reconnut la honte de ſa paſſion, & fit quelque reſiſtance à une amour ſi prodigieuſe. „ Où me laiſſai-je tranſporter, & que „ veux-je faire, dit-elle! O Dieux, ô „ pieté, ô reſpect, donnez-moi d'autres „ penſées, empêchez un ſi grand mal, op- „ poſez vous à mon crime, ſi neanmoins „ c'eſt un crime que d'aimer comme je „ fais, car enfin la pieté ne défend pas „ d'aimer ſon pere. Tous les autres ani- „ maux ſe mêlent indifferemment les uns „ avec les autres, ſans offenſer la nature. „ On ne trouve point étrange qu'une va-

„ che

„ che conçoive du Taureau qui fut son „ pere, ni une Jument du Cheval dont el„ le est née. Le Bouc fait l'amour aux „ Chevres qui sont ses filles, & les Oiseaux „ font leurs nids avec ceux qui les ont cou„ vez. O que les animaux sont heureux, „ à qui ces libertez sont permises! Faut-il „ donc que les hommes nous ayent fait „ des loix si cruelles, & que ces loix nous „ défendent ce que la nature nous permet? „ On dit pourtant qu'il y a des peuples, „ chez qui la mere épouse son fils, & le „ pere épouse sa fille, chez qui l'amitié pa„ ternelle s'augmente encore par l'amour. „ Ha, que je suis miserable, de n'être pas „ née en ces regions heureuses, puisque je „ ne suis génée que par la condition des „ lieux où la fortune m'a fait naître! Mais „ ne puis-je m'empêcher de retomber dans „ ces pensées? Retirez-vous de mon es„ prit, esperances défenduës; il est digne „ d'être aimé, mais d'être aimé comme „ pere. Donc si je n'étois pas la fille du „ grand & fameux Cynire, je pourrois é„ pouser Cynire, & parce que je suis à lui, „ il m'est impossible d'être à lui. Ainsi „ l'alliance qui est entre nous, m'est une „ funeste alliance, & si j'étois étrangere, „ j'en serois plûtôt aimée? Que dois-tu „ faire, malheureuse? Il faut t'éloigner „ de ces lieux & abandonner ta patrie, si

„ tu

„ tu peux quitter ton crime. Mais cette
„ amour déteſtable eſt la chaîne qui m'y
„ retient, elle veut que je demeure auprès
„ de Cynire, pour le voir, pour le tou-
„ cher, pour lui donner des baiſers, s'il
„ ne m'eſt pas permis de rien eſperer da-
„ vantage. Que dis-tu, malheureuſe fille,
„ & que peux-tu plus eſperer ? Ne ſens-
„ tu pas que ta paſſion te veut faire vio-
„ ler les noms & les droits de la nature ?
„ Serois-tu la rivale de ta mere, & l'adul-
„ tere de ton pere ? Voudrois-tu que l'on
„ t'appellât & la mere de ton frere, & en
„ même-temps la ſœur de ton fils ? Ne
„ craindras-tu point ces Furies, qui pu-
„ niſſent les grands crimes, & qui ſont
„ toûjours devant les yeux, & dans le cœur
„ des coupables avec leurs ſerpens & leurs
„ flambeaux ? Tandis que ton corps eſt
„ encore pur d'un crime ſi abominable,
„ n'en ſouille pas ton eſprit, & n'outrage
„ pas la nature par un amour ſi furieux.
„ Suppoſé que ton pere veuille ce que tu
„ veux, la choſe même le défend. Enfin
„ Cynire a trop de vertu pour vouloir ce
„ que tu veux, & je voudrois que ſa ver-
„ tu fût changée en une fureur qui reſſem-
„ blât à la mienne."

Ainſi elle s'entretenoit en elle-même; & cependant Cynire qui ne ſavoit à qui la promettre, de tant de Princes qui la recherchoient,

enoient, voulut savoir sa volonté, & lui demanda lequel elle aimoit le mieux. D'abord elle demeura comme muette, & le regardant d'un œil qui eût fait connoître son amour à tout autre qu'à son pere, elle ne lui répondit que par des larmes. Cynire croyant que ses pleurs étoient les marques de la pudeur & de la crainte d'une fille, lui défendit de pleurer, essuya lui-même ses larmes, & la baisa pour lui donner plus d'assurance. Elle prit à ces baisers plus de plaisir qu'elle ne devoit ; enfin Cynire lui ayant demandé quel mari elle souhaittoit : „ J'en souhaiterois un, dit-elle, qui „ ressemblât à mon pere ". Il loua cette réponse qu'il n'entendoit pas, & que pourtant il croyoit entendre. „ Ainsi, lui dit- „ il, soyez toujours sage ; & à ce mot el- „ le baissa les yeux en terre, comme ayant honte que son pere donnât le nom de sagesse à sa fureur & à son crime. Cependant lorsque la nuit avoit endormi tout le monde, son amour la faisoit veiller, & lui inspiroit des inventions pour mettre en effet ses desirs. Tantôt elle se desespere, tantôt elle veut tenter ce qui lui est venu dans l'esprit, mais en même-temps elle en a honte ; elle veut faire toutes choses, & ne sait ce qu'elle veut faire. Comme un grand arbre que plusieurs coups ont ébranlé, & qui n'attend plus qu'un coup pour tomber,

ber, ſemble être en doute où il tombera, & fait apprehender ſa chute de quelque endroit qu'on le regarde ; ainſi l'eſprit de Myrrhe agité par tant de paſſions diverſes, balance entre l'une & l'autre, & prend ſon poîds de tous côtez. Elle eſt toujours en inquiétude, elle ne trouve point de repos, & n'en eſpére que de la mort. Auſſi ſe reſolut-elle de mourir, & en même-temps elle attacha ſa ceinture à une ſolive de la chambre, & comme elle étoit prête de s'étrangler : „ Adieu, dit-elle, mon cher Cy-„ nire, au moins je meurs pour me punir „ d'une amour que mon pere eût condam-„ née ". On dit que comme elle ſe lioit le col, & qu'elle prononçoit ces paroles, ſa nourrice, qui étoit à l'entrée de la chambre, entendit ſa voix & ſes ſoupirs. De ſorte qu'étant accouruë, elle fit un effort pour ouvrir la porte, & voyant le triſte appareil que Myrrhe avoit fait pour mourir, elle s'écrie, elle ſe frappe l'eſtomach, & coupe promptement le lien qui ſerroit déja le col de cette malheureuſe fille. Ainſi l'ayant empêchée de mourir, elle l'embraſſa en pleurant, & lui demanda la cauſe d'un ſi effroyable deſeſpoir. Mais Myrrhe ne lui fit point de réponſe, elle demeura les yeux en terre, ſans parole, & ſans mouvement avec une douleur extrême qu'on eût découvert ſon deſſein. La vieille la prie

&

& la presse de lui découvrir son mal, & l'en conjure par toutes les choses qui sont capables de l'émouvoir. Mais Myrrhe ne la veut point écouter, & au lieu de lui répondre, elle lui témoigne de l'aversion. Toutefois la nourrice ne laisse pas de la presser; & non seulement elle lui jure de garder le secret, mais de lui donner du secours. „ Non, non, lui dit-elle, ma „ vieillesse ne m'empêchera pas de vous „ servir. Si c'est l'amour qui vous tour„ mente, j'ai des charmes pour vous en „ guerir. Si quelqu'un vous a charmée, „ je saurai rompre l'enchantement par un „ enchantement plus fort. Si c'est la co„ lere des Dieux dont vous sentiez les ef„ fets, nous pourrons la surmonter par la „ force des sacrifices. Que m'imagine„ rois-je outre tout cela ? Votre maison, „ & votre fortune sont en un état floris„ sant, & votre Pere, & votre Mere sont „ heureux en toutes choses. Myrrhe a„ yant ouï nommer son Pere, jetta un soû„ pir qui fit juger à sa nourrice que son „ mal venoit de l'amour; mais elle n'a„ voit garde de s'imaginer qu'il vint d'u„ ne amour si détestable. Elle continuë „ donc de la presser, & la conjure de lui „ découvrir son mal de quelque nature „ qu'il puisse être, & la prenant sur ses „ genoux & l'embrassant en même-temps :

„ Nous le savons, lui dit-elle, vous ai-
„ mez; ne craignez point de me le dire,
„ & croyez que je vous pourrai bien ser-
„ vir sans que votre pere le sache. A ces
„ paroles de la nourrice, Myrrhe se leve
„ comme en furie, & se jettant sur son
„ lit: Retirez-vous, lui dit-elle, & ne
„ me faites point de honte. Retirez-vous
„ encore une fois, ou cessez de me de-
„ mander le sujet d'un si grand mal, ce
„ que vous voulez savoir est un crime é-
„ pouvantable ". La vieille s'étonna du discours de Myrrhe, & lui tendant ses mains tremblantes de crainte & de vieillesse, elle se jetta à ses pieds. Et tantôt en la flattant, & tantôt en la menaçant de publier le dessein qu'elle avoit fait sur sa propre vie, elle promit son secours aux fautes mêmes de son amour, si elle vouloit se découvrir. Myrrhe se réveilla à cette espece de menace, comme de quelque profond sommeil; mais se laissant aller la tête sur le sein de sa nourrice, elle ne jettoit que des larmes, quand on croyoit qu'elle alloit parler. Elle ouvrit souvent la bouche afin de confesser son crime, & autant de fois elle la ferma. Mais enfin, en se couvrant le visage de honte; „ O, dit-elle,
„ que j'estime ma mere heureuse d'avoir
„ un mari comme le sien ". Et sans parler davantage elle continua de soûpirer. La

 nour-

nourrice, qui entendit ce que Myrrhe lui vouloit dire, fremit d'horreur à ce discours, & tâcha par des rémontrances d'éteindre un feu si prodigieux. Mais bien que Myrrhe reconnoisse qu'on ne lui dit pas des faussetez, elle est resoluë de mourir, si elle ne jouït de son amour. „ Vivez donc, lui dit sa nourrice, & je „ vous ferai jouïr ", mais l'horreur lui ferma la bouche, elle n'osa dire, de votre pere, & par un serment detestable, elle confirma sa promesse. C'étoit au temps que les femmes revêtuës de blanc celebroient la fête de Cerès, durant laquelle on lui offroit les premices des fruits qu'elle donne. Au reste pendant cette fête elles s'abstenoient neuf nuits durant de coucher avec leurs maris, & la Reine étoit du nombre de celles qui la celebroient. De sorte que comme Cynire couchoit seul en ce temps-là, & qu'un soir il étoit échauffé de vin, cette nourrice trop prompte à favoriser un crime, lui vint doucement parler d'amour. Elle lui montra des feux veritables sous un nom feint & supposé. Elle lui dit qu'une fille à qui elle donna un nom à sa fantaisie, l'aimoit passionnément, elle la dépeignit si belle qu'il en devint amoureux, & lorsqu'il eut demandé son âge, elle dit qu'elle étoit de l'âge de Myrrhe, & qu'elle n'étoit pas moins aimable. Enfin le Roi

 lui

lui ayant commandé de l'amener, elle vint trouver sa maîtresse, & en entrant dans sa chambre : „ Réjouïssez-vous, dit-elle, „ nous avons remporté la victoire ". Cette malheureuse fille qui souhaittoit cette nouvelle, n'en reçut pas toutefois une joie parfaite & accomplie, & son cœur en la recevant, ne laissa pas de concevoir je ne sai quelle tristesse qui lui presageoit quelque malheur. Cependant elle ne laissa pas de s'en réjouïr, tant il y avoit de désordre & de confusion dans son ame. Enfin lorsque la nuit fut venuë, & qu'elle eut mis par tout le silence, Myrrhe courut à son crime. Mais la Lune qui en eut horreur, s'enfuit du Ciel pour n'en être pas le témoin. Tous les Astres se cacherent dans des nuages obscurs; la nuit ne parut point accompagnée de ses clartez ordinaires : Icarie couvrit son visage, & ensuite sa fille * Erigone qui fut élevée dans le Ciel par cette noble & pieuse amour, qui la fit mourir pour son pere. Trois fois Myrrhe trébucha contre le seuil de la porte, qui sembloit la repousser pour la détourner de ce crime, & trois fois elle en-

ten-

* Icarie son pere fut tué par des bergers, & sa fille pleura de telle sorte qu'elle en mourut.

Il fut changé en ce signe qu'on appelle Bootes, & Erigone en celui du Zodiaque qu'on appelle la Vierge.

tendit le chant funeste d'un hibou qui n'annonce que des infortunes. Néanmoins elle ne laissa pas d'avancer, la nuit la rendit plus hardie, & lui ôta beaucoup de sa honte Elle tenoit de la main gauche la main de sa nourrice qui la conduisoit, & de la droite elle cherchoit le chemin. Ainsi elle approcha de la chambre, ainsi elle en poussa la porte, & lorsqu'elle y fut entrée les jambes commencerent à lui trembler, le sang & la couleur se retirerent de son visage, & à mesure qu'elle avance, le courage l'abandonne. Plus elle est proche de son crime, plus elle en reconnoît l'horreur, elle se repent de son entreprise, le remords la persecute, elle voudroit s'en retourner en même état qu'elle est venuë. Mais comme elle feignoit d'avancer, la vieille la tira par la main, & la fit entrer dans le lit, & la mit presque malgré elle entre les bras de son pere. Le pere reçut sa fille comme il auroit reçû sa femme, & connoissant qu'elle avoit peur, il la rassura lui-même, & peut-être qu'à cause de l'âge il l'appella aussi sa fille, & que Myrrhe l'appella son pere, afin de rendre par ces noms le crime plus abominable. Au reste elle sortit grosse du lit de son pere, & dès la premiere fois qu'elle y entra, elle en emporta des marques d'une si étrange brutalité. La nuit suivante redoubla le crime, qui

fut continué durant plusieurs nuits. Mais enfin Cynire curieux de voir son amante, fit apporter de la lumiere, & connut son crime & sa fille. Je vous laisse à juger de l'étonnement de ce Prince, la douleur lui retint la voix, & il courut à son épée, comme feroit un furieux pour se venger sur sa fille, & de sa faute & de la sienne. Myrrhe prit la fuite, & les tenebres la favoriserent. Elle se déroba de la mort, à la faveur de la nuit, & après avoir couru durant neuf mois par l'Arabie, enfin la lassitude & le travail l'obligerent de s'arrêter dans la Sabée. Alors comme elle ne pouvoit plus porter le fardeau dont son crime l'avoit chargée, & qu'elle ne savoit elle-même ce qu'elle devoit demander aux Dieux, elle leur fit cette priere entre la crainte de la mort & le dégoût de la vie. „ O Dieux, si vous entendez les cris „ de ceux qui confessent leurs fautes, je „ l'avouë, je le confesse, il n'y a rien „ que je ne merite, & je ne refuse pas „ mon supplice. Mais afin que je ne de„ meure pas au monde pour être l'oppro„ bre & le scandale des vivans, & que „ je ne descende pas aux Enfers pour fai„ re de l'horreur aux morts, ne souffrez „ pas que je vive, & ne souffrez pas que „ je meure. Separez-moi, justes Dieux, „ d'avec les morts & les vivans. Otez-

„ moi

„ moi la vie, & ne me donnez pas la mort;
„ & par un coup de votre puissance, fai-
„ tes que je sois encore, & tout ensemble
„ que je ne sois plus ". Les Dieux lui firent connoître qu'ils écoutent les criminels qui s'accusent eux-mêmes de leurs fautes. Au moins les derniers mots de sa priere furent suivis de l'effet qu'elle leur avoit demandé. Car comme elle parloit encore la terre lui couvrit les pieds, qui s'étendirent en racines, & devinrent, pour ainsi dire, le fondement d'un grand arbre. Les os tinrent la place du tronc, la moelle demeura dans le milieu comme elle étoit auparavant. Le sang se convertit en cette humeur qui entretient la vie des arbres, ses bras s'éleverent en de grandes branches, ses doigts en de plus petites, & sa peau s'endurcit en forme d'écorce. Ainsi le bois montant peu à peu, enfermoit déja son ventre; & comme il lui cachoit le sein, il alloit aussi lui cacher le col, mais sans differer davantage, Myrrhe s'enfonça dans ce bois qui montoit trop lentement pour contenter son desespoir, & de honte & de douleur elle se cacha pour jamais dans cette écorce nouvelle. Mais bien qu'avec sa forme elle ait perdu le sentiment, elle ne laisse pas de pleurer. Ce sont toutefois des larmes qui ne coulent que pour sa gloire, & les Dieux que toucha son repentir, &

 à qui

à qui il fut agreable, les ont renduës precieuses. En effet elles se changent en une espece de gomme, qui porte encore le nom de Myrrhe, & qu'on estimera toûjours comme un present venu du Ciel.

---

## FABLE ONZIEME.

### ARGUMENT.

*Adonis nâquit de l'amour incestueux de Myrrhe, & lorsqu'il fut devenu grand, il fut autant aimé de Venus, que Cynire avoit été aimé de sa fille.*

CEPENDANT l'enfant qui avoit été conçu d'un inceste si prodigieux ne laissa pas de se conserver, & de croître dans le tronc de cet arbre en quoi sa mere avoit été convertie; & lorsque les neuf mois furent expirez, il chercha un chemin pour sortir de cette prison. L'Arbre paroissoit plus enflé par le milieu que par les autres endroits, & les douleurs de l'enfantement commencerent à presser la mere; mais ce furent des douleurs que la parole ne pût exprimer; & celle qui en sent les atteintes, ne peut appeller à son secours la Déesse qui peut l'assister. Toutefois vous eussiez dit que cet arbre vouloit faire des efforts & qu'il souffroit de la violence, au moins il fit paroître sa douleur par un fleuve


Fig: 92.

ve de ses larmes, qu'il ne jettoit auparavant que goutte à goutte. Mais Lucine, que la malheureuse Myrrhe ne pouvoit pas appeller, ne laissa pas de venir; & après l'avoir touchée avec une main favorable, & avoir prononcé les paroles qui ont la force & la vertu de rendre les accouchemens heureux, le tronc de l'arbre se fendit, & il en sortit un enfant que les Naïades reçûrant, & qu'elles oignirent des larmes de sa mere. Cet enfant étoit si beau que l'Envie même eût été contrainre de l'admirer. Il ressembloit à ces amours que l'on represente nuds dans les tableaux; & si vous eussiez voulu qu'il n'y eût point de difference entre les amours & cet enfant, il eût fallu seulement lui donner un carquois, ou ôter aux autres leurs fléches.

Le temps passe insensiblement, sa legereté nous trompe, & il n'y a rien de plus vîte que les années. Cet enfant dont la sœur étoit la mere, & dont le grand-pere étoit le pere, cet enfant qui n'aguere étoit caché sous l'écorce d'un arbre, cet enfant qui venoit de naître, & qu'on admiroit n'aguere par les beautez de son enfance, devint grand, & devint homme: Et homme qu'il étoit alors surpassoit de telle sorte l'enfant qu'il avoit été, qu'il donna de l'amour à la mere même de l'Amour, & vengea sur cette Déesse les folles passions de sa mere.

Un jour que l'Amour baiſoit ſa mere, & qu'il ſe jouoit avec elle, il la perça, ſans y penſer, d'une de ſes fléches qu'il a toûjours dans les mains. Venus qui en ſentit la douleur, le repouſſa de la main, mais la playe étoit plus profonde que l'apparence ne le témoignoit, & ce fut de cette fléche qu'elle fut bleſſée pour Adonis, qui commença en même-temps à devenir le plus cher objet, & la ſeule penſée de cette Déeſſe. Ainſi elle mit en oubli les rivages de Cythere, elle ne ſe ſoucia plus, ni de Paphos, ni de Gnide, ni d'Amathonte. On ne la voit plus dans le Ciel, elle prefere Adonis au Ciel, elle l'embraſſe, elle l'accompagne par tout. Et cette Déeſſe qui avoit accoûtumé de demeurer toujours à l'ombre, de ne vivre que dans la molleſſe, & d'ajoûter à ſes beautez ce que l'artifice y peut ajoûter, ayant la robe retrouſſée juſqu'au deſſus du genou à la maniere de Diane, court maintenant ſur les montagnes, dans les bois, dans les buiſſons & au travers des rochers. Elle encourage les chiens d'Adonis, elle ſuit avec lui les bêtes dont la chaſſe n'eſt pas dangereuſe, comme les liévres, les daims & les cerfs. Mais elle craint les loups & les ſangliers, & ne veut point ſe divertir à courir aprés des ours, & à ſuivre des lions, qui ne ſe repaiſſent que de ſang. Comme elle

elle ne prenoit pas plaisir à la chasse de ces animaux, elle tâcha autant qu'il lui fut possible, d'en retirer Adonis. „ Montre ton adresse & ta force, lui dit-elle,
„ contre les animaux qui fuïent, & croi
„ qu'il est dangereux de montrer de la
„ hardiesse contre la furie des autres.
„ Prens garde, mon cher Adonis, que
„ ton courage ne me coûte point de pleurs,
„ & qu'une image de vaine gloire ne te
„ coûte point trop cher. Ne poursuis
„ point les bêtes à qui la nature a donné
„ des armes, & qui ne savent épargner
„ personne. Elles ne considereront ni ton
„ âge, ni ta beauté; & ce qui a charmé
„ Venus, ne charmera pas des lions & des
„ sangliers, ni les autres bêtes sauvages.
„ Les sangliers portent des foudres en
„ leurs défenses, & les lions ont une rage
„ qui ne les abandonne jamais. Enfin
„ je ne puis aimer ces sortes d'animaux;
„ & si tu veux en savoir la cause, je te la
„ dirai volontiers avec une vieille histoire
„ dont l'avanture t'étonnera. Mais je t'a-
„ voue que je suis lasse; allons-nous as-
„ soir sur l'herbe à l'ombre de ce peu-
„ plier ". Ainsi ils s'assirent l'un auprès de l'autre sur un lit de fleurs & de gason, & en même-temps Venus s'appuyant la tête sur Adonis, commença à lui conter cette Histoire qu'elle ne put achever sans inter-

terrompre son discours, par une infinité de baisers.

## EXPLICATION

### *De Myrrhe convertie en Arbre.*

AVant que de parler de Myrrhe, il est à propos de dire quelque chose de Cinyras, Roi de Cypre ou d'Assyrie, son père. C'étoit un Prince ingénieux, beau, & célébre par la connoissance qu'il avoit des choses futures, & par beaucoup d'autres endroits. Pline lui attribuë l'invention de plusieurs sortes d'instrumens. Hyginus lui rapporte la fondation de trois Villes, Paphos, Cinyrée & Smyrne. Il avoit acquis tant de richesses, qu'elles passérent en proverbe, ainsi que celles du fameux Crœsus. D'ailleurs il s'immortalisa par l'institution des cérémonies de Venus Paphienne, dont il voulut que le sacerdoce fût hereditaire dans sa famille, & à qui il éleva plusieurs temples, ce qui donna peut-être lieu à la fable racontée dans l'Anthologie, qu'il avoit eu beaucoup de part aux bonnes graces de cette Déesse. Qui croiroit, après ce qu'on vient de voir, qu'un tel Prince ait été l'objet de l'indignation des anciens Peres! C'est pourtant une chose vraie, & il faut convenir, que si ce qu'ils lui imputent est fondé, ils ont eu raison. Car ils lui reprochent d'avoir fait une Déesse d'une Concubine nommée Venus, &, pour me servir des termes de Clement Alexandrin θειάσαι πόρνην πολῖτιδα, d'avoir introduit dans le ciel une femme perdue. Voici entre autres comme Firmicus Maternus d'écrit ce désordre. *Audio Cinyram Cyprium templum amicæ meretrici donasse, ei erat Venus nomen. Incitasse etiam Cypriæ Veneri plurimos, & vanis conjurationibus deputasse, statuisse enim ut quicumque initiari vellet secreta Veneris sibi tradita, assem in manum*

*mercedis nomine Dea daret. Quod secretum quale sit, omnes taciti intelligere debemus, quia hoc ipsum propter turpitudinem manifestius explicare non possumus. Bene amator Cinyras meretriciis legibus servit. Consecrata Veneri à sacerdotibus suis stipem dari, jussit ut scorto.* Quel déreglement! On instituoit des mystères dont le rituel portoit que celui qui étoit initié recevroit un *Phallus*, car c'est-là ce que Firmicus n'a osé dire, mais qu'Arnobe declare par ces paroles, *referam Phallos, propitii numinis signa.* N'étoit-ce pas une enseigne qui convenoit bien à la Majesté des Dieux, & à la sainteté de leur culte? Certes les Paiens allioient ensemble l'impiété & la superstition d'une manière monstrueuse. Cinyras au reste mourut dans un âge avancé, si on en peut croire Anacreon cité par Pline. Eustathius assure qu'il laissa cinquante filles, & ajoute que toutes furent métamorphosées en Alcyons. Cependant selon d'autres, elles furent converties par Junon en des pierres, qui servirent de degrez dans le temple de cette Déesse.

Néanmoins, de cette nombreuse posterité, nous ne connoissons que Myrrhe, devenuë fameuse par le crime involontaire qu'elle commit, car on peut bien appeller de ce nom son inceste avec son pere. En effet (*a*) les uns disent qu'elle y fut poussée par le Soleil irrité contre elle. D'autres recourent à Venus (*b*) offensée, ou de ce que Cenchreis, mère de Myrrhe, avoit préféré à la beauté de cette Déesse celle de sa fille, ou de ce que cette dernière avoit dit en se peignant que ses cheveux surpassoient en beauté ceux de Venus. Ovide lui-même disculpe Cupidon, & rejette ainsi sur les Furies la faute de cette Princesse.

*Ipse negat nocuisse tibi sua tela Cupido,*
*Myrrha, facesque suas à crimine vindicat isto.*

*Stipite*

(*a*) Servius in X. Eclogam Virgilii.
(*b*) Hyginus. Cap. LVIII. & Scholiastes in Eidyllion I.

*Stipite te Stygio, tumidisque afflavit Echidnis*
*E tribus una soror.* . . . . . . . . . .

Si cela est, n'est-il pas certain qu'elle mérite moins l'horreur que la pitié?

Quoiqu'il en soit, il y a diverses manières d'expliquer ce qui regarde son histoire. Selon un célébre Ecrivain, Cymor ou Cinyras, grand pere d'Adonis, aiant bu un jour avec excès, s'endormit d'une manière indecente. Mor ou Myrrha sa bru, femme d'Ammon, & mere d'Adonis le vit en cet état, & en avertit son époux. Celui-ci le redit à Cinyras, qui ne put s'empêcher dans sa colere de charger de maledictions les deux temoins de sa turpitude, Voila le fondement du prétendu inceste de Myrrha, raconté par Ovide. On a abusé de l'équivoque d'un terme qui signifie également *voir* & *jouir*. C'est ainsi qu'une curiosité indiscrete a été convertie en un inceste. Au reste Myrrha chargée d'imprécations, & croiant, selon les mœurs de ce temps-là, que les Dieux ne manquoient pas de s'armer en faveur d'un pére qui les imploroit contre son fils, prit la fuite vers l'Arabie, & y demeura pendant quelque temps. C'est ce qui a donné lieu de feindre qu'elle y accoucha d'Adonis, parce que ce jeune Prince y fut élevé. Si ce reçit étoit vrai, ce seroit quelque chose de merveilleux que la conformité des avantures de Cinyras & de Loth, ou de Noé. Mais que peut-on juger d'une histoire de cette antiquité là? Peut-être est elle vraie à la lettre, au quel cas elle pourra avoir été embellie des idées que la tradition avoit conservées chez les Egyptiens touchant Noé, & peut-être aussi n'est elle qu'une description de ce qui arriva à ce dernier, brodée par les anciens Poëtes, & attribuée à un Héros fameux dans leur patrie.

L'explication qu'un Mythologiste (c) donne feroit croire que cette avanture est fabuleuse entièrement, si on pouvoit juger d'une fable, par ce que ces gens là

(c) Fulgent. Planciad.

là en disent. En effet il en fait une allegorie pure, & si on s'en rapporte à lui, les anciens n'ont voulu que couvrir d'un voile agréable ce qu'ils pensoient touchant la production de la Myrrhe. On sait que cet arbre croit particulièrement dans l'Arabie heureuse : qu'il lui faut un soleil chaud, & qu'il coule de son tronc une espece de gomme parfumée & chaude. C'est pour insinuer la prémière de ces trois choses, qu'on a representé Myrrha cherchant un azyle dans la Sabée, & y donnant la vie à Adonis. Les amours incestueuses dont ce bel enfant est le fruit, signifient le besoin que la Myrrhe a du Soleil, ou, pour m'exprimer poëtiquement, les regards tendres dont ce pere de toutes choses favorise cet arbre précieux. On tient qu'Adonis naquit du sein entrouvert de sa mere, parce que le Soleil fend le tronc de l'arbre en question, & en exprime le suc odoriférant. On dit au reste qu'Adonis fut aimé de Venus, à cause qu'on fait servir la Myrrhe à certaine composition qui excite aux plaisirs.

Il faut convenir qu'il y a bien de la probabilité dans ce recit, surtout si on fait attention que la plûpart des metamorphoses en arbres, en fleurs, en animaux, sont des fables physiques, comme Fulgence veut que soit celle-ci. Neanmoins je n'oserois croire qu'il n'y eût pas quelque chose de vrai dans l'histoire de Myrrhe. Outre un nombre infini de Poëtes & de Mythologistes qui ont parlé d'elle; personne n'ignore que la maison de Cinyras fleurit longtemps dans l'Isle de Cypre, & qu'elle y fut honorée du Sacerdoce de Venus Paphienne, dignité illustre, & considerable. Quelle apparence donc qu'on eût donné à cet ancien Roi une avanture comme celle de Myrrha & de lui, si cette Myrrha n'eut pas même existé? Cela me feroit juger qu'elle fut effectivement sa fille, & que le nom qu'elle portoit fit imaginer sa metamorphose en un arbre du même nom, ce qui n'est pas sans exemple : & qu'on voulut décrire les qualitez de ce dernier par l'ingénieuse fiction des amours de la prémière avec Cinyras.

F A

# FABLE ONZIEME.

## ARGUMENT.

*Atalante est recherchée en mariage par quantité de jeunes hommes ; mais son pere ne la veut donner qu'à celui qui la surmontera à la course ; & enfin Hippomene l'épouse après l'avoir vaincue à cet exercice. Depuis ils furent tous deux metamorphosez l'un en lion, & l'autre en lionne.*

PEut-être que vous avez entendu parler de cette fille qui surmontoit à la course les hommes les plus forts & les plus legers. Le bruit qui en court par le monde n'est point une Fable, on ne venoit jamais l'attaquer que pour augmenter ses victoires. Au reste il étoit mal-aisé de dire en quoi elle excelloit davantage, en vitesse ou en beauté. Un jour elle alla consulter l'Oracle, pour savoir si elle devoit se marier, & l'Oracle lui répondit qu'elle n'avoit pas besoin de mari. „ Fuis l'amour, „ lui dit-il, & les caresses des hommes, „ car elles te feront funestes : Néanmoins „ tu ne les pourras éviter, & quelque jour, „ sans perdre la vie, tu ne seras plus ce „ que tu es, & tu seras privée de toi-mê„ me ". Cette fille épouvantée de la réponse de l'Oracle, prit en horreur le mariage,


Fig: 93.

riage, & résolut de passer sa vie dans les bois, & de se divertir à la chasse. Cependant comme elle étoit belle, elle ne manqua pas d'avoir des amans, mais si sa beauté les attiroit, elle les mettoit en fuite par les seules conditions qu'elle proposoit à leur amour. „ On ne me possedera jamais, „ disoit-elle, qu'on ne m'ait vaincuë à la „ course. Je serai le prix du victorieux, „ mais si je suis victorieuse, je veux aussi „ que la mort soit le salaire des vaincus; „ voilà la condition, voila la loi du com„ bat ". Veritablement cette condition étoit bien cruelle; mais la force de la beauté l'emporte aisément sur toutes choses. Ainsi des troupes d'amans venoient tous les jours s'exposer à une mort assurée, afin de témoigner au moins qu'ils avoient eu assez de courage pour aimer malgré la mort, ce qui meritoit de l'amour. Un jour Hippomene voulut assister au spectacle d'un combat si dangereux, & voyant que le peril étoit inévitable, & que neanmoins tant de monde s'y exposoit : „ Quoi „ disoit-il, est-il possible que des hom„ mes soient si aveuglez que d'aller chercher „ une femme parmi de si grands perils ? Ainsi il se moquoit en lui-même de l'amour & de ses forces, & condamnoit la passion de ces temeraires amans. Mais quand il eut vû Atalante, qui n'étoit pas moins belle

que moi, ou plûtôt qui t'eût ressemblé si tu pouvois devenir fille, il fut ravi de tant de charmes ; & levant les mains au Ciel : „ Pardonnez-moi, dit-il, genereux esprits „ que je viens de condamner. Je n'avois „ pas encore vû la récompense que vous re- „ cherchiez " ; & en louant Atalante, il en conçût insensiblement de l'amour. Il apprehende aussi-tôt que quelqu'un de ceux qui l'aiment, ne la surpasse à la course & en a de la jalousie. „ Mais pourquoi, dit- „ il en lui-même, ne tenterai-je pas aussi „ la fortune de ce combat ? Osons quelque „ chose pour l'amour d'elle, les Dieux se „ déclarent ordinairement pour les courages „ hardis, & favorisent leurs entreprises. " Tandis qu'il faisoit ce dessein, il vit passer Atalante, ou plûtôt il la vit voler : car il lui sembla qu'un oiseau, ou qu'une fléche qu'auroit décoché un Scythe ne pourroit aller plus vîte. Néanmoins il ne laissa pas de la considerer, & trouva encore en elle plus de sujet d'adminiration qu'il n'avoit fait auparavant. Il sembloit qu'elle courût après quelques nouveaux charmes, & qu'elle en trouvât à chaque pas : car la course la rendoit plus belle, & lui donnoit de nouvelles graces. On eût dit que les vents lui avoient prêté leurs ailes, ou qu'ils la portoient sur leurs ailes. Ses cheveux lui voltigeoient sur les épaules, & tout son corps


Fig: 94

corps qu'on eût pris auparavant pour un corps d'yvoire, paroiſſoit de la couleur d'un marbre blanc qui reçoit l'ombre d'un rideau rouge. Pendant qu'Hippomene la regardoit avec des raviſſemens extrêmes, elle acheva la carriere avec le même ſuccès qu'elle avoit accoûtumé. Elle reçut une couronne pour le prix de ſa victoire, & les vaincus reçurent la mort, ſelon les conditions qu'elle leur avoit propoſées. Neanmoins Hippomene ne fut point épouvanté de la mauvaiſe fortune de ces malheureux amans. Il demeure ſans s'étonner au milieu de ce ſpectacle, il tient ſes yeux arrêtez ſur le viſage d'Atalante, & a bien la hardieſſe de lui parler de la ſorte. „ Quelle gloire, & quel avantage eſperez-vous „ rencontrer dans des victoires ſi faciles? „ c'eſt contre moi qu'il faut combattre. „ Si je ſuis victorieux, vous ne rougirez „ point d'être vaincuë par un homme de „ ma ſorte: car je ſuis fils de Megarée, „ qui eut Oncheſte pour ſon pere, & Nep„ tune pour ſon ayeul. Je puis enfin me „ vanter d'être petit-fils du Dieu des eaux, „ & au reſte mon courage n'eſt pas moin„ dre que ma naiſſance. Que ſi vous me „ ſurmontez, la défaite d'Hippomene ren„ dra votre nom plus illuſtre, & votre „ gloire plus éclatante." Tandis qu'il parloit de la ſorte, Atalante le regardoit avec un

un œil pitoyable, & même elle étoit en doute lequel elle eût le mieux aimé ; ou de vaincre ou d'être vaincuë. „ Quel
„ Dieu ennemi de la beauté, dit-elle alors
„ en elle-même, le fait courir à sa perte,
„ & lui fait chercher une femme aux dé-
„ pens de sa propre vie" ? J'avouë que je ne suis pas si considerable, „ qu'il doive
„ s'exposer à ce peril pour une si vaine con-
„ quête. Ce n'est pas que je sois touchée
„ de sa bonne mine, bien qu'il ait assez
„ de charmes pour en être aisément tou-
„ chée : Non, non, ce n'est pas lui qui
„ me touche, c'est sa jeunesse, c'est son
„ âge. Mais ne ferai-je point d'état de cet-
„ te vertu, & de ce cœur inébranlable ?
„ Ne considererai-je point qu'il m'aime,
„ & qu'il met mon alliance à si haut prix,
„ qu'il veut bien pour me posseder se met-
„ tre au hazard de se perdre, si la fortune
„ injurieuse me refuse à son amour ? Ai-
„ mable étranger, disoit-elle, retire-toi pour
„ ton bien, tandis que tu le peux encore,
„ & quitte les prétentions d'un mariage si
„ sanglant. Mon alliance est trop cruelle,
„ porte ailleurs tes vœux & ton cœur ? Tu
„ ne trouveras point de fille si insensible &
„ si sauvage, qui ne se rende à ta beauté, &
„ il n'y en a point de si sage qui ne puis-
„ se te souhaiter, sans faire tort à sa sages-
„ se. Mais pourquoi ai-je tant de soin de
„ ton


Fig: 95.

„ ton ſalut, après avoir vû ſans pitié le ſang
„ & le carnage de tant d'autres ? C'eſt donc
„ à lui d'y penſer ou de ſe réſoudre à mourir,
„ puiſqu'il n'a pû devenir ſage par le
„ malheur de tant d'amans, & qu'une vaine
„ paſſion lui donne un dégoût de la vie.
„ Mais helas! doit-il mourir, parce qu'il
„ a voulu vivre avec moi ? Et pour le prix
„ de ſon amour n'aura-t-il qu'une mort injuſte ?
„ Non, non, je ne veux point d'une
„ victoire que ſon ſang rendroit inhumaine,
„ & qui me rendroit déteſtable. Mais
„ auſſi ce n'eſt pas ma faute, ſi ce malheureux
„ veut perir. Plût aux Dieux
„ qu'il changeât de volonté, ou puiſqu'il
„ eſt ſi aveugle, plût aux Dieux qu'il eût
„ aſſez de bonheur pour me ſurpaſſer à la
„ courſe ! A-t-on jamais vû tant de grace
„ & tant de courage tout enſemble ? Et
„ ne voit-on pas en lui toutes les beautez
„ d'une fille, ſur le viſage d'un garçon ?
„ O Hippomene, tu meriterois ſans doute
„ de vivre, & ſi j'étois plus heureuſe,
„ & que la cruauté des Deſtins ne me défendit
„ pas le mariage, il n'y a que toi
„ au monde que je ſerois capable d'aimer,
„ & dont je ſouhaiterois d'être aimée."
Ainſi elle s'entretenoit en elle-même, &
comme ceux qui n'ont encore jamais aimé,
& qui commencent à ſentir les premiers feux
de l'amour, elle aimoit ſans penſer aimer,
&

& bien qu'elle eût de l'amour, elle ne pensoit pas en avoir. Cependant son père & le peuple voulurent voir courir Hippomene, qui me fit en même-tems cette priere ;
„ O Déesse que l'on adore par tout, &
„ principalement dans Cythere, conduisez
„ mon entreprise, & favorisez des feux que
„ vous avez allumez." Je vous avouë qu'il me fit pitié, je fus touchée de sa priere, & bien que je n'eusse pas beaucoup de tems pour le secourir, néanmoins je lui donnai le secours qu'il me demandoit. Il y a dans Chypre une terre, que ceux du païs nomment Damasene, & que les vieux habitans m'ont consacrée, & au milieu de cette terre est un arbre chargé de feuilles & de pommes d'or. Je revenois alors de cet endroit, & par hazard je tenois trois de ces pommes que j'avois moi-même cueillies. Je m'approchai donc d'Hippomene, sans que personne que lui me pût voir, je lui donnai ces trois pommes, & lui dis comment il s'en devoit servir. En même-tems la trompette sonne; l'un & l'autre part de la barriere, & l'un & l'autre alloit si vîte qu'il ne sembloit pas toucher la terre. Vous eussiez dit qu'ils auroient pû passer sur les eaux, sans se mouiller la plante des pieds, & courir par dessus les bleds, sans leur faire baisser la tête. Cependant les spectateurs dont la faveur se déclaroit pour Hippomene,

ne, l'encouragerent tous ensemble par le geste & par la voix. „ Hâtez-vous, lui „ disoit-on, servez-vous de toutes vos for- „ ces, & vous serez victorieux. " On ne sauroit dire lequel recevoit plus de joie de ces paroles, ou d'Atalante, ou d'Hippomene. Combien de fois pouvant passer outre, s'arrêta-t-elle de dessein formé ? Et combien de fois abandonna-t-elle à regret le visage d'Hippomene, qu'elle regardoit sans cesse en courant à côté de lui ? Cependant Hippomene se lassa, & il commençoit à perdre haleine : De sorte que se voyant encore loin du bout de la carriere, il jetta par terre une des trois pommes d'or que Venus lui avoit données. Atalante fut surprise de l'éclat de cette pomme, & pour la relever elle ne feignit point de se détourner, & de laisser passer Hippomene. En même-tems on entendit de tous côtez des applaudissemens & des cris de joie. Toutefois elle reprit bien-tôt l'avantage qu'elle avoit perdu, & laissa bien-tôt derriere elle Hippomene qui la devançoit, mais il l'arrêta par une autre pomme, & néanmoins Atalante l'ayant rélevée, le devança une autre fois. Enfin il s'en falloit peu qu'ils ne fussent à la fin de la carriere, lorsqu'Hippomene en courant m'adressa encore ces paroles : „ O Déesse „ [illegible] m'ayez fait ce present, donnez- „ [illegible] la force & de la vertu, & faites „ voir

„ voir que les Dieux ne font point de dons „ inutiles. " Et en prononçant ces paroles, il jetta la derniere pomme, mais afin qu'Atalante ne revint pas si promptement, il la jetta bien loin à côté de lui. Il sembla qu'elle fût en doute si elle iroit la rélever, mais enfin je l'y contraignis, sans qu'elle pût s'en appercevoir, & je rendis cette pomme plus pesante, afin qu'Atalante fût plus long-tems à la relever, & que sa pesanteur l'empêchât d'aller si vîte. Mais afin que mon discours ne soit pas plus long que leur course, & pour m'arrêter avec eux, Hippomene la devança, & Atalante vaincuë fut le prix du victorieux. Dites-moi, mon cher Adonis, ne meritois-je pas bien qu'il m'en fît des reconnoissances, & qu'il m'en donnât un peu d'encens ? Cependant il ne m'en remercia point, & ne se souvint pas qu'un peu d'encens peut payer les plus grands biens que les Dieux peuvent faire aux hommes. En même-tems je me laissai transporter à la colere, & ne pouvant souffrir ce mépris ; enfin pour empêcher qu'à l'avenir on ne me crût digne d'être méprisée, je m'animai contre tous les deux, & par un tragique exemple, je me rendis redoutable. Ils passoient un jour par hazard auprès du Temple que le fameux Echion fit autrefois bâtir dans des forêts, en l'honneur de la mere des Dieux, & comme ils

ils étoient las du chemin, ils voulurent se reposer. Alors Hippomene sollicité par son amour & sollicité par moi-même, voulut voir sa femme, comme son mari, & entra dans un Antre sacré qui étoit auprès du Temple, & où les Prêtres avoient mis plusieurs Simulachres de bois qui représentoient des Dieux antiques. Là sans avoir égard à la sainteté du lieu, & à ses Dieux qui le regardoient, il contenta sa passion & souilla le sanctuaire. Les Dieux qui virent son crime, en détournerent les yeux, & Cybelle offensée de cette action, voulut d'abord les précipiter tous deux aux Enfers, mais enfin elle s'adoucit, & se contenta d'un chatiment plus leger. Ainsi en moins d'un instant un poil roux se répandit sur leur col, leurs doigts se courberent en de grands ongles, leurs épaules devinrent leurs cuisses, la plus grande partie de leur corps se ramassa sur le devant, & avec une longue queuë, ils commencerent à frapper la terre, & à ballier la poussiere. Leur visage qui fut si beau, devint le siége de la fureur, & leur parole se convertit en rugissement. Maintenant ils n'ont point d'autres Palais que les Forêts, & les Antres : En un mot ce sont des lions qui jettent par tout l'épouvante ; mais bien qu'ils soient redoutables, ils se soumettent à Cybelle, & tirent le char

qui la porte. Enfin, mon cher Adonis, ne cherche point à les affronter, & ne vas point assaillir ces autres sortes d'animaux qui se présentent au combat, au lieu de prendre la fuite. Je te conjure encore une fois de ne te point exposer à ces dangereux divertissemens, de peur que ton courage ne soit cause de ton malheur, & ne nous soit à tous deux funeste.

## EXPLICATION

### *D'Hippomene & d'Atalante.*

JE n'entre point dans la question, si l'Atalante de cette fable, fille de Schenée, est la même que la fille de Melanion, celle qui accompagna Meleagre à la fameuse expedition du Sanglier de Calydonie. Suffit qu'elles se ressemblent bien. Toutes deux belles, toutes deux se plaisant aux exercices virils, toutes deux funestes à ceux qui les aimerent. Voila bien des traits qui ont pu donner lieu de les confondre ensemble. J'examinerai encore moins si c'étoit avec des pommes d'or ordinaire qu'Hippomène retarda la course de cette Heroïne, ou s'il y employa des pommes celebres du jardin des Hesperides. On voit assez que les unes ou les autres signifient la même chose, savoir les présens qui fixèrent, pour ainsi dire, sa pudeur farouche & timide. Ainsi sans m'arrêter à ces minuties grammaticales, je passe à la fin déplorable de ces amans, que Minerve fit perir.

Cette Déesse ne pensoit pas comme ces peuples, dont parle un Auteur celebre. Il a observé qu'ils ont fait l'amour *dans les temples mêmes*, & qu'ils disoient *que, si cette action déplaisoit à la Divinité,* *elle*

*elle ne la souffriroit pas du reste des Animaux.* Il ajoute qu'une *Secte Mahometane la pratique encore à présent,* & *que le nouveau monde nous a paru dans cette innocence.*

Mais quel raisonnement est-ce là ! Il faut avouer qu'il est bien digne de la barbarie & de l'ignorance de ceux qui le font. Dieu souffre que les bêtes fassent telle chose, donc telle chose est permise. A ce compte-là, quelqu'un pourra dire,

*Torva leæna* lupum perimit, *lupus ipse capellam,*

& Dieu le permet. Donc il nous est permis, comme à ces animaux, d'opprimer les foibles, de persécuter les innocens, d'aller même jusqu'à tuer, non seulement les personnes que nous haïssons, mais encore celles qui ne nous ont fait aucun mal, qui ne peuvent pas nous en faire, qui ne le veulent pas. Un autre auroit droit de s'exprimer en ces termes qu'Ovide met dans la bouche de Myrrha.

*- - - - - - coeunt animalia nullo*
*Cætera delectu, nec habetur turpe juvencæ*
*Ferre patrem tergo. Fit equo sua filia conjux,*
*Quasque creavit init pecudes caper, ipsaque, cujus*
*Semine concepta est, ex ipso concipit ales.*

Donc la Religion ne condamne pas ces plaisirs. Les animaux abandonnent leurs petits, dès qu'ils peuvent absolument se défendre eux mêmes, & manger seuls. Les petits à leurs tour commencent dès lors à méconnoître ceux qui leur ont donné le jour. Donc Dieu approuve, & que les hommes manquent de soin & de tendresse pour leurs enfans, & que les enfans manquent de reconnoissance & d'égards pour leurs peres. Encore une fois, ce raisonnement est pitoyable, s'il en fut jamais, puisque, qui en feroit de semblables, il en suivroit des consequences horribles. Ainsi ce qu'une personne ré-

pondoit à une autre qui lui citoit l'exemple de la regularité de certaines bêtes, pour lui faire honte de son irrégularité, *Aussi sont-ce des bêtes*, nous pouvons le dire dans un sens véritable & sérieux à ces peuples en question. Ce sont des bêtes que la raison n'éclaire point, qui n'ont aucune idée de l'honnête & du vice, qui sont conduites par un instinct aveugle, qui enfin ne sont obligées par aucune loi, parce qu'elles n'en connoissent pas une. Par conséquent leur exemple ne conclut rien touchant les choses morales, par rapport à des creatures intelligentes, qui connoissent le bien & le mal, & qu'une conscience vertueuse détourne fortement du désordre.

---

## FABLE DOUZIEME

### *ARGUMENT.*

*Adonis est tué à la chasse par un sanglier, & Venus change son sang en une fleur, comme Proserpine avoit changé une Nymphe appellée Menthe en l'herbe qui garde son nom, parce que Pluton avoit pour elle de l'amour.*

LORSQUE Venus eut donné ces conseils à son Adonis, elle prit son chemin en l'air, & s'y fit enlever sur son char tiré par des Cygnes; mais le courage d'Adonis ne put s'arrêter à ses remontrances. En même-tems ses chiens firent partir un sanglier, & comme cette bête vouloit sortir de la forêt, Adonis tira dessus, & ne manqua pas de la fraper. Le sanglier se sen-


Fig: 96.

ſentant bleſſé, s'agita de telle ſorte, & ſecoua ſa hure avec tant de violence, qu'il fit ſortir le trait de ſa plaïe, & plus furieux qu'auparavant il pourſuivit Adonis, lui donna de ſes défenſes dans l'aine, & le renverſa par terre. Venus qui étoit partie pour aller en Chypre, & qui étoit encore en l'air, entendit de loin ſes cris & ſes plaintes, & fit en même-tems tourner ſes oiſeaux de ce côté-la. Quand elle le vit preſque mort, ſe débattre dans ſon ſang, elle ſe jetta de ſon char à terre, elle s'arracha les cheveux, elle ſe plomba le ſein des coups qu'elle ſe donna, & en ſe plaignant aux Deſtins: Tout Adonis, leur dit-elle, ne dépendra pas de votre puiſſance; il demeurera dans le monde des monumens éternels de la memoire que j'en conſerve; tous les ans on fera des fêtes où l'on repréſentera mon affliction & ſa mort, & ſon ſang ſera changé en une fleur, qui fera toujours parler de la beauté d'Adonis. Si autrefois il fut permis à Proſerpine de métamorphoſer une Nymphe en l'herbe qu'on appelle Menthe, pourquoi me porteroit-on envie de conſerver Adonis, ſous la figure d'une fleur? Elle n'eut pas ſitôt parlé, qu'elle répandit du Nectar par deſſus le ſang du mort, & l'on vit bientôt enfler le ſang, comme des ampoulles d'eau qui s'élevent ſur les ruiſſeaux, lorſ-

qu'il y tombe des gouttes de pluïe : Enfin en moins d'une heure, il en nâquit une fleur de la couleur des grains de grenade. Cette fleur est fort agréable à voir, & tient sans doute de la beauté de son origine, mais elle ne dure pas long-tems, car comme elle est foible d'elle-même, les mêmes vents qui la font ouvrir, la font aussi bien-tôt tomber.

Quelques uns l'appellent passe-fleur. Pline dit qu'elle ne s'ouvre que par le vent.

## EXPLICATION.

### D'Adonis & de sa mort.

Comme Ovide n'a fait que toucher legerement l'histoire d'Adonis, & que les explications qu'on en donne sont fondées en partie sur des choses que ce poëte a obmises, il est nécessaire que je les rapporte ici, afin qu'on puisse voir si mes raisonnemens sont probables, ou jusqu'à quel point ils le sont. Je ne repeterai donc point qu'Adonis étoit fils de Cinyras Roi de Cypre ou d'Assyrie : que ce jeune Prince étoit d'une beauté incomparable : que Venus fut sensible aux charmes de ce mortel. Je ne dirai pas non plus que cette Déesse enleva son amant (a). Que les Muses irritées contre elle de ce qu'elle leur avoit inspiré de l'amour pour de simples hommes, s'en vangèrent, en chantant devant Adonis des airs, qui lui donnèrent une passion violente pour la chasse (b). Qu'il fut, au rapport de quelques anciens, favori de Jupiter, de Bacchus & d'Hercule, & selon d'autres un Hermaphrodite qui, entant que mâle jouissoit de Venus, &, entant que femelle, s'abandonnoit à Apollon. Enfin que

(a) Plaut. in Menæchm.
(b) Tzetzes in Lycophr. Apollod. lib. III.

que le Sanglier qui tua ce Prince infortuné fut envoié par Diane, & que, ſelon d'autres, c'étoit un Dieu caché ſous la forme de cet animal: ſavoir ou Apollon indigné de ce que Erymanthe, ſon fils, avoit été aveuglé, pour avoir vû Venus nue, au ſortir des bras d'Adonis (*c*); ou Mars furieux de ce qu'elle lui préferoit ce rival (*d*). Je paſſe à des particularitez qui doivent ſervir d'avantage à mon but. C'eſt prémièrement un paſſage d'Apollodore, & un autre d'Hyginus, dont voici le précis.

Venus charmée de la beauté d'Adonis le mit dans un coffre, & ne le montra qu'à Proſerpine. Celle-ci enflammée à ſon tour proteſte qu'elle veut l'avoir. Il fallut que Jupiter terminat le differend; ce qu'il fit par cette ſentence: qu'Adonis ſeroit libre pendant quatre mois de l'année, qu'il en paſſeroit quatre autres chez Proſerpine; & que les quatre derniers, il les donneroit à Venus. Cependant Adonis ne voulut point des vacances qui lui avoient été accordées, & il fit préſent à Venus de ſes quatre mois. C'eſt à peu près ainſi qu'Apollodore s'exprime. Hyginus différe de lui, en ce qu'il fait décider la querelle des deux Déeſſes par Calliope, qui ordonna qu'Adonis ſeroit ſix mois à Venus, & ſix mois à Proſerpine. Il ajoute que Venus offenſée de ce qu'on ne lui donnoit qu'à moitié celui qu'elle vouloit avoir tout entier elle ſeule, inſpira aux Thraciennes tant d'amour pour Orphée, fils de la Muſe arbitre, que chacune le voulant ôter aux autres, elles le déchirèrent en cent pièces. J'avoue que ce dernier réçit me paroît préférable au premier, d'autant que Venus ſe plaignant de ſon fils dans Lucien, entre autres crimes, elle lui reproche qu'il l'envoie courir après un bel Aſſyrien, dont encore il lui enlevoit la moitié par le ſoin qu'il avoit pris de le faire aimer de Proſerpine.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt apparemment cette partie de

(*c*) Nonn. Dionyſ. LXII.
(*d*) Ptol. Hephæſt.

de l'histoire d'Adonis qui a donné lieu à quelques anciens de le regarder comme un personnage allégorique, & de dire que par lui on doit entendre le Soleil: par le Sanglier qui le tua, le Capricorne qui semble couper les raions du Soleil, parce que, au lever de ce signe, les jours s'accourcissent; & enfin par Venus, la terre triste, languissante, désolée, durant l'absence du Soleil, son époux.

D'autres, sur le même fondement, ont cru que Adonis partagé entre Proserpine & Venus, signifioit les semences qui sont successivement sur la terre, ou sous la terre.

Chacun peut choisir entre ces opinions, que j'ai cru devoir rapporter, parce qu'elles sont appuiées par des auteurs graves. Cependant, s'il m'étoit permis d'avouer ce que je pense, je témoignerois combien je suis surpris, ou qu'on ait cru avantageux de cacher ces mysteres sous le voile de l'Allégorie, ou qu'on n'ait inventé une fable revêtue de tant de circonstances, que pour dire des choses que chacun savoit de reste. J'aimerois mieux, par cette raison, expliquer historiquement cette metamorphose, ainsi qu'une infinité d'Ecrivains ont fait.

On sait combien la fête d'Adonis ou de Thammus, car plusieurs prétendent que ces deux noms signifient le même homme, étoit fameuse chez les Atheniens, les Syriens, & les Egyptiens. Chez les prémiers, les femmes jouoient le principal personnage, en pleurant la mort de ce Galant de Venus. Plutarque raconte qu'elles y faisoient des funerailles en peinture, & Athenée, qui cite Diphilus, que les Courtisannes se distinguoient dans la célébration de cette solemnité. La folie des peuples alloit jusqu'à dresser deux lits, dans l'un desquels on couchoit la figure de Venus & dans l'autre celle d'Adonis. Les Syriens encherissant sur les Grecs, ajoutoient aux gemissemens & aux pleurs des disciplines sanglantes, après lesquelles les femmes se rasoient la tête: faute dequoi, il falloit qu'elles se prostituassent un jour entier à des étrangers, & que du prix de

de leur debauche, elles offrissent un sacrifice à Venus. Enfin le deuil finissoit par la joie, parce qu'on feignoit qu'Adonis avoit été retrouvé. C'étoit à peu près la même chose chez les Egyptiens, qui d'ailleurs avoient quelques cérémonies particulieres. S. Cyrille écrit qu'ils prenoient des vases de terre, qu'ils écrivoient une lettre aux femmes de Byblis, comme si Adonis eût été retrouvé, qu'ils la mettoient dans ce vase, & qu'ils le scelloient, & l'exposoient sur la mer. Ce petit vaisseau, à ce qu'ils assuroient, se rendoit à Byblos en de certains jours de l'année, & des femmes cheries de Venus l'y recevoient, après quoi elles cessoient de pleurer. C'est apparemment la même chose que Lucien a voulu dire par cette tête de carton qu'il dit avoir vue à Biblos, où les Egyptiens en envoioient une tous les ans, sans autre façon que de la jetter au hazard dans la mer.

Ce reçit me porteroit à conclure, ou qu'Adonis n'est pas différent d'Osiris, ou que, quel qu'il puisse être, ce fut un homme aimé de Venus, & qu'il ne mourut pas de sa blessure. Pour entendre cette prémière conjecture, il faut savoir l'histoire d'Osiris, dont je me contenterai de faire l'abrégé, parce que je l'ai écrite au long dans un autre endroit. Osiris de retour d'un voiage des Indes, trouva que Typhon son frere avoit formé des cabales dangereuses. Un autre se fut vangé, & peut être il eut bien fait. Mais Osiris, Prince pacifique, se contenta de travailler à ramener cet esprit ambitieux par des manières douces. Bien loin qu'il réüssit par cette voie, Typhon le fit tomber dans ses pieges, le tua & le jetta dans le Nil. Isis au desespoir de la perte de son époux, alla par tout chercher son corps, qu'elle trouva enfin à la Cour de Byblos. Si ce témoignage de Diodore de Sicile est veritable, n'est il pas naturel d'appliquer ceci à la fable d'Adonis? Typhon ne peut il pas avoir été désigné par le Sanglier, & Isis par Venus? D'ailleurs cette partie cherie d'Isis qu'elle chercha avec tant d'empressement, lorsqu'on l'eut separée du corps

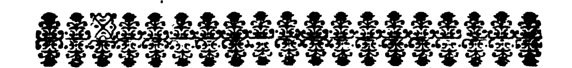
d'Osiris, & qu'elle consacra enfin, après l'avoir retrouvée, le *Phallus* en un mot, cela ne ressemble t'il pas bien à la blessure dans l'aîne, qu'Adonis avoit reçue ? Pour moi encore une fois je ne puis m'empêcher d'être frapé, & de la ressemblance des deux histoires d'Adonis & d'Osiris, & de la conformité des fêtes qu'on célébroit en l'honneur de l'un & de l'autre: sachant d'ailleurs, comme je le sais, que les Grecs avoient emprunté d'Egypte une grande partie de leur Religion & de leurs fables, où en même temps, ils avoient fait quelques changemens ; soit pour s'accommoder au gout de leur nation, ou afin de passer pour auteurs.

Supposé pourtant qu'on aimât mieux ma seconde conjecture, voici une ouverture que propose l'auteur de la Bibliotheque Universelle, & que Bayle approuve. Il étoit ordinaire aux Egyptiens & aux Phœniciens de dire que ceux qui étoient guéris d'une grande maladie, ou échapez d'un péril extreme, avoient été tirez du tombeau. Ajoutez à cela que les Orientaux avoient coutume de consacrer des figures d'or des parties du corps, dans lesquelles ils avoient été incommodez. Voici donc ce qui sera peut-être arrivé. Adonis blessé dans l'aîne, &, guéri ensuite, aura fait présent aux Dieux d'un *Phallus* d'or, & de là sera venue la coutume de porter cette figure dans les mystères d'Osiris, ce qui favorisera encore l'opinion de ceux qui confondent ces deux hommes, Osiris & Adonis. Sinon l'histoire de ce dernier signifiera seulement qu'un usage excessif des plaisirs le mit hors d'état de les gouter: que Venus crut avoir perdu pour jamais le sexe de son mari ; que ce fut la cause de la vive douleur qu'elle temoigne dans Ovide, & qu'on faisoit paroître dans ses fêtes. Enfin une longue abstinence ou d'autres remedes retablirent le membre infirme. Venus crut alors que son amant sortoit du fonds des Enfers, & retournoit à la vie. Tel fut le sujet de la joie extreme de la Déesse, & apparemment des fêtes mysterieuses qu'elle institua, pour en renouveller

veller le souvenir, d'une manière honorable. En effet, si Adonis étoit mort, comme Ovide le raconte, d'où vient qu'à la cérémonie lugubre des funerailles de ce beau chasseur, on auroit fait succéder des marques solennelles de réjouissance? Pourquoi auroit on feint qu'il étoit retrouvé? Il n'y en auroit eu que je sache aucune raison. Que si vous joignez maintenant à cette preuve les passages de plusieurs auteurs, recueillis dans le troisieme tome de la Bibliotheque universelle, qui témoignent positivement qu'Adonis n'étoit point mort, ma conjecture aura autant de force, qu'aucun endroit de l'ancienne fable en puisse avoir.

Au reste je remarquerai que quelques auteurs ont fait Adonis fils de Venus, & non son amant, ce qui montre combien l'histoire fabuleuse est peu d'accord avec elle-même, puisqu'elle se contredit tellement sur un fait fameux comme celui-ci. Neanmoins des variations semblables, c'est à dire, qui ne sont autorisées que par un petit nombre de personnes, ne doivent point faire de peine à ceux qui cherchent la verité historique des fables. La raison en est que des faits appuiez par une tradition constante des savans, du peuple, des nations differentes, sont vraisemblablement des faits veritables, au moins en partie. Or telle est l'histoire d'Adonis qu'on vient de voir. Telles sont une infinité d'autres. Ainsi une petite difference, comme celle dont j'ai allegué tout à l'heure un exemple, ne doit guères arrêter personne, ni faire naître d'incertitudes.

J'ai encore un fait à raconter. Ephestion dit qu'Adonis étant mort, Venus qui en cherchoit le corps, le trouva enfin à Argos, Ville de Chypre, & qu'elle s'entretint de son amour avec Apollon, lequel lui conseilla de se précipiter de la Roche de Leucade. Elle le fit, & guérie ainsi de sa passion, Apollon lui dit que ce rocher avoit cette vertu, depuis que Jupiter amoureux & rejetté de Junon, s'y étoit assis & y avoit amorti ses feux.



# LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

## LIVRE ONZIEME.

### FABLE PREMIERE.

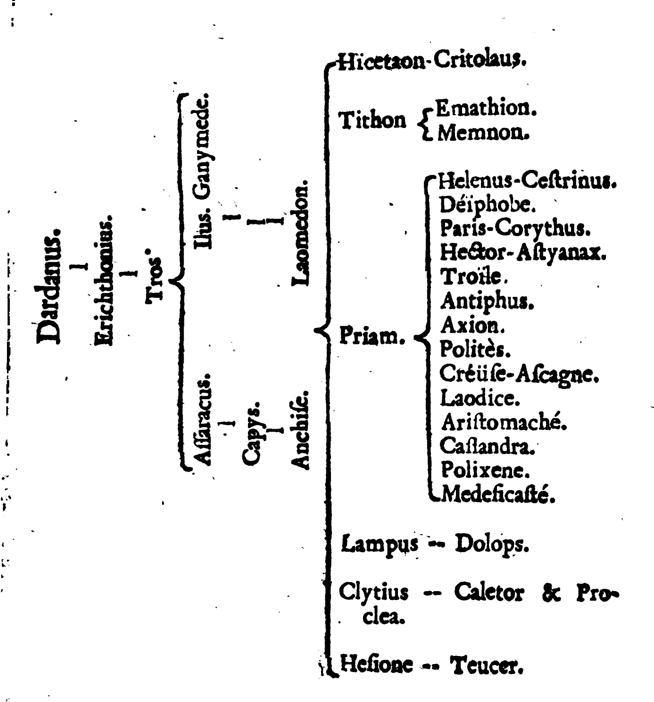
#### ARGUMENT.

*Orphée qui haïssoit toutes les femmes, est aussi haï de toutes les femmes. Les Dames de Thrace le tuent, pendant qu'elles celebrent les fêtes de Bacchus. Un serpent est metamorphosé en rocher, comme il étoit prés de dévorer la tête d'Orphée: Et les Bacchantes qui l'avoient tué, sont converties en arbres de differentes especes.*

TANDIS qu'Orphée attiroit les bois & les rochers, & qu'il charmoit les bêtes sauvages par la douceur de son chant, les Dames de Thrace revêtues de peaux, & transportées par les fureurs que leur inspiroit Bacchus, apperçurent de

Fig: 97.




Dardanus.
Erichthonius.
Tros
Ilus. Ganymede.
Laomedon.
Assaracus.
Capys.
Anchise.
Hicetaon-Critolaus.
Tithon
Emathion.
Memnon.
Priam.
Helenus-Cestrinus.
Déiphobe.
Paris-Corythus.
Hector-Astyanax.
Troïle.
Antiphus.
Axion.
Politès.
Créüse-Ascagne.
Laodice.
Aristomaché.
Cassandra.
Polixene.
Medesicasté.
Lampus -- Dolops.
Clytius -- Caletor & Proclea.
Hesione -- Teucer.

de dessus une montagne ce divin Poëte qui marioit sa voix avec sa Lyre. En même-tems une d'entre elles, furieuse & échevelée : „ Voilà, dit-elle, voilà celui qui „ nous dédaigne : & en prononçant cette parole, elle lui porta sur le visage un coup de la pique qu'elle tenoit ; mais comme elle étoit couverte de feuilles, elle ne fit qu'une marque sans blessure. Une autre prit aussi-tôt une pierre, & la fit servir de trait : mais bien qu'elle l'eût jettée avec violence, elle s'arrêta en l'air par le charme de la voix d'Orphée, & vint tomber à ses pieds, comme pour lui demander pardon de la furieuse entreprise à quoi on la faisoit servir. Mais si Orphée peut vaincre des pierres, il ne peut adoucir des femmes. La guerre qu'elles lui ont déclarée devient plus forte & plus ardente. Elles se laissent transporter jusqu'à l'excès de la rage ; vous les eussiez prises pour les Furies. Il ne faut pourtant point douter que sa voix n'eût eu la force de charmer toutes les armes dont on se servoit contre lui, si le grand bruit que faisoient ces femmes avec leurs bassins & leurs flûtes, si le battement de leurs mains, & si leurs hurlemens épouvantables n'eussent étouffé le son de sa Lyre, & ne l'eussent renduë sans effet. Ainsi les pierres qui auroient respecté Orphée, commencerent à le tou-

cher & à rougir de son sang. Premierement ces furieuses femmes écarterent les oiseaux & les serpens, & ces grandes troupes de bêtes qui étoient à l'entour de lui, & ensuite elles porterent leurs mains sanglantes sur le malheureux Orphée. Comme les oiseaux s'assemblent à l'entour d'un hibou, quand ils le rencontrent de jour, ou que ce nombre de chiens qu'on voit le matin dans l'amphithéatre, se vont jetter sur le cerf qui en sera bien-tôt la proïe, de même les Bacchantes se précipitent sur Orphée & le frappent avec leurs Thyrses * qui n'étoient pas faits pour cet usage. L'une lui jette des mottes de terre, l'autre des branches d'arbres qu'elle vient de rompre, & la plûpart lui font la guerre avec des pierres. Mais afin que les armes ne manquassent pas à leur fureur, le hazard leur en présenta de nouvelles. Il y avoit proche de là des païsans qui labouroient, les uns avec des bœufs, & les autres à la bêche ; mais dès qu'ils apperçurent ces furieuses, ils quitterent leur travail, & les instrumens de leur travail ; & la crainte qui les obligea de fuïr, leur fit laisser dans les champs leurs charruës, leurs herses, leurs bêches, & tout ce qui servoit à leur ouvrage. En même-tems les Bacchantes se servirent de toutes ces choses, & leur fureur les rendoit si fortes, qu'el-

* Bâtons ou piques environnées de feuilles.

qu'elles arracherent même les cornes des bœufs, & avec ces nouvelles armes elles coururent sur Orphée pour achever de le perdre. Ce fut en vain qu'il leva les mains, comme pour leur demander sa grace; ce fut la premiere fois que ses paroles furent vaines; & que le charme de sa voix manqua de force & de vertu. Ces sacrilèges le tuerent, & son ame sortit par la bouche qui avoit animé des rochers, qui avoit charmé les bêtes, qui avoit donné du sentiment à ce qu'il y a de plus insensible. Les oiseaux touchez de douleur te pleurerent, malheureux Orphée; les troupes des bêtes sauvages, les rochers & les forêts, que la douceur de ta voix avoit si souvent attirées, trouverent des pleurs pour en donner à ta mort! Les arbres quitterent leurs feuilles de regret, ou plutôt leurs feuilles se convertirent en autant de larmes. On dit aussi que les fleuves crurent des pleurs qu'ils te donnerent, que les Naïades & les Dryades prirent le deuil de ta perte, & que la douleur & l'affliction leur fit perdre le soin d'elles-memes. Enfin les membres d'Orphée répandus de part & d'autre, n'eurent point d'autre tombeau, que les lieux mêmes où les Bacchantes les jetterent. Mais sa tête avec sa Lyre fut emportée par le * Marise, & par une merveille inouïe sa langue morte

* Fleuve de la Thrace.

morte comme elle étoit ne laissoit pas que de murmurer je ne sai quoi de lugubre. Sa Lyre même qu'entraînoient les eaux, rendoit un son qui faisoit pitié, & les rivages d'alentour y répondirent comme par des plaintes. Ainsi sa tête & sa Lyre furent portées jusques dans la mer, & les flots & les vents les pousserent sur les rivages de Lesbos. Il y avoit là un serpent, qui voyant la tête d'Orphée, s'en approcha, & vint lui lécher les cheveux; mais comme il lui alloit ronger le visage, Apollon l'en empêcha, endurcit sa gueule ouverte, & devant qu'il la pût fermer, il le convertit en Rocher. Cependant l'ombre d'Orphée décendit dans les Enfers, où il reconnut tous les lieux qu'il avoit vûs auparavant; il y chercha Eurydice qu'il rencontra dans les champs Elysées, & alors il l'embrassa sans apprehension de la perdre. Ainsi ils se promenent ensemble dans ce séjour des ames heureuses, & enfin Orphée satisfait regarde sa chere Eurydice impunément & sans crainte.

Mais Bacchus ne laissa pas un si grand crime sans punition & sans vengeance, & n'en differa pas le châtiment. Car pour montrer sa justice, & pour témoigner sa douleur après la perte de son Poëte, il arrêta ces furieuses dans les mêmes forêts qui avoient vû commettre le mal, & les atta-

attacha à la terre avec de longues racines, en quoi leurs pieds furent convertis. Comme l'oiseau se débat quand il se sent pris dans des filets, & qu'à mesure qu'il se débat, il serre davantage le nœud qui le retient arrêté; Ainsi ces furieuses femmes qui tenoient déja à la terre, tâchent vainement de s'en arracher. La racine qui les y arrête devient plus forte par les efforts qu'elles font pour la rompre, & tandis qu'elles regardent où sont leurs doigts, leurs pieds & leurs ongles, elles apperçoivent que leurs jambes sont déja devenuës des tiges d'arbres; Et dans le desespoir où elles sont, voulant se frapper les cuisses, elles ne frappent que du bois. Leur estomach est de bois, leurs épaules sont de bois, vous croiriez enfin que leurs bras sont de veritables branches d'arbres, & vous ne vous tromperiez pas en le croyant.

## *EXPLICATION.*

### *De la Musique d'Orphée.*

LEs effets merveilleux de la musique d'Orphée ont exercé beaucoup les anciens Platoniciens, & les Pythagoriciens mêmes, qui les croïant possibles, en recherchoient les causes naturelles. La premiere, le fondement de toutes les autres, étoit selon eux l'harmonie de l'Univers, c'est à dire la quantité regulière de son mouvement. La seconde que toutes choses sont animées par une ame commune, savoir l'ame de l'Univers, ame composée

de

de nombres harmoniques. La troisieme, qui peut être tirée des deux prémières, que les pierres, les plantes, les eaux, les astres surtout qui ont une ame raisonnable, ne peuvent qu'être touchez par une musique, qui imiteroit parfaitement le mouvement harmonique des cieux. Cette musique les rempliroit de joie, parceque l'imitation artificielle de la nature plait toujours, & elle les attireroit par une vertu sympatique, semblable à celle que l'aimant reçoit de l'étoile polaire d'attirer le fer; à celle de la Pantaura, pierre trouvée par Apollonius, qui attire les autres pierres; à celle de l'Androdamas, qui attire l'argent, l'airain & le fer : enfin à celle de cette pierre de Cyzique qui servit d'ancre aux Argonautes, & que les Cyzicéniens, à qui elle fut laissée, furent obligez de lutter avec du plomb, parce qu'elle s'enfuïoit souvent.

C'est ainsi que raisonnoient les Ecoles de Pythagore & de Platon, & qu'elles prouvoient la possibilité des choses surprenantes que la fable attribuoit à Orphée. Par malheur, je ne vois rien là dedans que d'inintelligible, de même que dans l'opinion de Suidas, qui croïoit que ce Musicien avoit operé tant de merveilles par la vertu de la Magie. C'est pourquoi j'aimerois mieux, ou appliquer à son éloquence ce qu'on a raconté de lui, ou le regarder comme une description poëtique de son habileté dans la Musique. Chacun sait combien cette science sait toucher les cœurs, remuer les passions, guérir même des maladies.

On me permettra bien d'ajouter ici quelques observations sur la musique des anciens. Les disciples de Pithagore faisoient tant de cas de cette science, qu'ils s'en servoient pour remettre leur ame dans une assiete tranquille, ainsi qu'on peut le voir dans Seneque (a) dans Quintilien (b) & dans Plutarque (c). Ciceron rapporte la même chose dans les

(a) Lib. III. de Ira.
(b) Lib. IX. cap. IV.
(c) Lib. de Iside &c.

les Tuſculanes, & Porphyre, écrivant la vie de Pythagore, remarque que ce Philoſophe chantoit tous les matins ſur une lyre des Hymnes de Thalès, d'Homère, ou d'Heſiode, afin de procurer à ſon eſprit une ſituation douce & pure. Des Nations entières en agiſſoient de même, & par des vues ſemblables. Les Grecs & les Romains joignoient à leurs repas le reçit des actions des grands hommes, & accompagnoient leurs voix du ſon des inſtrumens. Athenée aſſure que les Lacédémoniens tempéroient l'auſtérité de leurs mœurs par la douceur de la muſique. On trouve dans Suidas que ces Peuples étant diviſez en factions, furent avertis par l'oracle de faire venir des muſiciens de Lesbos, pour remedier à ce deſordre. Terpandre fut appellé, & les charmes de ſon art endormirent cet eſprit factieux & turbulent qui les troubloit. Ce ne ſeroit jamais fait, ſi on vouloit raconter les autres traits qu'on rencontre dans l'hiſtoire ancienne, ſur le pouvoir que de la muſique a de calmer les diverſes paſſions, la haine, la colere, la fureur, Auſſi on ne regardoit pas alors cette ſcience du même œil qu'on fait aujourd'hui, c'eſt à dire ou comme un ſimple amuſement, ou comme un ornement dans ceux qui la poſſédent, ou comme un moien honnête de gagner ſa vie. La Philoſophie & la Politique s'intéreſſoient également à ce qui la regardoit, perſuadées qu'elle influoit beaucoup ſur les mœurs. De là vient qu'on a traité en certaines occaſions d'entrepriſe criminelle ou au moins temeraire des changemens legers dans les inſtrumens. On croioit avec Platon que la muſique changée une fois, les mœurs changeroient en même temps.

Ne s'enſuit-il pas de là que la muſique ancienne devoit l'emporter beaucoup ſur la nôtre? En effet, pour ne parler que des exemples que j'ai citez, ſans appuier ſur ceux de David & d'autres dont l'Ecriture Sainte fait mention (*d*), n'eſt il pas certain que

(*d*) David chaſſoit au ſon des inſtrumens l'eſprit qui agitoit

que nos muſiciens ne pourroient opérer de pareils miracles? Neanmoins il eſt vraiſemblable que nous avons l'oreille auſſi bonne que nos ancêtres, & que notre cœur n'eſt pas plus difficile à émouvoir. Reſte donc que ce ſoit la faute de l'art même. Effectivement, dégradé & avili au dernier point, il n'eſt preſque plus qu'un vil métier dont le but ſemble être d'amollir & d'efféminer le cœur, de répandre dans l'ame une langueur dangereuſe, & d'y exciter ou d'y entretenir des paſſions funeſtes. En un mot, le meilleur coté de la muſique, c'eſt de pouvoir divertir dans la ſolitude, & tenir lieu, dans les compagnies, d'une autre eſpece d'amuſement, où il y auroit peut-être moins d'innocence. Pour ce qui eſt d'inſpirer des penſées nobles, d'exciter des mouvemens genereux, de calmer des emotions pernicieuſes, on ne ſe propoſe aujourd'hui rien de ſemblable. Eſt-il étonnant, à ce compte là, que je diſe que notre muſique eſt inferieure à celle des Anciens?

gitoit Saul: Eliſée demandoit qu'on lui apportat un inſtrument, pour ſe mettre en état d'entendre la voix de Dieu, & de prophetiſer &c.

---

# FABLE TROISIEME.

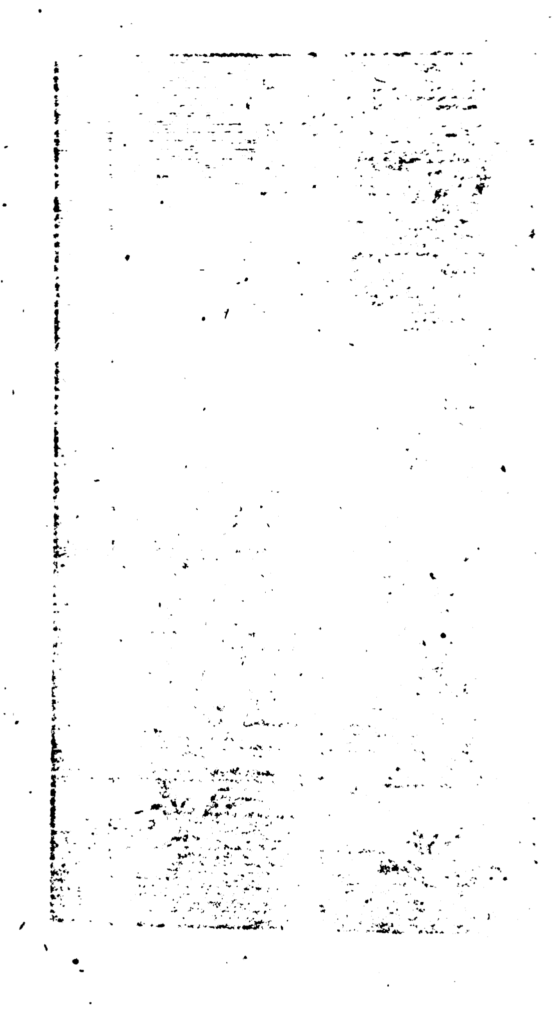
## *ARGUMENT.*

*Quelques païſans prennent Silene, qui avoit quitté Bacchus, & le préſentent à Midas Roi de Phrygie, qui lui fit un bon accueil, & le rendit enſuite à Bacchus. Ce Dieu voulant reconnoître le plaiſir que lui avoit fait ce Prince, lui commanda de demander ce qu'il voudroit avec aſſurance de l'obtenir. Midas lui demanda que tout ce qu'il toucheroit fût converti en or; mais il ſe repentit bien-tôt d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, & fut contraint d'avoir recours à Bacchus,*

*chus,*

Fig: 98.





*chus, pour le prier de lui ôter ce qu'il lui avoit accordé. Ainsi par les ordres de ce Dieu, il se lava dans le Pactole, où il laissa cette vertu de changer toute chose en or, & l'on dit que ce fleuve a eu depuis du sable doré.*

CE ne fut pas assez à Bacchus d'en avoir pris cette vengeance, il quitta même la Thrace comme coupable de la mort d'Orphée, & avec une troupe, & meilleure & plus innocente, il alla voir les vignes de la montagne de Tmolus, & ensuite le Pactole, bien que ce fleuve ne fût qu'un fleuve ordinaire en ce tems-là, & qu'il ne fût pas encore envié par un sable si précieux. Les Satyres & les Bacchantes, qui l'accompagnent ordinairement, le suivirent en ce voyage, mais le vieux Silene ne le put suivre & demeura sur les chemins. Quelques Païsans de Phrygie l'ayant rencontré chancellant, & par le vin, & par les années, le couronnerent de fleurs, & le menerent au Roi Midas, qu'Orphée avoit instruit dans les mysteres de Bacchus, & à qui il avoit laissé le Prêtre Eumolpe, pour en celebrer les fêtes. Eumolpe reconnut Silene, & parce qu'il savoit bien qu'il étoit des favoris de Bacchus & l'un des Ministres de ses sacrifices, il le traita magnifiquement, & avec toutes sortes de réjouïssances, & solemnisa son arrivée durant dix jours. Enfin l'onziéme jour

jour d'après, le Roi arriva dans la Lydie, & rendit Silene à Bacchus, qui se réjouït d'avoir retrouvé son pere nourricier; & pour en témoigner sa joïe, il promit à Midas de lui donner liberalement tout ce qu'il voudroit lui demander. C'étoit offrir à ce Prince une faveur inutile, puisqu'il en devoit mal user, & qu'il desira une chose qui ne lui fut point avantageuse. Il demanda que tout ce qu'il toucheroit fût converti en or, & Bacchus favorisa sa demande. Mais en lui accordant cette grace, qui devoit lui être funeste, il fut fâché que ce Prince n'eût pas demandé quelque chose de meilleur & de plus utile. Ainsi Midas s'en retourna satisfait de son propre mal; mais comme il étoit presqu'en doute de la promesse de Bacchus, & qu'il avoit peine à croire qu'on en pût voir des effets, il éprouvoit la vertu que ce Dieu lui avoit donné sur toutes les choses qu'il rencontroit en son chemin. Il rompoit des branches d'arbres, & en même-tems ces branches se changeoient en des rameaux d'or; Il levoit de terre un caillou, & ce caillou devenoit or; il touchoit des mottes de terre, & l'on voyoit des lingots d'or. Arrachoit-il des épics de bled, c'étoit en même-tems une moisson d'or; cueilloit-il une pomme sur un arbre, vous eussiez dit que les * Hesperides venoient de

* Les Hesperi-

de lui faire un préſent ; touchoit-il lentement du doigt contre quelque porte, elle éclatoit comme de l'or. Quand même il lavoit ſes mains, l'eau qu'on jettoit par deſſus, retomboit en forme de pluye d'or, qui eût pu tromper Danaé. Enfin il voit de tel effets de la vertu qu'il avoit reçue, que ſon eſprit n'eſt pas capable de renfermer tout l'or qu'il formoit par l'eſperance, & par la penſée. Cependant l'heure du repas arriva, & l'on ſervit à l'inſtant ſur table, mais lorſqu'il voulut prendre du pain, le pain s'endurcit entre ſes mains, & au lieu de pain, il porta de l'or dans ſa bouche. La viande devenoit or entre ſes dents, & le vin mêlé avec l'eau n'avoit pas ſi-tôt touché ſes levres, que c'étoit un or liquide, qui ne pouvoit étancher ſa ſoif. Alors étonné d'une nouveauté ſi prodigieuſe, riche & miſerable tout enſemble, il déteſte les richeſſes qu'il fait naître de tous côtez, il a peur de ce qu'il avoit deſiré, & ce qui étoit tout ſon amour, eſt maintenant toute ſa haine. L'abondance ne ſauroit aſſouvir ſa faim, une ſoif épouvantable le brûle, il eſt juſtement châtié de cet amour qu'il avoit pour l'or, par l'or même qu'il a en horreur, & qui lui eſt trop tard odieux. Ce fut alors que reconnoiſſant ſa faute & levant les mains au Ciel: „ Pardonnez-moi, Bacchus, dit-il, je

des qui avoient des arbres dont les fruits étoient d'or.

„ con-

„ confeſſe que j'ai failli, ayez pitié d'un „ miſerable, & me délivrez d'un mal dont „ l'apparence étoit ſi belle & ſi capable de „ le faire aimer." Bacchus écouta ſa priere auſſi favorablement qu'il avoit fait ſa demande, & voyant qu'il reconnoiſſoit ſa faute, il lui ôta le don qu'il lui avoit fait, & afin que l'or qu'il avoit ſouhaité ſi imprudemment ne le rendit pas malheureux: „ Va, lui dit-il, ſur les bords du fleuve „ * qui eſt proche de Sardes, & marche „ en le remontant juſqu'à ſa ſource, & „ quand tu l'auras trouvé, plonge-toi de„ dans le corps & la tête, & en te lavant „ dans ce fleuve, lave-toi auſſi de ta fau„ te." Le Roi ne manqua pas d'executer ce commandement, il ſe lava dans le Pactole, dont les eaux devinrent dorées, & la vertu qu'avoit Midas paſſa de ſon corps dans ce fleuve. En effet ſes ſablons qui n'avoient rien de précieux, furent auſſitôt autant de grains d'or, & ce fleuve qui couloit auparavant ſur un gravier ordinaire, a coulé depuis ſur un lit doré. Enfin comme ſes eaux ont quelques fois arroſé les campagnes qui en ſont proche, on voit encore aujourd'hui des veines d'or qu'il a laiſſées.

* Le Pactole.

EX-

# EXPLICATION

## *De Silene & des Satyres.*

COmme les Anciens ont cru communément que Silene, le favori de Bacchus, étoit du nombre des Satyres, il est à propos que nous parlions de ces Divinitez en general, avant que de venir à ce qui le regarde lui en particulier. Je ne me propose pas néanmoins de décrire leur figure. Je ne dirai point non plus qu'on les appelloit indifféremment Pans, Egipans, Satires & Silenes, avec cette exception que ceux-ci étoient des Satires avancez en âge. Je ne repeterai pas ce qu'on rapporte de leur origine fabuleuse, savoir qu'ils naquirent de Mercure & d'Iphtimé, selon Nonnus, ou de Bacchus & de Nicée fille du fleuve Sangar, selon Memnon cité par Photius. J'ai dessein uniquement d'examiner deux questions, la première, qui a donné lieu aux Paiens d'inventer ces sortes de Demi Dieux, & la seconde, s'il y a jamais eu des hommes faits comme on dépeint ces habitans des forêts.

Pour ce qui est du prémier article, voici, je croi, ce qu'il en faut penser. Les Paiens considèroient que l'Univers étoit rempli d'une infinité d'effets differens entre eux, ou même, contraires les uns aux autres. Il étoit difficile de concevoir qu'ils n'eussent tous qu'une cause unique, laquelle diversifiat son opération, selon la diversité des corps. Que firent ils donc? Ils imaginèrent une infinité d'intelligences moiennes, dont les unes avoient un emploi, & les autres un autre. A mesure qu'ils apperçevoient une chose nouvelle, ils lui trouvoient une nouvelle cause. Delà vinrent les Dieux sans nombre préposez au gouvernemen des diverses parties du Ciel, de la Terre, de la Mer & des Enfers. Les moindres actions de la vie furent gouvernées par des Genies, & l'acte seul du mariage avoit un Mutinus,

Premus, un Pertundus, un Subigus, pour sa part. Faut-il s'étonner maintenant qu'on eut assigné aux bois tant de Divinitez, des Faunes, des Satyres, des Hamadryades, des Dryades? Pour-moi, je conçois d'autant mieux que ce Principe une fois posé, les anciens ont dû multiplier à l'infini les objets de leur culte, que je sais d'ailleurs une difficulté qu'ils auroient *pu avoir*, touchant le vuide du monde. *Si les Cieux, la mer, chaque endroit de l'Univers en un mot n'est pas habité, à quoi sert il? N'est ce donc qu'un ornement de la Terre? Où a t'on vû les enjolivemens d'un Palais surpasser d'un million de fois le Palais en grandeur? Si l'Etre souverain a emploié le moindre morceau de terre que nous connoissons, & l'a couvert d'habitans de toute sorte d'especes, comment pouvez vous croire qu'il a laissé deserts les espaces immenses de l'air des & cieux? Ne point connoitre les Peuples d'un païs est-ce une raison suffisante de dire qu'il n'y en a pas? Sur tout cette raison est elle de quelque poids, si nous voions les actions de ces nations, quoique nous n'apperçevions point ces nations elles-mêmes? Non sans doute. Or il en est de même des intelligences des forêts, par exemple. Il est vrai que nous ne les avons pas vues, parce qu'elles sont d'une autre nature que nous. Mais nous sommes témoins de ce qu'elles font pour la production des arbres, pour leur conservation, pour leur faire porter des fleurs, des feuilles, du fruit. Ces choses peuvent elles se faire sans la direction d'un esprit particulier, & cela étant, n'est-il pas probable que chaque arbre a un esprit qui reside en lui, comme l'ame dans un corps, & qui y preside à chaque effet?* Voila sans doute ce que les anciens ont pû penser, & apparemment, ils l'ont pensé en effet, sans quoi on ne sauroit juger de ce qui a fait naître tant de Divinitez subalternes parmi eux. Reste donc à présent de savoir comment ils en sont venus à donner certaines formes à ces êtres, à representer les uns sous les traits d'une infinité de belles chasseresses, à peindre les autres enfermées dans des troncs d'arbre, à se figurer les Satyres

tyres en particulier, comme des êtres demi hommes & demi chevres. Mais je l'ai déja marqué dans la Preface, qu'on peut consulter, au cas qu'on le juge à propos. Ainsi je me borne à ce qui regarde les Satyres. Pline rapporte qu'il y a des singes qu'on nomme Satyres, qui marchent à quatre pieds, & qui ressemblent assez à des hommes, & que ces animaux se trouvent dans une Montagne des Indes. (a) Ils auront souvent épouvanté les Bergers, & poursuivi les Bergères. C'en est assez pour des gens simples, qui étoient prévenus qu'il y avoit des Divinitez qui demeuroient dans les bois. Ils auront cru que c'étoient eux, & les Bergères, tremblant pour leur honneur & pour leurs troupeaux, se seront avisées d'appaiser ces prétendues intelligences par des sacrifices. Delà les cornes, les pieds de chevre, l'incontinence qu'on attribuoit aux Satyres.

La seconde question, savoir s'il y a des hommes qui ressemblent à ces Divinitez fabuleuses, eut été jadis difficile à décider. Pausanias (b) parle d'un certain Euphemus, qui aiant échoué sur les côtes d'une Isle déserte, vit des hommes sauvages, velus, avec des queues derrière le dos, arriver en foule près de lui, & se jetter sur les femmes du vaisseau avec la dernière fureur. Ptolemée dit qu'au delà du Gange, il y a trois Isles habitées par des Satyres. Pomponius Mela assure qu'au delà de la Mauritanie, on rencontre des Isles qu'on croit habitées de même. Plutarque enfin raconte, dans la vie de Sylla, qu'on vit en Epire un Satyre tel que les Poëtes le decrivent, dont la voix ressembloit aux cris de Chevres. Ces histoires & d'autres que j'obmets, confirmées par la Religion dominante, devoient être alors d'un grand poids. Du moins on ne devoit pas douter que ces sortes des creatures ne fussent possibles, & d'ailleurs on n'avoit pas dequoi convaincre de faux les

(a) Lib. 6. cap. 48.
(b) In Atticis.

les voiageurs, parce qu'ils parloient de païs inconnus. Il n'en est pas de même aujourd'hui. La terre a été parcourue par une infinité de personnes. On n'a vu nulle part rien de semblable à ce que disent les anciens auteurs. Cela suffit pour faire conclure que leur temoignage est de nulle valeur. Ils auront pris pour des hommes, ou des monstres nez peut être d'un accouplement incestueux, ou des singes tels que ceux de l'Isle de Ceylan (c), qu'on nomme *Bavianes* ou *Orangs*, c'est à dire hommes sauvages, parce qu'ils ressemblent aux hommes, soit par leur figure, soit par une infinité d'actions. En effet ils rendent de bons services à leurs maitres, lavent les verres, versent à boire, marchent sur les jambes de derrière, font je ne sais combien d'autres choses. De tels animaux different-ils plus des Cafres & des Hottentots, que ceux-ci des autres hommes? Il ne seroit donc pas incroiable que des voiageurs les eussent pris en effet pour des hommes, ou qu'ils eussent bien voulu se laisser tromper, afin de rendre par ce trait leurs relations merveilleuses.

Quoiqu'il en soit, Silene, celui qui a donné occasion aux reflexions qu'on vient de voir, étoit un Satyre de grande distinction & d'une sagesse rare. Virgile en sa sixieme Eclogue lui fait tenir des discours inimitables sur la Creation du Monde. Plutarque le fait parler de la mort en Philosophe. Elien lui met à la bouche des choses admirables sur un nouveau monde. Ce sont autant de preuves de l'opinion que les Paiens avoient de sa science. Aussi ce que les Poetes racontent de son amour pour le vin, & de l'yvresse indécente, où Midas le trouva près d'une fontaine dont l'eau avoit été mêlée de vin, on le regarde ordinairement comme une allegorie. Les uns disent qu'il faut l'entendre d'un enthousiasme, qui élevoit l'ame de ce Satyre, au dessus de la portée de l'esprit humain. Les autres veulent que ce soit une fiction emploiée pour représenter la douce violence que Midas fit à cet excellent

(c) Voiage de Schouten. Tom. 2.

Fig: 99.





lent homme, qu'il attira dans son Roiaume par des presens magnifiques. Bochart même va (*d*) jusqu'à croire que Silene & le *Silo* sont la même chose, & que les anciens ont laissé entrevoir par la fable du prémier, qu'ils avoient quelque connoissance du Second. Pour moi j'aimerois mieux dire avec Vossius & Diodore, que Silene étoit un Roi de Carie, dont la prudence & l'amitié furent utiles à Midas, & qu'après sa mort, on transforma en Satyre, ce qui donna lieu à le depeindre comme un homme toujours plongé dans le vin, ainsi que les autres Divinitez de cette espece.

(*d*) Chanaan. lib. I. cap. XVIII.

## FABLE QUATRIEME.

### *ARGUMENT.*

*Pan devenu glorieux des applaudissemens que les Nymphes donnoient au son de sa flûte, s'imagine que l'harmonie en est plus douce, & plus charmante que celle de la Lyre d'Apollon. Il lui fait donc un défi, & d'un commun consentement, ils prennent pour arbitre Tmole, le Dieu de la montagne qui porte ce nom. Il jugea selon la justice. Apollon en reçut le prix, & son jugement fut approuvé de tout le monde, excepté de Midas. C'est pourquoi Apollon lui donna des oreilles d'âne, pour être témoins perpetuels de son ignorance, & de son petit esprit. Midas voulut cacher cette nouvelle difformité, mais son barbier la découvrit sans en parler pourtant à personne.*

AINSI Midas ayant pris en haine les richesses, commença à aimer la vie champêtre. Il fit son séjour ordinaire dans les

les champs & dans les forêts, & ne trouvoit point de compagnie ni plus douce, ni plus agréable que la compagnie de Pan qui n'avoit point d'autre Palais que des grottes sauvages, & les antres des montagnes. Mais la conversation d'un Dieu ne lui donna pas plus d'esprit qu'il en avoit auparavant. Il conserva fidelement sa premiere stupidité, qui lui fit faire encore une faute dont il porta long-temps les marques. Pan se divertissoit ordinairement sur la montagne de Tmole, qui s'éleve entre Sardes & la petite ville d'Hypope, comme pour regarder ce qui se fait sur la terre, & ce qui se fait sur la mer. Il y jouoit souvent de la flute parmi des troupes de Nymphes qui étoient charmées de son harmonie. Enfin il conçut tant de vanité des applaudissemens qu'elles lui donnoient, qu'il eut même la hardiesse de mépriser les airs d'Apollon, & de défier avec sa flûte la Lyre de ce Dieu. Apollon ne refusa pas ce défi, & l'on prit le vieux Tmole pour arbitre de cette dispute. Tmole s'assit sur sa montagne comme sur un Tribunal, & afin de les mieux entendre, il fit éloigner les arbres qui étoient à l'entour de ses oreilles, & il ne demeura sur sa tête qu'une couronne de chêne dont on voyoit pendre des glands sur son front, & sur ses temples. Alors se tournant du côté de Pan:

» Il

„ Il ne tiendra pas à votre Juge, lui dit-„ il, que vous ne ſoyez ſatisfait ". Auſſitôt ce Dieu champêtre, comme aſſuré de la victoire, commença le premier avec une confiance ruſtique, & joüa ſur ſa flûte un air de village, dont Midas qui étoit préſent demeura charmé. Tmole, après l'avoir entendu, ſe tourna vers Apollon pour témoigner qu'il étoit près de l'entendre, & en même-temps qu'il ſe tourna, toute ſa forêt ſuivit le mouvement de ſa tête. Alors Apollon ſe leva couronné de laurier, & vétu d'une robe de couleur de pourpre, qui lui pendoit juſqu'à terre. Il tenoit de la main gauche ſa Lyre * mêlée d'yvoire & de pierreries, & de la droite il tenoit l'archet, dont il joua avec tant de douceur & d'harmonie, qu'il gagna facilement l'eſprit de ſon Juge, & de tous ceux qui l'entendoient. Ainſi Tmole jugea que la Flûte le devoit ceder à la Lyre, tout le monde demeura d'accord que ſon jugement étoit juſte, il n'y eut que Midas qui l'accuſa d'injuſtice, & qui favoriſa la Flûte de Pan. Mais Apollon pour s'en moquer, & pour en faire rire les autres, ne put ſouffrir plus long-temps que des oreilles ſi brutales conſervaſſent une forme humaine. Il les fit allonger, il les couvrit d'un poil griſon, & leur donna la vertu de ſe remuer d'elles-mêmes. Quant au reſte, il de-

* ou plûtôt un violon.

demeura homme comme il étoit. Il ne fut puni que par la partie qui lui avoit fait faire un jugement si ridicule, & pour marque de son bel esprit, il remporta des oreilles d'âne.

Midas mit toutes choses en usage pour empêcher qu'on ne vît cette honteuse difformité, & portoit ordinairement une longue Tiare où ses oreilles se cachoient. Mais son Barbier les avoit vûës, en lui coupant les cheveux. Comme il n'osoit découvrir ce ridicule & honteux supplice de son Maître, & que pourtant il lui étoit impossible de le taire, il alla dans un lieu retiré du monde, fit un trou dans terre, dit tout bas dans ce trou l'avanture des oreilles de Midas, & n'eût pas si-tôt parlé, qu'il le recouvrit de terre, comme pour y enterrer sa parole. Cependant il crut en ce même lieu comme une forêt de roseaux, & lorsque le tems leur eut donné la hauteur qu'ils devoient avoir, ils trahirent celui qui les avoit semez, pour ainsi dire, avec sa voix : car au moindre vent qui commença à les agiter, ils rendirent les paroles que l'on avoit mises en terre, & l'on apprit par ce moyen que les oreilles de Midas étoient des oreilles d'âne.

# EXPLICATION

## *De Midas.*

AVant que de parler de Midas, il eſt bon de raconter en peu de mots l'hiſtoire de ſon père Gordius, pauvre Laboureur de Phrygie. On dit qu'une aigle vint un jour ſe percher ſur le joug de ſes bœufs, & y demeura juſqu'au ſoir. Le bon homme étonné de ce prodige alla conſulter les Telmeſſiens, peuple célébre par la ſcience de la Divination, & apprit d'une jeune fille qu'il rencontra, qu'il devoit ſacrifier à Jupiter ſous le nom de Souverain. Il obéït, épouſa ſon oracle, & en eut Midas. Peu de temps après, les Phrygiens déchirez par des diviſions domeſtiques, apprirent des Devins qu'elles ceſſeroient, lorſqu'ils auroient reçu un Roi qui leur viendroit ſur un char. Gordius arrivoit alors avec ſa famille dans l'équipage marqué par les interpretes de la volonté des Dieux. Sur le champ il fut ſalüé Roi, & en reconnoiſſance de cette faveur dont il croioit avoir obligation à Jupiter, il lui conſacra ſon char. C'eſt celui qui devint fameux dans la ſuite, par la manière adroite dont on avoit fait le nœud qui attachoit le joug au timon, & par la tradition ancienne qui promettoit l'Empire de l'Aſie à celui qui le dénoueroit. Alexandre reſolut de terminer cette grande avanture; mais n'y pouvant réuſſir, *qu'importe*, dit-il, *de quelle manière on défaſſe ce nœud*, & en même temps il le coupa d'un coup de ſabre : ſur quoi il fit publier que l'oracle étoit accompli, ce qu'un orage qui arriva la nuit ſuivante ſervit à confirmer.

Après la mort de Gordius, Midas, ſon fils, lui ſuccéda. C'étoit un Prince célébre par ſa ſtupidité, ſon avarice, & ſes richeſſes. Ces dernieres ont donné lieu à pluſieurs contes. On publia (*a*) qu'é-

H 5

(*a*) Valer. Max.

qu'étant au berceau, des fourmis lui avoient mis des grains de bled dans la bouche, ce que les Augures avoient regardé comme un présage des biens immenses qu'il devoit posséder. On ajouta que Bacchus lui avoit conferé le pouvoir de changer en or ce qu'il touchoit. Enfin on disoit que cette vertu s'étoit communiquée aux eaux du Pactole.

Je ne sais que dire du prémier & du dernier de ces contes, mais quant au second, voici une histoire tirée de Plutarque, qui servira peut être à l'éclaircir. Pythias, uniquement occupé du soin de faire travailler aux Mines, négligeoit celui de l'Agriculture, de sorte que son Roiaume étoit menacé de la famine, faute de gens qui cultivassent la terre. Son épouse qui prévoioit le mal, sans pouvoir l'empêcher, s'avisa enfin de cet expédient-ci. Pythias étoit en voiage. Elle ramasse autant d'or qu'elle en peut trouver, le fait mettre en œuvre, & le Prince à son retour, trouve des tables, des lits, des meubles d'or massif. Jusques là tout alloit bien, il étoit charmé de la magnificence de la Princesse, il ne cessoit de la louer. Il se mit à table, mais les viandes, le pain, les fruits, tout étoit d'or. Comme il mouroit de faim, il s'ennuia bien-tôt de cette incommode magnificence, & dit à la Princesse que ces mets étoient beaux, mais qu'on ne dînoit pas avec de l'or. C'étoit là qu'elle l'attendoit. Elle lui fit comprendre que l'état où il se trouvoit, c'étoit celui où ses sujets se trouveroient tous dans peu: qu'on ne labouroit plus la terre; que par conséquent la disette étoit inévitable. Il gouta cet avis, & aiant renvoié le peuple à la campagne, il n'en retint que la cinquième partie pour les Mines.

Ne pourroit-on pas dire que Midas faisoit la même chose que Pythias, & qu'il n'emploioit son peuple qu'à tirer de l'or des mines ou du Pactole, ce qui mit la famine dans son Roiaume? Pour moi je le croirois volontiers. Cependant les Chymistes y ont trouvé un autre sens, que je vais refuter, sa-

voir

voir que Bacchus aprit la Chymie à Midas.

Alchimie est un terme composé, disent les uns, de *Al* article arabe, & de χύω *fundo*. Selon d'autres, il est grec pur, & vient παρὰ τὴν χύμευσιν καὶ ἅλα du sel & de la fusion. Les troisièmes, fondez sur la manière dont les Grecs écrivoient ce mot, savoir par un H, χημεία, le derivent du mot *Chemia*, nom que Plutarque assure être celui que les Prêtres Egyptiens donnoient à leur Patrie dans la langue sacrée. Enfin les quatriemes le font venir de l'Hebreu *Alichim*, fusion, dont il a été aisé, de former Alchimie. Si ces deux dernières opinions étoient vraies, il s'ensuivroit que l'art en question est d'une antiquité extraordinaire. Mais il n'y a point d'apparence. Car l'Egypte ne s'appelloit point *Chemia*, mais *Chamia*, de Cham, fils de Noé. II. Il ne paroît point que les Egyptiens aient connu l'Alchimie, avant le temps de Diocletien, au rapport de Suidas. III. Les Hebreux ne l'ont pas non plus connue, du moins qu'on sache. Reste les deux précedentes Etymologies, dont la prémière est insoutenable. En effet Julius Firmicus Maternus auteur qui vivoit sous Constantin le Grand, a emploié le mot d'Alchimie. Or on sait que, dans ce temps-là, s'il y avoit des Philosophes parmi les Arabes, au moins n'y en avoit il point de connus, & qu'ainsi on ne pouvoit alors emprunter un terme d'eux. Il faut donc s'en tenir à la seconde origine que j'ai dite, & placer, après Pline, la naissance de l'Alchymie sous le Regne de Caligula, depuis la mort duquel elle demeura dans l'oubli, jusqu'au temps de Diocletien. Alors les Egyptiens s'étant révoltez, au rapport de Suidas, cet incendie fut étoufé d'abord par la mort d'un grand nombre de personnes illustres, & les livres anciens qui traitoient de la manière de fondre l'or & l'argent, brulez publiquement, de peur que l'Egypte enrichie par ce secret, ne secouat le joug des Romains. Cependant ces ouvrages ne périrent apparemment pas tous, puisque, peu d'années après, Zozime fit paroitre les

fiens sur l'art sacré, comme il l'appelle. ce que sans doute il n'auroit pu faire, sans le secours de ces monumens de l'antiquité. C'est donc mal à propos qu'on entend par le don que Midas obtint de Bacchus, le pouvoir & le secret de transmuer les metaux, dont il écrivit. Ces pretendus écrits ne subsistèrent jamais que dans une imagination prevenue, de même que ceux qu'on attribue sur la même matière à Adam, à Moyse, à Marie sa sœur, à Salomon, à Hermès Trismégiste & autres. Mais où les Chymistes n'ont-ils pas trouvé les mystères de la Pierre Philosophale? Ce que l'Ecriture raconte de la Tour de Babel, & de la Terre de Promission. Ce qu'on lit dans l'Ecclesiaste, touchant la femme prostituée. Ce que les Livres des Rois rapportent des navigations, faites par ordre de Salomon dans l'Isle d'Ophir. Ils appliquent tout à l'Alchymie, & ce sont autant d'Allegories, pour cacher le secret du grand Oeuvre à d'autres qu'aux Adeptes. A les en croire, il faut juger de même, de la Boete de Pandore dont parle Hesiode; de la pierre que Sisyphe (σισυφος) roule dans les Enfers; de la cuisse d'or, que Diogene Laerce dit que Pythagore fit voir dans ses jeux Olympiques à toute la Grèce: enfin de la toison d'or que Jason & les Argonautes enlevèrent à Colchos.

# FABLE SIXIEME.

## ARGUMENT.

*Apollon & Neptune se déguisent en hommes pour bâtir les murs de Troye. Laomedon pour qui ils les avoient bâtis, se moque d'eux, au lieu de les satisfaire. Neptune offensé de la mauvaise foi de Prince, inonda tout son pais & le contraignit d'exposer Hesione sa fille à la cruauté d'un monstre marin. Hercule l'ayant delivrée, n'est pas mieux traité par Laomedon que les autres Dieux. De sorte que pour s'en venger il ruina la Ville de Troye, enleva Hesione & la donna en mariage à Telamon, le compagnon de ses travaux & de ses voyages.*

APRES avoir pris cette vengeance, Apollon quitta le Tmole, & s'étant élevé en l'air, traversa le détroit de l'Hellespont, & s'arrêta en Phrygie, dans les terres de Laomedon. Il y avoit là un vieux Temple consacré à Jupiter * Panomphée, qui avoit à la droite le promontoire de Sigée, & à la gauche celui de Rhete, & de ce Temple qu'il visita, il vit l'entreprise de Laomedon qui commençoit à faire bâtir les fameuses murailles de Troye. C'é-

* On lui donnoit ce nom, parce qu'il entend la voix de tout le monde, ou qu'il est adoré par la voix de tout le monde. Car Omphi en Grec signifie voix, réponse divine.

C'étoit un dessein qui demandoit de grands travaux, & qu'on ne pouvoit achever sans faire de grandes dépenses. Aussi Apollon, qui voyoit bien que ce Prince n'en viendroit jamais à bout, & que d'un autre côté il étoit trop beau pour demeurer imparfait, le jugea digne en même-temps que les Dieux s'y employassent. Il en communique donc avec Neptune, ils se revétent tous deux d'une forme humaine, & bâtissent les murs du Roi de Phrygie, à condition qu'il leur donneroit une certaine somme d'argent quand l'ouvrage seroit achevé. Néanmoins lorsque ses murailles furent faites, aussi-bien que des Dieux qui s'étoient rendus massons étoient capables de les bâtir, il leur en refusa le prix, il ne voulut point leur tenir parole, & pour comble de perfidie, il ajoûta le faux serment à cette injustice. Alors Neptune irrité: tu n'en demeureras pas impuni, lui dit-il; & en même-temps il fit pancher toutes ses eaux du côté du rivage de Troye, où l'avarice regnoit en même trône que Laomedon. Il convertit la terre comme en une mer nouvelle, entraîna les richesses des laboureurs, & noya toutes les campagnes qui soûtenoient leurs esperances. Mais il ne se contenta pas de ce châtiment. Lorsque Laomedon eut fait consulter les Oracles pour en apprendre les moyens

de

de faire retirer les eaux qui lui déroboient son païs, les Oracles demanderent, suivant la volonté de Neptune, qu'on exposât sa fille en proye à la cruauté d'un monstre marin. Ainsi la miserable Hesione, innocente du crime de son pere, en souffrit toutefois la peine, & fut enchaînée à un grand rocher : mais Hercule qui en eut pitié, la délivra de ce supplice ; & lorsqu'il demanda à Laomedon les chevaux qu'il lui avoit promis pour la délivrance de sa fille, ce Prince infidele n'eut pas plus de respect pour Hercule, qu'il en avoit eu pour les autres Dieux. Aussi Hercule voyant qu'on lui refusoit la recompense d'une si fameuse action, assiegea Troye, & prit bien-tôt cette ville qui deux fois s'étoit parjurée. Telamon qui l'avoit accompagné dans cette guerre, ne s'en retira pas sans honneur ; en effet il eut pour son prix Hesione qu'Hercule lui donna en mariage. Car Pelée qui l'avoit aussi secouru, étoit déja en reputation pour avoir épousé Thétis, & n'étoit pas plus glorieux du grand nom de son ayeul, que de celui de son beau-pere. Et certes il y avoit beaucoup d'hommes qui pouvoient se vanter d'être petits-fils de Jupiter ; mais il n'y avoit que lui qui se pût glorifier d'avoir épousé une Déesse.

EX-

# EXPLICATION

## *D'Apollon & de Neptune changez en hommes.*

NEptune & Apollon, compagnons de fortune, erroient sur la terre, soit qu'ils eussent été bannis du Ciel pour avoir conspiré contre Jupiter, ou qu'ils eussent eu quelques raisons de s'en bannir eux-mêmes. Chemin faisant, ils allèrent présenter leurs services à Laomedon, & lui offrirent d'élever les murailles de Troïe, moïennant un certain prix. Leur dessein étoit d'éprouver l'insolence de ce Prince, à ce que dit Apollodore, qui ajoute que leur ouvrage achevé, le Roi qui les prenoit pour des hommes ordinaires, ne fit point scrupule de leur refuser le prix stipulé entr'eux ; il alla même jusqu'à les menacer de leur couper les oreilles, & d'envoïer Apollon pieds & poings liez dans des pays lointains, pour l'y faire vendre comme Esclave (a). Les manières de païer ses dettes en Grand Seigneur ne réussirent pas au Troïen. Apollon envoya la peste dans son empire, & Neptune, un monstre, qui y causoient d'étranges ravages.

Servius explique cette fable par l'histoire suivante. *Il est certain*, dit il, *que Laomedon avoit voué à ces Dieux certaine somme, pour être emploïée en sacrifices à leur honneur. Mais aïant été attaqué par les Mysiens ses ennemis, il appliqua cet argent à la fabrique des murailles de Troïe. De là, on prit occasion de dire que ces Divinitez avoient fait cet ouvrage, & qu'elles étoient irritées contre Laomedon.* Eustathius apporte une autre explication, savoir qu'on appliqua par excellence aux murs de Troïe, ce qui convient à toute sorte d'Edifices ; qui ont besoin I° de Neptune, c'est à dire d'humidité pour lier ensemble les pierres : II d'Apollon, c'est à dire de la chaleur du Soleil, pour durcir ce qu'on a maçonné.

(a) Homer. lib. XXI. Iliad. Eustath.

né. Ce Commentaire ne me paroit guères naturel.

Au reste, outre Apollon & Neptune, Eaque travailla aussi aux murailles de Troïe, ainsi que le rapporte Pindare (*b*) Le Scholiaste ajoute même que ces Divinitez y appellèrent ce Heros à partager leurs travaux, afin que la ville put être prise un jour, selon l'ordre des Destins, ordre qui n'auroit jamais été exécuté, si les immortels seuls eussent eu part à cet ouvrage, les hommes étant incapables de détruire ce que font les Dieux. Quant à Apollon, ce ne fut pas à Troïe seulement qu'il exerça le metier de maçon. Pausanias écrit qu'il aida Alcathous fils de Pelops à bâtir une des forteresses de la Ville de Megare, à quoi il ajoute qu'on y montroit une pierre, sur laquelle ce Dieu posa sa Lyre, & qui depuis ce temps là rendoit un son harmonieux, lorsqu'on la touchoit. Cela me feroit presque croire qu'Homère a eu tort de laisser bâtir les Murs de Troie à Neptune seul, & d'avoir écrit qu'Apollon fut chargé pendant ce temps là de paitre les troupeaux de Laomedon. Mais ce dernier aiant exercé cette fonction chez Admete, Roi de Thessalie, qu'il aimoit, il peut bien l'avoir fait encore chez Laomedon, dans d'autres vûes.

## *EXPLICATION.*

### *Hesione delivrée par Hercule.*

LA plusspart des personnes qu'Ovide introduit dans son poeme, n'y paroissent que pour un moment, & que comme un éclair ; c'est à dire qu'on y voit seulement un mot d'eux en passant, ou tout au plus un reçit de quelque partie de leur vie, & voilà tout ; l'auteur passe ensuite à un autre sujet, qu'il abandonne avec la même rapidité, pour en entamer un troisième, où il ne s'arrête pas davantage. J'avoue que c'en étoit assez pour son ouvra-

ouvrage, puisqu'il ne se proposoit que de raconter des métamorphoses, & que par conséquent tout ce qui n'étoit pas métamorphose, n'avoit pas de rapport à son but. Mais est-ce assez pour ceux qui le lisent? Au contraire, ce qu'il dit d'un Héros, de Pelée par exemple, n'est bon qu'à exciter l'envie d'en savoir davantage. C'est par cette raison que je rapporte souvent dans mes explications l'histoire entière des Héros qui sont le sujet d'un texte, & que je vais decrire ce qui regarde Hésione, ainsi qu'on le trouve dans Lycophron, dans Tzetzes, dans Darès Phrygien, & ailleurs. Voici en particulier le reçit de ce dernier, que j'abrégerai, selon ma coutume.

Les Argonautes étant abordez dans les Etats de Laomedon, ce Prince comprit à quel danger l'exposoient de pareilles décentes, s'il les souffroit paisiblement. Il se verroit bien-tôt livré en proie à l'avarice des Etrangers, qui tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, s'introduiroient dans ses ports & s'en rendroient les maîtres. Il falloit donc les chasser au plûtôt de ses terres, & même emploier la force ouverte en cas de besoin, c'étoit le seul moien de les empêcher de revenir. Il le fit comme il l'avoit projetté, & d'abord la chose lui réüssit assez, parce que Jason n'osa résister, de peur d'attirer sur lui une multitude de Barbares. Mais Hercule entreprit de s'en vanger, & de vanger la Grece, sur laquelle il croioit que cet affront rejaillissoit. Castor & Pollux, Telamon, Pelée & Nestor l'accompagnèrent dans cette expédition, Ilion fut pris d'assaut, Laomedon tué en combattant, & Hesione. sa fille, prise & donnée à Telamon qui en fit sa concubine, & en eut un fils (a) nommé Trambelus, tué par Achille, contre lequel il défendoit courageusement l'Isle de Lesbos. Cependant Troie se releva par la valeur & par la prudence de Priam, fils de Laomedon. après quoi l'un des premiers soins du nouveau Roi fut de tirer sa sœur de l'esclavage. Ses

(a) Parthen. Erotic. cap. XXI.

Ses Ambassadeurs allèrent inutilement en Grece pour ce sujet. On les renvoia de Cour en Cour, sans leur accorder ni leur promettre rien, on leur soutint même qu'ils avoient tort de se plaindre. Le mauvais succez de cette tentative ne rebuta point Priam. Il envoie une flotte puissante redemander Hesione, & ordonne à Paris, à qui il en donne le commandement, d'exiger une prompte satisfaction sur cet article, ou, en cas de refus, de le lui écrire, qu'il envoiera sur le champ une armée en Grèce. La fin de ce voiage fut telle que chacun sait, Paris enleva Helene épouse de Menelas, & la pauvre Hesione demeura captive, jusqu'à ce qu'elle se tira elle-même de servitude, ce qui arriva de la manière suivante, si on en croit le Scholiaste de Lycophron. Etant enceinte de Trambelus, elle se déroba du Palais de Telamon, & passa dans l'Isle de Milet, où Arion, qui en étoit Roi, devint amoureux d'elle & l'épousa. C'est dans ce Roiaume, dit le même Auteur après Athenée (*b*) que Trambelus fut vaincu & tué par Achille, au temps de la Guerre de Troie.

Ils disent que dans cette occasion, Hercule armé de toutes pieces se jetta à corps perdu dans la gueule de la Baleine, & que de là décendant jusqu'au ventre, il y demeura trois jours à la découper en pieces. Après quoi il sortit par la breche qu'il avoit faite, mais avec perte de ses cheveux, que la chaleur des intestins du monstre avoit fait tomber. Voiez là dessus le Scholiaste d'Homère, Tzetzes, Lycophron, & Natalis Comes qui cite Androetas. C'est là ce qui s'appelle être dans une contradiction manifeste avec l'histoire.

Quoiqu'il en soit, puisqu'il est fait ici mention de Neptune, il est à propos de saisir cette occasion d'en parler, au moins en passant, & en peu de mots. Dire qui étoit ce Dieu, de quelle manière il échapa à la gloutonnie de Saturne qui dévoroit tous ses enfans, & comment il obtint l'empire de la mer & des

(*b*) Athen. Deipnosoph. Lib. II. Cap. VI.

des eaux, ce seroit vouloir enseigner des choses *lippis nota & tonsoribus*, des choses que les enfans mêmes n'ignorent pas. Il ne seroit pas moins inutile de remarquer ses diverses avantures avec Minos, Laomedon, Thesée & les Troïens, puisque nous en parlons en d'autres endroits, où ces recits sont mieux dans leur place. Je me contenterai donc d'une remarque sur son Chapitre, elle concerne son mariage. Les uns, ce sont les Latins, lui donnent pour femme ou Venilie, ou Salacie, & les autres, c'est à dire les Grecs, le marient avec Amphitrite. Quelques uns de ces derniers racontent une histoire plaisante à ce sujet. Neptune avoit essaïé toute sorte de moyens pour toucher Amphitrite, sans qu'aucun lui eût servi, lorsqu'il s'avisa de députer un Dauphin à l'insensible Déesse. Supposé que les poissons fussent alors tels qu'ils sont aujourd'hui, je ne sais comment l'Orateur muet put se faire entendre, toujours est-il certain qu'il fit ce que l'éloquence & la tendresse de son maitre avoient tenté en vain, & qu'Amphitrite persuadée accepta Neptune pour époux. En récompense de ce service, le Dauphin fut placé dans le Ciel, parmi les constellations (c). Cependant, (c'est ma seconde remarque) le Dieu ne s'en tint pas à cette Epouse, si on en croit la Fable, & elle lui donne un nombre prodigieux d'enfans, des Nymphes, & des Mortelles. Mais Tzetzes nous apprend que cette fécondité extraordinaire ne doit pas nous étonner: qu'elle n'a rien de réel; & qu'il ne faut entendre par les fils de Neptune, ou par ses favoris, que des hommes ambitieux, hardis, courageux. Cet Ecrivain a bien fait de nous fournir cette solution, car en verité on n'auroit pu comprendre autrement pourquoi les Païens attribuoient tant de bâtards à Neptune.

(c) Arati Astronomica, & Hygin. in fabulis Stellarum.

FA

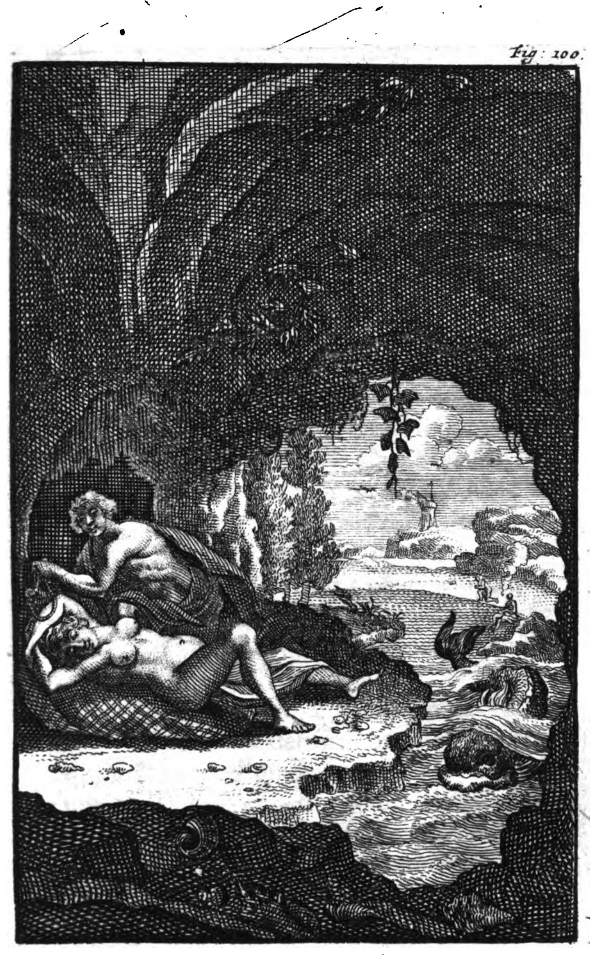
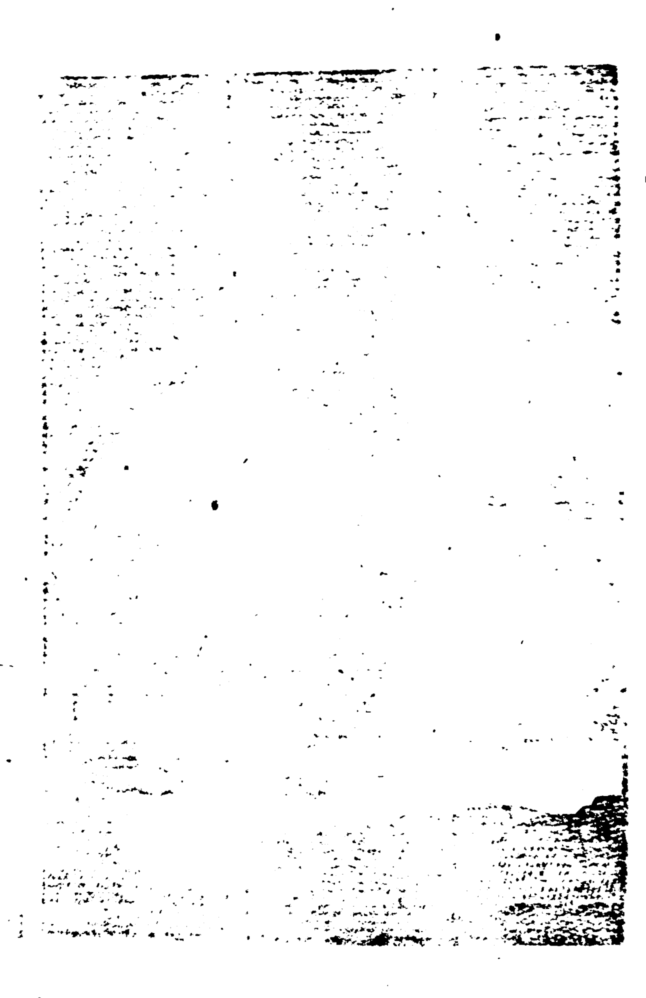


Fig: 100.

P



## FABLE SEPTIEME,

### *ARGUMENT.*

*Prothée predit à Thetis qu'elle devoit avoir un enfant qui seroit plus grand & plus renommé que son pere. Cela fut cause que Jupiter ne la voulut point épouser, & qu'il la donna en mariage à Pelée qui en eut le vaillant Achille, après qu'elle eut pris diverses formes pour éviter sa compagnie.*

UN jour le vieux Prothée s'entretenant avec Thetis, lui predit que si jamais elle se marioit, elle auroit un fils qui surpasseroit par la force de son courage & de ses armes, les actions de son pere, & qui seroit plus grand que lui. Ainsi encore que Jupiter l'aimât passionnément, il évita son mariage, afin que le Monde n'eût rien de plus grand que Jupiter; & voulut que Pelée fils d'Eaque & son petit-fils succedât à son amour, & qu'il épousât Thetis. Il y a un détroit dans la Thessalie qui a la forme d'un croissant, dont les deux pointes se rencontrent, & ce seroit un fort beau port, si l'eau y avoit plus de profondeur: mais la mer n'y couvre pas seulement le sable; & semble craindre de la mouiller. Enfin le rivage y est si ferme, qu'on peut courir par dessus, sans y imprimer

primer le pied, & il n'y a rien de mol qui rende la course plus lente. On voit au dessus une forêt toute de Myrthes & d'Oliviers, & au milieu de cette forêt, il y a un antre qui est bâti de telle sorte, qu'il est malaisé de juger s'il a été fait par l'art, ou par la nature. Néanmoins il est si commode, qu'il y a de l'apparence que l'art y a aidé la nature, ou qu'il la fait entierement. C'étoit là que Thetis se faisoit ordinairement porter toute nuë, assise sur le dos d'un Dauphin, & ce fut-là que Pelée l'ayant trouvée endormie, voulut contenter son amour, & obtenir par la force, ce qu'il n'avoit pû gagner par ses prieres. En effet il fût venu à bout de son entreprise, si Thetis, qui ne l'aimoit pas, n'eût eu recours en même-temps à ses tromperies ordinaires, en se revêtant de diverses formes. Ainsi tantôt elle se changeoit en oiseau pour s'échapper des bras de Pelée; mais Pelée ne la quittoit point, & embrassoit cet oiseau. Tantôt elle se changeoit en gros arbre, mais Pelée embrassoit aussi cet arbre, & y demeuroit attaché. Enfin elle prit la forme d'une Tygresse en furie, & ce fut à cet aspect que Pelée s'épouvanta, & qu'il laissa aller sa maîtresse. Il fit aussi-tôt un sacrifice aux Dieux de la mer, avec du vin qu'il répandit sur les eaux & avec les entrailles d'un agneau qu'il jetta

jetta dedans, & brûla de l'encens en leur honneur pour se les rendre favorables. A peine eut-il achevé que Prothée s'éleva du fond de la mer, & lui parla en ces termes:
„ Fils d'Eaque, lui dit-il, tes maux ne
„ sont pas sans remede, tu en auras la re-
„ compense, tu jouïras de ton amour.
„ Mais il faut que tu prennes Thetis en-
„ dormie dans le même antre où tu l'as
„ déja combattuë, & que tu la lies de
„ telle sorte, qu'elle ne puisse t'échapper.
„ Alors ne t'épouvante de rien, ne te
„ laisse point tromper par toutes les for-
„ mes qu'elle peut prendre, mais quoi
„ qu'elle fasse, & que tu tiennes, em-
„ brasse bien ce que tu tiendras & garde
„ bien de la quitter qu'elle ne soit deve-
„ nuë ce qu'elle étoit auparavant ". Prothée n'eut pas si-tôt fini son discours qu'il se laissa couler dans l'eau, & cessa de paroître aussi-tôt que de parler. Cependant comme le Soleil se couchoit, la belle Thetis ne manqua pas à son ordinaire de venir dans cet antre, qui lui servoit tout ensemble & de Palais, & de lit. Pelée qui s'étoit caché pour l'attendre, & qui l'avoit vûë entrer, lui donna le tems de s'endormir, & enfin il la surprit, & lia avec elle la vertu de se transformer. Néanmoins elle fit de grand efforts, elle se déroba des yeux de Pelée par mille formes di-

diverses: mais il lui fut impossible de se dérober de ses mains. Il la tint toujours embrassée, jusqu'à ce qu'enfin étant revenuë dans sa forme, elle lui dit en soûpirant: „ Tu ne serois pas victorieux, si un „ Dieu ne t'avoit aidé. Ainsi Thetis demeura en la puissance de Pelée, ainsi ce Heros l'embrassa, & en eut le grand Achille.

## EXPLICATION.

### *Des Metamorphoses de Thetis.*

LES divers changemens de Thetis ont exercé les Commentateurs autant que Pelée même. Selon les uns, ils representent la legereté de ces personnes capricieuses, qui paroissent tour à tour sous cent formes différentes. Tristes, contens, serieux, gais, amis, indifférens, ennemis dans un même jour. Tantôt dans certains principes, & tantôt dans des sentimens opposez. *Aujourd'hui dans un casque & demain dans un froc.* Il est certain qu'on ne sait par où prendre de pareilles gens. Vous croiez les tenir, ils vous echapent, ils sont déja bien loin. Cent fois en un jour, ils vous mettent en defaut. Cependant une constance opiniâtre ne manque guères de venir à bout d'eux, & si leur inconstance à fatigué ceux qui avoient à faire à eux, aussi la persévérance de ces derniers triomphe-t'elle à la fin.

D'autres écrivains croient qu'il s'agit ici de la fortune, & que les Metamorphoses de Thetis, arretée enfin par Pelée, sont une image de la volubilité de l'occasion, auprès de laquelle il s'agit d'attendre patiemment & de saisir vîte le moment favorable; moment unique, sans quoi nous la perdons.

Je consens qu'on explique ainsi cette fiction. Cepen-

pendant j'aimerois mieux y chercher moins de finesse, & supposer simplement, avec un Poete celebre par ses ouvrages & par ses disgraces, que les déguisemens de Thetis n'étoient que de ces façons ordinaires aux jeunes personnes, quand elles veulent eprouver la constance d'un amant, ou irriter sa passion ou peut-être defendre leur pudeur contre son amour. Du moins il semble que c'est là ce qu'il veut faire entendre par ces vers dignes de la beauté de son esprit.

*Amans, si jamais quelque Belle;*
*Changée en Lionne cruelle,*
*S'efforce à vous faire trembler:*
*Moquez vous d'une image feinte;*
*C'est un fantôme que sa crainte*
*Vous présente pour vous troubler.*

*Elle peut, en prenant l'image*
*D'un Tigre ou d'un Lion sauvage,*
*Effraier les jeunes amours.*
*Mais, après un effort extrême,*
*Elle redevient elle même,*
*Et les Dieux triomphent toujours*

Je dois donner maintenant l'histoire de Pelée, & la voici. Pelée fils d'Eaque fils de Jupiter, & d'Endeis fille de Chiron, avoit deux freres, Telamon, né de la même mère, & Phocus fils de la Nereide Psammathé. Ce dernier excita la jalousie des deux autres par la superiorité, qu'il paroissoit avoir sur eux dans les combats. Il n'en fallut pas davantage pour les porter à conspirer sa mort, & à executer ce dessein, après quoi, ils cachèrent le corps dans une forêt. Cependant leur crime fut découvert, & ils furent chassez d'Egine par Eaque. Je ne parlerai pas de ce que devint Telamon. Chacun sait qu'il se retira chez Cychrée fils de Neptune & de Salamine (a): qu'ayant delivré l'Isle de Salamine

(a) Salamine étoit fille d'Asope & sœur d'Egine mère d'Ea-

lamine d'un serpent qui la desoloit, Cychrée le recompensa de ce service, en le nommant son successeur ; & qu'il épousa ensuite Peribée fille d'Alcathous fils de Pelops. Pelée n'eut pas moins de bonheur dans les commencemens de son exil. Refugié dans la Phtiotide auprès d'Eurytion, fils d'Actor, ce Prince l'expia, lui donna Antigone sa fille en mariage, & lui accorda la troisième partie de son Royaume. Mais un jour qu'ils poursuivoient ensemble le sanglier de Calydonie, le Gendre en voulant frapper ce monstre, perça malheureusement son beaupère, de sorte qu'il fut reduit à chercher un azile à Jolcos chez Acaste qui le purifia. Son malheur le poursuivit dans cette Cour. Il avoit combattu avec Atalante dans des jeux instituez en l'honneur de Pelias. Astydamie épouse d'Acaste devint alors amoureuse de son hôte, & lui déclara sa passion en le priant de la satisfaire. Pelée eut horreur de trahir ainsi son bienfaiteur. La Princesse irritée écrit d'abord à l'épouse de son amant que Pelée va épouser Sterope fille d'Acaste, & la triste Antigone se donne la mort. Non contente de cette vangeance, Astydamie accuse Pelée auprès d'Acaste d'avoir voulu la deshonnorer, & le Prince credule mene son hôte dans une forêt, où il lui ôte son épée, pendant qu'il dormoit, accablé des fatigues de la chasse. Acaste s'étoit fait un scrupule de tuer lui même un homme qui s'étoit venu jetter entre ses mains, & qu'il avoit expié. Ainsi son but, en le laissant endormi & désarmé dans un lieu desert, etoit que d'autres le fissent mourir pour lui. Son intention pensa être suivie. Car les Centaures avoient déja surpris Pelée, & ils étoient sur le point de le massacrer. Mais Chiron le tira de leurs mains, & lui rendit son épée, trouvée dans un fumier où Acaste l'avoit ensevelie.

Sorti ainsi de ce danger, Pelée à l'aide de Jason, & de Castor, & de Pollux, prit Iolcos, fit dechirer

d'Eaque. Par consequent Telamon étoit petit neveu de cette Princesse.

Fig: 101.



rer Astydamie en pieces, & l'armée foula aux pieds les membres de cette malheureuse. Dans la suite, il paroit que la fortune cessa de le persécuter On trouve qu'Achille, qu'il avoit eu de Thetis, qu'il épousa après la mort d'Antigone, regnoit sur les Phtiotes & les Myrmidons. C'est une preuve que Pelée recouvra le Royaume de son Pere, & celui d'Eurytion. Apollodore de qui j'ai tiré ce recit, ajoute que ce Prince donna le Royaume des Dolopes à Phénix, fils d'Amyntor, après lui avoir fait rendre par Chiron la vue que son pere lui avoit ôtée, trompé par un faux rapport qu'on lui avoit fait. Autre marque que Pelée devint un Roi puissant & heureux, puisqu'il avoit des couronnes à donner.

---

# FABLE HUITIEME.

## ARGUMENT.

*Pelée ayant tué Phoque son frere, est contraint de fuir de son païs, & se va refugier chez Ceyx fils de Lucifer. Chione niéce de Ceyx, & fille de Dedalion, orgueilleuse d'avoir été aimée par Mercure & par Apollon, de qui même elle avoit eu des enfans, ose preferer sa beauté à celle de Diane, mais cette présomption lui coûte la vie. Dequoi Dedalion est si affligé qu'il s'en precipite du mont Parnasse, mais Apollon le change en Eprevier en tombant.*

AINSI Pelée fut heureux & par son fils, & par sa femme, & auroit été heureux en toutes choses, si vous en ôtez la mort de son frere qu'il tua de sa propre main. Ce malheur l'obligea de quitter la mai-

maiſon de ſon pére, & de chercher une retraite dans Trachine, où regnoit alors Ceyx, ſans cruauté, & ſans violence, & avec toutes les douceurs qu'on peut attendre d'un bon Roi. Ce Prince étoit fils de Lucifer, on le reconnoiſſoit à ſon viſage, en qui on voyoit quelque choſe de la ſplendeur de ſon pere; mais alors il étoit en deuil, & pleuroit la perte de ſon frere.

Lorſque Pelée fut proche de la ville, il laiſſa dans une vallée couverte d'arbres, le bétail & le bagage qu'il avoit amené avec lui, & entra dans la ville avec peu de monde, plus abatu par les remords de ſon crime, que par le travail du chemin. Enfin ayant été introduit devant le Roi avec un rameau d'olive en la main, pour lui faire voir d'abord qu'il venoit demander de la paix & du repos, il lui dit ſon nom & ſa naiſſance, le rang que ſon pere tenoit ſur la terre, & celui que ſon ayeul tenoit dans le Ciel, mais il ne lui parla point de ſon crime. Il ſuppoſa d'autres raiſons de ſon banniſſement & de ſa fuite, & demanda à ce Prince une retraite dans ſes terres. Le Roi de Trachine lui fit cette réponſe remplie de douceur & d'humanité. „ Je n'ai point de biens, lui dit-„ il, qui ne ſoient ouverts à tout le mon-„ de, & nous ne regnons pas dans un

Royau-

„ Royaume où l'hospitalité soit inconnuë. „ Il n'y a point d'étrangers qui ne trou- „ vent dans mon Palais & leur maison, „ & leur patrie. Vous ne devez donc „ point douter qu'avec les grands noms „ que vous portez, vous ne trouviez au- „ près de moi de l'honneur & du respect. „ Ne perdez point le temps en prieres, „ vous obtiendrez ce que vous demandez, „ & vous pouvez déja vous vanter d'a- „ voir part à toutes les choses que vous „ voyez. Mais plût aux Dieux que vous „ vissiez des choses plus avantageuses & „ plus grandes. Au moins j'aurois plus de „ moyen de vous faire un meilleur accueil, „ & de montrer que je vous estime ". Il ne put s'empêcher de pleurer en pro- nonçant ces paroles, & Pelée & ses com- pagnons compatissans avec lui d'un mal qu'ils ne connoissoient pas encore, lui de- manderent la cause de ses douleurs & de ses larmes, „ Vous croyez peut-être, leur „ dit-il, que cet oiseau qui ne vit que de „ rapine, & qui épouvante tous les au- „ tres, ait toujours été oiseau, & tou- „ jours revêtu de plumes. C'étoit un „ homme il n'y a pas encore long-temps, „ & il n'a gardé que son humeur de ce „ qu'il étoit autrefois. Il étoit hardi, & „ toujours prêt à la violence, & sous la plu- „ me où vous le voyez, il conserve en-

„ core aujourd'hui, & ses vertus & ses
„ vices. Il s'appelloit Dedalion, il étoit
„ fils de celui * qui a la charge d'appel-
„ ler l'Aurore, qui paroît le premier au
„ Ciel, & qui se couche le dernier, &
„ bien que nous fussions freres, nous n'a-
„ vions rien qui se ressemblât. Pour moi
„ j'ai toujours aimé la paix, & j'ai tou-
„ jours été soigneux de la conserver dans
„ mon païs & dans ma maison. Au con-
„ traire il ne se plaisoit qu'à la guerre, &
„ faisoit ses divertissemens des combats &
„ des batailles. Son courage subjugua de
„ grands Rois & de grands peuples; &
„ maintenant changé comme il est, il fait
„ la guerre aux pigeons qui sont autour
„ de † Thisbé dont il vainquit autrefois
„ le Prince. Il avoit une fille appellée
„ Chione qui étoit parfaitement belle, &
„ qui dès l'âge de quatorze ans, fut ai-
„ mée de tout le monde, & recherchée
„ de tous ceux de qui la condition leur
„ en pouvoit donner l'esperance. Un jour
„ comme Apollon & Mercure revenoient
„ l'un de Delphes, & l'autre du mont
„ Cyllene, ils la virent tous deux en mê-
„ me instant; & tous deux en même ins-
„ tant

* Lucifer, ou l'étoile de Venus, qui precede le matin le Soleil, & qui le suit le soir, & ne se couche qu'après lui.

† Ville de la Beotie.

„ tant ils commencerent à l'aimer. Apollon differa jusqu'à la nuit pour satisfaire sa passion ; mais Mercure ne put differer plus long-tems, il l'endormit & se contenta ; & dès qu'il fut nuit, Apollon déguisé en vieille, vint à son tour se contenter. Elle conçut de l'un & de l'autre, & neuf mois après elle accoucha de deux fils. Elle conçut de Mercure un enfant ingenieux qu'on appella Autolyque, & qui montra par son adresse dans toutes sortes de larcins, qu'il ne dégeneroit pas de son pere. Mais elle conçut du Dieu du Jour l'excellent Philammon, qui chantoit parfaitement, & jouoit de même de la Lyre, & qui fit voir par ses qualitez de quel sang il étoit sorti. Mais que lui servit d'être mere de deux enfans si renommez, d'avoir eu des Dieux pour amans, d'être fille d'un pere illustre, & d'avoir pour ayeul le plus puissant de tous les Dieux? Se peut-il faire que la gloire soit quelquefois dangereuse, & que de si grands avantages soient quelquefois autant de maux? Oui, Pelée, tous ces avantages furent la cause de sa perte. Comme elle en devint orgueilleuse, elle eut bien la hardiesse de preferer sa beauté à la beauté de Diane, & même de la mépriser. Mais elle trouva bien-tôt que les

 „ Dieux

„ Dieux ſont toujours puiſſans, & que
„ leurs vengeances ſont toujours prêtes.
„ Enfin cette Déeſſe offenſée de l'orgueil
„ de cette fille, prit en même-temps ſon
„ arc, & lui tira une fléche qui lui vint
„ percer la langue qui avoit commis la fau-
„ te. Chione perdit de ce coup, premie-
„ rement la parole, & enſuite voulant s'ef-
„ forcer de parler, elle perdit la vie avec
„ ſon ſang. Je ne vous puis exprimer la
„ douleur que j'en reſſentis, je fus auſſi
„ affligé de ſa perte que ſon pere même,
„ & toutefois je tâchai de le conſoler,
„ bien que j'euſſe beſoin moi-même d'ê-
„ tre conſolé. Mais il ne fut pas plus tou-
„ ché de mes conſolations, qu'un rocher
„ eſt ému des vents & des murmures de la
„ mer. Il pleura la perte de ſa fille, il
„ accuſa d'inhumanité la Déeſſe qui s'en
„ eſt vengée, & l'affliction le porta juſ-
„ qu'à l'impieté & à la fureur. Mais quand
„ il vit brûler ſon corps, ce fut là que la
„ Raiſon acheva de l'abandonner, il fit
„ quatre fois des efforts pour ſe jetter dans
„ le feu, & quatre fois on l'en empêcha.
„ Enfin ſa furie fut plus forte que tous
„ nos obſtacles, il s'échappa de nos mains,
„ & prit auſſi-tôt la fuite; & comme un
„ taureau que des frêlons piquent, on le
„ vit courir par des lieux où il n'y avoit
„ point de chemins. Il me ſembla dès ce
„ mo-

„ moment qu'il couroit plus vîte qu'un „ homme, & vous euſſiez crû vous-mê- „ me que ſes pieds avoient des ailes. Ain- „ ſi il ſe dégagea de tous ceux qui le re- „ tenoient, & devenu prompt & leger par „ le deſir de la mort, il monta auſſi faci- „ lement ſur les plus hauts ſommets du Par- „ naſſe, qu'il auroit marché dans une plai- „ ne, & ſe precipita de cette montagne. „ Mais Apollon qui en eut pitié, le con- „ vertit en oiſeau, & le ſoutint en tom- „ bant ſur les ailes qu'il lui donna. Il lui „ fit naître un bec crochu, en la place de „ ſa bouche, lui donna des ongles qui „ ſont ſemblables à des hameçons, & lui „ laiſſa ſon premier courage, & plus de „ forces que de corps. Enfin c'eſt au- „ jourd'hui un Eprevier qui n'épargne pas „ un oiſeau, qui leur fait à tous la guer- „ re, & qui tyranniſé lui-même de la „ douleur qu'il endure, eſt le tyran de „ tous les autres.

## *EXPLICATION.*

### *De Chione aimée par Apollon & par Mercure, des deux Enfans qu'elle eut d'eux, & de Dédalion, ſon Père, converti en Eprevier.*

CEtte fable a l'air d'être une hiſtoire qu'il ſuffit peut-être de dépouiller des ornemens poë-

tiques, pour la faire paroitre ce qu'elle est. Ainsi, au lieu de dire que Chione fut aimée par deux Dieux, il faut lui faire tour à tour épouser deux Rois, dont l'un avoit les qualitez de Mercure, & l'autre celles d'Apollon. Il faut ajouter qu'elle eut un fils de chaque époux, & que chacun de ces fils tint de l'humeur de son père, c'est à dire que l'un fut prudent, artificieux, dissimulé, & l'autre un Prince aimable, sage, & ami des belles lettres. Il en sera de même de l'avanture de Dedalion. C'étoit un Roi ambitieux, une espece de conquerant, qui ne savoit ni se tenir en repos, ni y laisser les autres. Ce sera par cette raison que, lorsqu'il mourut, on feignit qu'il avoit été converti en Epervier, oiseau feroce & qui ne vit que de rapines.

A ces remarques peut être vraies, peut être fausses, mais certainement simples & probables, les Mythologistes ajoutent les reflexions suivantes. Dedalion, bien qu'ambitieux & par conséquent, ou cruel, ou capable de le devenir, mourut de la douleur qu'il conçut de la perte de sa fille. C'est que ceux qui sont violens en une chose, le sont d'ordinaire en toutes, même en celles qui leur sont préjudiciables, & que pour la punition des Princes qui ne respectent pas les loix de l'humanité, les passions exercent sur eux les mêmes violences, qu'ils exercent sur les autres hommes.

## FABLE NEUVIEME.

### ARGUMENT.

*Un loup marin que Psamathe Nereïde mere de Phoque avoit fait sortir de la mer, pour se venger de Pelée, tuë & devore ses troupeaux; mais enfin cette Nereïde est appaisée par les prieres de Thetis sa sœur, & ce loup est metamorphosé en rocher.*

TANDIS que Ceyx contoit à ses hôtes la merveilleuse avanture de son frere, Anetor qui gardoit le troupeau de Pelée, vint en hâte le trouver : „ Seigneur, lui dit-il, je viens vous apprendre une grande perte, mais comme il étoit étonné & hors d'haleine, il ne pût parler davantage." Sa venuë si precipitée & l'effroi où il étoit, ne donnerent pas moins d'inquietude à Ceyx qu'à Pelée, & bien qu'ils craignissent tous deux d'apprendre une mauvaise nouvelle, ils vouloient pourtant la savoir. Quand Anetor fut donc un peu revenu à soi, Pelée lui commanda de parler, & de dire les choses comme elles étoient. „ J'ai mené vos bœufs, dit-il à Pelée, environ sur le midi sur le rivage de la mer, & les uns s'y sont couchez sur le sable, les autres s'y sont promenez, & quelques-uns sont entrez dans l'eau. Il y a au

„ dessus de l'endroit où je les ai menez ;
„ un Temple, où l'on ne voit ni mar-
„ bre ni or : il est seulement bâti de
„ bois, & est environné d'une vieille &
„ sombre forêt. Un Pêcheur qui faisoit
„ secher ses filets, sur le rivage, m'a dit
„ qu'il est consacré à Nerée & aux Ne-
„ reïdes, & que ce sont là les Dieux de
„ ce Temple. A côté il y a un grand
„ marais qui est entouré de saules, &
„ qui s'est formé de l'eau que la mer y
„ porte, & qu'elle y laisse en se retirant.
„ Enfin comme vos bœufs étoient en
„ l'état où je viens de les représenter, il
„ est sorti de ce marais un loup d'une
„ grandeur prodigieuse, avec un bruit si
„ horrible que tous les lieux d'alentour
„ en ont été épouvantez. On voit cou-
„ ler de sa gueule de l'écume mêlée de
„ sang, ses yeux ressemblent à deux four-
„ naises ardentes, & bien qu'il soit éga-
„ lement redoutable par sa rage & par sa
„ faim, il est beaucoup plus terrible par
„ sa faim que par sa rage. Ainsi il ne
„ s'est pas contenté d'assouvir sa faim par
„ le carnage de vos troupeaux ; mais
„ après s'en être assouvi, il les a tous
„ blessez ou tuez, & plusieurs d'entre
„ nous voulant s'opposer à sa furie, n'ont
„ pû éviter ses atteintes, & sont demeu-
„ rez morts sur la place. Tout le rivage
„ est

„ est couvert de ce massacre, l'eau qui
„ en est la plus proche, en a pris aussi la
„ couleur, & le marais qui retentit de
„ mugissemens & de cris, n'est plus
„ qu'un grand cloaque de sang. Enfin
„ il est à craindre de tout perdre, si vous
„ voulez differer à nous envoyer du se-
„ cours, & l'état où sont les choses, ne
„ vous permet pas de déliberer. Tandis
„ que tout n'est pas encore perdu, il fau-
„ droit s'assembler & prendre les armes,
„ & aller enfin tous ensemble au secours
„ de ce qui vous reste." Pelée ne s'émût pas beaucoup de cette nouvelle, mais se souvenant de son crime, il crût que la Nereïde, qui étoit mere de Phoque, vouloit vanger la mort de son fils par la perte qu'on lui annonçoit. Cependant Ceyx commanda qu'on prit des armes pour aller contre ce loup, & lui-même il eût été le chef de la troupe, si Halcyone sa femme ayant entendu le bruit, ne se fût opposée à cette entreprise. Ainsi elle vint le trouver dans le même état où ce bruit l'avoit surprise, sans être encore habillée, & en se jettant à son col, elle le pria par ses larmes, aussi-bien que par ses paroles, de se contenter d'envoyer du secours, de ne se point exposer, & de lui conserver la vie qui dépendoit de la sienne. Pelée voyant la douleur & l'ap-

prehension d'Halcyone : „ Grande Rei-
„ ne, lui dit-il, dépouillez-vous de cette
„ vertueuse crainte, il me suffit d'avoir
„ reçu un témoignage si glorieux de la
„ bonne volonté du Roi, & je lui suis
„ aussi obligé de ces offres genereuses,
„ que des efforts qu'il auroit pû faire
„ pour me rendre ce que je perds. Il ne
„ faut point prendre les armes pour com-
„ battre ce nouveau prodige, il faut seu-
„ lement adorer le Dieu de la mer, &
„ les sacrifices seront les armes par qui je
„ triompherai de ce monstre." Il y a-
voit une haute tour auprès du rivage,
qui servoit de Phare aux vaisseaux, & qui
même dans la tempête leur donnoit quel-
que esperance de salut, quand ils com-
mençoient à l'appercevoir. Ils monte-
rent sur cette tour, d'où ils virent avec
douleur & avec effroi le carnage de tant
de Taureaux, & ce loup épouvantable,
dont la gueule dégoutoit de sang. Aussi-
tôt Pelée étendant les mains vers la mer,
pria Psamathe mere de Phoque, de mettre
fin à sa colere, & de lui donner du se-
cours; mais ses prieres furent vaines, &
Psamathe fut inexorable. Enfin Thetis
voyant que le mal continuoit, & qu'il
alloit passer plus avant, la sollicita pour
son mari, & en obtint le pardon qu'il
avoit demandé vainement. Néanmoins
com-

comme ce loup étoit devenu plus cruel par la douceur qu'il trouvoit dans le ſang & dans le carnage, il ne perdit point ſa furie, qu'il n'eût été changé en rocher, en devorant une geniſſe. Ainſi de loup qu'il étoit il devint la ſtatuë d'un loup: car il conſerva ſa figure, & prit la couleur d'une pierre, pour faire voir qu'il n'étoit plus loup, & qu'on ne devoit plus le craindre. Cependant les Deſtins ne permirent pas à Pelée de demeurer en cette terre, ils voulurent qu'il errât encore en vagabond, & en banni; & comme ils avoient ordonné que la Theſſalie ſeroit la borne de ſes travaux, il n'y fut pas ſi-tôt arrivé, qu'il y fut purgé par Acaſte du meurtre qu'il avoit commis.

## EXPLICATION

### *D'un Loup converti en Pierre.*

BIen que le Loup en queſtion n'ait été apparemment qu'un ennemi, qui pourſuivit par tout Pelée avec une opiniâtreté infatigable, neanmoins j'en rapporterai la fable à la morale, perſuadé qu'on verra avec plaiſir l'application qui en a été faite à la vangeance divine. Voici donc ce qu'on en dit. Pelée cherche inutilement une retraite tranquille, après la mort de ſon frere. S'il trouve des Amis fideiles & tendres, qui veuillent bien le mettre à couvert de la juſtice des hommes, il ne ſauroit échaper à celle de Dieu, dont les fleaux inévitables ſont repréſentez par ce loup furieux qui devore ſes troupeaux.

peaux. Pelée, qui se sent coupable, n'a point recours aux armes pour se défendre. Il sait qu'elles ne peuvent rien contre le Ciel, que les prieres seules ont la force de le désarmer, que notre soumission a seule la vertu de suspendre le tonnerre & de l'éteindre. Ainsi il plie avec respect sous la main vangeresse de Neptune, après quoi le ciel satisfait a pitié de ses maux, & convertit le Loup en pierre.

Au reste Pelée cacha d'abord à Ceyx son hôte la raison qui l'avoit obligé à fuir sa patrie, parce qu'il craignoit qu'on ne lui eût refusé l'hospitalité. Cela me donnera lieu de faire une remarque sur l'horreur que les anciens avoient pour les Homicides. On étoit banni de la société des hommes. On vous regardoit comme une espece d'excommunié dont le commerce rendoit profane. Il falloit enfin avoir été purifié, pour rentrer dans les droits des autres hommes, encore ne vous accordoit-on cette expiation, que pour des meurtres involontaires. C'étoit là une loi qui devoit faire une impression étrange sur les esprits, & les detourner efficacement de commettre un crime, qui exposoit à ces sortes de désagrémens. Sur tout chacun ne pouvoit qu'être frappé de l'appareil extraordinaire qui accompagnoit les cérémonies de l'expiation, & qu'on peut voir dans les anciens auteurs. C'est là une forte preuve que ces ages reculez, que nous traitons volontiers d'ages barbares, meritoient moins ce nom que nôtre siecle. Aujourd'hui un particulier a une querelle avec un autre, l'appelle en duel, & le tue. Qu'en arrive-t'il? Si le meurtrier peut échaper à la justice, en fuiant dans un païs étranger, il raconte froidement qu'il a eu *une affaire d'honneur*, & qu'il s'en est tiré en *homme de cœur*, en *brave homme*. L'unique mot qu'il donne à l'humanité qu'il a blessée cruellement, c'est celui ci, *j'ai eu le malheur de tuer mon ennemi*. Cependant personne ne fuit ce malheureux qu'on devroit regarder comme un homme détestable: on a pitié de lui, on le secourt; que dis-je?

dis-je? Il se trouve des gens qui le louent de ce qu'il a fait, & qui le mépriseroient, s'il avoit eu assez de courage pour sacrifier le point d'honneur à sa conscience. Est-ce un siecle éclairé, poli, humain, qu'un siecle où la meilleure partie des hommes a de tels sentimens? Pour moi, je l'avoue, je ne puis appeller cela que du nom de barbarie.

---

## FABLE DIXIEME.

### ARGUMENT.

*Halcyone & Ceyx sont métamorphosez en des oiseaux que l'on appelle Halcyons, & tandis qu'ils couvent leurs œufs, la mer demeure tranquille, & l'on diroit qu'ils ayent la vertu d'entretenir le calme, & d'empêcher les tempêtes.*

CEPENDANT Ceyx épouvanté des prodiges qui étoient arrivez à son frere, & à la fille de son frere, se propose de faire un voyage à Claros, afin de consulter Apollon dont les réponses salutaires ont souvent donné le repos qu'on ne se peut donner soi-même. Il eût bien été à Delphes, & c'étoit le lieu le plus proche, mais le prophane Phorbas accompagné des Phlegyens en assiégeoit alors le Temple, & en fermoit tous les chemins. Au reste avant que de partir, Ceyx communiqua son dessein à sa fidele Halcyone, qui n'apprit pas cette nouvelle sans une extrê-
me

me douleur, & sans en verser des larmes. Elle s'efforça trois fois de parler, mais ses pleurs, & ses sanglots empêcherent autant de fois que la parole ne sortit, & enfin lorsque la douleur eut fait ses premiers efforts, elle fit cette plainte entrecoupée de mille soupirs. „ Que vous ai je fait, lui „ dit-elle, & quelle faute ai-je commise „ qui ait pu changer votre esprit ? Que „ sont devenus ces grands soins que vous „ aviez pour moi seule? Pourrez-vous bien „ aujourd'hui vous éloigner de votre Hal- „ cyone, & vous conserver quelque repos? „ Est-il possible que vous m'aimiez, & „ que vous puissiez vous résoudre à faire „ un voyage qui vous séparera de moi? „ Faut-il pour vous être plus chere, que „ je sois éloignée de vous? Si vous voya- „ giez par terre, j'aurois sans doute autant „ de douleur, mais je n'aurois pas tant de „ crainte, & les maux que donne la peur, „ ne se joindroient pas à ceux de l'absen- „ ce. Je ne saurois vous rien déguiser, „ la mer, & même l'image de la mer me „ donnent de l'horreur & de l'épouvante. „ Il n'y a pas long tems que je vis sur le „ rivage les tables d'un vaisseau brisé, & „ j'y ai vu souvent des tombeaux qui n'a- „ voient que le nom de ceux que la mer „ avoit engloutis, & pour qui ils étoient „ dressez. Tout cela me donne des maux

„ où

„ où je ne voi point de remede, & il eſt „ difficile d'aimer qu'on ne craigne pour „ ceux que l'on aime. Ne mettez point „ votre aſſurance en ce que vous êtes gen„ dre d'Eole, qui eſt le maître des vents, „ qui les détache & qui les reſſerre, & qui „ fait à ſa volonté, ou le calme ou la tem„ pête. Quand les vents ſont une fois dé„ chaînez, & qu'ils regnent ſur la mer, „ alors il n'y a plus rien qui ſoit exempt „ de leur violence, ils renverſent la terre „ & les eaux, ils portent la guerre juſques „ dans le Ciel, & par les coups qu'ils don„ nent aux nuës, ile en font ſortir des fou„ dres. Helas! plus j'en ai de connoiſſan„ ce, & plus je les croi redoutables: car „ enfin je les connois, & quand j'étois en„ core petite, dans le Palais de mon pere, „ j'ai vu ſouvent des effets de leur rage & „ de leur furie. Que ſi mes larmes & mes „ prieres ne peuvent vous faire changer de „ deſſein, & que vous ſoyez réſolu à ce „ voyage que j'appréhende, permettez que „ je vous ſuive. N'ai-je pas aſſez d'amour „ pour avoir part à votre fortune? Au „ moins parmi les plus grands maux, j'au„ rai ce ſoulagement de tâcher à vous en „ défendre. Au moins s'il faut que je „ craigne, ce ſeront des maúx veritables „ & non pas des illuſions qui me donne„ ront de la peur. Je ne craindrai rien que

„ je

„ je ne voye sujet de craindre, les vents
„ ne vous porteront nulle part, qu'ils ne
„ m'y portent avec vous, & quoiqu'il
„ faille souffrir, nous le souffrirons en-
„ semble." Comme Ceyx n'avoit pas moins d'amour qu'Halcyone, il ne demeura pas insensible à ses plaintes & à ses larmes, & témoigna qu'il en étoit touché. Néanmoins il ne pouvoit changer de dessein, ni se résoudre d'exposer sa femme à un voyage si perilleux. Il lui dit donc beaucoup de choses pour lui faire perdre sa crainte, mais il ne put la persuader. Et enfin pour l'obliger à consentir à son voyage: „ Veritablement, lui dit-il, un mo-
„ ment m'est comme un siécle, quand je
„ le passe éloigné de vous, & je suis mort
„ dès que je vous quitte: mais je vous ju-
„ re par la clarté de mon pere, que si les
„ Destins le permettent, vous me verrez
„ de retour avant qu'il soit seulement deux
„ mois.". Cette promesse & l'esperance de le revoir dans peu de jours, la fit résoudre à son départ, & en même-tems il fit équipper un vaisseau. Mais Halcyone n'eut pas si-tôt vu ce vaisseau, qu'elle en conçut de l'horreur comme d'un mauvais présage. Tous les maux qu'elle s'étoit déja imaginez se représenterent devant ses yeux. Ses larmes recommencerent à couler, & après avoir embrassé son mari, & lui avoir dit

dit un triste adieu, elle tomba comme morte. Ceyx qui ne partoit qu'avec regret, souhaitoit lui-même de rencontrer quelque occasion qui l'arrêtât, & étoit comme en suspens, entre le dessein de partir, & le desir de demeurer. Mais cependant les matelots avoient mis la voile au vent, & fendoient la mer à coups de rames. Alors Halcyone ayant un peu levé les yeux, apperçut son mari debout sur la poupe, qui lui faisoit signe de la main, & pour lui témoigner qu'elle le voyoit, elle lui fit le même signe. Mais quand il fut si éloigné de la terre qu'elle ne pouvoit plus le reconnoître, ni le discerner d'avec les siens, elle suivit de la vuë, autant qu'il lui fut possible, le vaisseau qui disparoissoit peu à peu, & demeura sur le rivage, tandis qu'elle en vit les voiles, ou qu'elle s'imagina de les voir encore. Enfin quand elle les eut perdues de vuë, elle s'alla jetter au lit, mais le lit renouvella ses douleurs, & lui fit mieux reconnoître son abandonnement & sa solitude. Cependant le vaisseau gagna bien-tôt la pleine mer, & le vent qui enfloit les voiles, lui fut assez long-tems favorable. Ainsi il avoit déja presque fait la moitié du chemin, lorsque la mer commença à s'émouvoir, qu'on en vit blanchir les flots, & que le vent de l'Orient commença à souffler avec

plus

plus de violence & de furie. En même-tems le Pilote crie qu'on abatte les mâts, & qu'on ploye promptement les voiles, mais la tempête est déja si grande qu'elle ne permet pas de lui obéïr, & le bruit que fait la mer empêche d'entendre sa voix. Néanmoins on ne laissoit pas de courir, & chacun faisoit son devoir de son propre mouvement. Les uns retirent les avirons, les autres défendent les flancs du vaisseau contre l'eau qui entroit dedans, une partie ploye les voiles, d'autres vuident l'eau & rejettent la mer dans la Mer. Mais parmi cette confusion la tempête s'augmente toûjours, les vents devenus plus furieux, font la guerre de tous côtez, mêlent les flots, & confondent le Ciel & la Mer. Le Pilote même se trouble, il ne se souvient plus de son art, il ne se souvient plus de lui-même, il ne fait que commander, il ne sait à quoi se résoudre. Le mal est si grand qu'il surmonte sa science, & le met enfin en état de souhaiter de perir bien-tôt, pour ne pas souffrir plus long-tems. Les hommes, les mâts, les cordages, & tout l'équipage du vaisseau font un bruit épouvantable, & les eaux poussées par les eaux, & les tonnerres qui fendent l'air, ajoutent encore à tant d'horreur leurs violences & leurs menaces. La mer qui s'éleve en montagnes, semble aussi menacer le Ciel, & comme si

les

les nuës n'avoient pas encore assez d'eau, vous eussiez dit que la mer leur en portoit elle-même. Tantôt en s'enfonçant jusqu'au sable qu'elle remuë, elle paroît de sa couleur, tantôt elle se montre plus noire que ne sont les eaux du Styx, & puis s'étendant comme en une plaine, elle blanchit d'une écume horrible, & qui bouillonne de tous côtez. Cependant le vaisseau suit les mouvemens de l'eau qui l'agite. Tantôt il s'éleve sur les vagues, & l'on diroit qu'il considere comme du haut d'une montagne, des abîmes effroyables. Tantôt il retombe si bas qu'il semble des Enfers regarder le Ciel. Quelques fois les flots en frappent les flancs avec tant de force & de furie, que le coup qu'il en reçoit ne fait pas un moindre bruit, qne quelque machine de guerre dont on battroit une forteresse. Comme les lions déja furieux d'eux-mêmes, & devenus plus impetueux par la secousse qu'ils se sont donnée, & par la course qui les transporte, se précipitent sur les armes dont on pensoit s'en défendre. Ainsi l'eau mêlée avec le vent qui la pousse, se jette sur toutes les choses qui peuvent garantir le vaisseau, & devient bientôt la plus forte. Il commence à s'entr'ouvrir, on y apperçoit déja mille ouvertures, & ce sont autant de passages par où l'on voit entrer la mort. Cependant

dant

dant il tomba tant d'eau que vous eussiez cru que le Ciel tomboit en pluye dans la mer, & que la mer qui s'enfloit alloit prendre la place des Astres, & qu'elle montoit dans le Ciel. Les voiles devinrent pesantes, & par les eaux de la pluïe, & par les eaux de la mer. On ne voit luire aucunes étoiles, une noire & cruelle nuit ensevelit toutes choses dans l'horreur de ses tenebres, ou si l'on voit quelque clarté, elle ne vient que du feu des éclairs & des tonnerres; & au reste vous eussiez dit que les foudres enflammoient les eaux. Enfin les flots & la pluye assaillirent ensemble le vaisseau, & comme dans l'assaut d'une ville le soldat le plus courageux monte le premier sur la muraille, & y paroît triomphant au milieu de mille ennemis, après avoir fait de grands efforts, ainsi après que les flots eurent battu assez long-tems ce miserable vaisseau, enfin ce grand flot que l'on appelle dizenier, qui est le plus fort & le plus impetueux de tous, ne cessa point de l'attaquer, & ne perdit rien de sa furie, qu'il ne fût entré, pour ainsi dire, entre les murailles de cette forteresse flotante. Une partie de l'eau y étoit déja entrée, & y faisoit ses ravages, tandis que l'autre s'efforçoit encore d'y entrer, & ceux qui étoient dedans, n'étoient pas moins épouvantez qu'une ville assiegée par un puissant en-

ennemi qui mine au dehors ſes murailles, & qui les tient déja au dedans. L'art & le courage manquent tout enſemble aux matelots, qui penſent voir entrer autant de morts dans le vaiſſeau, qu'ils y voient venir de flots & de vagues. L'un ne peut retenir ſes larmes, l'autre demeure ſtupide par le trouble & l'étonnement qui ſe ſaiſit de ſon eſprit, un autre crie & ſe deſeſpere, & eſtime ceux-là bienheureux, qui peuvent eſperer en mourant une ſépulture. Quelques-uns font des vœux & des prieres, levent les mains au Ciel qu'ils ne voyent pas, & lui demandent en vain du ſecours. Celui-là s'afflige de n'avoir plus d'eſperance de revoir ſon frere & ſon pere, qu'il ſe remet devant les yeux, celui-ci meurt de regret par le ſouvenir de ſes enfans, enfin chacun d'eux ſe repreſente ce qu'il a laiſſé dans ſa maiſon, & ce qui lui eſt le plus cher. Ainſi le miſerable Ceyx ne regrette que ſon Alcyone, c'eſt elle ſeule qui l'afflige, elle eſt ſeule dans ſa bouche, & bien que le miſerable la deſire, il ſe réjouït pourtant qu'elle ne ſoit pas avec lui. Il voudroit bien voir encore, & ſa maiſon & ſa patrie, ou porter de ce côté-là pour le moins ſes derniers regards; mais il ne ſait où eſt ſa patrie, parmi ce grand trouble de la mer, & ces épaiſſes tenébres qui

enveloppent tout le Ciel, & qui naissent d'une double nuit. Cependant un tourbillon rompit le mât & le gouvernail, & les eaux comme triomphantes & superbes de cette dépouille, en devinrent plus furieuses, & précipiterent le vaisseau du haut de leurs vagues, comme du sommet d'un grand rocher dans un gouffre épouvantable. Il ne donna pas un moindre coup contre le sable, ou contre l'écueil qu'il alla toucher en tombant, que feroient les montagnes d'Athos, & de Pinde, si elles étoient déracinées de la terre qui les soutient, & qu'on les fit tomber dans la mer. Ainsi ce malheureux vaisseau fut abîmé par son propre poids, & par le coup qu'il reçut; & la plus grande partie de ceux qu'il portoit furent perdus avec lui: car il y en eut quelques-uns qui tâcherent à se sauver, pour faire naufrage un peu plus tard. Ceyx lui-même prit une table de ce débris, avec cette main dont il avoit accoutumé de tenir un Sceptre, & appella en vain & son pere * & son beau-pere à son secours. Mais au milieu de ce peril, il avoit plus souvent en bouche le nom d'Alcyone qu'il aimoit, que les noms d'Eole & de Lucifer, qui pouvoient le secourir, & se voyant près de la mort, il souhaite que les flots jettent son corps où est Alcyone, pour être inhumé

* Eole & Lucifer.

mé par des mains si cheres. Enfin il prononça ce beau nom autant de fois, qu'en nageant, l'eau lui permettoit d'ouvrir la bouche, & comme il le prononçoit encore malgré les eaux qui l'étouffoient, un flot ou plutôt un gros nuage vint se rompre sur sa tête, & l'ensevelit dans la mer. Lucifer qui ressentit les douleurs de la perte de son fils, en fut si triste & si morne durant toute cette nuit, que vous ne l'eussiez pû reconnoître, & parce qu'il ne lui étoit pas permis de quiter le Ciel, il se couvrit de nuages, & montra bien qu'il étoit en deuil, par l'obscurité qui le cachoit. Cependant Alcyone, qui ne savoit pas encore une si grande infortune, attendoit avec impatience le retour de son mari, & comptoit les jours & les nuits qu'elle passoit en son absence. Elle faisoit déja travailler aux habits dont elle vouloit qu'il fût vêtu le jour de son arrivée, elle songeoit à ceux qu'elle prendroit elle-même, pour aller au devant de lui, & se promettoit vainement de le revoir dans peu de jours. Elle fit des sacrifices à tous les Dieux pour le retour de Ceyx, & en fit sur tout à Junon; enfin elle étoit toujours aux pieds des Autels, & y brûloit toujours de l'encens pour le salut d'un mari qu'elle avoit déja perdu. Tous ses vœux & toutes ses

prieres, n'avoient point d'autre but, sinon que Ceyx revînt aussi sain qu'il étoit parti, qu'il rapportât de son voyage le même amour qu'il avoit en s'en allant, & qu'il ne lui manquât jamais de foi; mais de tous ses souhaits il n'y avoit que le dernier dont elle pût obtenir l'effet.

Junon ne put endurer plus long-tems qu'on lui fit des vœux pour un mort, & afin d'éloigner de ses Autels une Princesse qui devoit être alors en deuil; „ Iris, dit-elle, „ toi qui portes par tout mes „ ordres avec tant de fidelité, va promp- „ tement trouver le Sommeil, & lui „ commande de ma part qu'il fasse voir „ à Alcyone par des songes veritables, „ l'avanture de son mari. " Junon n'eut pas si tôt parlé, qu'Iris se revêtit d'une robe de mille couleurs, & par un chemin fait en arc d'autant de couleurs diverses, elle alla au Palais du Dieu du Sommeil, qui est toujours comme caché dans un nuage tenébreux. Il y a auprès des Cimmeriens une caverne profonde sous une grande montagne; c'est là que le Sommeil a établi son séjour, & qu'il a bâti son Palais. Quoique puisse faire le Soleil dont les rayons sont si pénétrans, il n'y sauroit jamais entrer, soit qu'il se leve, soit qu'il soit en son midi, soit enfin qu'il s'aille coucher. Il s'y éleve tou-
jours

jours de la tetre des nuages mêlez de brouillards, & l'on y doute incessamment, s'il y est jour, ou s'il y est nuit. Le cocq qui est presque toujours éveillé, n'y appelle jamais l'Aurore, il n'y a point de chiens importuns, & les oyes plus vigilantes encore que les chiens, n'en rompent jamais le silence. Enfin il n'y a aucuns animaux qui troublent la tranquillité d'un lieu si paisible, les arbres n'y sont point agitez par le vent, & l'Echo même n'y a point de voix ; il n'y a que le Repos qui y habite avec le Sommeil. Néanmoins il y sort du pied d'un rocher un ruisseau du fleuve d'Oubli, & comme il coule pardessus de petits cailloux, il fait un petit murmure qui a la force d'endormir les plus fâcheuses inquietudes. On voit à l'entrée de cet antre une quantité de pavots fleuris, & un nombre infini de ces herbes dont la nuit tire le suc, & le répand par toute la terre, pour assoupir tout le monde. Mais afin que les gonds des portes ne fassent point de bruit qui interrompe le Sommeil, il n'y a point de portes en tout ce Palais, ni de gardes qui veillent à l'entour, il y a seulement au milieu de cet antre un lit d'ébene environné de rideaux bruns, & c'est-là que le Dieu repose. Les Songes qui se revêtent de diverses formes, sont couchez sur

la place à l'entour de lui, & y sont en aussi grand nombre qu'on voit d'épics dans les plaines, que les forêts portent de feuilles, & qu'on trouve de grains de sable sur les rivages de la mer. Iris en entrant dans cette caverne, repoussa avec les mains tous les songes qui l'empêchoient d'avancer, & se fit faire place pour approcher du lit du Sommeil. Au reste elle ne fut pas si-tôt entrée dans cet antre, que l'éclat de sa robe le remplit de tous côtez de lumiere & de splendeur, & alors le Dieu commença avec peine à ouvrir ses yeux chargez & appesantis par lui-même. Il se leva à moitié, & rétomba aussi-tôt, & vous eussiez dit qu'il s'endormoit en se réveillant. Mais enfin après qu'il se fut donné plusieurs fois du menton contre l'estomach, il se secoua lui-même de dessus lui-même, & en s'appuyant sur le coude, il demanda à Iris qu'il reconnut, ce qu'elle desiroit de lui. „ Sommeil, dit elle, „ repos de toutes choses, Som-
„ meil le plus paisible de tous les Dieux,
„ l'unique paix des esprits qui rencontrent
„ par tout la guerre; vous qui ne souf-
„ frez jamais où vous êtes les inquiétudes
„ & les soins; qui soulagez les corps que
„ le travail avoit abattus, & qui les ren-
„ dez capables d'un nouveau travail, en
„ leur rendant leurs premieres forces,
„ com-

„ commandez aux Songes qui repréfentent „ la verité ; de prendre la forme de Ceyx, „ d'aller à Trachine trouver Alcyone, „ & de lui faire une peinture du naufra„ge de fon mari : Junon le veut, Ju„non le commande." Lorfqu'Iris eut executé fes ordres, elle fe retira, parce qu'elle ne pouvoit plus réfifter à l'affoupiffement qui commençoit à la furprendre, & en effet elle fe fût bien-tôt endormie avec le Dieu du Sommeil, fi elle n'eût pris promptement la fuite. Ainfi elle s'en retourna par le même chemin qu'elle étoit venue.

Cependant le Dieu du Sommeil ne reveilla que Morphée de cette multitude de fes enfans, qui dormoient autour de fon lit. Il n'y en a point entr'eux qui imite mieux que lui, & la démarche, & le vifage, & la voix de ceux qu'il veut repréfenter. Il y ajoute les habits qu'ils ont coutume de porter, & fe fert des mêmes paroles dont ils fe fervent ordinairement ; enfin il ne prend jamais que la reffemblance des hommes. Il y en a un autre qui fe revêt à fa fantaifie, tantôt de la forme d'une bête brute, tantôt de celle d'un oifeau, tantôt de celle d'un ferpent, les Dieux l'apellent Icele, & les hommes Phobetor. Il y en a encore un troifiéme que l'on appelle Phantafe, qui fe metamor-

phose en terre, en rocher, en riviere, & enfin en toutes les choses qui n'ont point d'ame. Ces trois-là ne se présentent ordinairement de nuit qu'aux Rois, qu'aux Princes & aux Capitaines; mais les autres ne sont faits que pour le peuple, & ne se montrent qu'à la multitude. Enfin le Dieu du Sommeil ne se servit en cette occasion que de Morphée pour executer les ordres d'Iris; & après lui avoir prescrit ce qu'il devoit faire, il se laissa aller sur son chevet, & recommença à dormir. Cependant Morphée porté sur une aîle legere qui fendoit l'air & les tenébres sans faire de bruit, partit du Palais du Sommeil, & se rendit en peu de tems dans la ville & dans la maison où étoit alors Alcyone. Lorsqu'il fut entré dans sa chambre, il se dépouilla de ses plumes, & se fit semblable à Ceyx, prit un visage triste & pâle, qui ressembloit à celui d'un mort, & se presenta devant le lit de cette miserable Princesse, nud & défiguré, la barbe & les cheveux mouillez, & comme dégoutans de l'eau de la mer. Ainsi en s'appuyant sur son lit, le visage trempé de larmes, il parla en ces termes à Alcyone. „ Connois-tu Ceyx, chere & malheureuse „ femme? La mort a-t-elle changé mon „ visage? Si tu veux me regarder, tu

„ me

„ me reconnoîtras encore ; mais au lieu
„ de ton mari, tu ne trouveras que son
„ ombre. Tes vœux & tes prieres ont
„ été pour moi sans effet, & je n'en ai
„ point reçu de secours. Je suis mort,
„ ma chere Alcyone, ne te promets plus
„ en vain la satisfaction de me revoir.
„ J'ai fait naufrage dans la mer Egée, où
„ la tempête a mis en pieces le vaisseau
„ qui me portoit, & comme je pronon-
„ çois encore ton nom, un flot m'a rem-
„ pli la bouche, & m'a privé de la vie,
„ c'est-à-dire, de mon Alcyone. Ne
„ prends pas ce que je te dis pour une
„ nouvelle douteuse ; ce n'est pas le bruit
„ du peuple ni celui de la renommée qui
„ t'entretient de ma pere : c'est moi-
„ même qui ai fait naufrage, qui viens
„ t'annoncer mon avanture. Leve-toi &
„ donne moi des larmes, prens enfin des
„ habits de deuil, & ne souffre pas que
„ je descende aux Enfers, sans qu'on ait
„ pleuré mon infortune. " Au reste, en prononçant ces paroles, Morphée imita si bien la voix de Ceyx, qu'Alcyone crut facilement qu'elle entendoit parler son mari. Il sembloit même qu'il versoit des pleurs veritables ; enfin il avoit la même contenance, & les mêmes gestes que Ceyx. Alcyone encore endormie, soupire, se plaint & s'afflige, elle tend les

bras en dormant, afin d'embrasser son mari, mais elle n'embrasse que l'ombre. Elle s'écrie qu'il demeure : „ Demeure, dit-elle, „ où fuis-tu ? Ne vas pas si „ vîte, Ceyx, nous irons tous deux en- „ semble. " Alors elle s'éveilla par le bruit qu'elle fit elle-même, & par le trouble que ce songe avoit laissé dans son esprit. D'abord elle regarda de tous côtez si Ceyx qu'elle venoit de voir n'étoit point encore dans sa chambre : car ses gens s'étant reveillez à ses cris avoient déja apporté de la lumiere. Mais après l'avoir cherché inutilement, elle se battit des mains, & le visage & le sein ; elle déchira ses habits, elle s'arracha les cheveux ; & quand sa nourrice lui demanda le sujet de son affliction & de sa douleur : „ Il „ n'y a plus d'Alcyone, dit-elle, elle „ est morte avec Ceyx, ne vous amusez „ point à la consoler. Le malheureux a „ fait naufrage, je l'ai vu, je l'ai recon- „ nu ; & quand je l'ai voulu embrasser, „ je n'ai embrassé que de l'ombre ; mais „ ce n'étoit pas une ombre vaine, c'étoit „ l'ombre veritable de Ceyx. Néanmoins „ il n'avoit pas le même visage qu'il avoit „ en me quittant, on n'y voyoit point „ cette splendeur qui le rendoit si cher, „ & si aimable à tout le monde. Il étoit „ nud, pâle & défiguré, & ses cheveux

„ dé-

„ dégoutoient encore. Enfin je l'ai vu, „ & voilà l'endroit où je l'ai vu ; " & en prononçant ces paroles, elle regarda au même lieu, s'il n'y en restoit point quelque vestige. „ O miserable Ceyx, con„ tinua-t-elle, voilà le mal que je crai„ gnois, quand je m'opposois à ton voya„ ge, & que je te conjurois avec tant „ d'ardeur de ne me pas abandonner, „ pour t'exposer témerairement à la merci „ des vents & des flots ! Mais puisque tu „ partois pour périr, que n'ai je fait avec „ toi un si funeste voyage ? Il m'eût été „ avantageux de t'accompagner, & de te „ suivre. Au moins je ne t'aurois pas „ survécu, & ma mort n'eût pas été sé„ parée de la tienne. Maintenant en ton „ absence, je ne laisse pas de périr ; main„ tenant en ton absence je suis agitée des „ mêmes flots qui t'ont perdu, & sans „ être avec toi, je suis au milieu de la „ mer, où je fais un second naufrage. „ Mais je veux bien que ma douleur me „ soit mille fois plus cruelle que la mer „ & que les tempêtes, si je fais le moin„ dre effort pour prolonger une triste „ vie, & pour demeurer au monde sans toi. „ Non, non, je ne combattrai point „ contre la mort, je ne te quitterai point, „ malheureux Ceyx ! & pour le moins „ aujourd'hui tu ne m'empêcheras pas

„ de t'accompagner. Si nous ne sommes „ pas enfermez dans une même sépulture, „ l'inscription de mon tombeau parlera de „ nous deux ensemble ; & si mes os ne „ touchent pas à tes os, au moins mon „ nom touchera le tien." La douleur ne lui permit pas de faire de plus longs discours, & les larmes & les sanglots qui succederent à ses paroles, lui étoufferent la voix.

Cependant le jour se leva, & d'abord elle sortit de son Palais, & alla sur le rivage au même endroit, d'où elle avoit vû partir Ceyx. „ C'est ici, dit-elle, „ qu'il me baisa, & que nous fîmes nos „ adieux ; " & comme elle se remettoit dans l'esprit la memoire de cette journée, elle jetta les yeux sur l'étendue de la mer, & y vit je ne sai quoi de semblable à un corps qui flottoit sur l'eau. D'abord elle fut incertaine de ce qu'elle voyoit ; mais quand l'eau l'eut fait un peu avancer, elle connut que c'étoit un corps ; & bien qu'elle ignorât de qui il étoit, ne le pouvant connoître de si loin. Néanmoins parce qu'il y avoit apparence qu'il avoit fait naufrage, elle en eut de la compassion ; & comme si elle eût donné des larmes à un inconnu : „ Helas, dit-elle, qui que tu „ sois, que tu es digne de pitié, & si „ tu as une femme, que je l'estime mal-

„ heureuse ! "

„ heureuse !" Cependant comme le flot poussoit ce corps, il s'approcha plus près du rivage, & plus elle le regardoit, plus elle paroissoit troublée. Mais lorsqu'il se fût approché de si près qu'elle put le reconnoître, & qu'en effet elle le reconnut : Le voilà, s'écria-t-elle, & en même-tems elle déchira ses habits, & s'arracha les cheveux ; & tendant ses mains tremblantes vers Ceyx qu'elle voyoit mort : „ Est-„ ce ainsi, mon ame, dit-elle, que vous „ venez me retrouver ?"

Il y avoit un éperon à l'entrée du port qui s'avançoit assez avant dans la mer, & qui avoit été fait pour rompre l'impétuosité des flots. Elle sauta sur cet éperon, & de là voulant se jetter où elle voyoit son mari, on fut étonné qu'elle voloit, & qu'en battant l'air avec des aîles qui lui venoient inopinément de naître, elle frisoit comme un oiseau la superficie des eaux. Ainsi en volant elle jettoit une voix plaintive, non plus de la bouche, mais du bec ; & lorsqu'elle put toucher le corps mort de son mari, elle l'embrassa avec ses aîles, & le baisa de son petit bec. Le peuple qui étoit accouru sur le rivage, fut quelque tems en doute si Ceyx avoit senti ses baisers, ou si le mouvement de l'eau lui avoit fait lever la tête ; mais en effet il en avoit senti la douceur, & les

Dieux qui eurent pitié de leur infortune, les convertirent tous deux en oiſeaux. Ils conſerverent pourtant leur amour ſous cette forme nouvelle ; leur mariage ne fut pas rompu : ils demeurerent unis enſemble, & devinrent l'un par l'autre, pere & mere des Halcyons. Ce ſont de petits oiſeaux qui ſont comme eux leur nid ſur la mer, & qui y couvent ſept jours durant, au milieu même de l'hyver. Cependant les eaux ſont calmes, on y peut naviger ſans crainte, Eole retient les vents enfermez, & répond à ſes petits-fils de la fidelité de la mer.

## *EXPLICATION.*

### *D'Alcyone & de Ceyx.*

L'Hiſtoire de Ceyx & d'Alcyone eſt tellement inconnue, qu'on me permettra volontiers de n'en rien dire, pour ne traiter que de ce qui regarde le ſommeil & les ſonges, dont il y eſt fait mention.

Je croi que perſonne n'ignore ce qu'il faut penſer de Morphée. C'étoit une Divinité qu'on feignoit être née de l'Erebe & de la Nuit. On lui donnoit la Mort pour ſœur, & il demeuroit dans les tenebres Cimmeriennes. Il préſidoit aux ſonges. On le repreſentoit à Sicyone aſſoupiſſant un Lion, & à Trezene, Ardale fils de Vulcain lui avoit conſacré un Temple, où on offroit des ſacrifices à lui & aux Muſes enſemble, pour marquer que ces Déeſſes aiment la tranquillité. On voit aſſez par ces traits que c'étoit un Dieu allégorique.

Auſſi

Aussi les Anciens le designent-ils presque toujours, non comme un individu vivant, mais comme une qualité. Orphée l'appelle *soulagement sacré de nos maux*. Ovide le nomme *le repos de la nature & la paix de l'ame*. Seneque le Tragique employe les mêmes noms, & y ajoute ceux de *Dompteur de nos maux*, & *la meilleure partie de la vie humaine*.

Les songes, personnages allégoriques comme lui, m'occuperont d'avantage. C'est pourquoi divisant en plusieurs parties ce que j'ai recueilli sur cette matiere, je rapporterai premierement les preuves qu'on en tire par rapport à la nature de l'ame ; secondement les raisons pour & contre la verité de ce qu'ils renferment : troisièmement enfin ce que les Anciens en particulier en pensoient.

En premier lieu, dit-on, les songes prouvent l'activité de l'Ame. Tandis que le corps accablé du travail de la journée cesse d'agir, la partie spirituelle de nous mêmes demeure infatigable, & continue dans l'action, jusqu'à ce que son associé se retrouve en état d'agir de concert avec elle.

*Causidici causas agere, & componere leges,*
*Induperatores pugnare ac prælia adire;*
*Nautæ contractum cum ventis degere bellum* (a)

On diroit en un mot que l'ame débarassée du soin de sa machine, cherche à s'amuser par ces sortes de reves. Mais ce n'est pas tout. Les songes démontrent encore la perfection de l'ame, lorsqu'elle est un peu dégagée de la masse pesante du corps. Elle acquiert dans ce moment une vivacité surprenante. Un homme lent à parler fait des discours d'une éloquence merveilleuse. Un autre qui n'est rien moins que Poëte dicte des vers dignes des Homères & des Virgiles. Un troisième qui ne se mêla jamais de méditations philosophiques, s'étonne lui-même, par la profondeur, par la noblesse, par la verité frappante, par la nouveauté de ses pensées. Il en est

(a) Lucr.

eſt qui croient lire des livres excellents, & dans ces circonſtances, l'eſprit opère avec tant de promptitude, qu'il en eſt lui même la dupe, & qu'il prend l'ouvrage dont il eſt inventeur, pour celui de quelque autre. Mais que dirai-je de cette merveilleuſe faculté, qu'il a de produire durant le ſommeil dequoi s'entretenir toujours ! Une variété prodigieuſe d'idées s'éleve au milieu de lui. Il ſe repreſente une infinité de Scenes, dont il eſt à la fois l'auteur, le théatre, les acteurs, les ſpectateurs. C'eſt à ce ſujet qu'Heraclite avoit coutume de dire. *Les hommes qui veillent, ſont tous dans un monde commun* (le monde naturel) *Mais chacun d'eux, lorſqu'il eſt endormi, ſe trouve dans un nouveau monde de ſa façon, & qui lui eſt particulier.* On peut preſque aſſurer qu'en cela l'ame porte un des caractères de la Divinité, puiſqu'elle crée par un ſeul acte de volonté autant d'objets qu'il lui plaît. Que ſeroit-ce, ſi on joignoit à ces remarques la vérité des ſonges ! L'ame ne ſeroit-elle pas, pour m'exprimer ainſi, une eſpece de Divinité ! Toujours agiſſante d'une maniere momentanée, renfermant un nombre infini d'Idées, créatrice, connoiſſant l'avenir ? C'eſt ainſi que raiſonnent pluſieurs écrivains, qui concluent que l'ame eſt un être excellent, indépendant du corps, & purement ſpirituel. Je paſſe maintenant à ce qu'ils ſoutiennent touchant la verité des ſonges.

Ceux qui ſont pour l'affirmative dans cette Theſe, ſe fondent les uns ſur quelque faculté que l'ame a de penetrer l'avenir, lorſqu'elle eſt un peu dégagée des ſens : les autres ſur quelque communication avec l'Etre ſuprême ; d'autres ſur l'operation des Eſprits inferieurs. D'ailleurs tous ſuppoſent que le fait eſt inconteſtable, pour quiconque reçoit l'Ecriture Sainte, ou a tant ſoit peu de foi hiſtorique. Il faut avouer que chacun d'eux a dequoi embarraſſer ſon adverſaire. Niera-t'on par exemple aux premiers que l'eſprit humain ne puiſſe avoir des connoiſſance ſurprenantes, quand il ſe ſépa-

ſépare de la matière ? On voit tous les jours des enfans mourans parler d'une manière au desſus de leur âge, des hommes dire des choſes ſublimes qu'ils n'auroient jamais pu penſer, quand ils ſe portoient bien, d'autres aller juſqu'à predire des choſes futures. Cela ne donne t'il pas lieu de penſer que l'ame, qui commence alors à être rendue à elle-même, commence en même-temps à exercer une faculté qu'elle a de connoitre les choſes à venir, mais qui avoit été comme liée, tandis que le corps étoit comme un voile entre elle & l'avenir? Il en eſt de même du ſommeil. Alors elle cesſe pour un peu de temps, d'être plongée dans le ſang & dans la matière, & il n'eſt preſque plus rien qui obſcurcisſe ou qui borne ſes lumières. Que ſi nous venons à ceux qui attribuent les ſonges prophetiques à quelque communication de l'ame avec Dieu, il faut pour détruire leur hypotheſe, renverſer le ſyſteme des Platoniciens qui veulent que nous voïions tout en Dieu, & que nous y voïions toute ſorte de veritez, lorſque les paſſions ne troublent point notre vuë. Or c'eſt là l'état dans lequel le ſommeil place d'ordinaire nos ames. Il n'eſt pas moins difficile de répondre à ceux qui veulent que les ſonges veritables viennent des Eſprits qui nous avertiſſent. Car enfin nier que de telles intelligences exiſtent, c'eſt nier un ſentiment commun aux anciens Philoſophes & aux prémiers Peres de l'Egliſe, les premiers admettant des genies qui preſidoient à diverſes ſortes de choſes & d'actions, & les ſeconds confiant la direction de chaque homme à un Ange.

Ils ne défendent pas leur opinion avec moins d'adreſſe, qu'ils ne l'établiſſent. Objectez aux premiers la fauſſeté ou l'abſurdité de la plupart des ſonges. Ils repliqueront que cela vient de ce que l'ame eſt alors appeſantie par le poids d'un corps, ou chargé de viandes indigeſtes, ou dérangé par quelque débauche, ou vicié, ſoit par des maladies, ſoit par des chagrins. Ainſi enſevelie & noïée dans

la matière, elle ne peut s'en relever. C'eſt pourquoi elle n'apperçoit que des fantômes trompeurs, produits dans ſon imagination par les vapeurs malignes qui montent au cerveau & l'incommodent. Faites la même objection aux premiers, ils vous diront, c'eſt la faute des ames que leurs paſſions précipitent vers la terre, & rendent incapables de voir la verité. Ajoutez y qu'il eſt inconcevable que Dieu choiſiſſe le ſommeil des hommes, pour leur montrer l'avenir. Ils repliquent que durant notre veille, nous nous regardons comme la cauſe de tout ce qui ſe preſente à nôtre imagination, & que par conſéquent nous ne pourrions diſtinguer un avertiſſement divin d'avec une image ordinaire. Or cela n'arrive point pendant le ſommeil, parce que ne pouvant retenir alors la liaiſon de nos images, nous pouvons nous perſuader que nous n'avons pas joint nous mêmes celles-ci avec celles-là, d'où nous concluons que quelques unes viennent d'ailleurs, c'eſt à dire d'un Etre qui a voulu nous avertir de quelque choſe. Ils diront en ſecond lieu, que durant la veille, nos ſens ſont dans une action perpetuelle, qui diſtrait notre attention. Nos paſſions nous agitent, & troublent notre entendement. N'eſt-il pas vrai que nous avons plus de diſpoſitions à voir de certaines choſes, quand nous n'en voïons point d'autres, & que notre cœur eſt tranquille, que dans un autre temps ? Telle eſt la ſituation d'un homme qui dort. Ses ſens enchaînez & ſes paſſions endormies laiſſent le loiſir & la liberté à l'ame de conſulter la verité éternelle. Ceux qui tiennent que les ſonges ſont l'effet de l'operation des Eſprits, ne demeurent pas ſans reponſe aux difficultez. Leur reprocherez vous que ces Eſprits trompent ſouvent, ou nous préſentent des images ridicules ? C'eſt peut-être qu'ils ſont ignorans ou malins, vous dira t'on. Peut-être auſſi la diſpoſition actuelle de nos corps trouble t'elle leur operation. Demanderez vous pourquoi ils choiſiſſent le temps de notre ſommeil ? C'eſt répondra t'on, que leur

action n'eſt point interrompue alors par celle de nos ſens, & que les images qu'ils nous preſentent ne ſont point confondues par d'autres que nous y mêlions. Voudrez vous tirer avantage de ce que ces ſonges prophetiques n'arrivent qu'à des gens crédules? On vous fermera la bouche, en avançant que ces eſprits, connoiſſant l'incrédulité des Eſprits forts, les jugent indignes de recevoir leurs avis, ou jugent inutile de les leur donner. En un mot, il eſt malaiſé de réduire ces Philoſophes au ſilence.

Cependant leurs adverſaires triomphent à leur tour en attaquant. Pourquoi, diſent-ils, à ceux qui prennent les ſonges pour des avis de Dieu, pourquoi Dieu ne s'adreſſe t'il qu'à des hommes endormis, pour leur reveler la verité? Ce que nous voions en veillant a beaucoup plus de certitude, que les ſonges de la nuit. Ainſi il s'expoſe à rendre ſes prédictions inutiles, puiſqu'il les fait dans des circonſtances, qui doivent porter tout homme de bon ſens à douter de ce qu'elles renferment. Pourquoi les enveloppe t'il ordinairement d'un voile impénétrable? Eſt-ce pour faire gagner la vie aux interpretes de ſonges? S'il cherchoit à nous éclairer, il falloit qu'il s'exprimât clairement, & s'il vouloit nous laiſſer dans l'ignorance, il y avoit un moien court, c'étoit de ſe taire. Ne vouloit-il donc que nous inquiéter? D'ailleurs convient-il bien à la Gravité, à la Sageſſe, à la Majeſté de cet Etre d'envoier des ſonges cachez ſous des Hieroglyphes puériles & ridicules, comme ſont la pluſpart de ceux qu'on aſſure avoir été des Propheties? De plus à quoi peuvent ſervir ces avertiſſemens, ſuppoſé qu'ils ſoient clairs? S'ils annonçent des maux, ce ſont des maux inévitables, autrement la Prophétie ne ſeroit pas certaine. Mais à quoi ſert-il de ſavoir d'avance qu'il nous arrivera tel malheur? A rien, ſinon à nous rendre malheureux avant le temps. Si ce ſont au contraire des biens que ces rêves nous pronoſtiquent, nous les attendons avec impatience, & les poſſédons nous enfin, ils ſont au deſſous

de-

de l'idée que nous nous en étions formée. D'un autre côté, pourquoi Dieu emploie t'il les songes, pour nous instruire? Sans doute il a notre bien en vue. Mais les uns n'entendent point ces prétendus signes des choses à venir : les autres les oublient; plusieurs regardent comme une foiblesse superstitieuse de s'y arrêter. Dieu ignore t'il ces particularitez, ou veut il de dessein délibéré nous donner des avis, dont il sait que nous ne tirerons aucun usage? A cette objection qui est tirée du premier livre de la Divination, on en peut joindre une autre prise du second livre. Il y a des songes vrais, il y en a de faux. Si les prémiers viennent de Dieu, qui est ce qui envoie les seconds? Seroient-ils aussi de lui? Mais est-il digne de sa veracité & de sa grandeur de se jouer des hommes par des visions trompeuses? Il faut donc dire qu'ils viennent de nous mêmes, au lieu que les autres ont la Divinité pour auteur. Mais quelle licence d'attribuer ceci à Dieu, d'assigner cela à la nature, plûtôt que de donner tout à l'un ou à l'autre! Voilà où Ciceron finit, mais j'en tire une autre demande. Comment s'y prendra t'on pour distinguer ceux dont l'origine est divine, d'avec ceux qui en ont une humaine? Si Dieu vouloit que nos songes nous fussent de quelque utilité, il falloit qu'il ne soufrit point que nous en eussions de faux, ou bien il devoit nous donner un Criterium, pour discerner les veritables. Il n'a fait ni l'un ni l'autre. Ainsi nous sommes réduits, ou à les negliger tous, ou à nous en défier toujours, ce qui est la même chose, puisque, d'une manière ou de l'autre, ils nous deviennent inutiles. Je ne dis rien contre ceux qui attribuent la verité des songes à une faculté naturelle de l'ame, ou à l'operation de quelques Esprits. On voit assez que ces deux opinions sont attaquées par quelques unes ou plusieurs des objections précedentes. Ainsi il ne reste que les temoignages pris de l'Ecriture & de l'Histoire, qui pourroient faire de la peine aux incrédules. Mais ils se tirent de cet embarras sans beau-

coup de peine, en disant premièrement qu'ils ne nient pas les miracles attestez par les livres saints, & en second lieu, qu'ils admettent les rencontres heureuses du hazard. Or que peut-on conclure de ce que Dieu aura operé jadis un miracle, c'est à dire de ce qu'il a eu une volonté particuliere & extraordinaire? Voudroit-on inférer, qu'autant de songes vrais sont autant de miracles? Si cela étoit, Dieu feroit souvent des merveilles à bon marché, & sans beaucoup de necessité. Il que prouve la conformité d'un évenement avec un rêve qui ait précédé? Que le rêve étoit destiné à annoncer cet événement? Moi je dirois que cet événement au contraire est fait pour confirmer le songe. Mais pour parler serieusement, qu'y a t'il d'étonnant à avoir rencontré juste une fois, après avoir tant de fois fait des rêves absurdes & faux? Au contraire, ce seroit un vrai prodige que le hazard fut constant, jusqu'au point de ne nous présenter jamais que des mensonges, quand nous dormons, lui qui fait dire de temps en temps la vérité aux auteurs des Almanacs. Il ne faut donc point faire tant de bruit pour un songe veritable que les historiens profanes decrivent, ni en chercher les causes hors de nous, puisque le cours naturel & fortuit des Esprits animaux dans le cerveau suffit pour de semblables effets. De plus, considérez bien la plupart des rêves Prophetiques dont l'histoire s'est chargée. On auroit pu les interpréter d'une autre manière, avec autant de vraisemblance. Aussi on ne leur a donné telle interprétation, que parce que les évenemens qui ont succédé, ont determiné à la choisir. Peut-on faire beaucoup de fonds sur des explications pareilles; sur des explications qui sont fondées, non sur l'image vue dans un songe, mais sur ce qui a suivi ce songe: sur des explications tirées par les cheveux? En verité, elles feroient plûtôt conclure, non que le songe étoit prophétique, mais qu'on souhaitoit qu'il le fut, & qu'on avoit envie de se le faire accroire, & d'en persuader les autres. Bien plus, cette dernière

nière raison, je veux dire l'envie que les hommes ont de se rendre recommandables à leurs propres yeux & dans l'esprit des autres, pourroit faire croire qu'ils n'ont pas raconté fidelement leurs songes, & qu'ils lès ont accommodez aux événemens. On pourroit appliquer la même reflexion aux historiens que l'envie de rendre leurs histoires agréables peut avoir portez à y fourer ces sortes de reçits, & les orner de nouvelles circonstances. D'où il s'en suivroit que beaucoup de ces songes qu'on nous donne pour prophétiques, ne seroient que des Propheties après coup.

Néanmoins les Anciens s'arrêtoient beaucoup à cette manière de deviner. Delà le nombre extraordinaire des personnes qui se mêloient d'Onirocritie, & qui en ont fait des traitez. Voici ceux qui sont nommez dans le commentaire de Rigaut. Artemidore de Daldia, qui s'étoit mêlé de la même science sous Antonin le Pieux. *Artemon Milesius, Antiphon, Apollodorus Telmissensis, Apollonius Attalensis, Aristander Telmissensis, Aristarchus, Alexander Myndius, Cratippus, Demetrius Phalereus, Dionysius Rhodius, Epicharmus, Geminus Tyrius, (al. Pyrius) Hermippus, Nicostratus Ephesius, Phœbus Antiochenus, Philochorus, Panyasis Halicarnassensis, Serapion, Strato.* Un autre Auteur (*a*) en nomme encore trois, Astrampsychus, Cassius Maximus & Dionysius Heliopolita. Bayle ôte Cassius de ce nombre avec raison, & substitue Pappus d'Alexandrie (*b*). C'étoit là certes une occupation qui ne convenoit guères à des gens de bon sens. Mais tel étoit le préjugé de ces siecles, ou pour mieux dire, c'étoit l'effet de [illegible]igion dominante, dont les Ministres trouvoie[illegible]r compte à introduire la superstition, & à mettre les songes en vogue.

(*a*) Andr. Schottus.

(*b*) On pourroit ajouter à ce Catalogue Amphictyon dont Pline parle lib. VII. cap. LVI.

FA-

Fig: 102.



# FABLE ONZIEME.

## ARGUMENT.

*La Nymphe Hesperie fuyant Esaque qui en étoit amoureux, est mordue par un serpent, & tombe morte sur la place. Esaque en a tant de ressentiment, qu'il s'en précipite d'un rocher, & est changé en oiseau appellé Plongeon.*

LORSQUE Ceyx & Alcyone furent devenus oiseaux, quelques vieillards qui étoient sur le rivage, & qui les virent voler ensemble, donnerent à une si noble amour les louanges qu'elle meritoit : Et comme les avantures nouvelles font toujours souvenir des vieilles : „ Voyez-vous, dit „ quelqu'un d'entr'eux, en montrant le „ Plongeon, voyez-vous cet oiseau ? Il „ est aussi d'un sang Royal, & si vous „ voulez remonter à son origine, & des„ cendre ensuite jusqu'à son pere, vous „ verrez qu'il a pour Ancêtres Ilus, As„ saraque & Ganymede, qui fut enlevé „ par Jupiter, que Laomedon fut son a„ yeul, & que Priam dernier Roi de „ Troye fut son pere. Enfin il fut frere „ du grand Hector, & si presque dès son „ enfance il n'eût trouvé de nouveaux „ destins, peut-être qu'il n'eût pas aquis „ moins

„ moins de réputation que le grand Hec-
„ tor, bien que l'un fût fils de la Reine
„ Hecube, & qu'Esaque ne fût né que
„ d'une Nymphe champêtre appellée Ale-
„ xirhoé, dans les valons du mont Ida.
„ Il avoit de l'aversion pour les villes &
„ pour le grand monde; la Cour n'avoit
„ point pour lui de délices; il aimoit plus
„ les champs & les solitudes que le Palais
„ de son pere: enfin il ne manquoit ni
„ de politesse, & son cœur n'étoit pas in-
„ sensible à l'Amour. Un jour en se pro-
„ menant il vit la belle Hesperie qui sé-
„ choit ses cheveux au Soleil, sur le ri-
„ vage du fleuve Cebrene son pere. Il ne
„ l'eût pas si-tôt vûë qu'il en devint a-
„ moureux. Mais d'un autre côté la Nym-
„ phe ne l'eût pas si-tôt aperçu, qu'elle
„ prit la fuite devant lui, comme la bi-
„ che devant le loup, ou comme une can-
„ ne qui se voit surprise par un Eprevier
„ loin des eaux, où elle se plonge pour se
„ défendre de cet oiseau. Néanmoins ce
„ jeune Troyen ne laissa pas de la pour-
„ suivre, aussi leger par son amour, qu'Hes-
„ perie l'étoit par sa crainte. Mais com-
„ me elle fuyoit aveuglément, & sans
„ prendre garde où elle passoit, elle mar-
„ cha sur un serpent qui étoit caché sous
„ l'herbe; & ce serpent qu'elle pressa, la
„ mordit au pied, & répandit son venin

„ par

„ par tout le corps de cette Nymphe. „ Ainsi en un même instant elle cessa de „ fuir & de vivre, & Esaque qui la vit „ tomber, la trouva morte dès qu'il fut „ auprès d'elle. Il l'embrasse, il se de- „ sespere, il se repent de l'avoir suivie; „ mais, dit-il, je n'avois pas envie de „ vaincre à des conditions cruelles. Nous „ sommes deux qui t'avons tuée, le ser- „ pent t'a donné le coup, & j'en ai „ donné l'occasion. Je confesse toutefois „ que je suis le plus criminel. Mais si j'ai „ été ton meurtrier, je serai aussi ton van- „ geur, & ma mort t'ira porter les con- „ solations de la tienne ". Il n'eut pas si-tôt parlé, qu'il monta sur une roche que l'eau avoit rongée par dessous, & de là il se précipita dans la mer. Mais Thetis qui en eut pitié, le reçut tout doucement, le revêtit de plumes, tandis qu'il flottoit encore sur l'eau, & ne lui permit pas de mourir. Il se desespera d'être contraint de vivre encore, & qu'on l'eût ravi à la mort, afin de le rendre à la vie. Il s'éleva plusieurs fois en l'air par le secours de ses ailes, & quand il étoit bien haut, il se laissoit tomber dans la mer, mais ses plumes le soutenoient toujours malgré lui, & soulageoient toujours sa chûte. Ainsi il en est encore en colère contre Thetis & contre lui-même; & comme il ne perd point

 l'en-

l'envie de mourir, il se plonge toujours dans l'eau, la tête la premiere, & cherche incessamment un chemin qui le conduise à la mort. L'amour l'a rendu maigre, comme il est, il a de longues cuisses, & un grand col, sa tête est éloignée de son corps, il aime les eaux & la mer, & parce qu'il s'y plonge toujours, on lui a donné le nom de Plongeon.

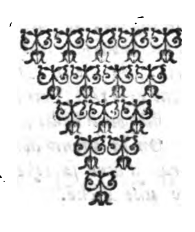
## EXPLICATION

### *D'Esaque converti en Plongeon.*

C'Est en vain que nous cherchons la solitude, pour nous procurer un repos parfait, si nos passions nous suivent dans l'azile que nous avions choisi pour les éviter. Ce ne sont pas les lieux, qui nous changent, c'est la raison seule, pourvû que nous sachions la mettre en usage. Autrement la solitude même est dangereuse, & comme elle est cause que nous ne voions que peu d'objets à la fois, elle est cause aussi que ces objets font plus d'impression sur notre ame, parce que leur action n'est détournée ou affoiblie par quoi que ce soit, & que notre cœur n'a rien à faire, pour m'exprimer ainsi, qu'à prêter une attention constante & suivie aux charmes de la volupté. C'est ce qu'éprouva Esaque, fils de Priam Roi de Troie. On sait que ce jeune Prince aimoit les sciences sublimes, & qu'il se distinguoit par la connoissance des choses futures. Je marque ailleurs que c'est lui qui annonça aux Troiens qu'ils s'attireroient une guerre funeste, s'ils s'obstinoient à retenir Helene contre le droit des gens & de la nature. On peut juger par cet endroit que c'étoit une espece de Philosophe de ces temps là,

là. Cependant il voit à peine la jeune Hesperie traverser son desert, qu'il l'aime, qu'il en perd la raison, qu'il devient malheureux. Tels sont encore une fois les effets ordinaires de la solitude, si nous ne donnons assez d'occupation à notre cœur, pour qu'il n'ait pas le loisir de recevoir des passions dangereuses.

Le malheur d'Hesperie n'est pas moins instructif, si ce qu'en disent les Mythologistes, est veritable. Selon eux, cette Nymphe qui reçoit une blessure mortelle d'un Aspic, en fuiant Esaque, doît apprendre aux jeunes personnes à craindre les caresses des Grands, parce qu'elles sont toûjours pernicieuses, qu'elles excitent l'envie, qu'elles reveillent la medisance répréséntée par le serpent qui mordit Hesperie, & qu'on va jusqu'à soupçonner d'intelligence avec leurs amans des personnes qui ont la force de les fuir. Au reste, continue t'on, Esaque perit en poursuivant Hespérie. C'est pour montrer que de semblables passions sont d'ordinaire funestes aux Princes, & que si elles ne touchent à leur vie, au moins elles blessent toujours leur gloire.





LES

# METAMORPHOSES D'OVIDE.

## LIVRE DOUZIEME.

## FABLE PREMIERE & II.

### ARGUMENT.

*Comme Agamemnon, chef de l'armée des Grecs qui devoit aller à Troye, sacrifioit à Jupiter, il vit un serpent qui se coula dans un nid d'oiseaux, & qui mangea huit petits qui étoient dedans avec leur mere; & dès qu'il les eut mangez, il fut converti en pierre. Calchas expliqua ce prodige, qui arriva, dit on, à un port de la Beotie, & dit à Agamemnon que ces vaisseaux qui étoient arrêtez, comme par une puissance divine, ne partiroient point de là, qu'il n'eût immolé Iphigenie sa fille. On la mena donc sur l'Autel, & comme elle étoit près d'être sacrifiée, Diane l'enleva, & mit en sa place une Biche.*



RIAM qui ne savoit pas qu'Esaque vivoit sous la forme d'un oiseau, le pleura comme mort, & le grand Hector avec ses freres, lui fit faire des funene-

nerailles & un tombeau magnifique. Mais Pâris ne se trouva pas à ses Obseques, & quelque temps après il apporta la guerre en son païs, avec cette femme * si celebre qu'il enleva à Menelas. En effet il fut suivi de mille vaisseaux, & de toutes les armes de la Grece. Et l'on n'eût pas differé la vangeance d'un ravissement si criminel, si les vents ne se fussent opposez à cette entreprise, & n'eussent jetté les vaïsseaux dans un port de la Béotie, où ils demeurerent long-temps arrêtez.

* Helene.

Comme les Grecs y sacrifioient à Jupiter, selon la coutume du païs, & que le feu étoit déja allumé sur l'Autel, ils apperçurent un grand serpent qui se coula le long d'un plane, qui n'étoit pas loin de l'Autel où l'on faisoit le sacrifice. Il y avoit sur cet arbre un nid qui étoit rempli de huit oiseaux, & la mere voloit à l'entour, comme pour deffendre ses petits de cet ennemi rampant qui les venoit attaquer. Mais il devora en même-temps & la mere & ses petits, & tous les Grecs furent étonnez d'une chose si extraordinaire, comme d'un presage malheureux. Néanmoins Calchas qui savoit les choses futures, leur rendit leur assurance, & leur ôta leur étonnement. „ Non, non, dit-il, „ ne vous étonnez point davantage, ô „ Grecs, réjouïssez-vous, nous rempor-

 „ terons

„ terons la victoire. La ville de Troye
„ tombera sous la pesanteur de nos armes,
„ mais ce sera un butin qui nous coutera
„ de longs travaux ". Il jugea par les neuf oiseaux qui avoient été dévorez, qu'on demeureroit neuf ans devant Troye; & à l'instant ce serpent entortillé comme il étoit à l'entour des branches de l'arbre, fut converti en une pierre, qui garda sa forme de serpent. Cependant comme si Neptune n'eût pas voulu endurer qu'on portât la guerre à Troye, il montra toujours de la colere par les vents & par les tempêtes, qui tenoient la mer agitée; & même il y en eut qui s'imaginerent qu'il vouloit sauver cette ville, parce qu'il en avoit bâti les murailles. Mais Calchas n'étoit pas de cette opinion, & comme il n'ignoroit pas ce qu'il falloit faire pour appaiser Neptune irrité, il ne voulut pas aussi le taire. Il dit donc à Agamemnon, qu'on ne pouvoit appaiser la colere d'une Déesse * fille, qui s'opposoit à son départ, que par le sang d'une fille, & que c'étoit enfin sa fille que Diane demandoit. Ainsi lorsque l'intérêt du public eut surmonté l'amour paternel, & que le Roi eut vaincu le pere dans le cœur d'Agamemnon, les Prêtres, tristes & en larmes menerent

* Diane qui étoit fachée contre Agamemnon parce qu'il avoit tué une Biche qu'elle aimoit.

rent Iphigenie devant l'Autel, pour y répandre son chaste sang. Mais la Déesse qui fut fléchie par la soumission du Prince, envelоppa d'un nuage, & l'Autel & cette fille, & mit une Biche en sa place, tandis qu'on faisoit les prieres & les cerémonies du sacrifice. Ainsi lorsque Diane eut été appaisée par une victime si digne d'elle, la mer perdit aussi sa colere, il se leva un vent favorable, qui donna en poupe aux vaisseaux, & enfin ils arriverent aux rivages de la Phrygie. Il y a un endroit au milieu de l'Univers, également éloigné du Ciel, de la Terre & de la Mer, & qui est comme la borne qui separe ces trois Empires. On voit de là tout ce qui se fait dans le monde, & l'on ne dit point de paroles qui ne s'aillent rendre en cet endroit. C'est-là que demeure la Renommée, & c'est-là qu'elle a bâti son Palais. Elle y a laissé mille entrées, elle y a fait tant d'ouvertures que le nombre en est infini, & elle n'a point voulu qu'il y eut de portes. En effet il ne ferme point, il est ouvert nuit & jour, & ces murailles sont faites d'airain, qui résonne incessamment, & qui ne reçoit aucunes paroles qu'il ne les renvoye aussi-tôt. Le repos & le silence y sont toujours inconnus; & toutefois on n'y entend point de grands cris, mais seulement de petits murmures, qui

ressemblent au bruit de la mer, qu'on entendroit de bien loin, ou à ces bruits sourds dans les nuës après un grand coup de tonnerre. Toutes les salles sont pleines de peuple, qui ne fait qu'aller & venir, qui dit toujours des nouvelles, & qui en demande toujours. Le mensonge & la verité y vont ensemble pêle-mêle, on y voit rouler des paroles en confusion, & en désordre. Les uns prêtent l'oreille à toutes les choses que l'on dit, les autres vont conter ailleurs ce qu'ils ont ouï dire, mais on n'y redit jamais rien comme l'on a entendu, & l'on y ajoûte toujours quelque chose. La credulité, l'erreur & la vaine joye y ont une bonne place. On y trouve de tous côtez des craintes, des troubles, des seditions: & les bruits & les rapports dont on ne peut dire les auteurs & qui sont des enfans sans pere, ont tout le credit & l'autorité dans ce grand Palais de la Renommée. Enfin c'est de là qu'elle voit tout ce qui se fait dans le Ciel, sur la Mer & sur la Terre, & qu'elle découvre aisément tous les secrets de l'Univers.

# EXPLICATION

## *D'Iphigenie sacrifiée en Aulide.*

IL en est de l'Histoire d'Iphigenie, comme de la plûpart de celles qui appartiennent aux temps fabuleux, c'est à dire qu'on n'y trouve qu'incertitude & qu'obscurité. On ne s'accorde pas même sur la naissance de cette Princesse. Les uns la font fille d'Agamemnon & de Clytemnestre; d'autres lui donnent une autre mère, savoir Astynome ou Chryséide esclave & concubine de ce Roi : enfin il y en a qui la font naître de Thesée & d'Helene, laquelle, ajoutent-ils, pria Clytemnestre d'éléver cet enfant comme le sien propre, afin de cacher ainsi la complaisance criminelle qu'elle avoit euë pour Thesée. Ce qui regarde le mariage d'Iphigenie ne renferme pas moins d'incertitudes & de variations. Quelques uns jugent d'un endroit du dixieme livre de l'Iliade qu'elle est celle qui fut offerte en mariage à Achille, & dont ce Prince rejetta fierement l'offre. Le Scholiaste de Lycophron au contraire assure après plusieurs auteurs, qu'elle fut aimée d'Achille, qu'elle en eut Pyrrhus, & qu'après qu'elle eût été sacrifiée en Aulide, ce fils fut envoié dans l'Isle de Scyros à Deïdamie qui l'éleva. Qui croira t'on ? Certes c'est un bonheur que la chose ne vaut pas la peine d'être sçue avec plus d'exactitude.

Cependant il n'en est pas de même de ce qui fait le sujet de cette explication, je veux dire du sacrifice d'Iphigenie. On convient généralement de ce qu'Ovide en raconte, & on y ajoute toûjours les circonstances suivantes, sans beaucoup de diversitez. Après qu'Iphigenie eut été enlevée par Diane, & portée dans la Chersonnese Taurique, où elle devint Prêtresse de cette Déesse, Oreste fils d'Agamemnon, agité par les Furies qui vangeoient sur lui le sang de sa mère qu'il avoit versé, fut averti par l'O-

racle d'Apollon d'enléver la Statue de Diane tombée du Ciel, qu'on adoroit dans la Tauride, & de la porter à Athènes, où il trouveroit en même tems la fin de ses maux. Il ne tarda pas à y aller, accompagné de Pylade, son ami intime. Mais à peine étoient ils abordez, qu'on les conduisit au Roi Thoas qui, selon sa coutume, ordonna qu'Iphigenie les immolât sur l'Autel de Diane. Iphigenie aiant appris d'Oreste qu'il étoit d'Argos, se sentit touchée de compassion à la vue du malheur de son concitoien, lui promit la vie, & l'assura qu'il n'y auroit d'egorgé que son Compagnon. L'unique condition qu'elle exigeoit de lui, c'est qu'il portât une lettre qu'elle écrivoit à ses parens. Oreste ne put accepter un parti qui devoit être funeste à son cher Pylade, & il conjura la prêtresse avec tant d'instance, de transporter à cet ami la grace qu'elle lui avoit offert à lui même, qu'il obtint enfin ce qu'il souhaitoit. Pylade de son coté s'offrit volontairement à la mort pour le salut d'Oreste. Ainsi on vit entre eux la prémière dispute qu'ils eussent eue jamais, ils s'envioient le plaisir généreux de mourir l'un pour l'autre, & il n'y eut que l'autorité d'Iphigenie qui put terminer ce differend, dont Oreste eut enfin l'avantage. Elle alloit donc donner la liberté à Pylade, & elle vouloit le faire jurer qu'il remettroit fidellement sa lettre, lorsqu'elle s'avisa de lui en déclarer le contenu, afin que si par hazard il la perdoit, il put faire son message de bouche. Pylade aiant appris par là qui elle étoit, prit la lettre de ses mains, & la remit incontinent à Oreste, en protestant à Iphigenie qu'il s'étoit acquité de sa promesse, puisque celui qu'elle destinoit pour le sacrifice étoit Oreste lui-même. Je ne parlerai point de la joie qu'eurent ces trois personnes, en se reconnoissant. Oreste pria sa sœur de lui donner la statue de Diane Taurique, & cette Princesse feignant de vouloir expier avec des ceremonies secretes les deux Grecs d'un meurtre qu'ils avoient commis, demanda qu'on la laissât aller seule avec eux,

vers

vers la mer où elle devoit, disoit-elle, les purifier. Un prétexte pareil ne pouvoit que tromper un Prince superstitieux comme Thoas. Aussi il accorda tout, & Iphigenie chargée de la statue de la Déesse, & faisant mener devant elle le prisonniers chargez de chaines, marcha sur le champ vers le bord de la mer. Là, elle écarta tout le monde, sous prétexte qu'il n'étoit permis à personne de voir les expiations qu'elle vouloit faire, & prit elle-même les liens d'Oreste & de Pylade, tellement qu'ils arrivèrent sans peine au Navire d'Oreste, où ils s'embarquèrent ensemble.

Ce seroit une exactitude ennuieuse, que d'examiner par quels endroits ils passèrent, où ils s'arrêterent, s'ils mirent la Statue de Diane à Comane ou à Castabale dans la Cappadoce, ou dans quelque autre Ville de l'Asie mineure, ou à Mycenes, ou dans l'Attique, ou à Lacédémone. Suffit qu'Iphigenie arriva à Mycenes où Oreste tua Aletes, fils d'Egisthe, qui s'étoit émparé de la Couronne, croiant que la race d'Atrée étoit éteinte: que selon Euripide, cette Princesse conserva jusqu'à la mort sa dignité de prêtresse de Diane; qu'elle fut inhumée dans le Temple de cette Déesse, & qu'on lui déféra de grands honneurs, puisqu'on lui consacroit entre autres les voiles les plus riches & les habits les plus précieux des femmes qui mouroient en couche.

## FABLE TROISIEME.

### *ARGUMENT.*

*Cygne qui combattoit pour les Troyens, est changé en Cygne, sans toutefois changer de nom.*

CE fut donc la Renommée qui fit savoir aux Troyens, que les Grecs s'étoient

embarquez pour venir assiéger leur ville, avec de puissantes troupes. En effet l'ennemi ne les surprit pas; ils parurent en armes sur le rivage, où ils firent de grands efforts pour empêcher les Grecs de descendre; & Protesilas le premier y mourut de la main d'Hector. Enfin ce premier combat coûta aux Grecs beaucoup de sang, & la connoissance d'Hector leur coûta beaucoup de grands hommes. Mais d'un autre côté les Phrygiens n'y firent pas une moindre perte, & éprouverent à leurs dépens ce que pouvoit la main des Grecs. Déja le port de Sigée étoit tout rouge de sang, & Cygne qui étoit fils de Neptune, en avoit déja taillé en pieces plus de mille de sa propre main. D'ailleurs Achille monté sur un chariot de guerre, avoit déja traversé de grands bataillons, & s'étoit rendu redoutable par tout, où son bras l'avoit fait connoître. Ainsi cherchant ou Cygne, ou Hector, dont les Destins avoient differé la perte jusqu'à la dixiéme année du siege de Troye, il rencontra le vaillant Cygne, de qui la reputation pouvoit donner de la jalousie aux plus braves de ce temps-là. Alors Achille poussa son cheval droit à lui, & brandissant sa pique : „ Qui „ que tu sois, lui dit-il, tu auras au moins „ cet avantage & cette consolation de ta „ mort, de mourir par la main d'Achil„ le ".

„ le ". Il ne parla pas davantage, & le coup suivit sa parole. Mais bien qu'il n'eût pas manqué à frapper Cygne, il le frappa pourtant sans effet : car le fer ne fit autre chose que s'émousser contre lui ; & comme Cygne eut pris garde qu'Achille s'étonnoit qu'un si grand coup eût été vain :
„ Fils de Déesse, lui dit-il, (car nous te
„ connoissons déja par la Renommée) ne
„ t'étonne pas que tes armes soient incapa-
„ bles de me blesser. Ce casque que je por-
„ te en tête, & ce bouclier que je porte
„ en main, ne me servent pas de deffense,
„ mais seulement, comme à Mars, de con-
„ tenance & d'ornement. Je quitterai si
„ tu veux, & le casque & le bouclier, &
„ je n'en serai pas moins armé, ni moins
„ invincible que tu me vois. C'est quel-
„ que chose sans doute d'être né d'une
„ Nereïde ; mais c'est quelque chose de
„ plus illustre d'être sorti de Neptune,
„ qui commande à Nerée & aux Nereï-
„ des, & qui tient toute la mer sous sa
„ puissance & sous son Empire. Il n'eut pas si-tôt parlé qu'il lança contre Achille un javelot, qui rompit l'airain de son bouclier, & en perça jusqu'au neuviéme cuir. Alors Achille lui porta un second coup qui ne fut pas plus heureux que le premier, & voyant qu'il avoit encore été sans effet, il lui en poussa un troisiéme qui

ne fit pas plus de mal à Cygne, qui s'y étoit presenté lui-même. Achille en parut aussi furieux qu'un Taureau paroît dans le Cirque, lorsqu'il donne, la tête baissée, contre un drap rouge qui l'irrite, & qu'il n'en fait point sortir de sang. Il regarda pourtant au bout de sa pique si le fer y étoit encore, & voyant qu'il ne tenoit pas à ses armes, qu'il ne triomphât de son ennemi : „ Est-ce donc ma main, dit-il, „ qui se seroit affoiblie, & qui auroit perdu sa vigueur ? A-t'elle épuisé toutes ses „ forces contre un seul de tant d'ennemis? „ Au moins elle a témoigné qu'elle pouvoit quelque chose, lorsque je renversai les murs de Lyrnesse, que je remplis „ Thebes & Tenede du sang de leurs citoyens, que je fis rougir les eaux du „ Cayque, du carnage de ceux qui habitent sur ses rivages, & que Telephe éprouva ce que pouvoit mon courage, „ & ce que pouvoient mes armes. Ces „ lieux mêmes ne montrent-ils pas ce que „ ma main a pû faire, & ce quelle peut „ faire encore ? " Alors comme s'il eût douté de sa force, & des grandes choses qu'il avoit faites, il voulut, pour ainsi dire, s'éprouver sur un soldat Lycien, appellé Menete, qui n'étoit pas loin de lui, & d'un coup qu'il lui donna de sa lance, il lui traversa tout ensemble, & la cui-

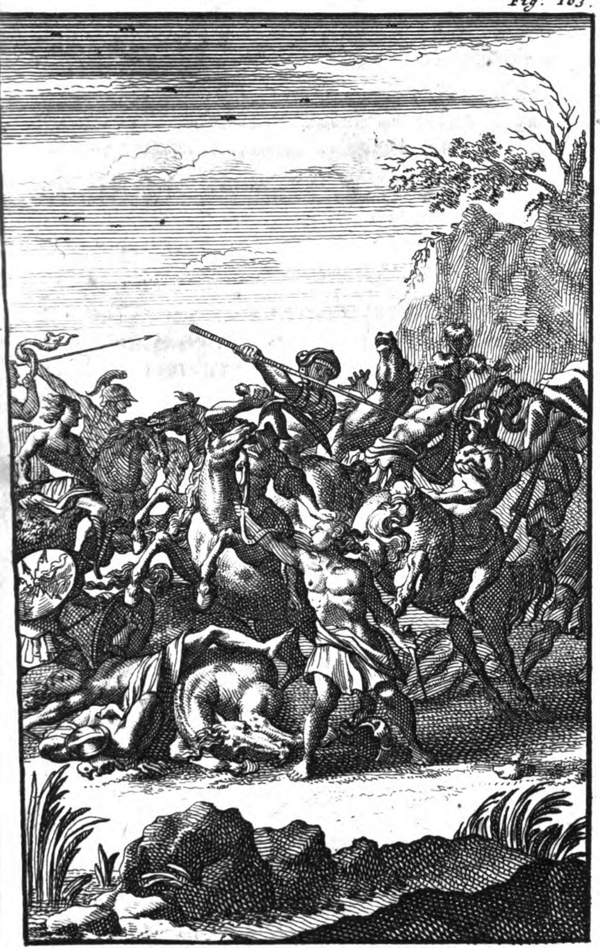
cuiraſſe, & le corps. Ainſi Achille reconnut qu'il étoit encore Achille, & en retirant ſa lance du corps de ce ſoldat mourant : „ Voila, dit-il, la même main, & „ la même lance, voyons ſi les mêmes „ armes n'auroient pas contre un autre le „ même ſuccès ". Ainſi ſe tournant du côté de Cygne, il lui porta un coup de toutes ſes forces, & le frappa dans l'épaule; mais ſa lance qui en fut comme repouſſée, n'y trouva pas moins de reſiſtance, que ſi elle eût donné contre une muraille, ou contre un rocher. Néanmoins il parut du ſang à l'endroit où il avoit été frappé, mais Achille s'en réjouït vainement. Cygne n'avoit point reçu de bleſſure, & le ſang qui paroiſſoit étoit du ſang de Menete qui étoit demeuré au bout de la lance. Alors Achille deſcendit en furie de ſon chariot pour combattre Cygne avec l'épée, & voyant encore que les coups qu'il lui donnoit fendoient ſon bouclier & ſon caſque, & que ſon corps étoit plus dur que le fer de ſon épée, il déſeſpera d'en venir à bout par le courage, & par les armes. Il ſe jette donc ſur cet ennemi, lui donne ſur le viſage & ſur la tête quantité de coups avec la garde de ſon épée, le ſuit, le preſſe, le met hors d'haleine, & ne lui donne pas le temps de ſe reconnoître. Cygne témoigne de l'étonnement, ſes yeux, & ſon

jugement se troublent, & comme il pensoit se retirer en arriére, il rencontra une pierre qui le fit un peu chanceller; mais Achille qui le suivoit, acheva de le faire choir, & tomba aussi-tôt sur lui. En même-temps il rompit le lien qui tenoit son casque, & le pressa de telle sorte, & des genoux, & des mains, qu'il lui boucha le conduit de la respiration, & l'étouffa sur le champ. Mais comme Achille pensoit dépouiller le vaincu, il ne trouva que ses armes, car Neptune en avoit enlevé le corps, & l'avoit changé en cet oiseau, dont il portoit déja le nom.

## EXPLICATION

### *Du Combat d'Achille & de Cycnus.*

ON prétend que la triste avanture de Cycnus & sa métamorphose en l'oiseau dont il portoit le nom, renferment des mystères importans de morale. La mort de ce Héros, toujours vainqueur jusqu'alors, & vaincu enfin par Achille, voila dequoi rabattre l'orgueilleuse confiance des Guerriers qui croient avoir enchainé la victoire. Les particuliers mêmes y peuvent apprendre que les faveurs, dont la fortune les comble, ne sont pas un gage assuré de leur bonheur, comme souvent ils s'en flattent. Au contraire, plus ils ont eu lieu d'être contens d'elle, plus ils doivent redouter un retour fâcheux. Il en est de la prosperité ainsi que du beau-temps. Comme la probabilité est entière que les beaux jours seront suivis d'un mauvais temps, aussi, s'il


Fig: 103.

s'il y a quelque chose de vraisemblable à prédire au sujet d'une felicité longue & constante, c'est assurément qu'elle est sur le point de finir.

On ne raisonne pas moins sur le changement de Cycnus en un Oiseau d'une blancheur éblouissante & sans tache, tel que le Cigne. Les commentateurs en concluent que les grands Capitaines peuvent être vaincus par leurs semblables, sans perdre leur reputation avec la victoire. La postérité sait rendre justice à leur mérite, & même il n'est pas rare qu'on partage son admiration entre les deux Rivaux, ou que le vaincu en ait la meilleure part. C'est ainsi que Porus défait par Alexandre, & Pompée par César, sont encore aujourd'hui comparez avec leurs vainqueurs, par les personnes qui se connoissent en vrai mérite. La raison en est qu'un Général est obligé, non de remporter la victoire, mais de faire ce qui est nécessaire ou possible pour y réüssir, & de réparer son malheur habilement, ou de le soutenir avec dignité.

---

# FABLE QUATRIEME & V.

## *ARGUMENT.*

*Cenis se voyant aimée de Neptune, le prie de la convertir en un homme, mais en un homme invulnérable, & obtient ce qu'elle demande. Depuis elle fut appellée Cenée, assista aux nôces de Pirithoüs, & combattit contre les Centaures, qui l'étoufferent sous la pesanteur des grands arbres qu'ils jetterent sur son corps. Neanmoins Neptune qui se souvint de l'avoir aimée, ne voulut pas qu'elle perit entierement, & la convertit en oiseau.*

COMME les premiers travaux, & les premiers combats furent grands, & que

que les forces s'épuiserent presque d'abord, on fut contraint de faire trève durant quelques jours, & l'un & l'autre parti laissa reposer ses armes. Ainsi tandis que les Troyens se contentoient de faire garde sur les murailles, & que les Grecs tout de même ne sembloient avoir des armes que pour garder leurs retranchemens, Achille immola à Pallas une genisse, pour lui rendre grace de la victoire qu'il avoit remportée sur un ennemi si puissant. Il n'eut pas si-tôt mis dans le feu les entrailles de la victime, que la fumée qui en monta droit au Ciel, fit juger que ce sacrifice étoit agreable aux Dieux. L'Autel n'en eut que cette partie, & le reste servit au festin qu'Achille donna aux Capitaines de l'armée des Grecs. Lorsque le festin fut achevé, on ne s'amusa point à chanter, ni à se divertir avec des instrumens de musique, mais on employa la plus grande partie de la nuit à discourir des vertus des grands hommes, & la vaillance & le courage fut le sujet de leur entretien; ils parlerent des combats qu'ils avoient faits, & de ceux de leurs ennemis: ils prirent plaisir à conter les dangereuses avantures où ils s'étoient souvent trouvez, d'où ils étoient sortis avec gloire: Car enfin dequoi auroit pû parler Achille, ou dequoi l'auroit-on mieux entre-

tre-

Fig: 104.



tretenu que de la guerre, & des actions courageuses ? On parla particulierement de la victoire qu'il venoit d'obtenir sur Cygne, & tout le monde considera comme une chose prodigieuse, que son corps fut invulnerable, qu'il fut à l'épreuve des plus fortes armes, & plus dur enfin que le fer. Achille même, qui venoit d'en faire l'épreuve, avoit de la peine à croire ce qu'il avoit éprouvé. Alors Nestor prit la parole, & fit ce discours à la compagnie : „ Vous vous étonnez, leur dit-il,
„ d'avoir vû un homme qui méprisoit
„ toutes sortes d'armes, & dont le corps
„ invulnerable faisoit plus de mal au fer,
„ que le fer n'étoit capable de lui en fai-
„ re : Mais j'en ai vû autrefois un au-
„ tre que l'on appelloit Cenée, & qui
„ étoit de Perrhebe, qui s'exposoit libre-
„ ment à tous les traits qu'on pouvoit
„ tirer contre lui, & qui ne pouvoit en
„ être blessé. Il fut en grande reputa-
„ tion de son tems, il habitoit sur le
„ mont Othris, & sa naissance & ses ac-
„ tions ont ensemble contribué à rendre
„ son nom plus celebre : car ce qui est
„ encore merveilleux, il étoit fille quand
„ il nâquit, & fut depuis changé en
„ homme. Chacun s'étonna de la nou-
„ veauté de ce prodige, on le pria d'en
„ conter l'histoire ; & comme tout le
„ mon-

„ monde avoit la même passion de l'en-
„ tendre : Je vous prie, lui dit Achille,
„ je vous prie, genereux vieillard, le plus
„ illustre de nôtre tems en éloquence &
„ en sagesse, de nous faire part de cette
„ avanture. Dites-nous qui étoit Cenée,
„ comment il changea de sexe, en quel-
„ le guerre vous vous trouvâtes avec lui,
„ quel combat vous le fit connoître, &
„ par qui il fut vaincu, s'il est vrai tou-
„ tefois qu'il ait pû être vaincu, puis-
„ qu'il étoit invincible. Alors Nestor re-
„ prit la parole, & continua ainsi son
„ discours. Bien que mon âge m'ait fait
„ perdre la memoire de beaucoup de cho-
„ ses que j'ai vûës en ma jeunesse, tou-
„ tefois il m'en est beaucoup demeuré
„ dans l'esprit. Mais de toutes celles que
„ j'ai vûës ou durant la paix, ou durant
„ la guerre, il n'y en a point qui s'y
„ soit mieux imprimée que cette prodi-
„ gieuse avanture, & qui mérite mieux,
„ ce me semble, de passer pour une mer-
„ veille. Je pense avoir quelque droit
„ d'en juger, & si une longue vieillesse
„ peut faire voir quantité de choses diffe-
„ rentes, j'ai déja vécu deux cens ans, & je
„ suis au troisieme siecle de ma vie. En-
„ fin pour vous donner la satisfaction
„ que vous demandez, Cenis étoit fille
„ d'un nommé Elate. Elle étoit de vô-
„ tre

,, tre païs, genereux Achille, & il n'y
,, en avoit point alors de plus belle, &
,, de plus charmante dans la Thessalie,
,, soit dans les villes, qui vous appartien-
,, nent, soit dans les autres villes.
,, En vain elle fut aimée par une infinité
,, de grands hommes qui la recherche-
,, rent, & peut-être que Pelée vôtre pere
,, eut été aussi de ses esclaves, & qu'il
,, eut aspiré à son mariage, s'il n'eût pas
,, déja épousé votre mere, ou qu'au moins
,, elle ne lui eut pas été promise. Enfin
,, Cenis avoit en horreur les hommes &
,, le mariage, & conservoit sa chasteté au
,, milieu de mille amours qui l'attaquoient
,, de tous côtez. Mais comme elle se
,, promenoit un jour sur le rivage de la
,, mer, assez écarté du monde, elle fut
,, forcée par Neptune, au moins ce fut
,, le bruit qui courut alors: Et ce mê-
,, me bruit apprenoit que quand Neptune
,, en eût eu la satisfaction que desiroit
,, son amour, il lui promit de lui don-
,, ner tout ce qu'elle lui demanderoit,
,, & lui dit qu'elle demandât sans crainte
,, d'être refusée. L'injure, lui dit-elle,
,, que je viens de recevoir de vous, me
,, fait souhaiter une chose qui va peut-
,, être jusqu'à l'impossible, faites que je
,, change de sexe. Ainsi vous m'aurez
,, donné tout ce que je puis souhaiter, si
,, je

„ je ſuis enfin en état de ne plus jamais
„ endurer de pareilles violences. Elle ob-
„ tint ſi-tôt ſa demande, qu'elle en pro-
„ nonça les dernieres paroles d'une voix
„ plus forte, & qui reſſembloit déja à
„ celle d'un homme. Auſſi n'étoit-el-
„ le déja plus femme : car dès qu'elle
„ eut formé ce deſir, Neptune lui en ac-
„ corda l'effet ; & davantage il lui donna
„ la vertu de ne pouvoir être bleſſé, ni
„ mourir par le fer. Ainſi cet hom-
„ me nouveau ſe retira ſatisfait d'une gra-
„ ce ſi conſiderable, & comme avec le
„ ſexe de l'homme, il en avoit reçu le
„ courage, il s'appliqua entierement aux
„ exercices de la guerre, courut toute la
„ Theſſalie, & ſe rendit bien-tôt auſſi
„ renommé par ſes actions glorieuſes, que
„ par le changement de ſon ſexe. Ce-
„ pendant Pirithoüs, qui étoit fils du te-
„ meraire Ixion, épouſa la belle Hippo-
„ damie. Les Grands de la Theſſalie
„ aſſiſterent à ces grandes nôces, j'y aſ-
„ ſiſtai avec eux, les Centaures y furent
„ auſſi invitez, & le feſtin en fut fait
„ dans un antre delicieux, environné de
„ beaux arbres, & où la nature & l'art
„ avoient montré à l'envi ce qu'ils étoient
„ capables de faire. Tout étoit rempli
„ d'allegreſſe, on ne voyoit que des feux
„ de joye, on n'entendoit que des chan-

„ ſons

„ sons en faveur de ce mariage. Hippodamie, qui parut alors plus belle qu'elle n'avoit jamais été, y étoit accompagnée d'une grande troupe de Dames, & chacun estimoit Pirithoüs le plus heureux homme du monde, d'être le mari d'une femme si accomplie. Mais il s'en fallut bien peu que d'un presage si favorable on ne vit naître un grand malheur. Car en même tems Euryte, le plus cruel, & le plus fameux des Centaures, échauffé par le vin qu'il avoit pris, & par les beautez d'Hippodamie, parut comme furieux; & son yvresse devint plus forte, & se redoubla par son amour. Il se leve & renverse la table, il veut enlever Hippodamie, il la prend par les cheveux. Les autres Centaures le suivent, chacun se saisit de celle qui lui plaisoit davantage, ou que le hazard lui fit rencontrer la premiere. Enfin, pour se bien representer ce desordre, il faut se representer l'image d'une ville prise de force. Tout le lieu commença à retentir par des cris, & des gemissemens de femmes. Nous nous levons aussi-tôt, nous allons à leur secours; & Thesée s'adressant à Euryte: Quelle fureur te transporte, lui dit-il, d'attaquer Pirithoüs, & durant ma vie, & en ma

„ pre-

„ presence ? Traitre, je te ferai ressentir
„ que tu as en lui seul offensé deux hom-
„ mes qui sont bien capables de se van-
„ ger ! Et afin de faire voir qu'il ne
„ faisoit pas de vaines menaces, il écarte
„ ceux qui s'opposent à ses efforts, &
„ arrache Hippodamie d'entre les mains de
„ ce furieux. Euryte ne répondit rien à
„ Thesée, & en effet il lui étoit impos-
„ sible de deffendre par les paroles une
„ action si détestable ; mais il voulut
„ se jetter sur lui, & commettre un
„ nouveau crime, par une vangeance si
„ injuste. Thesée s'en détourna adroite-
„ tement, & aïant apperçu par hazard un
„ grand vase antique à figures relevées en
„ bosse, qui étoit assez près de lui, il
„ en donna un si grand coup sur la tête
„ d'Euryte, qu'il le renversa par terre,
„ où il commença à se debattre, & à
„ jetter tout ensemble par la bouche, &
„ par sa playe, le sang, le vin & la cer-
„ velle. A l'instant les autres Centaures
„ devenus plus furieux par la honte, &
„ par le meurtre de leur frere, crierent
„ tous ensemble aux armes. Le vin leur
„ échauffoit le courage, les premieres
„ armes dont ils se servirent, ce furent
„ des plats, des tasses, des pots, des
„ marmites, des chaudrons, des broches,
„ & enfin ils firent servir à la guerre tout

„ ce

„ ce qui avoit accoûtumé de servir à la
„ cuisine. Amyque fils d'Ophion se saisit le premier d'un grand chandelier,
„ où il y avoit plusieurs flambeaux, &
„ l'aïant levé comme on leve une cognée,
„ pour en assommer un Taureau dans un
„ sacrifice, il en déchargea le coup sur le
„ front de Celadon Lapithe, & lui écacha le visage. Les yeux lui sortirent
„ de la tête, son nez entra dans sa bouche, en la place du palais & enfin
„ son visage en fut si défiguré, qu'il ne
„ ressembloit plus à un visage. Belàte le
„ renversa par terre avec le pied d'une table rompuë, dont il lui abbatit le menton sur l'estomach, & en redoublant le
„ coup, il acheva de le tuer. Grynée
„ qui étoit auprès de l'Autel où le feu
„ étoit encore allumé, voyant qu'il pouvoit aussi s'en faire des armes : Pourquoi, dit-il, les Dieux ne voudroient-ils pas qu'on se servît de leurs Autels
„ pour la deffense d'une juste cause ? Et
„ en même tems il enleva l'Autel qui
„ étoit d'une grandeur prodigieuse, & le
„ jetta avec le feu qui étoit dessus, où les
„ Lapithes étoient assemblez en plus grand
„ nombre. Il en tua deux, Brotée &
„ Orion qui étoit fils de Mycale, cette
„ fameuse Magicienne, qui avoit souvent
„ fait descendre la Lune du Ciel par la

„ force & par la vertu de ses charmes.
„ Tu n'en demeureras pas impuni, lui dit
„ aussi-tôt Exadie, pourvû que je puisse
„ trouver des armes. En parlant de la
„ sorte, il appérçut le bois d'un Cerf qui
„ étoit suspendu à un pin, & sans diffe-
„ rer davantage, il en donna dans le vi-
„ sage de Grynée, & lui en creva les
„ yeux. Rhete aïant pris le gros tison de
„ l'Autel, en frappa Caraxe au côté droit
„ de la tête ; & comme Caraxe avoit
„ beaucoup de cheveux, & que le tison
„ étoit encore allumé, le feu s'y prit aussi
„ promptement que dans de la paille se-
„ che : De sorte que le sang qui sortit
„ en même tems de sa playe, & qui cou-
„ loit au travers de ses cheveux allumez
„ fit le même bruit qu'un fer rouge
„ qu'on tremperoit dans l'eau. Il secoüa
„ plusieurs fois la tête, afin d'en étein-
„ dre le feu, & alors pour se vanger de
„ la blessure qu'il avoit reçuë, il leva sur
„ ses épaules une grosse porte qui étoit à
„ terre, & qui auroit été la charge de
„ quatre chevaux. Mais comme elle étoit
„ trop pesante, il ne la pût jetter sur son
„ ennemi, il succomba sous sa pesanteur,
„ & demeura accablé dessous, avec un de
„ ses compagnons qu'on appelloit Co-
„ mete. Rhete n'en dissimula point sa
„ joye, & en se moquant de lui, je prie
„ les

„ les Dieux, lui dit-il, que tous les
„ tiens ayent autant de force que toi,
„ & qu'ils s'en servent aussi heureuse-
„ ment. Ainsi il lui déchargea encore
„ quelques coups, avec le même tison,
„ dont il l'avoit déja blessé, & lui en-
„ fonça les os dans la tête. Après qu'il
„ s'en fut rendu victorieux, il alla atta-
„ quer Evagre, Coryte, & Drias, mais
„ le premier qu'il tua, fut le jeune Co-
„ ryte, à qui la barbe ne commençoit
„ encore qu'à venir. Evagre qui le vit
„ tomber : Quelle gloire, dit-il à Rhe-
„ te, penses-tu donc avoir acquise pour
„ avoir tué un enfant ? Mais Rhete ne
„ lui permit pas de tenir de plus longs
„ discours, & lui donna dans la bouche
„ du tison qu'il avoit en main, & de la
„ bouche il le fit entrer jusques dans le
„ cœur. Il poursuivit aussi Drias, en
„ maniant ce tison comme il auroit fait
„ une épée ; mais il n'eut pas le même
„ succès, car comme il se glorifioit de
„ tant de victoires, Drias le perça d'un
„ pieu à l'endroit où l'épaule touche la
„ gorge. Rhete en gemit de douleur,
„ & après avoir arraché ce pieu avec peine
„ hors de son épaule, voyant qu'il ne
„ pouvoit plus combattre, & qu'il per-
„ doit tout son sang, il fut contraint de
„ se retirer. Ornée, Lycabas, & Medon

„ qui avoit aussi été blessé au même en-
„ droit, prirent la fuite avec Pisenor &
„ Thaumas. Mais Mermere qui couroit
„ nagueres si vîte, & qui passoit tous
„ les autres à la course, marche alors
„ lentement, aïant été blessé à la cuisse,
„ & ne peut employer pour se sauver,
„ cette legereté naturelle qui lui avoit ser-
„ vi pour se divertir. Phole, Melanée,
„ & Abas grand chasseur de sangliers, se
„ sauverent aussi par la fuite. Le devin
„ Astyle qui avoit taché dès le com-
„ mencement d'étoufer cette guerre, prit
„ le même chemin que les autres, & dit
„ à Nesse qui fuyoit aussi, qu'il n'y
„ avoit rien à craindre pour lui dans cet-
„ te occasion, & que sa mort étoit reser-
„ vée aux fléches d'Hercule. Cependant
„ Eurynie, Lycidas, Arée, & Imbrée
„ ne purent éviter la mort avec tout le
„ courage qu'ils firent paroître : Drias
„ contre qui ils resistoient, en remporta
„ la victoire. Bien que Tanée eût aussi
„ montré le dos à ceux qui le poursui-
„ voient, il ne laissa pas de recevoir un
„ coup d'épée entre les deux yeux, en se
„ retournant.

„ Mais ce desordre & ce grand bruit
„ n'eurent pas la force de réveiller Alphi-
„ das qui dormoit sur la peau d'un Ours,
„ & qui avoit encore le pot à la main.

„ Phor-

„ Phorbas qui l'apperçut en cet état, & „ dans un grand repos au milieu de „ tant de trouble : Il faut, dit-il en ap- „ prochant de lui, que tu mettes dans „ ton vin de l'eau du Styx ; & ſans par- „ ler davantage, il lui tira une fléche qui „ lui traverſa la gorge. Ainſi ce Centau- „ re mourut ſans aucun ſentiment de la „ mort, & remplit de ſon ſang, & le lit „ où il repoſoit, & le pot qu'il avoit „ vuidé. Je vis Petrée durant ce com- „ bat, qui tâchoit avec les mains d'arra- „ cher de terre un grand chêne ; & com- „ me il le tenoit embraſſé, & qu'il l'é- „ branloit déja, Pirithoüs lui lança un „ javelot qui le traverſa de part en part, „ & l'attacha contre l'arbre qu'il s'effor- „ çoit de déraciner. Licus & Chromis „ moururent auſſi de la main de Piri- „ thoüs ; mais la mort de l'un & de „ l'autre ne lui donna pas tant de gloire „ que celle de Dictis, & d'Helops. He- „ lops mourut d'un javelot qui lui paſſa „ par une oreille, & qui lui ſortit par „ l'autre ; & comme Dictis fuyoit de- „ vant ce courageux ennemi, il tomba du „ ſommet d'une montagne dans un preci- „ pice, & en tombant il rompit par ſa „ peſanteur un grand orme, dont il y „ eut quelques éclats qui lui entrerent „ dans le ventre. Pharée, qui fut témoin

„ de son avanture, le voulut vanger;
„ & arracha une partie d'un grand ro-
„ cher pour en accabler Pirithoüs. Mais
„ comme il étoit près de le jetter,
„ Thesée le prevint, lui rompit les
„ bras, avec une branche de chêne, &
„ ne se soucia pas de lui faire plus
„ de mal, parce que ce n'étoit plus
„ qu'une masse de chair inutile, & inca-
„ pable de rien entreprendre. En même
„ tems, il sauta sur la croupe du Cen-
„ taure Bianor, qui n'avoit pas accoutu-
„ mé d'en porter d'autre que lui-même;
„ & en lui pressant les reins avec les ge-
„ noux, il lui prit le poil avec la main
„ gauche, & d'un bâton qu'il tenoit de
„ la droite, il lui en donna tant de coups
„ contre le visage & sur la tête, qu'il le
„ fit tomber mort sous lui. Il renver-
„ sa de même, & avec les mêmes ar-
„ mes Nedymne, Lycete, & Hippason,
„ dont la barbe étoit si longue qu'elle
„ étoit comme un plastron qui lui cou-
„ vroit l'estomach. Il fit le même trai-
„ tement à Riphée, qui surpassoit en
„ hauteur les plus grands arbres; & Te-
„ rée qui avoit accoutumé de prendre des
„ Ours sur les montagnes, & de les em-
„ mener vifs en sa maison, mourut aussi
„ de la main de Thesée. Cependant De-
„ moleon ne put souffrir davantage les
„ bons

„ bons ſuccès de cet ennemi, & en mê-
„ me tems il fit un effort pour arracher
„ un vieux pin qui étoit parmi d'autres
„ arbres. Mais parce qu'il ne pût le dé-
„ raciner, il en rompit un éclat qu'il
„ jetta contre Theſée avec une force é-
„ pouvantable. Theſée s'en détourna par
„ une inſpiration de Pallas, comme il l'a
„ dit ſouvent lui-même. Néanmoins cet
„ arbre ne fut pas lancé en vain, il alla
„ tuer Crantor, à qui il rompit l'eſto-
„ mach, & l'épaule gauche. Au reſte,
„ genereux Achille! ce Crantor avoit
„ l'honneur d'être Ecuyer de vôtre pere,
„ & Amyntor Prince des Dolopes que
„ vôtre pere même avoit vaincu, le lui
„ avoit autrefois donné comme un gage
„ & une aſſurance de la paix. Lorſque
„ Pelée le vit mort d'une bleſſure ſi étran-
„ ge, comme il l'aimoit uniquement, il
„ ne demeura pas long-tems ſans le van-
„ ger, & enfonça ſon épieu avec tant de
„ force & de fureur dans le côté de De-
„ moleon, que le fer y demeura, &
„ qu'il n'en retira le bout qu'avec peine.
„ La douleur que ce Centaure en reſſen-
„ tit, lui donna de nouvelles rages; il ſe
„ leve contre Theſée, il veut abbattre ſon
„ ennemi avec ſes pieds de cheval. Mais
„ Theſée s'en deffendit avec adreſſe, cou-
„ vert de ſon bouclier & de ſon caſque,

„ & enfin il traversa d'un seul coup les
„ deux estomachs de ce monstre demi-
„ homme, & demi-cheval. Il avoit déja
„ tué de loin Phlegron & Hylas, & de-
„ puis comme en duel Hiphinoüs, &
„ Glanis. Dorylas, qui avoit la tête
„ couverte d'une peau de loup, & pour
„ armes des cornes de bœuf qui étoient
„ teintes du sang de quantité de nos
„ gens, augmenta le nombre des morts.
„ Mais comme je vis que sa fureur étoit
„ si funeste aux nôtres. Il faut te mon-
„ trer, lui dis-je, combien mes armes
„ ont plus de forces que tes cornes, &
„ aussi-tôt je lui lançai un javelot, dont
„ il lui fût impossible de se détourner.
„ Ainsi il ne put faire autre chose, que
„ de mettre la main au devant de son
„ front pour le deffendre du coup, mais
„ sa main qui le reçut, demeura attachée
„ à son front que le javelot avoit aussi
„ traversé, & au milieu de ce grand desor-
„ dre on ne laissa pas de rire d'une si plai-
„ sante avanture. Cependant Pelée, qui
„ en étoit plus près que moi, lui donna
„ de son épée dans le ventre, & y fit
„ une si grande playe que les intestins en
„ sortoient. De sorte que ce Centaure
„ foula lui-même de ses pieds ses propres
„ entrailles, les rompit en marchant des-
„ sus, les entortilla dans ses jambes, en

„ allant

„ allant & en revenant, & tomba mort,
„ le ventre vuide. La beauté du jeune
„ Cyllare, ce Centaure si agreable, si tou-
„ tefois on peut attribuer quelque beauté
„ à un monstre, ne le sauva pas de la
„ mort. La barbe ne commençoit qu'à
„ lui venir, vous l'eussiez prise pour un
„ petit coton doré qui lui sortoit du
„ menton, & de grands cheveux de mê-
„ me couleur, lui ondoyoient sur les é-
„ paules. Il avoit le visage beau, de
„ belles mains, & des épaules bien for-
„ mées, un corps qui n'étoit ni trop
„ long ni trop court, & enfin toutes les
„ beautez qu'on pourroit remarquer dans
„ les statuës les plus renommées. Mais
„ si tout ce qu'il avoit de l'homme étoit
„ parfait & accompli, ce qu'il avoit de
„ cheval, n'étoit pas moins considerable.
„ Il avoit la croupe large & le poitrail
„ relevé, il étoit plus noir que la poix,
„ & avoit la queuë & les jambes beau-
„ coup plus blanches que la neige. Il fut
„ aimé de beaucoup de filles demi-Ju-
„ mens; mais il n'aima qu'Hylonome la
„ plus belle & la plus charmante de tou-
„ tes les filles de son espece. Elle gagna
„ seule ce jeune Centaure, non seulement
„ par son amour, mais encore par ses ca-
„ resses. Mais elle n'oublia rien aussi de
„ de toutes les choses qui pouvoient lui

„ donner plus de lustre & plus d'éclat,
„ elle étoit curieuse d'avoir les cheveux
„ toujours bien peignez, elle en entrelas-
„ soit les tresses d'œillets, de roses & de
„ lis; elle se lavoit tous les jours deux
„ fois le visage de l'eau d'une fontaine
„ qui venoit du haut de la forêt, & tous
„ les jours elle se baignoit deux fois. El-
„ le portoit comme les autres une peau sur
„ l'épaule gauche; mais c'étoit toujours
„ une peau de quelque bête choisie qui
„ ajoûtoit quelque chose à sa beauté. Ils
„ s'aimoient donc tous deux également,
„ se promenoient ordinairement ensemble
„ sur les montagnes, & venoient toujours
„ reposer ensemble dans quelque antre de-
„ licieux. Enfin ils étoient venus ensem-
„ ble aux nôces de Pirithoüs, & combat-
„ toient alors ensemble pour la deffense
„ l'un de l'autre, quand un trait pous-
„ sé à l'avanture, vint donner dans
„ le sein de Cyllare, & lui fit au cœur
„ une petite égratignure, dont il mourut
„ sur la place. En même tems Hylono-
„ me l'embrasse, elle tâche d'arrêter son
„ sang, elle met sa main sur sa playe, &
„ sa bouche sur sa bouche pour tâcher
„ d'arrêter son ame qui étoit déja sortie.
„ Mais voyant qu'il étoit mort, enfin
„ après avoir fait des plaintes que le grand
„ bruit n'empêcha pas d'entendre, elle
„ prit

„ prit le javelot qui avoit tué Cyllare, se le passa au travers du corps, „ & mourut en tenant son mari embrassé.

„ Je me represente ici le furieux Pheocome qui étoit couvert de plusieurs „ peaux de lion attachées ensemble. Il leva le tronc d'un arbre que quatre bœufs „ n'auroient pû traîner qu'avec peine, & „ du coup qu'il en donna sur la tête de „ Phonolcnis qu'il écacha, il en fit sortir „ la cervelle par la bouche, par le nez, „ par les yeux, & par les oreilles, comme un suc qu'on feroit sortir par force, par le petit trou d'un sas ou d'un „ crible. Mais lorsque je vis qu'il dépouilloit le mort de ses armes, comme „ pour s'en faire un trophée, je lui passai „ mon épée au travers du corps; vôtre „ pere en fut témoin, & ensuite, je tuai „ aussi Cthonie, & Teleboas. Le premier portoit pour armes une grande „ fourche, & l'autre avoit un javelot, „ dont il me blessa au visage, & depuis, „ comme vous voyez, la marque y est „ toujours demeurée. Certes, c'étoit en „ ce tems-là qu'on devoit m'envoyer à „ Troye. Alors j'eusse pû m'opposer aux „ armes du fameux Hector, & si je ne „ l'eusse pû vaincre, je l'eusse au moins „ arrêté dans le chemin de la victoire.

„ Mais peut être qu'en ce tems-là, il n'y „ avoit point encore d'Hector, ou qu'il „ étoit encore enfant ; & maintenant les „ forces me manquent, & c'est en vain „ qu'il me reste un peu de courage. Je „ ne vous dirai point que Periphas fut „ victorieux de Pyrete, ni qu'Ampyque „ tua le Centaure Oëcle, avec un bâton „ de Cormier, où il n'y avoit point de „ fer, & dont il ne laissa pas de lui per- „ cer le visage, jusqu'au derriere de la tê- „ te. Macarée donna d'un pieu dans le „ corps d'Erigdupe dont il le renversa par „ terre ; & il me souvient encore que „ Nesse fut blessé dans l'aine d'un coup „ d'épieu que Cymele lui porta. Ne „ vous imaginez pas aussi que Mopse n'ait „ jamais su faire autre chose que de pre- „ dire l'avenir. Il tua d'un javelot le „ Centaure Odite, & le coup qu'il lui „ donna, fut assez étrange : car le jave- „ lot l'aïant frappé dans la bouche, lui „ attacha sa langue au menton ; & le „ menton à la gorge. Mais enfin pour „ vous parler de Cenée, car au lieu de „ Cenis qui étoit son nom de fille, on „ l'appella depuis Cenée, il fit en cette „ occasion des prodiges de courage & de „ valeur. Il tua d'abord cinq épouvanta- „ bles Centaures, Stiphele, Brome, An- „ timaque, Heline, & Pyracmon qui

„ étoit

„ étoit armé d'une coignée. Veritable-
„ ment il ne me souvient pas des coups
„ qu'ils reçurent de ce vainqueur, mais je
„ me souviens bien des noms & du
„ nombre des vaincus. Tandis que Ce-
„ née se faisoit craindre par tout, où il y
„ avoit des ennemis, Latrée, qui étoit
„ monstrueux aussi bien par sa grandeur,
„ que par sa forme, accourut contre lui,
„ armé des dépouilles d'Alese qu'il avoit
„ tué. Ce Centaure n'étoit ni jeune ni
„ vieux; il étoit entre deux ages, &
„ avoit toute la vigueur d'un plus jeu-
„ ne; outre cela il avoit pour armes
„ un bouclier, une épée & une longue
„ pique à la Macedonienne. Or comme
„ on peut dire qu'un Centaure semble se
„ porter à cheval, il fit quelques caraco-
„ les, aïant les armes à la main, en pre-
„ sence des deux troupes, & prononça
„ ces vaines paroles, avant que d'attaquer
„ Cenée. Quoi, lui dit-il, petite fille:
„ car ne pense pas que je te considere ja-
„ mais autrement que comme Cenis, ta
„ naissance ne t'apprendra-t-elle pas à me
„ craindre? Ne te souvient-il plus du
„ prix que te coûte cette apparence d'hom-
„ me qne l'on voit en toi? Considere,
„ pauvre insensée, dequoi cette forme est
„ la recompense! regarde ce que tu étois.
„ Prends des fuseaux, & une quenouille,

» & laisse aux hommes les armes & la guer-
» re ; c'est ton métier que de filer. Com-
» me il achevoit ces paroles, & qu'il éten-
» doit le corps en courant, Cenée lui lança
» un javelot, & le blessa dans le côté, à
» l'endroit où il cessoit d'être homme, &
» commençoit à être cheval. Le Centaure
» devint furieux de la douleur qu'il en res-
» sentit, & lança contre le visage de Cenée
» la pique qu'il avoit en main. Mais au
» lieu d'entrer dans la chair, elle rejaillit
» comme la grêle qu'on voit tomber sur
» des feuilles, ou comme une petite pierre
» rebondit sur un tambour. Ainsi il com-
» mença à l'attaquer de près, & lui vou-
» lut porter un coup de la pointe dans le
» corps ; mais son corps étoit à l'épreuve
» des coups d'épée ; & ce furieux ennemi
» n'y trouva aucun endroit qui ne lui fit de
» la resistance. Toutefois, dit-il, tu n'é-
» chapperas pas de mes mains, & puisque
» mon épée n'a point de pointe, les coups
» de taille me vangeront. Mais il ne pro-
» duisit pas plus d'effet du trenchant que de
» la pointe. La lame fit le même bruit en
» frappant le corps de Cenée, qu'elle auroit
» fait en frappant un marbre ; elle se rom-
» pit sans lui faire mal, & les éclats en ré-
» jaillirent sur le col de ce Centaure. Lors-
» que Cenée eut assez presenté son corps aux
» armes de son ennemi qui s'étonnoit de sa
» resis-

„ resistance : Enfin, dit-il, il faut que je voye à mon tour si mon épée sera meilleure que la tienne ; & en parlant de la sorte, il l'enfonça jusqu'à la garde, dans le ventre de ce Centaure, & en la tournant deux ou trois fois dans son corps, il fit une autre playe dans sa playe. En même-temps ce corps monstrueux tomba mort à terre, avec un bruit épouvantable, & tous ceux qui étoient de son parti, se tournerent contre le vainqueur, & le firent le but de leurs traits. Mais leurs traits tomberent émoussez auprès de Cenée qui demeura invulnerable au milieu de cet orage de javelots & de fléches. Cette étrange nouveauté donna de l'étonnement à ses ennemis, & alors Monyque commença à s'écrier : Quelle honte, dit-il, qu'un grand peuple se laisse vaincre par un seul, & par un seul qui n'est pas homme, ou qu'à peine reconnoissons-nous pour un homme ! Mais que dis-je, il est veritablement homme, il est ce que nous étions, & nous sommes ce qu'il a été. De quoi nous servent de si grands corps ? De quoi nous servent ces doubles forces, & que la Nature ait joint en nous, & la force, & la vigueur de deux natures si differentes ? Ne croyons plus maintenant, nous qui nous laissons surmonter par un bras qui n'est pas d'un homme, que nous

„ soyons

* Junon. » soyons nez d'une * Déesse, & qu'Ixion
» fut nôtre pere. Mais si nous ne pouvons
» vaincre par le fer un ennemi si redoutable,
» faisons rouler sur lui des rochers, des
» montagnes & des forêts entieres. Peut-
» être que ce grand arbre aura la force de
» l'étouffer, & que la charge & la pesanteur
» tiendront ici lieu de blessures. Il n'eût
» pas si-tôt parlé, qu'ayant par hazard ren-
» contré un grand arbre que la tempête avoit
» abbattu, il le jetta comme un javelot con-
» tre un si fort ennemi, & tous les autres
» à son exemple, firent la même cho-
» se. Ainsi en peu de temps les monts
» d'Othrys & de Pelion furent dépouillez
» de leurs arbres, & ne trouverent plus
» d'ombrages qui missent leurs têtes à cou-
» vert. On chargea Cenée des dépouilles
» de ces deux montagnes, & toutefois il eut
» la force de porter toute une forêt qu'on
» entassa sur ses épaules. Mais quand le far-
» deau se fut augmenté, & qu'il eut couvert
» sa bouche & sa tête jusqu'à l'empêcher de
» tirer son vent, alors il fut contraint de suc-
» comber. Neanmoins il fit des efforts pour
» se soulever, & pour renverser les bois
» qu'on avoit jettez sur lui; & en effet il é-
» branla ce grand amas d'une forêt, com-
» me les vents enfermez dans terre font quel-
» quefois trembler les montagnes. Nous
» doutames long-temps s'il avoit été étouf-

» fé

„ sé sous la pesanteur de tant d'arbres; Mais
„ Mopse nous empêcha de le croire, & nous
„ dit qu'il en avoit vû sortir un oiseau qu'il
„ nous montra, qui avoit le plumage jaune:
„ Pour moi je n'en avois jamais vû de sem-
„ blable, & depuis je n'en ai point vû qui
„ lui ressemblât, & je le vis alors pour la
„ premiere fois, & pour la derniere. Mop-
„ se qui le vit doucement voler à l'en-
„ tour de nos gens, & qui le suivit des
„ yeux, & du cœur: Sois éternellement
„ heureux, dit-il, brave & courageux Ce-
„ née, n'aguerès la gloire & l'honneur des
„ Lapithes, & maintenant unique oiseau en
„ ton espece, comme tu étois unique en va-
„ leur & en vertu. L'autorité de Mopse fut
„ cause qu'on ajouta foi à son discours. Ce-
„ pendant le ressentiment de cette perte re-
„ doubla nos forces, & nôtre colere; & bien
„ que nos ennemis fussent en grand nombre,
„ nous crûmes pourtant que c'étoit pour
„ nous une honte qu'ils eussent triomphé
„ d'un seul de nos gens. Ainsi nous ne ces-
„ sames point d'exercer notre douleur par le
„ fer & par les armes, que nous n'eussions
„ taillé en pieces une partie des ennemis,
„ & que la nuit qui survint, n'eût fait
„ prendre la fuite à l'autre.

## EXPLICATION.

### *Du changement de Cenée, & du combat des Centaures.*

C'Etoit la coutume dans l'antiquité d'assaisonner les plaisirs de la table par des récits qui pussent en même temps instruire & réjouir. De là vient que les festins d'Homère, de Virgile, & d'autres ne manquent jamais de cet ornement. On y raconte toujours les actions des Dieux, on y parle de leur pouvoir, on célébre les exploits des Héros. La Poësie reléve ces narrations, & la musique ajoute de nouveaux charmes à la Poësie. Je ne doute pas que les personnes intelligentes ne regardent cet établissement, comme une preuve du bon gout des anciens, en fait de divertissemens. En effet leurs histoires, pleines de merveilleux & d'instruction, comme elles étoient, ne devoient être ni fatiguantes, ni inutiles. La Poësie qu'ils emploioient pour les raconter, ne pouvoit que plaire & que toucher par la varieté de ses tours, par la beauté de ses peintures, par la multiplicité de ses mouvemens, par la noblesse de son style. La musique, accommodée aux matières, aidoit la Poësie, tantôt à conduire des veritez solides dans l'esprit, tantôt à élever l'ame, tantôt à toucher le cœur. Comment donc est il arrivé qu'on ait enfin renoncé à cette espece de plaisir, & qu'on ait abandonné la table, ou à un silence ennuieux, ou à des conversations tumultueuses & dégoutantes? En verité, je ne saurois l'attribuer qu'à la barbarie que l'ignorance introduisit, il y a long temps, dans les mœurs des peuples de l'Europe, & dont, quoiqu'on pense, il reste encore trop de vestiges parmi nous. Aussi ce ne fut pas un usage d'un seul temps ou d'un unique Païs. On sait qu'il dura jusques au temps de l'Empire Romain, & qu'il fut connu de plusieurs na-

nations, entre autres, chez les Bretons, les Gaulois, les Germains &c.

Quoiqu'il en soit, la conversation d'Achille, qui a donné lieu à ce qu'on vient de lire, ne pouvoit guères tomber sur un sujet où il y eut plus à apprendre que dans la guerre des Centaures.

On y voit que l'excès du vin cause des malheurs extrêmes, & que la temperance est une vertu necessaire, non seulement pour ne rien faire de honteux, mais encore pour gouter mieux les plaisirs, & pour en jouir, sans s'exposer au repentir. L'Histoire de Cenée changé en homme, & converti enfin en oiseau, après avoir été accablé sous le nombre de ses ennemis, fournit encore des remarques instructives. Sans parler de la prémière métamorphose de ce Heros, dont on peut lire une explication dans l'article de Tiresie, sa mort est une image de ce qui arrive à un homme dont l'innocence est opprimée. On le persécute à la vérité, on trouble son repos, on dechire sa réputation, il succombe sous le poids de la malignité. Mais son innocence n'est point blessée, & c'est pour lui une consolation suffisante dans son malheur, d'avoir sauvé sa vertu, & d'espérer avec justice que son honneur sera conservé, malgré les efforts qu'on fait pour le ternir. En effet c'est ce que signifie le changement de Cenée en oiseau, si on en croit les apparences. En vain on s'obstina à l'écraser sous des amas d'arbres, Neptune lui conserva la vie, & il échapa sous la figure d'un oiseau à la rage des Centaures. Tel est encore une fois le sort des personnes vertueuses dont on tâche indignement d'obscurcir la gloire.

Les Centaures doivent avoir leur tour à présent. Ils ont joué leur rôle avec trop d'éclat, pour que nous puissions les oublier, voici donc leur histoire. Ixion fils d'Antion, petit fils de Periphas & arriere petit fils de Lapithe frere de Centaures & fils d'Apollon, devenu amoureux de Dia fille d'Eionée, l'obtint à force de promesses magnifiques, & eut

un

un fils nommé Pyrithous. Cependant il refusoit de tenir sa parole, ce qui fut cause que son beau-pere lui enleva quelques jumens, comme pour lui servir de gages. Ixion feignit enfin de vouloir le satisfaire, & l'invita à un festin, pendant lequel il le fit tomber dans une fosse pleine de feu & couverte d'un peu de cendres. Chacun sait la juste horreur qu'on avoit pour les meurtriers dans les siecles reculez du Paganisme. Ixion se vit abandonné & detesté de tout le monde. Personne ne voulut l'expier. Il fut obligé d'avoir recours à Jupiter qui, non content de lui accorder cette grace, l'associa aux privileges & aux plaisirs des Immortels. L'ingrat ne laissa pas d'aspirer aux bonnes graces de l'épouse de son bienfacteur, lequel en étant averti, lui présenta une nuée semblable à Junon, pour voir jusqu'où il pousseroit l'insolence. Un amant qui croit tenir sa maitresse, ne s'en tient pas à des caresses languissantes & froides. Aussi Ixion embrassa ce nuage avec tant d'ardeur, que les Centaures en naquirent, (a) à ce qu'on dit communément. Neanmoins plusieurs auteurs leur donnent une autre origine, mais faussement à ce qu'il me semble. Nonnus les fait fils de Jupiter & de Dia. Le Scholiaste d'Homere conte que d'Ixion & de la nuée naquit Centaurus, du monstrueux accouplement duquel avec les jumens de Magnesie les Centaures furent le fruit. Le même Nonnus en fait ailleurs de deux especes, les uns fils des Naiades nourrices de Bacchus, qui furent changez en Centaures par Junon irritée contre leurs meres, & les autres, *genitos è semine Jovis in terram lapso dum Veneri vim inferre nititur*. Les derniers il les nomme Cypriens.

Les Centaures parvenus à l'age viril, demandèrent à Pirithous Roi des Lapithes, leur frere, une partie de l'héritage d'Ixion dont ils décendoient comme

(a) Ixion fut précipité dans les Enfers, ou sur le champ, ou comme d'autres disent, après avoir eu l'audace de se vanter qu'il avoit eu affaire avec Junon.

me lui. Ce fut la cause de plusieurs guerres, déclarées tantôt pour un sujet, tantôt pour un autre, & toûjours funestes aux Centaures qui furent défaits successivement par Pirithous, par Thesée & par Hercule. Ainsi les malheureux, réduits à un petit nombre, malgré la force & la dureté de leurs corps (*b*), furent obligez de chercher des asyles en divers lieux. Voila la fable des Centaures. En voici maintenant l'explication historique.

Paléphate rapporte qu'Ixion, Roi de Thessalie, averti que des Taureaux ravageoient le Mont Pelion, désoloient les lieux habitez, & gâtoient les terres labourées, promit de grandes récompenses à quicomque viendroit à bout d'arrêter ces animaux furieux. L'espérance du prix anima les jeunes hommes d'un village appellé Nephelé, c'est à dire la nuée, qui depuis quelque temps s'étoient accoutumez à dompter des chevaux, ce qui étoit une chose inconnue avant eux. Ces braves eurent un heureux succès, à la faveur de la promptitude & de l'adresse de leurs chevaux, qui se tournoient avec une legereté merveilleuse, quand il s'agissoit ou de poursuivre, ou de fuir. En un mot les Taureaux furent tuez. Delà le nom de Centaures qu'on donna aux vainqueurs, pour être un monument éternel de leur victoire, car il signifioit *piqueurs de Taureaux*, & venoit des deux mots κεντεῖν, ταῦρος. Tzetzes néanmoins donne un autre sens à cette fable. Il raconte qu'Ixion aiant déclaré sa passion à Junon, elle revela le secret à Jupiter. Celui-ci ne pouvoit le croire. Cependant soit curiosité, soit complaisance pour son épouse, il consentit qu'une esclave nommée Nephelé prit les habits de la Reine, & qu'elle donnât un rendez vous à Ixion, dans un lieu obscur. Au nom de cette Princesse Ixion ne manqua point de se trouver au lieu marqué, & il s'y conduisit avec tant de chaleur qu'il eut un fils nom-

(*b*) Hyginus dit que le fer ne pouvoit pénétrer leur peau; & qu'on ne pouvoit les vaincre qu'en les assommant avec des troncs d'arbres, ou à coups de massue.

nommé Imbrus, mais qu'on surnomma Centaure de κεντῶν & Ἄυρα, mot équivoque qui signifie air & esclave (c). C'est dommage que ces deux histoires soient du même genre que la fable à qui elles servent d'éclaircissement, je veux dire qu'elles soient de pures fables. Ainsi ce qu'on peut dire, je croi, de meilleur, c'est que les Centaures étoient des peuples de Thessalie, qui combatirent les premiers à cheval, avec beaucoup de legereté, ce qui donna lieu à la figure que les Poëtes leur attribuent, & à leur prétendue naissance du sein d'une nuée.

Un Auteur illustre (d) a pourtant cru que cette fiction enveloppoit les mystères sublimes de la Religion & de la Philosophie, touchant la nature de l'homme. Voici l'abregé de son raisonnement. Dieu aiant créé les Anges spirituels, & les Bêtes corporelles, voulut rapprocher ces natures, en formant un Etre qui tint des deux, & qui les joignit ainsi, comme par une espece de chaine. L'Homme fut cette merveilleuse creature. Semblable aux Anges par son ame, il s'éléve jusqu'au Ciel, il contemple la Majesté de Dieu, il aime cet Etre Souverain, il lui rend un culte digne de lui. Mais en même temps le poids de sa chair le précipite vers la terre d'où il s'efforçoit de s'éléver. Il est sujet aux nécessitez & aux maux des Bêtes, parce qu'il a quelque chose qui lui est commun avec elles, savoir son corps. Enfin la sensualité excite chez lui une foule de soins bas & de passions honteuses, qui le rendent comparable aux animaux privez de la raison. C'est ce que les anciens Sages ont voulu nous apprendre par la fable des Centaures. Ces Monstres étoient hommes depuis la ceinture jusqu'en haut. On

(c) Ainsi Centaure est comme qui diroit *piqueur de servantes*, dit Tzetzes. Cela seroit bon, si chez les Grecs ainsi que parmi certains peuples de France le β & l'υ pouvoient être pris indifféremment l'un pour l'autre. Alors ἄβρα & ἄυρα air seroient la même chose.

(d) Vigenere dans son Commentaire sur les plattes peintures de Philostrate.

En cela ils ſont une image de la partie intelligente de l'homme, qui tient la place ſuperieure, où elle reſide dans le Cerveau. Il en eſt de même de ce en quoi les Centaures participoient de la nature du cheval, animal lubrique & traité d'inſenſé (e) par l'Ecriture. On avoit voulu deſigner par cet endroit la partie inferieure & ſenſitive de l'homme, qui obſcurcit ſon eſprit & qui l'avilit.

On pourroit demander maintenant ſi des Centaures ſont poſſibles, ou s'il y en a jamais eu. Pour ce qui eſt de la prémière queſtion, je ne vois point pourquoi on douteroit de la poſſibilité d'une figure pareille, ou qui empêcheroit qu'un Monſtre de cette eſpece ne nacquit. Je paſſe donc à la queſtion de fait. Je ne rapporterai point le paſſage de Pline, où il dit avoir vû un Centaure embaumé dans du miel, ni celui de S. Jerôme où il raconte qu'un Centaure apparut à S. Antoine. Je me contenterai de citer un endroit de Phlegon Trallien, que j'abrégerai, après quoi j'en mettrai un de Plutarque.

*On trouva un Hippocentaure en Arabie, ſur une haute montagne .... près de Sauno. Le Roi qui l'avoit fait prendre vif, l'envoia en Egypte pour être préſenté à Céſar. On le nourriſſoit de chair dans le voyage, mais le changement d'air le fit mourir. Ainſi le Gouverneur d'Egypte le fit bien ſaler, après quoi il le fit partir pour Rome, où il fut expoſé dans le Palais Impérial à la vue de tout le monde. Il avoit quelque choſe de farouche & de ſauvage dans le viſage, que les hommes n'ont pas coutume d'avoir. Ses mains & ſes doits étoient couverts de poil. Les côtez de la forme humaine ſe joignoient aux jambes de devant, & au poitral du cheval. Il avoit la corne du pied ſolide & les crins roux.... On dit qu'il y a encore d'autres Hippocentaures dans le même endroit d'où venoit celui-ci, .... que d'ailleurs chacun peut aller*

(e) *Sicut equus & mulus quibus non eſt intellectus* ... & cet autre endroit, *comparatus eſt jumentis inſipientibus.* Pſeaumes 31 & ...

*aller voir dans les Greniers de l'Empereur, où il est conservé.* Voilà certes un recit revêtu de toutes les circonstances qui peuvent le rendre vraisemblable. Ainsi je ne rapporterai celui de Plutarque, que parce qu'il contient des reflexions curieuses, encore en retrancherai-je beaucoup de choses. Une jument avoit mis bas un Centaure chez Periandre, Roi de Corinthe, & ce Prince regardoit cet accident comme un prodige qui témoignoit la colère du Ciel, & qui annonçoit beaucoup de malheurs. Il consulte là-dessus un Devin, qui s'imagine que ce monstre préságeoit la discorde, & qu'il falloit faire certaines expiations. Thales étoit alors à la cour. Il se mit à rire de la fraieur de Periandre, & lui prenant la main, *tu exécuteras à loisir les ordres du Devin*, lui dit-il, *mais en attendant, ne confie plus ton haras à de jeunes hommes, ou donne leur des femmes.* Le Philosophe soupçonnoit que certain Pâtre qu'il avoit vû, pouvoit bien être le père du monstre, & en effet il y avoit de l'apparence.

---

# FABLE SIXIEME.

## *ARGUMENT.*

*Periclymene, à qui Neptune avoit donné la faculté de se revêtir de diverses formes, combat contre Hercule, & tâche de le tromper par une infinité de changemens. Mais enfin ayant pris la forme d'une aigle, Hercule le tua d'un coup de flèche.*

TLEPOLEME, qui entendit faire à Nestor le discours du combat des Lapithes & des Centaures, ne put souffrir, sans le témoigner, qu'il n'eût point parlé d'Her-

d'Hercule qui avoit tant de part à cette victoire. „ Je m'étonne, dit-il, bon
„ vieillard, que vous n'ayez point parlé
„ des actions & du courage d'Hercule
„ mon pere, car je lui ai souvent oui
„ dire qu'on pouvoit mettre entre ses vic-
„ toires, la deffaite des Centaures. Pour-
„ quoi, lui répondit Nestor, me voulez-
„ vous contraindre de me souvenir de mes
„ maux, & de renouveller des douleurs
„ que le temps avoit étouffées, & enfin
„ de confesser que je n'aime pas votre pe-
„ re, & que j'ai sujet de le haïr ? Il est
„ vrai qu'il a fait des choses qui surpas-
„ sent la croyance, & qu'il a rempli tout
„ le monde de la gloire de ses actions,
„ mais ce sont des choses que je voudrois
„ qu'il me fût permis de nier. Nous ne
„ donnons point de louanges, ni à Dei-
„ phobe, ni à Polydamas, ni même au
„ vaillant Hector : car enfin qui pourroit
„ louer ses ennemis ? Vôtre pere renversa
„ autrefois les murailles de Messine, il dé-
„ truisit les villes d'Elis, & de Pyle, sans
„ qu'elles eussent merité un traitement si
„ mauvais, & mit ma maison à feu & à
„ sang. Mais pour ne point parler de tous
„ les autres qu'il tua, nous étions douze
„ freres, tous fils de Nelée, cependant il
„ n'en reste plus que moi, tous les autres
„ sont morts par la main d'Hercule, &

„ Periclymene même ne s'en est pas exemp-
„ té. Veritablement je souffre qu'il ait
„ triomphé de tous les autres par ses for-
„ ces prodigieuses, mais je ne pense jamais
„ à la perte de Periclymene, à qui Nep-
„ tune notre ayeul avoit donné la vertu de
„ prendre toutes sortes de formes, & de
„ les quitter à sa fantaisie, que je ne res-
„ sente toujours sa mort, comme un coup
„ inopiné. Il combattit un jour contre
„ votre pere, & après avoir pris dans ce
„ combat toutes sortes de figures, comme
„ des armes nouvelles contre un si puissant
„ ennemi, enfin il se convertit en cet *
„ oiseau que cherit le Maître des Dieux,
„ & qui porte le foudre entre ses serres:
„ Et sous la plume d'un aigle, il blessa
„ Hercule au visage, de son bec, & de
„ ses serres. Mais comme il pensoit s'en-
„ voler, & qu'il étoit déja bien haut,
„ Hercule dont les coups étoient trop cer-
„ tains, lui tira une fléche, & le blessa à
„ la jointure de l'aîle. Veritablement la
„ blessure n'étoit pas grande, mais com-
„ me les nerfs avoient été rompus par ce
„ coup, il n'eut pas la force de se sou-
„ tenir plus long-temps en l'air, il
„ tomba à terre, & sa pesanteur fut cau-
„ se que la fléche qui n'étoit pas entrée
„ bien avant, acheva de lui percer l'aîle,
„ & lui traversa la gorge. Jugez après ce-
„ la,

* l'Aigle.

„ la, vous qui êtes courageux, & à qui
„ la perte de vos amis donneroit sans dou-
„ te de la douleur, si j'ai quelque sujet
„ de louer les grandes actions de votre pe-
„ re. Ne croyez pas toutefois que je
„ veuille m'en vanger d'une autre façon,
„ qu'en ne parlant point de son courage &
„ des belles actions qu'il a faites. Mais
„ au reste je pretends que nous demeurions
„ toujours amis, & je ne pense pas qu'un
„ pere dont j'ai sujet de me plaindre, me
„ puisse faire haïr son fils dont je n'ai point
„ reçu d'injure, & qui merite d'être ai-
„ mé. Lorsque Nestor eut fait ce dis-
„ cours avec toute la grace qu'on pou-
„ voit y mêler par la parole, & par le ges-
„ te, on recommença à boire, & l'on don-
„ na le reste de la nuit au repos, & au
„ sommeil.

## *EXPLICATION.*

### *De Periclymene.*

NElée fils de Neptune & de Tyro (*a*) fut obligé de sortir de sa patrie, où il vivoit dans une discorde perpétuelle avec Pelias, son frère. La Messenie fut l'endroit qu'il choisit pour sa retraite. Il y batit Pylos, & de Chloris, fille d'Amphion & de Niobé, il eut plusieurs enfans, savoir une fil- la

(*a*) Fille de ce Salmonée Roi d'Elide que Jupiter foudroïa.

le nommée Pero, & plusieurs fils, Taurus, Asterius, Pylaon, Deimaque, Eurybius, Epidaüs, Rhadius, Eurymene, Evagore, Alastor, Nestor & Periclymene. Ce dernier avoit reçu de Neptune la faculté de changer de formes à son gré. Cependant ce talent ne put le sauver des mains d'Hercule. Ce Héros irrité contre Nelée qui avoit refusé de l'expier, avoit mis le siege devant Pylos. Pluton vint au secours du Prince assiégé, & fut blessé par Hercule. La Ville fut prise, & le Roi, tué avec ses enfans. Periclymene emploia en vain toute sorte de deguisemens. Il ne trompa point la fureur de son ennemi, & tandis qu'il s'étoit converti en mouche, un coup de fleche le fit tomber mort. Neanmoins Hercule non content d'avoir puni les Pyliens, résolut de traiter de même les enfans d'Hippocoon Roi de Lacedémone, qui avoient secouru Nelée, & fait mourir à coups de verge un fils de Lycimnius, qu'Alcide aimoit. Il marche pour cet effet à Lacédémone, accompagné de Cephée qui regnoit sur les Tegeates. Il perdit dans cette expédition Iphiclus, son frère, Cephée, les fils de Cephée, & plusieurs autres. Mais enfin il prit Lacédémone, fit mourir Hippocoon, & réduisit les Hippocoontides en servitude. On voit assez par cette histoire que j'ai rapportée en détail, pour suppléer à la narration d'Ovide, que les frequentes metamorphoses de Periclymene, sont de la même nature que celles de Protée, de Thetis, de Metra fille d'Ereſichton, de l'Empuse, c'est à dire, qu'elles sont allegoriques. Mais il s'agit de savoir quelle sorte de mystere elles cachent. Il y a des gens qui croient qu'on a voulu désigner ici la souplesse d'esprit de Periclymene, souplesse necessaire à quiconque veut ménager des affaires considerables. Placez en effet dans ces circonstances un homme sage, eclairé, éloquent, mais simple, uni, d'une roideur inflexible. Il faudra qu'il persuade les mêmes choses à des personnes de genies différens, ou de partis opposez. Comment y réüssira-t'il, s'il

néglige de s'insinuer dans leurs esprits, & comment s'y insinuera t'il, s'il s'y prend avec un chacun de la même manière? S'il ne sait pas déviner leurs inclinations? S'il n'a pas la complaisance de s'y accommoder? S'il ignore seulement l'art de paroître, non leur céder, mais leur ressembler? C'est alors qu'il faut avoir les qualitez que Ciceron attribue à Catilina (b) *comprehendere multos amicitiâ, tueri obsequio, cum omnibus communicare quod habes, servire temporibus suorum omnium pecuniâ, gratiâ, labore corporis .... versare suam staturam, & regere ad tempus, atque huc & illuc torquere & flectere. Cum tristibus severe, cum remissis jucunde, cum senibus graviter, cum juventute comiter, cum facinorosis audacter, cum libidinosis luxuriose vivere.*

D'autres pensent que Periclymene est l'image des flatteurs. Ces sortes de gens, semblables au Caméléon, empruntent les couleurs de tout ce qui les environne. Ils n'ont, pour ainsi dire, ni ame ni visage à eux en propre. Que dis-je? Leur visage docile, s'il est permis de s'exprimer ainsi, se revêt tour à tour des traits des diverses passions qu'ils veulent faire paroître, c'est à dire des passions des autres. Indignes & malheureux esclaves de ceux qu'ils flattent! Ils n'osent paroître ce qu'ils sont, & vivent toujours dans une contrainte penible & honteuse, devant ceux dont ils veulent captiver la bienveillance. De tels hommes ne sont-ils pas de veritables Periclymenes? C'est ainsi que parlent les Commentateurs.

(b) In Orat. pro M. Coelio.

## FABLE SEPTIEME,

### ARGUMENT.

*Neptune vange la mort de Cygne, & d'Hector, par la mort d'Achille qui les avoit tuez.*

CEPENDANT le Dieu, qui d'un coup de son trident peut émouvoir & calmer les eaux, regretta son fils qui avoit été changé en Cygne, il en eut toutes les douleurs dont un bon pere est capable, & en conçut contre Achille une haine & une colere qui s'augmentoient incessamment par le souvenir de son fils. Ainsi il y avoit déja dix ans que la grande Troye étoit assiegée, lorsqu'il parla en ces termes à Apollon : „ O toi que je cheris le plus de tous „ les enfans de mon frere, & qui as tra„ vaillé en vain à bâtir avec moi les mu„ railles de Troye, n'as-tu point de res„ sentiment de voir approcher le jour qu'el„ les seront ensevelies sous leur chûte, & „ sous leur ruine ? N'as-tu donc point de „ douleur d'avoir vû déja périr tant de „ milliers de grands hommes qui sont morts „ en les deffendant ? Et pour ne te pas par„ ler de tous, l'ombre du fameux Hec„ tor, qui fut miserablement traîné à l'en-

„ tour

„ tour de sa patrie, ne se represente-t-elle
„ pas devant tes yeux accompagnée de tou-
„ te l'horreur d'un spectacle inhumain ?
„ Cependant le destructeur de notre ou-
„ vrage, Achille aujourd'hui superbe, &
„ plus cruel que la guerre même, vit en-
„ core à notre honte, & peut déja se van-
„ ter d'être plus fort que ne sont les Dieux.
„ Que ne puis-je lui faire sentir la puis-
„ sance de mon trident, & combien il est
„ redoutable ? Mais puisqu'il ne m'est pas
„ permis de m'approcher de cet ennemi,
„ & d'en venir aux mains avec lui, tire
„ contre lui l'une de tes fléches, sans qu'il
„ puisse s'en apperçevoir, & triomphe de
„ cet orgueilleux". Apollon qui n'avoit pas moins de douleur de la destruction de Troye, s'abandonna entierement à la passion de Neptune, & à la sienne tout ensemble. Il se couvrit donc d'un nuage, passa parmi les troupes des Troyens, & vit Paris qui tiroit sur de miserables soldats qui n'avoient ni gloire, ni nom. Alors s'étant approché de lui, & s'étant fait reconnoître: A quoi t'amuses-tu, lui dit-il, à perdre tes coups & tes fléches, dans le sang d'une multitude, de qui la mort n'est pas capable de contribuer à ta gloire, ni au salut de ta Patrie ? Si tu as quelque soin des tiens, tourne tes fléches contre Achille, & vange sur lui la mort de tes freres.

 Après

Après lui avoir parlé de la sorte, il lui montra Achille qui tailloit en pieces autant de Troyens qu'il s'en presentoit devant lui, & en même-tems il tourna son arc contre un ennemi si redoutable, & conduisit si bien la fléche de Paris, qu'elle alla frapper Achille à l'endroit qu'il étoit * mortel. C'étoit-là la seule chose qui pouvoit réjouïr Priam, après la perte du grand Hector. Ainsi Achille le victorieux des victorieux, mourut par la main du plus lâche de tous les hommes. Mais si c'étoit son destin de périr par des mains effeminées, ou plûtôt par des mains de femmes, il eût mieux aimé mourir par les mains d'une Amazone. Enfin l'on brûla le grand Achille, la terreur des Phrygiens, la gloire & la deffense des Grecs, & le même Dieu * qui l'avoit armé, le détruisit & le consuma. Il est mort, il n'est donc plus qu'un peu de cendre, & il reste si peu de chose du grand Achille, que ce qui reste de lui, n'est pas capable seulement de remplir une petite Urne. Non, non, Achille n'est pas mort, il remplit le Ciel & la Terre. Tout l'Univers est la mesure de la gloire d'un si grand homme. Sa renommée n'a point d'autres bornes que les bornes de tout le monde, & il n'y a point de mort ni d'oubli pour les courages qui lui ressemblent. Mais afin qu'on juge mieux de son meri-

* Au talon.

* Vulcain avoit fait les armes d'Achille, & Vulcain represente le feu.

merite & de son prix, le bouclier même qu'il porte, excite une nouvelle guerre, & l'on prend les armes pour avoir ses armes. Au reste, ce ne sont point des ames communes, qui disputent cêt avantage; ni Diomedes, ni Ajax fils de d'Oilée n'en ont pas la hardiesse, & Menelas & Agamemnon, qui voudroient bien avoir cet honneur, n'osent pourtant le disputer. Il n'y a qu'Ajax fils de Telamon, & Ulisse fils de Laerte qui aïent assez de confiance en leur merite, & en leur vertu, pour demander ces nobles dépouilles. Mais Agamemnon, qui ne vouloit pas satisfaire l'un des deux, au mécontentement de l'autre refusa d'être leur Juge; & pour se mettre à couvert de la haine & de l'envie, il fit assembler tous les Capitaines des Grecs, & leur remit la connoissance, & le jugement de cette cause.

## EXPLICATION

### De la mort d'Achille.

Achille, fils de Thetis & de Pelée, naquit à Phtia dans la Thessalie, & fut plongé dès son enfance dans les eaux du Stix. On sait la qualité merveilleuse qu'elles avoient. Ainsi Achille auroit été invulnerable, si sa mère qui le tenoit par un talon en le plongeant, avoit eu soin de plonger cette partie à son tour; mais elle l'oublia. Ce fut un grand malheur, car elle avoit une extrême envie qu'il fut im-

mortel. C'est pourquoi elle le mettoit sous les charbons ardens, pendant la nuit; & le jour, elle l'oignoit d'Ambrosie : manège qui avoit déja couté la vie à six de ses enfans, au rapport d'Apollodore, du Scholiaste d'Homere & de celui d'Aristophane, lorsque Pelée l'aiant surprise, lui arracha le septieme, qui peut-être auroit peri comme les autres. C'est ainsi que bien des mères se laissent guider par une tendresse aveugle pour leurs enfans, les accablent imprudemment de caresses, sont dans une inquietude outrée sur ce qui regarde la santé de ces objets de leur amour, & leur nuisent par les choses qu'elles font pour leur être utiles. Cependant elles négligent leur éducation, les laissent dans l'ignorance, & n'osent les reprendre des fautes où ils tombent. Thètis ne poussa pas la foiblesse jusqu'à ce point. Phenix & Chiron florissoient alors, & passoient pour des hommes d'une sagesse consommée. Ce fut à l'un des deux qu'elle confia le soin d'élever Achille, car c'est une question entre les savans, lequel fut choisi. Quoiqu'il en soit, le maitre du jeune Prince s'appliqua également à lui former l'esprit & le corps; mais il ne réussit guères, ce semble, par rapport au prémier: ou du moins s'il l'orna de belles connoissances, il ne put le corriger de ses défauts. Achille conserva son caractère inflexible & indomptable, son amour pour la vengeance, sa hauteur, ses emportemens, son penchant pour les plaisirs. En un mot il se sentit toujours de la moelle de Lion, dont on dit qu'il avoit été nourri. Peut-être fut-ce en partie la faute de Thetis. Cette Déesse savoit que, si son fils alloit à Troie, il y periroit, & que s'il n'y alloit point, la Ville ne pourroit être prise. Ainsi elle ne doutoit point que les Grecs instruits de cette fatalité par le Devin Calchas, ne fissent mille efforts pour emmener le jeune Prince avec eux. Ces raisons la déterminèrent à le retirer d'auprès de son maitre, quoiqu'il n'eut encore que neuf ans, & à le cacher sous des habits de fille à la Cour de Lycomedes, Roi de Scyros.

Achil-

Achille abandonné ainsi à lui même se livra aux plaisirs. Deidamie, fille du Roi, charmée de cet étranger decouvrit bientôt son sexe, inconnu aux autres filles de la Cour, & bientôt elle se vit mère par ses soins de Pyrrhus, nommé dans la suite Neoptoleme. Neanmoins Achille ne laissa point amollir son courage au milieu du luxe. Ulysse chargé par les Grecs de leur amener ce Prince, alla à Scyros, chargé de présens qui consistoient en bijoux & en armes. Les jeunes personnes du Palais prirent les choses qui étoient de leur gout. Le seul Achille prit des armes. Les noms de Pyrrhas, Issa ou Cercylora qu'il portoit, son déguisement, surtout sa beauté extraordinaire, c'étoient autant de choses qui devoient le rendre méconnoissable. Mais ce trait le fit reconnoitre par Ulysse, qui n'eut pas de peine à engager un Héros avide de gloire à marcher au secours des Grecs. Je ne parlerai point de ses prémiers exploits. De la victoire qu'il remporta sur Telephe, Roi de Mysie, qui s'opposoit au passage de l'armée alliée, & qu'il guérit ensuite avec la rouille de la même lance dont il l'avoit blessé. De la mort de Cycnus, fils de Neptune, qu'il tua, & de celle de Tenes ou Tennes, fils de ce même Cycnus, qu'il vainquit aussi. De la conquête de Lesbos, dont il se rendit maître en partie par la trahison de Pisidice, fille du Roi, qui lui livra Methymne, à condition qu'il l'épouseroit, en partie par la mort de Trambelus, fils de Telamon, qui lui avoit fait une resistance vigoureuse. De la prise de douze villes fameuses autour de Troie, & entre autres de Pedasus, de Thebes, & de Lyrnesse. Je passe à la querelle célébre d'Agamemnon & d'Achille. Ce dernier avoit enlevé à Thebes Chryseide, fille de Chryses, & le prémier l'avoit retenue pour lui. Le père de la captive, qui étoit prêtre d'Apollon, pria le vainqueur de la lui rendre, moiennant une bonne rançon. Ce fut en vain. Agamemnon refuse ses offres, le chasse du camp, & le vieillard indigné de cet outrage supplie Apollon de le

van-

vanger. Il fut exaucé, & le Dieu envoia la peste dans l'armée Grecque, où elle fit d'horribles ravages, jusqu'à ce qu'Achille somma le devin Calchas de déclarer publiquement la cause de ce malheur, & le remede qu'on y pouvoit apporter. Calchas, assuré de la protection d'Achille, repondit sincèrement que cette calamité étoit un effet de la colere d'Apollon contre le chef des Grecs, & que l'unique moien d'appaiser ce Dieu, étoit de rendre la liberté à la fille de son Prêtre. Après un pareil Oracle, Agamemnon ne pouvoit se dispenser d'obéir, sans s'exposer à la haine & à la violence des alliez. Il rendit donc Chryséïde, après avoir traité Achille avec la dernière insolence, & lui avoir ensuite enlevé Briséide, que ce Héros avoit prise à Lyrnesse, & dont il avoit fait sa concubine, selon la coutume de ces temps-là. Achille en fut dans une colère étrange. Il se retire dans ses vaisseaux, & refuse de combattre contre les Troiens. Cependant ceux-ci redeviennent supérieurs, les Grecs sont battus par tout, & Hector, fils de Priam, porte la terreur & la mort parmi eux. Agamemnon reconnoit alors le tort qu'il a eu de se priver de ce Guerrier. Il lui envoie Ulysse, Ajax, & Phénix en qualité d'Ambassadeurs, lui offre des présens magnifiques, promet de lui rendre Briséide. Tout fut inutile. Il n'y eut que la mort de Patrocle, ami & parent d'Achille, tué par Hector, qui put le résoudre à rentrer dans l'armée. Ce fut alors que, revêtu des nouvelles armes que Vulcain lui avoit faites à la prière de Thetis, il vainquit Hector, qu'il attacha par les pieds à son char, & qu'il traina autour des murs de Troie. Sa victoire sur Penthesilée, Reine des Amazones, fut le premier avantage qui suivit la mort du Prince Troien. Son combat avec Memnon, Roi d'Ethiopie & fils de l'Aurore, qu'il tua pour vanger la mort de son ami Antilochus, fils de Nestor, ne lui fit pas moins d'honneur. Enfin son dernier exploit fut la mort de Troilus, fils de Priam. Peu de temps après, il fut tué d'un coup de fleche

dans

dans le talon, par Paris, ou par Apollon, ou par tous deux ensemble, car on est partagé là dessus en trois sentimens.

Au reste Achille mort ne perdit pas les passions qui avoient deshonnoré sa vie. La mort de Polyxene, fille de Priam, fut la première marque qu'il en donna. On sait qu'elle passion il avoit eu pour cette Princesse, & qu'il avoit été assassiné dans le temple d'Apollon Thymbréen, où il étoit venu désarmé, pour traiter de son mariage avec elle. Lorsque les Grecs étoient sur le point de retourner dans leur Patrie, l'ombre du Héros leur apparoît, & commande qu'on immole Polyxene sur son tombeau. La chose fut exécutée, & il satisfit ainsi, ou son amour, ou sa vengeance, car les auteurs varient là-dessus. Il ne s'en tint pas là. Devenu amoureux d'Helene, il n'eut point de repos, qu'il n'eût joui d'elle en songe, par le secours de Thetis, ou, selon d'autres, qu'il ne l'eût épousée dans l'Isle de Leucé. Medée eut ensuite son tour, & l'ombre amoureuse en fit son épouse. Néanmoins le Paganisme en fit un vrai Thaumaturge. Selon Tertullien, il guérit en songe l'Athlete Cleonyme, c'est à dire, comme l'explique Bayle, qu'il lui enseigna le remede necessaire. Hermias cité par Leon Allatius rapporte qu'Homère, gardant des moutons près du tombeau d'Achille, obtint par ses prières & par ses offrandes que ce Héros se montrât à lui. Mais l'infortuné Poëte paia cher cette faveur. Car l'ombre lui apparut environnée de tant de lumière, qu'il n'en put soutenir l'éclat, & qu'il en perdit la vue. Ce qu'il fit contre les Amazones, & que Philostrate a raconté, est quelque chose de non moins surprenant. Ces guerrières vouloient piller son temple, & renverser le bois sacré qui l'environnoit. Achille jette sur elles un regard menaçant. A l'instant les chevaux de ces femmes impies se cabrent, reuversent leurs maitresses, les foulent aux pieds, les dévorent, après quoi, ils se précipitent dans la mer. Voila sans doute quelque chose d'étrange.

Ces

Cependant je passe bien des circonstances de ce prodige, parce que la brieveté, que je me propose, ne me permet pas d'étendre mon reçit. Par la même raison, j'obmets encore d'autres merveilles. Ce que j'ai décrit suffit à mon plan.

*Fin du troisième Tome.*

